JM

2 vols in 1
1751-1764

FREDERIC II
of Prussia

Superbly eloquent
in its anticlerical
outpourings.

234

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/memoirespourserv00fr

par Frédéric II

MEMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE LA MAISON
DE
BRANDEBOURG,

Précédés d'un DISCOURS PRELIMINAIRE, & suivis de trois DISSERTATIONS, sur la RELIGION, les MOEURS, le GOUVERNEMENT du BRANDEBOURG, & d'une quatriéme sur les RAISONS d'ETABLIR ou d'ABROGER les LOIX.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée.

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

A BERLIN, ET A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME, Libraire.
M. DCC. LI.
Avec Privilege de S. M. Prussienne.

612833

CAP
DD
491
.B89
F725
1751

PRIVILEGE POUR LE LIBRAIRE DU ROI Jean Neaulme.

Il est permis au Libraire Privilegié Jean Neaulme, d'Imprimer les Mémoires pour servir à l'Histoire de la Maison de Brandebourg; en tels format, Papier et Caractere qu'il lui conviendra, et de les vendre et débiter, tant en Hollande, que dans sa Maison à Berlin; avec défence expresse à tous libraires et Imprimeurs dans les Etats de sa Majeste, de vendre, imprimer ou débiter ledit livre, sous peine de Confiscation des Exemplaires et d'une amende de Cinq cents Ecus pour chacun des Exemplaires, ainsy contrefaits, qui pourront être saisis dans les Etats de sa Majeste, ladite amende au profit des Pauvres du lieu ou se sera faite ladite Confiscation, et permis audit Jean Neaulme de faire Imprimer le présent Privilége à la tête des Editions dudit Livre et partout où besoin sera. Donné à Potsdam le 22 Juillet 1750.

Federic

AVERTISSEMENT.

LE Libraire ſe flatte que l'on ne confondra jamais ſes nouvelles Editions originales des *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la Maiſon de Brandebourg in* Quarto *& in* Douze, *de cette année* 1751 avec toutes les autres, antérieures à la datte de ce *Privilege:* parce que les Augmentations, les Cartes Géographiques & les Tables Généalogiques dont elles ſont enrichies, ne peuvent abſolument point ſe trouver dans les précédentes Editions: ainſi s'il en paroiſſoit dans la ſuite quelques-unes qui leur reſſemblaſſent en tout, ou en partie par quelques Augmentations ſéparées, l'on en pourra également conclure qu'elles ſont contrefaites; & cela avec d'autant plus de ſureté qu'il n'y a pas d'apparence que l'on y voye le Privilege de S. M. à la tête.

AU

AU
PRINCE ROYAL
DE
PRUSSE.

MON CHER FRERE,

J'AI employé depuis quelque tems mes loisirs à faire l'Abregé de l'Histoire de la Maison de Brandebourg. A qui pourrois-je mieux adresser cet Ouvrage qu'à celui qui sera un jour l'Ornement de cette Histoire? à celui que la naissance appelle au Trône & auquel j'ai consacré tous les Travaux de ma

Vie? Vous étiez inſtruit des actions de vos Ancêtres avant que je priſſe la plume pour les écrire. Les Soins que je me ſuis donné en faiſant cet Abregé ne pourront ſervir qu'à vous en rappeller la mémoire. Je n'ai rien deguiſé ; je n'ai rien tû, j'ai répreſenté les Princes de vôtre Maiſon tels qu'ils ont été. Le même pinceau qui a peint les Vertus civiles & militaires du Grand Electeur, a touché les défauts du premier Roi de Pruſſe, & ces paſſions qui par la Providence ont ſervi dans la ſuite des tems à porter cette Maiſon au point de la Gloire où elle eſt parvenuë. Je me ſuis élévé au-deſſus de tous préjugés. J'ai regardé des Princes, des Parens comme des hommes ordinaires ; loin d'être ſéduit par la Domination, loin d'idolâtrer mes Ancêtres, j'ai blamé le Vice en eux avec hardieſſe, parce qu'il ne doit pas trouver d'azile ſur le Trône ; j'ai loué la Vertu par-tout où je l'ai trouvée, en me défen-

défendant même contre l'Enthousiasme, qu'elle inspire, afin que la Vérité simple & pure regnât dans cette Histoire: s'il est permis aux hommes de pénétrer dans les Tems qui doivent s'écouler après eux: Si l'on peut en approfondissant les principes deviner leur conséquence. Je présage, par la connoissance que j'ai de votre Caractère, la Prospérité durable de cet Empire: ce n'est point l'effet d'une amitié aveugle qui me séduit en votre faveur, ce n'est point le langage d'une basse flatterie, que nous détestons tous deux également; c'est la Vérité qui m'oblige de dire avec une satisfaction intérieure que vous vous êtes déja rendu digne du rang où la Naissance vous appelle; vous avez mérité le titre de Défenseur de la Patrie en exposant généreusement vos jours pour son Salut. Si vous ne dédaignates pas de passer par les grades subordonnés du militaire, c'est que vous pensiez

que pour bien commander il falloit auparavant obéir; c'est que votre Moderation vous défendoit de vous parer de la Gloire que le vulgaire des Princes est avide d'usurper sur l'expérience des anciens Capitaines: uniquement attaché au bien de l'Etat, vous avez fait taire toutes Passions & tout intérêt particulier, lorsqu'il étoit question de son service. C'étoit par un même principe que Boufflers s'offrit au Roi de France la Campagne de 1709. & qu'il servit sous Villars; lors qu'il le vit arriver & qu'il sçut qu'il devoit servir sous ses ordres, il lui dit: des Compagnons pareils valent toujours des Maîtres. Ce n'est pas seulement sur ce sang froid inaltérable dans les grands périls, sur cette résolution toujours pleine de prudence dans les momens décisifs, qui vous ont fait connoitre des Troupes comme un des Instrumens principaux de leur Victoire, que je fonde mes Espérances & celles

celles du Public: les Rois les plus valeureux ont ſouvent fait le malheur des Etats, témoin l'ardeur guerriere de François Premier, de Charles Douze & de tant d'autres Princes qui ont penſé ſe perdre, ou qui ont ruiné leurs affaires par un débordement d'ambition: permettez de vous le dire, c'eſt la Douceur, l'Humanité de votre Caractère; ce ſont ces larmes ſincères & vraies que vous avez verſé, lors qu'un accident ſubit penſa terminer mes jours, que je regarde comme des Gages aſſurés de vos Vertus, & du Bonheur de ceux dont le Ciel vous confiera le Gouvernement: un cœur ouvert à l'amitié eſt au-deſſus d'une Ambition baſſe, vous ne connoiſſez d'autres regles de votre conduite que la juſtice, & vous n'avez d'autre volonté que celle de conſerver l'eſtime des Sages. C'étoit ainſi que les Antonins, les Tites, & les Trajans, & les meilleurs Princes penſoient,

qu'on a nommés avec raiſon les Délices du Genre humain. Que je ſuis heureux, mon cher Frere, de connoitre tant de Vertus dans le plus proche & le plus cher de mes Parens! le Ciel m'a donné une ame ſenſible au mérite, & un cœur capable de reconnoiſſances; ces liens joints à ceux de la nature, m'attachent à vous à jamais. Ce ſont des ſentimens qui vous ſont connus depuis long tems; mais que je ſuis bien-aiſe de vous réitérer à la tête de cet Ouvrage, & pour ainſi dire à la face de l'Univers. Je ſuis avec autant d'amitié que d'eſtime,

MON CHER FRERE,

Votre fidele Frere & Serviteur

FEDERIC.

DIS-

DISCOURS PRELIMINAIRE.

L'HISTOIRE eſt regardée comme l'Ecole des Princes : elle peint à leur mémoire les regnes des Souverains qui ont été les Peres de la Patrie, & des Tyrans qui l'ont déſolée : elle leur marque les cauſes de l'aggrandiſſement des Empires, & celles de leur décadence : elle déploye une ſi grande multitude de caracteres, qu'il s'en trouve néceſſairement de reſſemblans à ceux des Souverains de nos jours ; & prononçant ſur la réputation des morts, elle juge tacitement les vivans : le blâme, dont elle couvre les hommes vicieux qui ne ſont plus, eſt une leçon de vertu qu'elle fait à la génération préſente : l'Hiſtoire paroît lui révéler quels ſeront ſur elle les arrêts de la poſtérité.

QUOIQUE l'étude de l'Hiſtoire ſoit proprement celle des Princes, elle n'eſt pas moins utile aux Particuliers : c'eſt la chaîne des évé-nemens de tous les ſiécles juſqu'à nos jours : l'homme de Loi, le Politique, le Guerrier, en y aïant recours, apprennent la connexion

que les chofes préfentes ont avec les chofes paffées: ils trouvent dans l'Hiftoire l'éloge de ceux qui ont bien fervi leur Patrie, & combien font en abomination les noms de ceux qui ont abufé de la confiance de leurs Citoïens: ils acquierent une expérience prématurée. Rétrécir & borner la fphere de fes idées au lieu qu'on habite; reftreindre fes connoiffances à fes devoirs privés: c'eft s'abrutir dans l'ignorance la plus groffiere. Pénétrer dans les tems qui nous ont précédés; embraffer le monde entier, avec toute l'étendue de fon efprit: c'eft faire réellement des conquêtes fur l'ignorance & fur l'erreur; c'eft avoir vécu dans tous les fiécles, & devenir en effet Citoïen de tous les lieux & de tous les païs.

Comme les Hiftoires Univerfelles fervent à nous orienter dans cette multitude de faits, qui font arrivés dans tous les païs; que, de l'antiquité la plus reculée, elles nous conduifent avec ordre par la fucceffion des tems, en marquant de certaines époques principales qui fervent de points d'appui à la mémoire: de même les Hiftoires Particulieres ont leur utilité, en ce qu'elles détaillent les fuites des événemens qui fe font paffés dans un Empire, en fe bornant à cet objet unique. Les Hiftoires Univerfelles nous préfentent un grand tableau, rempli d'un nombre prodigieux de figures, dont de fortes ombres en couvrent quelques-unes, trop peu diftinctes pour qu'on les remarque. Les Hiftoires Particuliers tirent une figure de ce tableau; elles la peignent en grand; elles l'avantagent des effets de lumieres

mieres & des clairs-obſcurs qui la font valoir; & mettent le Public en état de le conſidérer avec l'attention qu'elle mérite.

Un homme, qui ne ſe croit pas tombé du ciel, qui ne datte pas l'époque du monde du jour de ſa naiſſance, doit être curieux d'apprendre ce qui s'eſt paſſé dans tous les tems & dans tous les païs. Si ſon indifférence ne prend aucune part aux deſtinées de tant de grandes Nations, qui ont été les joüets de la fortune, du moins s'intéreſſera-t-il à l'Hiſtoire du païs qu'il habite, & verrat-t-il avec plaiſir les événemens auxquels ſes ancêtres ont participé. Qu'un Anglois ignore la vie des Rois qui ont occupé le Trône de Perſe, qu'il confonde ce nombre infini de Papes qui ont gouverné l'Egliſe, on le lui pardonnera; mais on n'aura pas la même indulgence pour lui, s'il n'eſt point inſtruit de l'origine de ſon Parlement, des coûtumes de ſon Île, & des différentes Races de Rois qui ont regné en Angleterre. On a écrit l'Hiſtoire de tous les païs policés de l'Europe: il n'y avoit que les Pruſſiens qui n'eûſſent point la leur. Je ne compte point au nombre des Hiſtoriens, un Hartknoch, un Pufendorff, Auteurs laborieux à la vérité, qui ont compilé des faits, & dont les ouvrages ſont plutôt des Dictionnaires Hiſtoriques, que des Hiſtoires mêmes. Je ne compte point Lockelius, qui n'a fait qu'une Chronique diffuſe, où l'on achette un événement intéreſſant par cent pages d'ennui. Ces ſortes d'Auteurs ne ſont que des Manœuvres, qui amaſſent ſcrupuleuſement & ſans choix, quantité de matériaux qui reſtent inu-

 tiles,

tiles, jusqu'à ce qu'un Architecte leur ait donné la forme qu'ils devoient avoir. Il est aussi peu possible que ces compilations fassent une Histoire, qu'il est impossible que des caracteres d'imprimerie fassent un Livre, à moins d'être arrangés dans l'ordre qui leur fait composer des mots, des phrases & des périodes.

La jeunesse impatiente & les gens de goût avares de leurs momens, ne se prêtent que difficilement à la lecture de ces volumes immenses: des Lecteurs, qui s'humanisent avec une brochure, s'épouvantent d'un IN FOLIO; & par ces raisons les Auteurs que je viens de nommer, étoient peu lus, & l'Histoire de Brandebourg & de Prusse peu connue.

De's le regne de Frédéric Premier, on sentit le besoin qu'on avoit d'un Auteur, qui rédigeât dans une forme convenable cette Histoire. Teissier fut appellé de Hollande, pour se charger de cet ouvrage: mais Teissier fit un Panégyrique au lieu d'une Histoire; & il paroît qu'il a ignoré que la Vérité est aussi essentielle à l'Histoire, que l'Ame l'est au corps humain.

J'ai trouvé devant moi cette carriere vuide, & j'ai essaïé de la remplir, tant pour faire un ouvrage utile, que pour donner au Public une Histoire qui lui manquoit.

J'ai puisé les faits dans les meilleures sources que j'ai trouvées: dans les tems reculés j'ai eu recours à César & à Tacite: dans les tems postérieurs, j'ai consulté la Chro-

Chronique de Lockelius, Pufendorff & Hartknoch, & fur-tout j'ai dreffé mes Mémoires fur les vaftes & les documens autentiques qui fe trouvent dans les Archives Roïales. J'ai rapporté les faits incertains, comme incertains; & les lacunes, je les ai laiffées, comme je les ai trouvées : je me fuis fait une loi d'être impartial, & d'envifager tous les événemens d'un coup d'œil Philofophique; perfuadé que d'être vrai, c'eft le premir devoir d'un Hiftorien.

Si quelques perfonnes délicates fe trouvent offenfées, de ce que je n'ai pas fait mention de leurs ancêtres d'une maniere avantageufe, je n'ai qu'un mot à leur répondre : c'eft que je n'ai pas prétendu faire un Eloge, mais une Hiftoire; qu'on peut eftimer leur mérite perfonnel, & blâmer les fautes qu'ont fait leurs peres; chofes très-compatibles. Il n'eft d'ailleurs que trop vrai, qu'un ouvrage écrit fans liberté, ne peut être que médiocre ou mauvais; & qu'on doit moins refpecter les hommes qui périffent, que la Vérité qui ne meurt jamais.

Peut-etre y aura-t-il des perfonnes, qui trouveront cet Abrégé trop court; & j'ai à leur dire, que je n'ai point eu intention de faire un ouvrage long & diffus. Qu'un Profeffeur curieux de minuties, me fache mauvais gré de n'avoir pas rapporté, de quelle étoffe étoit l'habit d'Albert furnommé l'Achille, ou quelle coupe avoit le rabat de Jean le Cicéron : Qu'un Pédant de Ratisbonne me trouve très-blâmable, de que je n'ai pas copié dans mon ouvrage des Procès, des

des Négociations, des Contracts, ou des Traités de Paix, qu'on trouve ailleurs dans de gros livres; j'avertis tous ces gens-là que ce n'est pas pour eux que j'écris: je n'ai pas le loisir de composer un IN FOLIO; à peine puis-je suffire à un Abrégé Historique: & je suis d'ailleurs fermement de l'opinion, qu'une chose ne mérite d'être écrite, qu'autant qu'elle mérite d'être retenue.

C'EST par cette raison que j'ai parcouru rapidement l'obscurité des origines & l'administration peu intéressante des premiers Princes. Il en est des Histoires comme des Riviéres, qui ne deviennent importantes que de l'endroit où elles commencent à être navigables. L'Histoire de la Maison de Brandebourg n'intéresse que depuis Jean Sigismond, par l'acquisition que ce Prince fit de la Prusse, autant que par la Succession de Cleves, qui lui revenoit de droit en vertu d'un mariage qu'il avoit contracté: c'est depuis cette époque, que la matière devenant plus abondante, elle m'a donné le moïen de m'étendre à proportion.

LA Guerre de trente ans est bien autrement intéressante que les démêlés de Frédéric I. avec les Nurenbergeois, ou que les Carrousels d'Albert l'Achille. Cette guerre, qui a laissé des traces profondes dans tous les Etats, est un de ces grands événemens, qu'aucun Allemand ni qu'aucun Prussien ne doit ignorer. On y voit d'un côté l'Ambition de la Maison d'Autriche, armée pour établir son Despotisme dans l'Empire, & d'un autre la générosité des Princes d'Allemagne, qui com-

combattoient pour leur Liberté, la Religion ſervant de prétexte aux deux partis. On voit la Politique de deux grands Rois s'intéreſſer au ſort de l'Allemagne, & réduire la Maiſon d'Autriche, au point de conſentir par la Paix de Weſtphalie, au rétabliſſement de cette balance qui maintient l'équilibre entre l'Ambition des Empereurs & la Liberté du College Electoral. Des événemens de cette importance, qui influent juſqu'en nos jours dans les plus grandes affaires, demandoient d'être plus détaillés : auſſi leur ai-je donné l'étendue que comportoit la nature de cet ouvrage.

J'ai revu, corrigé & augmenté cette Edition, autant que d'autres occupations plus graves ont pu me le permettre : la première Edition ne s'étant faite que ſur une copie peu correcte, j'ai tâché de rendre celle-ci plus exacte, tant en conſidération de la matière, qu'en conſidération du Public, que tout homme, qui écrit, doit reſpecter.

Il vient de paroître un Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire de France, qu'on peut regarder comme un élixir des faits les plus remarquables de cette Hiſtoire : le judicieux Auteur de cet ouvrage a eu l'art de donner des graces à la Chronologie même : ſavoir ce que ce livre contient, c'eſt poſſéder parfaitement l'Hiſtoire de France. Je ne me flatte point d'avoir mis les mêmes agrémens dans cet eſſai ; mais je croirai mes peines récompenſées, ſi cet ouvrage peut devenir utile à notre jeuneſſe, & ménager du tems aux Lecteurs qui n'en ont point à perdre.

Quoi-

QUOIQUE jaïe prévu les difficultés qu'il y a pour un Allemand d'écrire dans une langue étrangère, je me ſuis pourtant déterminé en faveur du François, à cauſe que c'eſt la langue la plus polie & la plus répandue en Europe, & qu'elle paroît en quelque façon fixée par les bons Auteurs du ſiécle de Louis XIV. Après tout, il n'eſt pas plus étrange qu'un Allemand écrive de nos jours en François, qu'il l'étoit du tems de Cicéron, qu'un Romain écrivît en Grec. Je n'en dirai pas davantage ſur mon Livre, ou il arriveroit que la Préface deviendroit plus longue que l'Ouvrage même: c'eſt aux Lecteurs à juger, ſi j'ai rempli la tâche que je me ſuis propoſée, ou ſi j'ai perdu mes peines & mon tems.

EXPLICATION.

Du Frontiſpice, des Vignettes, & des Culs-de-Lampe, au nombre de 35. qui ſe trouvent dans la belle Edition des MEMOIRES DE BRANDEBOURG, *en 2 Volumes in 4°.*

PREMIERE PARTIE.

LE Frontiſpice repréſente le Génie de la Maiſon de Brandebourg, qui reçoit la plume des Mains de l'Hiſtoire, pour en écrire les Annales. On voit dans l'éloignement le Temple de Mémoire, orné de quelques Médaillons des Electeurs, & découvert par le Tems. La Renommée dirige ſon vol vers ce Temple, pour y ſuſpendre le Médaillon du Roi, ſoutenu par trois Génies qui portent les Symboles de la Puiſſance, de la Victoire, & des Talens. Au bas, deux autres Génies déploient la Généalogie de la Maiſon de Brandebourg: & dans l'enfoncement, une Piramide, ornée de Palmes & de Lauriers, & ſurmontée d'une Couronne, déſigne les Triomphes du Roi.

La Vignette du Titre repréſente un Génie deſcendant dans une Nuée, & tenant les attributs de la Préciſion & de la clarté de l'Hiſtoire: & aïant au deſſus de ſa Tête, le Symbole de la longue durée d'une bonne Hiſtoire.

Pag. I. Le Privilege du Roi, dans un cadre d'ornemens.

Pag. V. Il y a la tête du DISCOURS PRELIMINAIRE une Vignette d'ornemens, deſſinée par feu Bernard Picard.

Pag. XVI. On trouve à la fin de ce *Diſcours* un Cul-de-Lampe, qui repréſente pluſieurs attributs relatifs à l'Hiſtoire, & autres ornemens.

MEMOIRES DE BRANDEBOURG,

Pag. 1. La Vignette repréſente l'Empereur HENRI VII. dans ſa Tente ſur un Thrône à la Militaire, ayant pluſieurs Soldats enchaînés à ſa gauche, & ſes Généraux à ſa droite: le Burggrave FREDERIC IV. lui préſente l'Archiduc FREDERIC D'AUTRICHE, & l'Empereur lui montre à ſon tour les Priſonniers qu'il lui donne. Dans l'Eloignement, on voit les Débris d'une Bataille.

Pag. 10. Cette Vignette repréſente l'Electeur FREDERIC I. qui reçoit l'Inveſtiture des mains de l'Empereur SIGISMOND à la Diette de Conſtance.

Pag. 12. Ce Cul-de-Lampe repréſente pluſieurs attributs relatifs à l'Hiſtoire, & autres ornemens, &c.

Pag.

Pag. 13. Une Vignette, dont le premier compartiment repréſente le Pape, offrant à l'Electeur FREDERIC II. Surnommé *Dent-de-Fer*, la Couronne de Boheme, qu'il refuſe.

Pag. 15. Un Cul-de-Lampe d'ornemens.

Pag. 16. Une Vignette, dont le ſecond compartiment repréſente un Tournois, où l'Electeur ALBERT, Surnommé *l'Achille*, culbutte un Chevalier dans la Lice.

Pag. 22. Un Cul-de-Lampe qui repréſente pluſieurs Attributs relatifs à l'Hiſtoire, & autres ornemens, &c.

Pag. 23. Une Vignette, qui repréſente dans le troiſième compartiment l'Electeur JEAN *le Cicéron*, entretenant les Rois de Boheme, de Pologne, & de Hongrie, qui ſe diſputoient la Siléſie, & termine leurs Différends.

Pag. 24. Un Cul-de-Lampe d'ornemens.

Pag. 25. Une Vignette, qui repréſente dans le premier compartiment l'Electeur JOACHIM I. Surnommé *Neſtor*, qui eſt couronné à l'âge de ſeize ans.

Pag. 26. Une Vignette, qui repréſente dans le ſecond compartiment l'Electeur JOACHIM II. qui reçoit la Communion à la maniere des Luthériens.

Pag. 35. Un Cul-de-Lampe qui repréſente pluſieurs Attributs relatifs à l'Hiſtoire, &c.

Pag. 36. Une Vignette, qui repréſente dans le troiſième compartiment l'Electeur JEAN-GEORGE, partageant à ſes deux Fils les Marckgraviats d'Anſpach & de Bareyth, déſignés par deux Ecuſſons aux Armes de ces Provinces, qu'il préſente à chacun d'eux.

Pag. 37. Une Vignette qui repréſente dans le premier compartiment l'Electeur JOACHIM FREDERIC, qui établit un Conſeil d'Etat, & y préſide.

Pag. 39. Une Vignette qui repréſente dans le ſecond compartiment l'Electeur, JEAN-SIGISMOND, recevant l'hommage des Pruſſiens.

Pag. 49. Une Vignette, qui repréſente dans le ſecond compartiment l'Entrevue de l'Electeur GEORGE GUILLAUME, & de GUSTAVE-ADOLPHE, Roi de Suéde, proche de Copenick.

Pag. 89. Un Cul-de-Lampe, repréſentant pluſieurs Attributs rélatifs à l'Hiſtoire, &c.

Pag. 90 Une Vignette, qui repréſente l'Electeur FREDERIC GUILLAUME *le Grand*, ſe tranſportant, avec toute ſon Armée, ſur des Traîneaux, par deſſus les Glaces unies d'un Golfe, à l'Expédition glorieuſe de Tilſe, dans la Lithuanie Pruſſienne.

Pag 180. Un Cul-de-Lampe, repréſentant pluſieurs Attribus relatifs à l'Hiſtoire, & autres ornemens, &c.

DANS LA SECONDE PARTIE.

Pag. 180. Voyez la Vignette du Titre de la premiere partie.

Pag. 181. Une Vignette, repréſentant la Cérémonie du Couronnement de l'Electeur FREDERIC III. comme premier Roi de Pruſſe, &c.

Pag. 238. Un Cul-de-Lampe, repréſentant pluſieurs Attributs relatifs à l'Hiſtoire & autres ornemens, &c.

Pag 239. Une Vignette, ſur la Religion & la Superſtition, repréſentant L'AMOUR DIVIN, ou, ſi on l'aime mieux, la pure & vraie RELIGION, qui tend ſes Bras, éleve ſes Yeux, & porte les Deſirs de ſon Cœur, au deſſus du *Soleil*, de la *Lune*, & des *Etoiles*, vains Objets & criminels Symboles de l'ancien Culte du *Paganisme Oriental*, *Grec*, *Romain*, &c; & qui foulant aux Pieds les Inſtrumens des Cultes du *Judaïsme*, du *Papisme*, du *Mahométisme*, & du *Paganisme* moderne univerſel, adreſſe ſes Vœux & offre reſpectueuſement ſes Hommages, directement à DIEU ſeul, nullement repréſenté, mais ſimplement indiqué, tant par quelques foibles Raïons de ſa Gloire ineffable & immortelle, que par ce bel & excellent Mot ſi connu de l'Ecriture, SOLI DEO HONOR ET GLORIA, qui ſeul remplit, non ſeulement le But de cette Peinture, mais même l'Eſprit de toute la Religion. Cette Vignette a été inventée par P. M. & deſſinée par feu Bernard Picard.

Pag. 272. Un Cul-de Lampe, qui repréſente d'un côté le FAUX ZELE armé des Symboles d'une aveugle Perſécution, inſpirant la Crainte & la Terreur, & d'un autre côté la TOLERANCE donnant des marques d'Affabilité, de Maganimité, & inſpirant l'Amour, l'Admiration & le Reſpect; & au-deſſus de leur Tête la Juſtice vengereſſe & benigne qui donne des Effets de la Bonté, & de la vengence céleſte.

Pag. 273. Une Vignette ſur les Mœurs, Coutumes & Uſages des Peuples, dont le premier compartiment repréſente la ſimplicité du bon vieux tems, tant dans la Médiocrité des vêtemens des Habitans, que dans la Petiteſſe de leurs Cabannes, leurs ſoins & leurs travaux pour la culture des Terres, la Récolte de leurs Productions, la conduite de leurs Troupeaux: tous objets propres à renouveller le ſouvenir du Regne de Saturne, le plus ancien des Dieux, dont on voit dans les nues la figure. L'on voit dans le ſecond compartiment de cette Vignette, une Sale Académique ornée de Livres,

vres, de Globes & des autres principaux Instrumens des Arts & des Sciences; & dans l'Enfoncement le fameux *Leibnitz* présentant à la Reine Charlotte Sophie les Prémices & Productions de l'*Académie de Berlin* & lui en demandant la protection. Le Crocodile suspendit designe l'*Histoire Naturelle;* & dans l'enfoncement un superbe Bâtiment représentant l'*Architecture*, & les parties qui y sont relatives, comme la Sculpture, la Peinture, &c.

Pag. 326. Un Cul-de-Lampe, représentant les Attributs ou les effets des Arts & des Metiers, ceux de la Navigation & du Commerce, & autres ornemens.

Pag. 327. Une Vignette, représentant FREDERIC GUILLAUME II. Roi de Prusse touché du Désir de rendre ses Peuples plus heureux, qui réforme le Gouvernement de ses Etats, & distribue aux principaux de ses Ministres les Loix & les Réglemens selon lesquels ils doivent se conduire dans l'Administration de la Police, de la Justice, de la Milice, de la Religion, en un mot de toutes les Parties d'un bon & sage Gouvernement.

Pag. 337. Un Cul-de-Lampe, qui représente le même Prince recevant des mains de ses Sujets les Requêtes & Placets qu'ils lui présentent, & ordonnant à ses Ministres & aux Juges subalternes de les gouverner avec modération selon ses Ordonnances, dont on en voit une, signée FREDERIC GUILLAUME, & accompagnée de son sceau représentant Sa Personne, & autres ornemens.

Pag. 338. Une Vignette, représentant FREDERIC III. qui assis au milieu de sa Bibliotheque, & entouré de divers Livres de Jurisprudence d'où il a tiré son Code *Frederic* qu'il tient de la main droite, montre de la gauche, à diverses Personnes qui se présentent à son Audience, les Statues de la Justice & de la Prudence selon les Regles & les Maximes desquelles il se propose de les gouverner.

Pag. 385. Un Cul-de-Lampe, représentant des Officiers prêts à se battre en pleine Campagne, qui en sont empêchés par des Magistrats, dont les uns leur montrent les Ordonnances de FREDERIC III. contre les Duels, & les autres le Buste de ce Prince élevé sur une Colonne & comme veillant à la sureté publique & dans un Tableau l'idée d'un Congrès, & autres ornemens.

EX-

EXPLICATION.

Plus particuliere des deux principaux Culs-de-Lampe Hiſtoriques, répandus dans ces Mémoires.

PREMIER CUL-DE-LAMPE.

DAns un Fronton d'Architecture, on voit en bas Relief deux Mains qui ſe joignent, pour déſigner le Mariage de Barbe Fille de l'Electeur Albert avec Henri Duc de Glogaw. Au deſſus s'éleve l'Aigle de Brandebourg; accompagné, d'un côté, d'un Génie ſonnant de la Trompette, & tenant le Caducée de Mercure & une Patente ſcellée, pour ſignifier la maniere dont Tout ſe vendoit alors dans le Païs; &, de l'autre, d'un ſemblable Génie, tenant de la Main droite le Foudre de Jupiter, & de la gauche une Trompette qu'il embouche. Au deſſous, ſont placés toutes ſortes d'Inſtrumens de Mathématiques, de Géographie, d'Architecture Militaire, &c. Tous Symboles d'Amour *pour les Sciences* & les Beaux-Arts.

SECOND CUL-DE-LAMPE.

Sur un Gradin d'Architecture, le Génie de la Maiſon de Brandebourg préſente des deux Mains la Croix de l'Ordre Teutonique attachée au Cordon de cet Ordre. A ſes Côtés ſe voient divers Inſtrumens des Sciences & des Beaux-Arts, relatifs aux Leçons & aux Exercices qui ſe donnoient & pratiquoient, tant dans le *College de Joachim-Sthall*, que dans l'*Académie de Leibnitz.* Derriere lui, paroiſſent des Drapeaux & des Etendarts ſe rapportant à la Révolution arrivée à la Ville de Magdebourg. Du bas s'élevent, par Forme de ſautoir, deux fortes Branches d'Olivier, pour marquer la Paix continuelle qui a conſtamment duré pendant tout l'heureux Regne de l'Electeur JEAN-GEORGE.

NB. On pourra avoir comme par voye de ſouſcription ces deux Volumes, in 4°. pendant tout le cours de l'année 1751. à 15 florins de Hollande. Mais après ce tems-là expiré, on ſe réſerve la liberté d'augmenter cette Edition de prix, parce qu'elle eſt à trop grand marché, vu le petit nombre d'exemplaires qui en a été tiré, & vu ſa Beauté.

TA-

TABLE DES MEMOIRES DE BRANDEBOURG.

I. DISCOURS PRELIMINAIRE.
II. MEMOIRES pour ſervir à l'HISTOIRE DE BRANDEBOURG. Pag. 1
III. FREDERIC I. 11
IV. FREDERIC II. Surnommé DENT DE FER. 13
V. ALBERT. Surnommé L'ACHILLE. 18
VI. JEAN LE CICERON. 21
VII. JOACHIM I. Surnommé NESTOR. 25
VIII. JOACHIM II. 26
IX. JEAN GEORGE. 36
X. JOACHIM FREDERIC. 37
XI. JEAN SIGISMOND. 39
XII. GEORGE GUILLAUME. 50
XIII. FREDERIC GUILLAME, LE GRAND ELECTEUR. 94
XIV. FREDERIC III. Premier ROI DE PRUSSE. 191
XV. DE LA SUPERSTITION ET DE LA RELIGION. 252
XVI. DES MOEURS ET DES COUTUMES. 285
XVII. DU GOUVERNEMENT ANCIEN ET MODERNE. 343
XVIII. DISSERTATION SUR LES RAISONS D'ETABLIR ET D'ABROGER LES LOIX. 354
ME-

INS

FOLI

OR

HE

J.V. Schley direx.

Carte Generale des Villes et des Endroits les plus Remarquables des Quatre Marches Electorales de Brandebourg, de la Pommeranie Citerieure et Ulterieure des Iles Usedom et Wollin de la Prignitz du Comté de Ruppin du Duché de Magdebourg d'une Partie de Halberstadt de la Pommeranie Suedoise et Ile de Rugen du Duché de Mecklenbourg et d'une Partie de la Saxe et Anhalt.

TABLE GÉNÉALOGIQUE DE LA MAISON DE BRANDEBOURG.

I. Les Comtes de Hohenzollern.

I. Tassilon Premier Comte de Hohenzollern, vers l'an 800.

II. Danco ✝ en 800.

III. Rodolphe I. vers l'an 860.

IV. Otton I. vers l'an 900.

V. Wolfgang vers l'an 930.

VI. Frédéric I. vers l'an 960.

VII. Frédéric II. vers l'an 990.

VIII. Frédéric III. vers l'an 1030.

IX. Burchard marié à la Sœur de Rodolphe Duc de Suabe & tué dans une Bataille l'an 1060. — Wezil ou Wezel tué avec son Frere l'an 1060.

X. Frédéric IV. vers l'an 1090.

XI. Rodolphe II. vers l'an 1150.

XII. Frédéric V. qui a continué la Branche de Hohenzollern ✝ après 1210. — Conrad I. Tige de la Branche des Burgraves de Nurenberg ci-contre.

II. Les Burggraves de Nurenberg.

I. Conrad I. premier Burggrave de Nurenberg vivant vers l'an 1200.

II. Frederic I. en 1216.

III. Conrad II. en 1260.

IV. Frédéric II. en 1270.

V. Frédéric III. Qui hérita de son Beau frere le Duc de Meran les Sgries de Bareyth & Cadelsbourg ✝ en 1298.

VI. Jean I. ✝ en 1332. sans postérité. — VII. Frédéric IV. ✝ en 1334.

VIII. Conrad IV. ✝ en 1357 sans postérité. — IX. Jean II. ✝ en 1361. — X. Albert VI. dit le Beau. ✝ avant 1363. sans postérité.

XI. Frédéric V. fait Prince de l'Empire en 1363. partagea le Burggraviat entre ses deux Fils en 1402.

XII. Jean III. ✝ en 1420. sans postérité. — XIII. Frédéric VI. Tige de la Branche des Electeurs de Brandebourg ci-contre.

III. Les Electeurs de Brandebourg.

I. Frédéric le VI. des Burggraves de Nurenberg & le I. des Electeurs de Brandebourg en 1417 ✝ en 1440 eut de son Mariage avec Elisabeth de Baviere-Landshut,

Jean, dit l'Alchymiste, né en 1410 ✝ en 1464. — II. Frédéric II. dit aux dents de fer, né en 1413 ✝ en 1471. sans Hoirs mâles. — III. Albert l'Achille ou l'Ulysse, né en 1414. ✝ en 1486. marié deux fois: 1. à Marguerite Princesse de Baden. 2. à Anne de Saxe. — Fréderic le Gros résident à Tangermund. ✝ en 1463. sans Hoirs mâles.

IV. Jean, dit le Grand & le Cicéron d'Allemagne, né en 1455 ✝ en 1499. eut de son Mariage avec Marguerite de Misnie. — Fréderic le Vieux, Tige des anciens Marck-graves de Brandebourg en Franconie & des Ducs de Prusse. — Barbe, Héritiere du Duché de Grossen, née en 1464 ✝ en 1510. — Sigismond Marck-grave de Bareyth né en 1468. ✝ en 1495 sans postérité.

V. Joachim I. dit le Nestor, né en 1484 ✝ 1535 eut de son Mariage avec Elisabeth de Danemarck, — Albert Electeur de Maience & Cardinal, né en 1490 ✝ en 1545.

VI. Joachim II. dit l'Hector, né en 1505 ✝ en 1571. eut de son Mariage avec Magdeleine de Saxe, — Jean dit le Prudent ou le Sévére Marck-gr. de la Nouvelle-Marche, né en 1513 ✝ en 1571.

VII. Jean George, né en 1525 ✝ en 1598. marié trois fois: 1. à la Princesse Sophie de Liegnitz. 2. à Sabine de Brandebourg-Anspach. 3. à Elisabeth d'Anhalt. — Elisabeth ✝ en 1578. Ep. de George Frédéric Marck-grave d'Anspach ci-contre. — Catherine, née en 1541. ✝ en 1602. Ep. de l'Electeur Joachim-Frédéric.

VIII. Joachim-Frédéric,[1] né en 1546. ✝ en 1608. eut de son Mariage avec Catherine de Brandebourg, — Christian, Tige[3] de la Branche moderne de Brandebourg-Bareyth. — Joachim-Ernest,[3] Tige de la Branche moderne de Brandebourg-Anspach.

IX. Jean-Sigismond, né en 1572. ✝ en 1619. eut de son Mariage avec Anne Héritiere du Duché de Prusse, — Ernest, Grand Maitre de Sonnebourg & Gouverneur de Cléves, né en 1583 ✝ en 1613. sans postérité. — Jean George, Grand Maitre de Sonnebourg & Duc de Jagerndorff, né en 1577. ✝ en 1624. — Christian Guillaume, né en 1587. ✝ en 1665. laissant une Fille.

X. George-Guillaume, né en 1595. ✝ en 1640. — Joachim-Sigismond, Grand Maitre de Sonnebourg, né en 1603. ✝ en 1625. sans postérité. — Ernest, né en 1617. ✝. en 1642. sans postérité.

XI. Le Grand Electeur, Frédéric-Guillaume, né en 1620. ✝. en 1688. eut de ses deux Mariages, l'un avec Louise Henriette Princesse d'Orange, l'autre avec la Princesse Dorothée de Holstein-Glücksbourg,

I. Les Rois de Prusse.

I. Frédéric, le III. des Electeurs de ce Nom & premier Roi de Prusse né en 1657. Electeur en 1688. Roi en 1701. ✝ en 1713. eut de la Reine Sophie-Charlotte de Hanover Son Epouse ✝. en 1705.

II. Frédéric-Guillaume, né le 15 Aoust 1688. ✝ le 31. Mai 1740. Marié en 1706. avec la Reine Sophie Dorothée d'Hanover, née le 16. Mars 1687. vivante en 1751.

La Princesse Frederique Sophie Wilhelmine née en 1709 Ep. de Frederic Marck-gr. de Bareuth. — III. Le Roi Frederic II. né le 24 Janvier 1712. Marié depuis 1733 avec la Reine Elisabeth Christine de Brunsw. Lunebourg née en 1715. — La Princesse Frederique Louise née en 1714 Ep. de Charles Guillaume Fréd. Marck-gr. d'Anspach. — La Princesse Philippine Charlotte née en 1716 Ep. de Charles Duc de Brunswig Wolffenbuttel. — La Princ. Sophie Dorothée Marie née en 1719 Ep. de Fréd.-Guill. Marck-gr. de Suet. — La Princ. Louise Ulrique née en 1720 Ep. d'Adolphe Frederic de Holstein Gottorp Roi de Suede. — Le Pr. de Prusse Auguste Guillaume, né le 9 Aout 1722. Marié avec la Pr. Louise Amelie de Brunswig. — La Princesse Anne Amelie née en 1723. — Le Prince Frédéric Henri Louis de Prusse, né le 18 Janvier 1726. — Le Prince Auguste Ferdinand de Prusse, né le 23 Mai 1730.

Le Prince Fréderic Guillaume de Prusse, né le 25 Sept. 1744. — Le Pr. Frédéric Henri-Charles de Prusse, né le 30. Decemb. 1747.

II. Les Marck-gr. de Brandebourg.

Philippe-Guillaume Marck-grave à Suet né en 1669. ✝. en 1711. — Albert-Frédéric Grand Maitre de Sonnebourg, né en 1672 ✝. en 1731.

Fréderic Guillaume Marck-gr. de Suet né le 27 De. 1700. Marié depuis 1734 à la Pr. Sophie Dorot. Marie de Prusse. — Le Marck-grave Henri-Frederic, né en 1709. Marié avec la Princesse Leopoldine Marie d'Anhalt. — Le Marck-grave Charles Albert Grand Maitre de Sonnebourg né en 1705. — Le Marck-grave Frédéric, né en 1710 tué à la Bataille de Molwitz le 10 Avril 1741. — Le Marck-grave Fréderic Guillaume, né en 1714 tué dans les Guerres de Silesie d'un Coup de Canon.

Le Marck-grave George-Philippe Frederic, né le 3 Mai 1749.

IV. Les anciens Marck-graves de Brandebourg en Franconie & les Ducs de Prusse Issus de l'Electeur Albert l'Achille.

Frédéric le Vieux Marck-grave d'Anspach & Heritier du Marck-gr. Sigismond son Frere, né en 1460 ✝ en 1536. — Sigismond Marck-grave de Bareyth ou Culmbach, né en 1468 ✝ en 1495 sans Postérité.

Casimir Marck-grave de Bareuth, né en 1481 ✝ en 1527. — George le Pieux Marck-grave d'Anspach & Duc de Jagerndorff, ne en 1484 ✝ en 1543. — Albert Premier Duc de Prusse ne en 1490 ✝ en 1568.

Albert dit l'Alcibiades, Marck-grave de Bareuth, né en 1522 ✝ en 1557 sans posterité. — Sabine née en 1529 ✝ en 1575 Ep. de l'Electeur Jean George. — George Frédéric Marck-gr. d'Anspach Duc de Jagerndorff & Heritier de Bareuth né en 1539 ✝ en 1603 sans posterité. — Albert-Frederic Duc de Prusse, ne en 1553 ✝ en 1618 Ep. de Marie Eleonore fille aînée de Guillaume Duc de Cleves ✝ en 1608.

Anne Heritiere du Duché de Prusse & de la Succession de Cléves, née en 1576. Ep. de l'Electeur Jean-Sigismond en 1594 ✝ en 1625. — Marie Princesse de Prusse née en 1579. Ep. de Christian Marck-gr. de Bareuth, en 1604 ✝ en 1649. — Eleonore Princesse de Prusse née en 1583 Ep. de l'Electeur Joachim-Frederic en 1603 ✝ en 1607 sans enfans.

V. Les derniers Marck-gr. de Brandebourg en Franconie, Issus de l'Electeur Jean-George.

Les Marck-gr. de Bareyth.

I. Christian, né en 1581. ✝. en 1655.

Erdmann Auguste ✝ en 1651 avant son Pére. — George Albert I. né en 1619 ✝ en 1666.

II. Christian Ernest né en 1644 ✝ en 1712. — Christian Henri. né en 1661 ✝ en 1708. — George Albert II. né en 1666 ✝ 1703 a laissé des Enfans d'une Alliance inegale.

III. George Guillaume né en 1678 ✝ 1726 le dernier de sa Branche. — IV. George Frederic Charles ne en 1688 ✝ en 1735. — Frederic Ernest né en 1703 vivant en 1751. — Frederic Christian né en 1708 vivant en 1751.

V. Le Marck-gr. Frédéric né en 1712 a de Son Mariage avec la Princesse Frédérique-Sophie-Wilhelmine de Prusse. — La Princesse Sophie-Wilhelmine Douair. d'Ost-Frise, née le 27 Juillet 1714.

La Princesse Elisabeth-Sophie-Frederique-Wilhelmine, née le 30 Aout 1732, Epouse du Duc régnant de Wurtemberg-Stuttgard.

Les Marck-gr. d'Anspach.

I. Joachim-Ernest, né en 1583. ✝. en 1625.

II. Frédéric né en 1616 ✝ 1634 sans posterité. — III. Albert né en 1620 ✝ en 1667.

IV. Jean-Frederic né en 1654. ✝ en 1686.

V. Christian-Albert ne en 1675 ✝ en 1692 sans posterité. — VI. George Frederic ne en 1678 ✝ en 1703 sans posterité. — VII. Guillaume-Frederic ne en 1685 ✝ en 1723.

VIII. Charles-Guillaume-Frédéric né en 1712 a de son Mariage avec la Princesse Frederique-Louise de Prusse.

Le Prince Héréditaire Christian-Frederic-Charles né le 24 Fevrier 1736.

MÉMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE LA MAISON
DE
BRANDEBOURG.

LA MAISON de Brandebourg, ou plutôt celle de Hohenzollern, est si ancienne, que son Origine se perd dans les ténebres de l'Antiquité. On pourroit rapporter des fables ou des conjectures sur son extraction; mais les fables ne doivent pas être présentées au Public judicieux & éclairé de ce siécle. Peu importe que des Généalogistes fassent descendre cette Maison, des Colonnes: & que, par une bévue grossiere, ils confondent le

Sceptre qui eſt dans les armoiries de Brandebourg, avec la colonne que cette Maiſon Italienne porte dans ſon écuſſon: peu importe enfin que l'on faſſe deſcendre les Comtes de Hohenzollern, de Witikind, des Guelfes, ou de quelque autre tige; les hommes, ce me ſemble, ſont tous d'une race également ancienne. Après tout, les recherches d'un Généalogiſte, ou l'occupation des Savans qui travaillent ſur l'étymologie des mots, ſont des objets ſi minces, que par cela même ils ne ſont pas dignes d'occuper des têtes penſantes; il faut des faits remarquables, & des choſes capables d'arrêter l'attention des perſonnes raiſonnables.

Nous ne nous amuſerons donc point à nous alambiquer l'eſprit ſur ces recherches auſſi frivoles que peu intéreſſantes.

Tassillon eſt le premier Comte de Hohenzollern connu dans l'Hiſtoire; il vécut à peu près l'année 800. Ses Deſcendans ont été Danco, Rodolphe I., Othon, Wolfgang, Frédéric I., Frédéric II., Frédéric III., Burchard, Frédéric IV., Rodolphe II., dont les

vies

vies obſcures ne ſont pas connues. Conrad, qui vivoit vers l'année 1200., eſt le premier Burggrave de Nurenberg dont l'Hiſtoire faſſe mention. Ses ſucceſſeurs furent Frédéric I. en 1216., Conrad II. en 1260., Frédéric II. en 1270. On trouve que Frédéric III. hérita de ſon Beau-frere le Duc de Méran, les Seigneuries de Bareyth & de Cadelsbourg. Jean I. lui succéda en 1298., & à celui-ci Frédéric IV. en 1332.

Ce Burggrave rendit des ſervices importans aux Empereurs Albert, Henri VII. & Louïs de Baviere, dans la guerre qu'ils firent à Frédéric d'Autriche. Le Burggrave le battit, le fit priſonnier, & le livra à l'Empereur, qui par reconnoiſſance lui fit préſent de tous les Priſonniers qu'il avoit faits ſur les Autrichiens. Frédric IV. les relâcha, à condition qu'ils lui prêteroient hommage de leurs Terres; & c'eſt l'origine des Vaſſaux que les Marckgraves de Franconie ont encore en Autriche.

Les Succeſſeurs de Frédéric IV. furent Conrad IV. en 1334., Jean II. en 1357., Albert VI. dit le Beau en 1361., & le Neveu

d'Albert, Frédéric V., que l'Empereur Charles IV. déclara Prince de l'Empire en 1363. à la Diete de Nurenberg, & qu'il nomma même son Lieutenant.

FREDERIC V. partagea en 1402. les terres de son Burggraviat entre ses deux Fils Jean III. & Frédéric VI.; mais Jean III. étant mort sans enfans, toute la succession paternelle échut à Frédéric VI.

CE Prince entra en 1408. avec ses troupes sur le territoire de la Ville de Rotweil, qui étoit mise au ban de l'Empire, & rasa plusieurs Châteaux. En 1412. il prit possession du Gouvernement de la Marche, que l'Empereur Sigismond lui avoit donné.

LES derniers Electeurs de Brandebourg n'aiant pas résidé dans la Marche, la Noblesse s'en prévalut: elle étoit indépendante, mutine & séditieuse: le nouveau Gouverneur se ligua avec les Ducs de Poméranie, & livra une sanglante bataille à ces Rebelles auprès de Zossen: il fut pleinement victorieux, & rasa quelques uns des Forts qui leur servoient de retraite; mais il ne put entierement domter

la

la Famille de Quitzow, qu'après lui avoir enlevé vingt-quatre Châteaux en état de défenſe.

Nous voici parvenus à la belle époque de la Maiſon de Hohenzollern; mais, comme la voilà transplantée dans un nouveau païs, il eſt bon de donner une idée de l'origine & du gouvernement du Brandebourg.

Les païs qui compoſoient alors l'Electorat de Brandebourg étoient la Vieille Marche, la Moienne, la Nouvelle, la Marche Uckeraine, le Prégnitz: mais la Nouvelle Marche étoit engagée à l'Ordre Teutonique; & l'Uckeraine uſurpée par les Ducs de Poméranie. Le mot de MARCKGRAVIAT ſignifie originairement GOUVERNEMENT DE FRONTIERE.

Les Romains établirent les premiers des Gouverneurs dans les païs qu'ils avoient conquis en Allemagne. On remarque cependant qu'ils n'ont jamais paſſé l'Elbe. Il ſemble que le caractere farouche & belliqueux de ces Peuples, ſelon Tacite, les garantit conſtamment contre les entrepriſes des Romains. Les Sueves, les plus anciens habitans de la Marche, en furent chaſſés, par les Vandales,

les Hénetes, les Saxons & les Francs; & Charlemagne eut bien de la peine à les subjuguer en 780. Ce ne fut que l'an 927. que l'Empereur Henri l'Oiseleur établit des Marckgraves dans ces païs, pour contenir ces Peuples enclins à la révolte, aussi-bien que leurs voisins dont la valeur errante s'exerçoit par des incursions & des ravages. Sigefroi, Beaufrere de l'Empereur Henri l'Oiseleur, fut, selon Enzelt, le premier Marckgrave de Brandebourg en 927. Ce fut sous son administration que les Evêchés de Brandebourg & de Havelberg furent établis par l'Empereur Othon I. & ce ne fut que vingt-huit ans après qu'il fonda celui de Magdebourg.

On compte neuf Races différentes de Marckgraves de Brandebourg, depuis Sigefroi jusqu'à nos jours; savoir, celle des Saxons, de Walbeck, de Stade, de Plœtzk, d'Anhalt, de Baviere, de Luxembourg, de Misnie, & enfin celle de Hohenzollern qui subsiste actuellement.

Sous le gouvernement des Saxons, un Roi Vandale, nommé Mistevoius, ravagea totale-

ſement les Marches, & en chaſſa les Gouverneurs. L'Empereur Henri II. reconquit ce païs de nouveau; les Barbares furent battus, & Miſtevoius y périt avec 6000. des ſiens. Les Marckgraves, pour être rétablis, n'en poſſéderent pas plus tranquillement le Brandebourg; ils eurent des gueres à ſoutenir contre les Vandales & d'autres Peuples barbares; & tantôt battus, tantôt battans, leur puiſſance ne s'affermit que ſous Albert l'Ours, le premier de la Race Anhaltine, qui étoit la cinquieme de celles des Marckgraves. Les Empereurs Conrad III. & Frédéric Barberouſſe l'éleverent, le premier au Marckgraviat, & le ſecond à la dignité Electorale environ l'an 1100: Primiſlas, Prince des Vandales, qui n'avoit point d'enfans, prit tant d'amitié pour Albert l'Ours, qu'il lui légua par ſon teſtament en 1144. la Moienne Marche. Cet Electeur poſſédoit alors la Vieille & la Moienne Marche, la Haute-Saxe, le païs d'Anhalt, & une partie de la Luſace. Il y a un vuide dans les Archives, & dans l'Hiſtoire une obſcurité impénétrable ſur les Princes de la Race

Anhaltine. On ſait que cette Ligne s'éteignit en 1332. par la mort de Woldemar II. L'Empereur Louis de Baviere, qui regnoit alors, regardant la Marche comme un fief dévolu à l'Empire, le donna à ſon Fils Louis, qui fut le premier de la ſixieme Race. Cet Electeur eut trois guerres à ſoutenir; l'une, avec les Ducs de Poméranie, qui envahiſſoient la Marche Uckeraine; l'autre, avec les Polonois, qui ravageoient le Comté de Sternberg; & la troiſieme, contre un impoſteur, qui prenant le nom d'un Woldemar, Frere du dernier Electeur de la Maiſon Anhaltine, ſe fit un parti, s'empara de quelques Villes, mais fut enfin défait. Ce faux Woldemar étoit le Fils d'un meunier de Bélitz.

LOUIS le Romain (*) ſuccéda à ſon Frere, & comme il mourut de même ſans enfans, ſon troiſieme Frere Othon lui ſuccéda. Ce Prince étoit ſi puſillanime, qu'après la mort de ſon frere, il vendit en 1373. l'Electorat, pour deux cens mille florins d'or, à l'Empereur

(*) Ce ſurnom lui fut donné parce qu'il étoit né à Rome.

reur Charles IV. de la Maison de Luxembourg, qui ne lui paia pas même cette somme modique. Charles IV. douna la Marche à son Fils Wenceslas, qui voulut l'incorporer à la Boheme, dont il étoit Roi.

APRE'S la mort de Wenceslas, Sigismond de la même Maison reçut l'Electorat. La Nouvelle Marche, que l'Ordre Teutonique avoit conquise sur l'Electeur Jean, & qu'Othon le Long avoit rachetée, fut de nouveau aliénée à cet Ordre: Sigismond aiant besoin d'argent, vendit cette Province aux Chevaliers en 1402. Josse succéda à Sigismond: on prétend qu'il empoisonna son Frere Procope. Comme Josse aspiroit à l'Empire, il vendit l'Electorat pour quatre cens mille florins à Guillaume Duc de Misnie. Ce Duc ne posséda l'Electorat que pendant une année, après laquelle l'Empereur Sigismond le racheta.

CETTE coutume singuliere de vendre & d'acheter les Etats, qui étoit si fort à la mode dans ce siécle là, prouve bien certainement la barbarie de ces tems, & le miséra-

ble état dans lequel étoient ces Provinces, que l'on vendoit à si vil prix. L'Empereur, qui ne pouvoit pas vaquer lui-même à l'administration de l'Electorat, y établit un Gouverneur: son choix tomba sur Frédéric VI. du nom, Burggrave de Nurenberg, Frere de Jean III. de la Maison de Hohenzollern: & c'est l'Histoire de ce Prince que nous allons écrire.

FRE'-

FRÉDÉRIC I.

CE fut l'année 1415. que l'Empereur conféra la dignité Electorale & la charge d'Archichambellan du St. Empire Romain, à Frédéric VI. de Hohenzollern Burggrave de Nurenberg, & qu'il lui fit la donation en propre du païs de Brandebourg. Ce Prince, que nous appellerons désormais Frédéric I. en reçut l'investiture des mains de son bienfaicteur, à la Diete de Constance l'an 1417. Il jouissoit alors de la Vieille & de la Moienne Marche. Les Ducs de Poméranie avoient usurpé la Marche Uckeraine: l'Electeur leur fit la guerre, les battit à Angermund, & réunit à la Marche une Province, qui y étoit incorporée d'un tems immémorial.

La Nouvelle Marche étoit encore engagée à l'Ordre Teutonique, comme on l'a dit plus haut: mais l'Electeur, qui étendoit les vues de son aggrandissement, s'empara de la Saxe, dont l'Electorat étoit vacant par

la mort du dernier Electeur de la Branche Anhaltine. L'Empereur, qui n'approuva pas cette acquiſition, en donna l'inveſtiture au Duc de Misnie; & Frédéric I. ſe déſiſta volontairement de ſa conquête.

L'Electeur fit le partage de ſes Etats par ſon teſtament. Son Fils aîné, ſurnommé l'Alchymiſte, fut privé de ſes droits par ſon Pere, qui le laiſſa avec le Voigtland & ſon creuſet. Son ſecond Fils Frédéric eut l'Electorat. Albert, ſurnommé l'Achille, eut les Duchés de Franconie: & Frédéric, ſurnommé le Gros, eut la Vieille Marche; mais la mort de Frédéric le Gros réunit cette Province à l'Electorat de Brandebourg. Cette équité naturelle, qui veut qu'un Pere faſſe un partage égal entre ſes enfans, étoit encore ſuivie dans ces tems reculés. On s'apperçut dans la ſuite, que ce qui faiſoit la fortune des cadets, devenoit le principe de la décadence des Maiſons. Nous verrons cependant, dans cette Hiſtoire, encore quelques exemples de partages ſemblables. Frédéric I mourut en 1440.

FRE'-

FRÉDÉRIC II.

SURNOMMÉ DENT DE FER.

FREDERIC II. fut surnommé DENT DE FER, à cause de sa force. On auroit dû l'appeller LE MAGNANIME, à cause qu'il refusa la Couronne de Boheme, que le Pape lui offrit, pour en dépouiller George Podiébrad; & la Couronne de Pologne, qu'il déclara ne vouloir accepter, qu'au refus de Casimir Frere du dernier Roi Ladislas. La grandeur d'ame de cet Electeur lui attira la confiance des Peuples; & les Etats de la Basse-Lusace se donnerent à lui par inclination. La Lusace étoit un fief de la Boheme. George Podiébrad, qui en étoit Roi, ne voulut point que cette Province passât sous la domination de Frédéric II: il porta la guerre en Lusace & dans la Marche. Ces deux Princes firent un traité à Guben en 1462., par lequel Cotbus, Peitz, Sommerfeld, Bobersberg, Storkaw & Bessekaw, furent cédés en

propriété à l'Electeur, par la Couronne de Boheme. L'Electeur, qui ne vouloit point faire des acquisitions injustes, savoit faire valoir ses droits, lorsqu'ils étoient légitimes; il racheta (*) la Nouvelle Marche de l'Ordre Teutonique, auquel j'ai déjà dit qu'elle avoit été engagée. En 1464. Othon III., dernier Duc de Stettin, vint à mourir, & l'Electeur entra en guerre avec le Duc de Wolgast: En voici la raison: Louis de Baviere, Electeur de Brandebourg, avoit fait un Traité en 1338. avec les Ducs de Poméranie; qui portoit, que si leur Ligne venoit à s'éteindre, la Poméranie retomberoit à l'Electorat. Ce Traité avoit été confirmé par l'Empereur. Ce différend se termina par un accord en 1464., suivant lequel le Duc de Wolgast resta à la vérité en possession du Duché de Stettin; mais il devint feudataire de l'Electeur, & la Poméranie lui prêta l'hommage éventuel. Frédéric II. réunit en 1469., comme un fief vacant, le Comté de Wernigerode à la Mar-

(*) En 1445. pour 100000. florins d'or.

Marche, & prit les titres de Duc de Poméranie, de Mecklenbourg, de Vandalie, de Schwérin & de Rostock, sur lesquels il avoit droit de réversion.

Le même esprit de desintéressement, qui lui avoit fait refuser deux Couronnes, lui fit abdiquer l'Electorat l'an 1469. en faveur de son Frere Albert surnommé l'Achille; car il n'avoit point d'enfans. Ce Prince, qui avoit professé le desintéressement & la modération pendant toute sa vie, ne s'écartant point de ces principes, ne se reserva qu'une modique pension de 6000. florins, avec laquelle il vécut en Philosophe, jusqu'à l'année 1471, qu'il mourut accablé d'infirmités.

AL-

ALBERT

SURNOMME L'ACHILLE.

ALBERT fut ſurnommé ACHILLE & ULYSSE, à cauſe de ſa prudence & de ſa valeur; il avoit 57. ans, lorſque ſon Frere lui céda la régence. Il avoit fait ſes plus belles actions lorſqu'il n'étoit que Burggrave de Nurenberg. Comme Marckgrave de Bareyth & d'Anſpach, il fit la guerre à Louis le Barbu Duc de Baviere, & le fit même priſonnier. Il gagna huit batailles contre les Nurenbergeois, qui s'étoient révoltés & lui diſputoient les droits du Burggraviat. Il enleva un étendart à un guidon de cette Ville au péril de ſa vie, combattant ſeul contre ſeize hommes, juſqu'à ce que le ſecours des ſiens lui arrivât. Il s'empara de la Ville de Greiffenberg, comme Alexandre de la capitale des Oxidraques, ſautant lui ſeul du haut des murailles dans la Ville, où il combattit juſ-

jusqu'à ce que ses troupes ayant forcé les portes, vinssent le secourir. Albert gouvernoit presque tout l'Empire, par la confiance que l'Empereur Frédéric III. lui témoignoit. Il conduisit les Armées Impériales, contre Louis le Riche Duc de Baviere, & contre Charles le Hardi Duc de Bourgogne, qui avoit mis le siége devant (*) Nuis; & Albert disposa ce Prince à la paix. Ce fut cette négociation qui lui acquit le surnom d'Ulysse; & il mérita toujours celui d'Achille, soit à la tête des troupes dans les combats, soit dans ces jeux, images de la guerre, qui étoient si fort à la mode dans ce tems là. Il gagna le pris dans dix-cept Tournois, & ne fut jamais desarçonné.

L'USAGE de ces combats semble être originairement François. Peut-être que les Maures, qui inonderent l'Espagne, l'établirent dans ce païs avec leur galanterie Romanesque. On trouve dans l'Histoire de France, qu'un certain Godefroi de Preuilly, qui vivoit l'an

1060.,

(*) La Ville de Nuis est dans l'Electorat de Cologne.

1060., étoit le rénovateur de ces Tournois. Cependant Charles le Chauve, qui vivoit l'an 844., en avoit déja tenu à Strasbourg, lorsque son Frere Louis d'Allemagne l'y vint voir. Cette mode passa en Angleterre dès l'an 1114., & Richard Roi de la Grande-Bretagne l'établit dans son Roiaume l'an 1194. Jean Cantacuzene dit, qu'au mariage d'Anne de Savoie avec Andronic Paléologue Empereur Grec, ces combats, dont l'usage étoit venu des Gaules, se célébrerent en 1226. Il y périssoit souvent du monde lorsqu'ils étoient poussés à outrance. On lit dans Henri Cnigston, qu'il se fit un Tournoi à Châlons en 1274., au sujet d'une entrevue entre la Cour du Roi d'Angleterre Edouard & celle du Duc de Bourgogne, où beaucoup de Chevaliers Bourguignons & Anglois demeurerent sur la place. Les Tournois passerent en Allemagne dès l'an 1136. Les Chevaliers s'envoyoient des Lettres de défi d'un bout de l'Europe à l'autre; & il n'étoit permis qu'à ceux qui étoient armés Chevaliers de faire de ces défis. Leurs Lettres portoient

à

à peu près, qu'un tel Prince, s'ennuyant dans une lâche oisiveté, désiroit le combat, pour donner de l'exercice à sa valeur, & pour signaler son adresse. Elles marquoient le tems, le nombre de Chevaliers, l'espece d'armes, & le lieu où le Tournoi devoit se tenir; & enjoignoient aux Chevaliers vaincus de donner aux Chevaliers vainqueurs un brasselet d'or, & un brasselet d'argent à leurs Ecuyers. Les Papes s'éleverent contre ces dangereux divertissemens. Innocent II. en 1140., & depuis Eugene III. au Concile de Latran en 1313. fulminerent des Anathêmes, & prononcerent l'excommunication contre ceux qui assisteroient à ces combats. Mais, malgré la soumission qu'on avoit alors pour les Papes, ils ne pûrent rien contre ce fatal usage, auquel une fausse gloire & une fausse galanterie donnoient cours, & que la grossiereté des mœurs faisoit servir de spectacle, d'amusement & d'occupations, proportionné à la barbarie des siécles qui le virent naître. Car, depuis ces excommunications, l'Histoire fait mention du Tournoi de Charles VI.

Roi

Roi de France, qui ſe tint à Cambrai en 1315., de celui de François I. qui ſe tint entre Andres & Guines en 1520., & de celui de Paris en 1559., où Henri II. reçut une bleſſure à l'œil, par un éclat de la lance du Comte de Montgommeri, dont ce Roi mourut onze jours après.

ON voit par là, que c'étoit alors un grand mérite à Albert l'Achille, d'avoir remporté le prix dans dix-ſept Tournois; & qu'on faiſoit dans ces ſiécles groſſiers, le même cas de l'adreſſe du corps, qu'on en faiſoit du tems d'Homere. Notre ſiécle plus éclairé accorde, plutôt qu'aux vertus guerrieres, ſon eſtime aux talens de l'eſprit, & à ces vertus qui élevant l'homme preſque au deſſus de ſa condition, lui font fouler ſes paſſions ſous les pieds, & le rendent bienfaiſant, généreux & ſecourable.

ALBERT l'Achille réunit donc ſes poſſeſſions de Franconie à l'Electorat, par l'abdication de ſon Frere en 1470. Après avoir pris la régence, il fit un traité de confraternité l'an 1473. avec les Maiſons de Saxe & de Heſſe,

Heſſe, qui régloit entre eux la ſucceſſion de leurs Etats, en cas qu'une de leurs Lignes vînt à s'éteindre. La même année, il ordonna de ſa propre ſucceſſion entre ſes Fils; l'Electorat tomba en partage à Jean dit le Cicéron; le ſecond de ſes Fils eut Bareyth; & le cadet, Anſpach. Albert abdiqua enfin l'Electorat en 1476. en faveur de Jean le Cicéron. Sa Fille Barbe, qui épouſa Henri Duc de Glogaw & de Croſſen, fit paſſer ce dernier Duché à la Maiſon de Brandebourg. Son contrat de mariage portoit, qu'au cas que le Duc Henri vînt à mourir ſans enfans, l'Electeur ſeroit en droit de lever annuellement 50000 ducats ſur le Duché de Croſſen. Le cas vint à écheoir: Jean le Cicéron ſe mit en poſſeſſion de la Ville de Croſſen, & maintint cette acquiſition. Le troiſieme Fils d'Albert l'Achille, Frédéric le vieux, Marckgrave d'Anſpach, fut le Grand-Pere de ce George Frédéric qui reçut le Duché de Jägerndorff du Roi de Boheme. Il n'eſt pas inutile de rapporter à cette occaſion, que ce Duc George d'Anſpach & de Jägerndorff, fit un contrat

contrant avec les Ducs d'Oppelen & de Ratibor, par lequel les ſurvivans hériteroient de ceux qui mourroient ſans enfans. Ces deux Ducs ne laiſſerent point de lignée, & George recueillit la ſucceſſion de ces Duchés. Depuis, Ferdinand Frere de Charles V. & héritier du Royaume de Boheme, dépouilla le Marckgrave George, d'Oppelen & de Ratibor; & lui promit, pour dédommagement, une ſomme de 130000. florins, qui ne fut jamais payée.

JEAN
LE CICÉRON.

On lui donna le surnom de Ciceron, à cause de son éloquence naturelle. Il reconcilia trois Rois, qui se disputoient la Silésie; savoir, Ladislas de Boheme, Casimir de Pologne, & Matthias de Hongrie. Jean le Cicéron & l'Electeur de Saxe entrerent en Silésie à la tête de 6000. Chevaux, & se déclarerent ennemis de celui des Rois, qui refuseroit de prêter l'oreille aux paroles de paix qu'ils leur portoient. Son éloquence, à ce que disent les Annales, moienna l'accord de ces Princes, par lequel la Silésie & la Lusace furent partagées entre les Rois de Boheme & de Hongrie. Je voudrois que l'on eût rapporté d'autres exemples de l'éloquence de ce Prince; car, dans celui-ci, les 6000. Chevaux paroissent le plus fort argument. Un

Prin-

Prince, qui peut décider les querelles par la force des armes, eſt toujours un grand Dialecticien; c'eſt un Hercule, qui perſuade à coups de maſſue.

JEAN le Cicéron eut une guerre à ſoutenir contre le Duc de Sagan, qui formoit des prétentions ſur le Duché de Croſſen: l'Electeur le battit près de cette Ville, & le fit même priſonnier. On peut juger des mœurs de ce tems, par Jean Duc de Sagan, qui eut la cruauté de laiſſer mourir de faim un Frere, avec lequel il s'étoit brouillé. Jean le Cicéron mourut l'an 1499. Il laiſſa deux Fils, dont JOACHIM lui ſuccéda à l'Electorat; & le ſecond, nommé Albert, devint Electeur de Maience & Archevêque de Magdebourg.

JOACHIM I.

SURNOMMÉ NESTOR.

IL reçut le ſurnom de NESTOR, comme Louis XIII. celui de JUSTE; c'eſt-à-dire, ſans que l'on en pénetre la raiſon. Joachim n'avoit que ſeize ans, lorſqu'il devint Electeur. Le Comté de Ruppin étant devenu vacant par la mort de Wichmann Comte de Lindaw, l'Electeur réunit ce Fief à la Marche. Il mourut en 1532. laiſſant deux Fils, ſavoir, JOACHIM qui lui ſuccéda, & le Marckgrave Jean, auquel il légua la Nouvelle-Marche, Croſſen, Sternberg & Storkaw.

JOACHIM II.

IL paroît qu'on revint, du tems de JOACHIM II., de l'abus de donner des ſurnoms aux Princes. Celui de ſon Pere avoit ſi mal réuſſi, qu'il étoit devenu plutôt un ſobriquet qu'une illuſtration. La flatterie des Courtiſans, qui avoit épuiſé les comparaiſons de l'Antiquité, ſe retourna ſans doute d'un autre côté; & il faut croire que l'amour-propre des Princes n'y perdit rien.

JOACHIM II. hérita l'Electorat de ſon Pere, comme nous venons de le dire. Il embraſſa la Doctrine de Luther en 1539. On ne ſait pas les circonſtances qui donnerent lieu à ce changement: ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſes Courtiſans & l'Evêque de Brandebourg ſuivirent ſon exemple.

UNE nouvelle Religion, qui paroît tout à coup dans le monde, qui diviſe l'Europe, change

change l'ordre des possessions, & donne lieu à de nouvelles combinaisons politiques, mérite que nous donnions quelque attention à ses progrès; & surtout que nous examinions, par quelle vertu elle produisoit les conversions soudaines des plus grands Etats.

Dès l'année 1400. Jean Hus commença à prêcher sa nouvelle Doctrine en Boheme : c'étoient proprement les sentimens des Vaudois & de Wiclef, ausquels il adhéroit. Hus fut brûlé au Concile de Constance (*). Son prétendu Martyre augmenta le zèle de ses Disciples. Les Bohemiens, qui étoient trop grossiers pour entrer dans les disputes sophistiques des Théologiens, n'embrasserent cette nouvelle Secte, que par un esprit d'indépendance & de mutinerie, qui est assez le caractere de cette Nation. Ces nouveaux convertis secouerent le joug du Pape; & se servirent des libertés de leurs consciences, pour couvrir le crime de leur révolte. Tant qu'un certain Ziska fut leur Chef, ce parti fut redouta-

(*) L'An 1415. sous le Pape Jean XXIII.

doutable. Ziska remporta quelques victoires ſur les troupes de Wenceſlas & d'Ottocare Rois de Boheme: mais, après ſa mort, les Huſſites furent en partie chaſſés de ce Royaume; & l'on ne voit point que la Doctrine de Jean Hus ſe ſoit étendue hors de la Boheme.

L'IGNORANCE étoit parvenue à ſon comble dans les XIV. & XV. ſiécles. Les Eccléſiaſtiques n'étoient pas même aſſez inſtruits pour être Pédans. Le relâchement dans les mœurs & la vie licencieuſe des Moines, faiſoient que l'Europe ne pouſſoit qu'un cri, pour demander la réforme de tant d'abus. Les Papes abuſoient même de leur pouvoir à un point qui n'étoit plus tolérable. Léon X. faiſoit dans la Chrétienté un négoce d'Indulgences, pour amaſſer les ſommes dont il avoit beſoin, pour bâtir la Baſilique de St. Pierre à Rome. On prétend, que ce Pape fit préſent à ſa Sœur Cibo, du produit que rapporteroient celles que l'on vendroit en Saxe. Ce revenu caſuel fut affermé: ces étranges Fermiers, voulant s'enrichir, choiſirent

rent des Moines & des Quêteurs propres à ramasser les plus grandes sommes ; & les Commis de ces Indulgences en dissiperent une partie par des désordres scandaleux. Un Inquisiteur nommé Tetzel, & des Dominicains, furent ceux, qui s'acquittant si mal de cette commission, donnerent lieu à la Réforme. Le Vicaire-Général des Augustins, nommé Staupitz, dont l'Ordre avoit été en possession de ce négoce, ordonna à un de ses Moines, nommé Luther, de prêcher contre les Indulgences. Dès l'an 1516. Luther avoit déjà combattu les Scholastiques : il s'éleva alors avec plus de force contre ces abus ; il avança d'autres propositions douteuses ; puis il les soutint, en les munissant de nouvelles preuves. Il fut enfin excommunié du Pape en 1520. Il avoit goûté le plaisir de dire ses sentimens sans contrainte ; il s'y livra depuis sans bornes. Il renonça au froc, & épousa Catherine de Bore en 1525. ; encourageant par son exemple les Prêtres & les Moines à rentrer dans les droits de la nature & de la raison. S'il rendit des Citoïens à la Patrie,

il lui rendit auſſi ſon patrimoine, en mettant dans ſon parti beaucoup de Princes, pour qui la dépouille des biens Eccléſiaſtiques étoit une douce amorce. L'Electeur de Saxe fut le premier, qui embraſſa ſa nouvelle Secte. Le Palatinat, la Heſſe, le païs de Hanovre, le Brandebourg, la Suabe, une partie de l'Autriche, de la Boheme, de la Hongrie, toute la Sileſie & le Nord, reçurent cette nouvelle Religion. Les Dogmes en ſont ſi connus, que je me crois diſpenſé de les rapporter.

Peu de tems après, Calvin parut en France en 1533. Un Allemand nommé Woldemar, qui étoit Luthérien, avoit inſpiré ſes ſentimens à Calvin, avec lequel il fit connoiſſance à Bourges. Malgré la protection que Marguerite de Navarre accordoit à ce nouveau Dogme, Calvin fut obligé de quitter la France à différentes repriſes. Poitiers fut l'endroit où il fit le plus de Proſélites. Ce Convertiſſeur, qui croyoit connoître le génie de ſa Nation, s'imagina qu'elle ſeroit plutôt perſuadée par des chanſons que par des argumens; & il compoſa, dit-on, un Vaudeville,

le, dont le refrain étoit: O MOINES! O MOINES! IL FAUT VOUS MARIER (*): ce qui eut un ſuccès étonnant. Calvin ſe retira à Bale, où il fit imprimer ſes Inſtitutions. Il convertit enſuite la Ducheſſe de Ferrare, fille de Louis XII. En 1536. il acheva de ranger la Ville de Geneve à ſes ſentimens; & il y fit brûler Michel Servet, qui étoit ſon ennemi: de Perſécuté il devint Perſécuteur. La Religion réformée, tantôt perſécutée, tantôt tolérée en France, ſervit ſouvent de prétexte à des guerres ſanglantes qui penſerent plus d'une fois bouleverſer ce Royaume.

HENRI VIII. Roi d'Angleterre, auquel le Pape Léon X. avoit donné le titre de DE'FENSEUR DE LA FOI, parce qu'il avoit écrit contre Luther, Henri VIII. devenu amoureux d'Anne de Boulen, & ne pouvant perſuader le Pape à rompre ſon mariage avec Catherine d'Arragon, s'en ſépara de ſa propre autorité. Clément VII. qui ſuccéda à Léon X. l'excommunia imprudemment: & dès

(*) Voyez le Dictionnaire de Moréri, Article CALVIN.

dès l'année 1533. il secoua le joug du Pape, il se fit Pape à Londres, & fraya lui-même le chemin à la nouvelle Religion qui s'établit après lui en Angleterre.

Si donc on veut réduire les causes des progrès de la Réforme, à des principes simples, on verra, qu'en Allemagne ce fut l'ouvrage de l'intérêt; en Angleterre, celui de l'amour; & en France, celui de la nouveauté, ou peut-être d'une chanson. Il ne faut pas croire que Jean Hus, Luther, ou Calvin, fussent des génies supérieurs. Il en est des Chefs de Sectes, comme des Ambassadeurs: souvent les esprits médiocres y réussissent le mieux, pourvu que les conditions, qu'ils offrent, soient avantageuses. Les siécles de l'ignorance étoient le regne des Fanatiques & des Réformateurs. Il semble que l'esprit humain se soit enfin rassasié de disputes & de controverses. On laisse argumenter les Théologiens & les Métaphysiciens, sur les bancs de l'Ecole; & depuis que dans les païs Protestans les Ecclésiastiques n'ont plus rien à perdre, les Chefs des nouvelles Sectes n'ont plus rien à gagner.

L'E-

L'Electeur Joachim II. acquit, par la communion ſous les deux eſpeces, les Evêchés de Brandebourg, de Havelberg & de Lébuſs, qu'il incorpora à la Marche.

Il n'entra point dans l'Union, que les Princes Proteſtans firent à Smalcalde en 1535.; & il maintint la tranquillité dans l'Electorat, tandis que la guerre déſoloit la Saxe & les païs voiſins. La guerre de Religion commença en 1546., & finit par la paix de Paſſaw & d'Augsbourg.

L'Empereur Charles Quint s'étoit mis à la tête des Catholiques. L'illuſtre & malheureux Jean Frédéric Electeur de Saxe, & Philippe le Magnanime Landgrave de Heſſe, étoient les Chefs des Proteſtans en Saxe, auprès de Muhlberg. Lui & le Cardinal Granvelle ſe ſervirent d'un ſtratagême indigne, pour tromper le Landgrave de Heſſe. Charles Quint ſe crut autoriſé par la phraſe équivoque d'un ſauf-conduit, à mettre le Landgrave dans la priſon où il paſſa une grande partie de ſa vie. L'Electeur Joachim, qui avoit été le garant de ce ſauf-conduit, fut ou-

tré de ce manque de foi: il tira ſon épée dans ſa colere contre le (*) Duc d'Albe, mais on les ſépara. Jean Frédéric de Saxe fut dépoſé: l'Empereur donna cet Electorat au Prince Maurice, qui étoit de la Ligne Albertine. Cependant Joachim ne ſe conforma point à l'INTERIM, que l'Empereur avoit fait publier.

Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg furent chargés par l'Empereur de mettre le ſiége devant Magdebourg: cette Ville ſe rendit, après s'être défendue quatorze mois: la Capitulation étoit conçue avec tant de douceur, que l'Empereur eut peine à la confirmer. L'Archevêque de Magdebourg étant décédé, les Chanoines élurent à ſa place Frédéric Evêque de Havelberg, ſecond Fils de l'Electeur Joachim; & après la mort de celui-là, l'Electeur eut aſſez de crédit, pour y faire ſuccéder le troiſieme de ſes Fils nommé Sigismond, qui étoit Proteſtant. Ce fut cet Electeur, qui fit bâtir la Fortereſſe de Spandaw en 1555. L'Ingénieur, qui la conſtruiſit,

(*) Ambaſſadeur de l'Empereur à Berlin.

ſtruiſit, s'appelloit Giroméla: il falloit bien que l'on fût extrêmement privé de toutes ſortes d'arts dans ces tems, pour avoir recours aux étrangers dans les moindres choſes. Mais comment pouvoit-on défendre des places, ſi on ne ſavoit pas les fortifier? Le Marckgrave Jean Frere de l'Electeur fit en même tems travailler aux ouvrages de Cuſtrin. C'étoit peut-être une mode alors de fortifier les places: l'Empereur Charles Quint en donna l'exemple à Gand, à Anvers & à Milan: ſi l'on avoit eu une idée diſtincte de l'uſage que l'on en peut faire, on auroit eu des Ingénieurs.

JOACHIM II. obtint en 1569. de ſon Beau-Frere Sigismond Auguſte Roi de Pologne, le droit de ſuccéder à Albert Frédéric de Brandebourg Duc de Pruſſe, au cas qu'il mourût ſans héritiers; & il s'engagea de ſecourir la Pologne d'un certain nombre de troupes, toutes les fois qu'elle ſeroit attaquée. Le regne de ce Prince fut doux & paiſible. On l'accuſa de pouſſer la libéralité au point d'être prodigue. Il mourut en 1571.

JEAN GEORGE.

JEAN George hérita par cette mort l'Electorat, de son Pere Joachim II., & la Nouvelle-Marche, de son Oncle le Marckgrave Jean. Son gouvernement fut pacifique, & ne tient ici que par le fil de l'Histoire Chronologique. Il est à remarquer, qu'une de ses Femmes fut une Princesse de Lignitz, nommée SOPHIE. La branche des Marckgraves de Bareyth & d'Anspach vint à s'éteindre: il partagea cette succession entre ses deux Fils cadets; Christian, l'aîné des deux, devint l'Auteur de la nouvelle tige de Bareyth; & Ernest, de celle d'Anspach. L'Electeur mourut l'an 1598.

JOA-

JOACHIM FRÉDÉRIC.

JOACHIM Frédéric avoit cinquante-deux ans, lorſqu'il parvint à la régence. Pendant la vie de ſon Pere, il jouiſſoit des Evêchés de Magdebourg, de Havelberg & de Lébuſs. Lorſqu'il ſuccéda à Jean George, il ſe démit de l'Archevêché de Magdebourg, en faveur d'un de ſes Fils nommé Chriſtian Guillaume. Il adminiſtra la Pruſſe pendant la démence du Duc Albert Frédéric. Il recueillit la ſucceſſion du Duché de Jagerndorff, qu'il céda à un de ſes Fils nommé Jean George, pour le dédommager de l'Evêché de Strasbourg, auquel il avoit été obligé de renoncer. Dans ces tems-là, les ſucceſſions ſe réuniſſoient ſouvent, & ſe diviſoient de même: la mauvaiſe Politique de ces Princes rendoit le travail, que la fortune faiſoit pour l'aggrandiſſement de leur Maiſon, ingrat & inutile.

JOACHIM Frédéric fut le premier Prince, qui établit un Confeil d'Etat. Il refte à juger, quelle devoit avoir été l'adminiftration du Gouvernement, la Juftice & la conduite des Finances, dans ce païs groffier & fauvage, où il n'y avoit pas même des perfonnes prépofées pour vaquer à ces emplois.

L'ELECTEUR s'apperçut fans doute de la néceffité qu'il y avoit, de pourvoir à l'éducation de la jeuneffe; car ce fut à cette intention, qu'il fonda le College de Joachimsthal. Cent vingt perfonnes y font élevées, nourries & inftruites, felon l'inftitution, dans les Belles-Lettres. Le Grand Electeur transféra depuis ce College à Berlin. La pauvreté du païs & le peu d'efpeces qui rouloient, donnerent lieu aux Loix Somptuaires que l'Electeur fit publier. Il mourut l'année 1608., âgé de foixante-trois ans.

CARTE GENERALE DES VILLES ET DES BAILLIAGES DE LA PRUSSE
AVEC UNE PARTIE DE LA POLOGNE ET DE LA VISTULE DEPUIS DANTZIG JUSQUES À WARSOVIE
MER BALTIQUE
DANTZIG
FRISH HAFF
CURISCH HAFF ou GOLFE de COURLAND
La Nehrung
MEMMEL
KONIGSBERG
ELBING
TILSIT
Culm
Thorn
Neuenburg
Wladislaw
WARSOVIE
PARTIE DE LA POLOGNE
L'OBER
LAND
Eveche d'Ermelandt
SAMOLANIE
LITTUANIE
NATANIE
FRONTIERE DE LA POLOGNE
FRONTIERE DE LA STAROSTEY DE SAMEYTEN
ECHELLE
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
10 Milles Germaniques

TABLE GÉNÉALOGIQUE DES MAISONS PRÉTENDANTES À LA SUCCESSION DE JEAN-GUILLAUME, DUC DE CLÈVES, DE JULIERS & DE BERG, COMTE DE LA MARCK & DE RAVENSBERG, SEIGNEUR DE RAVENSTEIN, MORT SANS POSTÉRITÉ le 28. Mars 1609.

Berg. — Ravensberg. — Juliers. — Ravenstein. — Clèves. — La Marck.

- Marguerite Héritière de Berg, Epouse d'Otton III Comte de Ravensberg.
- Otton III. Comte de Ravensberg. ± en 1330. sans Hoirs males
- I. Guillaume VII. Premier Duc de Juliers ± en 1361.
- Engelbert II. Comte de la Marck Marié à l'Héritière d'Aremberg. ± en 1328.

- Marguerite Héritière de Berg & de Ravensberg, Ep. de Gerhard de Juliers.
- Gerhard de Juliers. ± en 1360. avant son Pere.
- II. Guillaume VIII. Duc de Juliers ± en 1393.
- Jean de Valekenbourg ± en
- Marguerite Héritière de Clèves, Epouse d'Adolphe V. Comte de la Marck.
- Adolphe V. Comte de la Marck ± en 1347.
- Eberhard I. de la Marck Seigneur d'Aremberg. ± en 1387.

- I. Guillaume II. premier Duc de Berg & Comte de Ravensberg ± en 1408.
- III Guillaume IX Duc de Juliers ± en 1402. sans Postérité.
- IV. Reinald IV Duc de Juliers ± en 1423. sans Postérité.
- I Waleran premier Sgr. de Ravenstein qu'il fit bâtir ± sans Postérité
- II. Reinald Sgr. de Ravenstein ± sans Postérité
- Philippine Héritière de Ravenstein, Ep. de Jean Comte de Salm.
- Adolphe VI. Comte de Clèves & de la Marck. ± en 1394.
- Eberhard II. de la Marck Seigr. d'Aremberg & Lumain. ± en 1440.

- II. Adolphe Duc de Juliers & de Berg ± en 1437. sans Postérité.
- Guillaume de Juliers Comte de Ravensberg. ± avant 1437.
- III. Simon I. Seigneur de Ravenstein. ± sans Postérité
- IV. Jean dernier Seigneur de Ravenstein, donna Cette Terre pour sa rançon en 1397. à Adolphe VII. Duc de Clèves.
- I. Adolphe VII. premier Duc de Clèves, Comte de la Marck & Seigr. de Ravenstein. ± en 1448.
- Jean de la Marck Seigneur d'Aremberg, Sedan & Lumain. ±

- III. Gerhard Duc de Juliers & de Berg, Comte de Ravensberg ± en 1475.
- Simon II. Comte de Salm réclama la Seigneurie de Ravenstein & perdit son Procès en 1431. ± sans Postérité.
- II. Jean I. Duc de Clèves Comte de la Marck & aussi Seigneur de Ravenstein jusqu'en 1463. marié a l'Héritière de Nevers ± en 1481.
- Adolphe de Clèves Sgr. de Ravenstein en 1463. ± 1492.
- Philippe de Clèves Sgr. de Ravenstein. ± en 1528 sans postérité.
- Eberhard III. de la Marck, Sgr. d'Aremberg ± en
- Robert I. de la Marck Sgr. de Bouillon & de Sedan. ± en 1489.
- Guillaume de la Marck Sgr. de Lumain. ± 1485.

- En 1483. l'Emp. Frederic III. donna en fief à Albert Duc de Saxe pour recompense de Services, les Duchez de Juliers & de Berg Lors qu'ils seroient vacans par la Mort du Duc Guillaume III.
- IV. Guillaume III. Duc de Juliers & de Berg, Comte de Ravensberg. ± en 1511 sans Hoirs mâles.
- III. Jean II. Duc de Clèves, Comte de la Marck ± en 1521.
- Engelbert de Clèves Comte de Nevers ± en 1498. ou 1506
- Robert I. de la Marck Sgr. d'Aremberg. ± en
- Robert II. de la Marck Duc de Bouillon & Sgr. de Sedan. ± en 1535.
- Jean de la Marck Lumain. ± en 1520.

- Marie Héritière de Juliers, de Berg & de Ravensberg, Epouse de Jean III Duc de Clèves. ± en 1543.
- IV. Jean III. Duc de Clèves, & Comte de la Marck ± en 1539.
- Adolphe de Clèves Sgr. de Ravenstein ± en 1528. sans postérité.
- Charles de Clèves Comte de Nevers ± en 1521.
- Robert II. de la Marck Sgr. d'Aremberg. ± en
- Robert III. de la Marck Duc de Bouillon & Sgr. de Sedan. ± en 1537.
- Jean de la Marck Lumain. ± en 1553.

- Henri Duc de Saxe fils d'Albert ± en 1541
- Sibylle de Clèves Sœur ainée de Guillaume & Ep de Jean-Frederic I. Duc de Saxe. ± en 1554.
- V. Guillaume Duc de Clèves, de Juliers & de Berg, Comte de la Marck & de Ravensberg. Seigneur de Ravenstein. ± en 1592.
- François de Clèves Comte de Nevers. ± en 1561.
- Marguerite de la Marck Héritière d'Aremberg. Ep. de Jean de Ligne premier Duc d'Aremberg. ± en 1596.
- Robert IV. de la Marck Duc de Bouillon & Sgr. de Sedan ± en 1553
- Philippe de la Marck Lumain ± en

- Auguste Elect. de Saxe ± en 1586
- Jean-Frederic II. Duc de Saxe-Gotha. ± en 1595.
- Jean Guillaume Duc de Saxe-Weimar ± en 1573
- VI Jean Guillaume Dernier Duc de Clèves, Juliers & Berg. Comte de la Marck & de Ravensberg, Sgr. de Ravenstein ± en 1609 sans posterité.
- Marie Eleonore de Clèves ± 1608. Epouse d'Albert Frederic Duc de Prusse vivant en 1609.
- Anne de Clèves Ep. de Philippe-Louis Duc de Neubourg vivant en 1609.
- Madeleine de Clèves vivante en 1609. Douair. de Jean Duc de Deux-Ponts.
- Sibylle de Clèves Ep. de Charles d'Autriche Marckgrave de Burgau en 1610. sans Enfans.
- Henriette de Clèves Héritière de Nevers, Ep. de Louis de Gensague ± en 1609.
- Charles de Ligne Duc d'Aremberg, vivant en 1609.
- Robert de Ligne Comte de Barbancon. vivant en 1609.
- Henri Robert de la Marck Duc de Bouillon Seigr. de Sedan. ± en 1584.
- Charles-Robert de la Marck Comte de Maulevrier & de Braine en 1609
- Ernest de la Marck Lumain vivant en 1609.

- Christian II. Electeur de Saxe en 1609.
- Jean-Casimir Duc de Saxe Coburg en 1609.
- Jean Ernest Duc de Saxe Eisenach en 1609.
- Frederic-Guillaume Duc de Saxe Altenbourg. en 1609.
- Jean Duc de Saxe Weimar. vivant en 1609.
- Anne de Prusse Ep. de l'Electeur Jean-Sigismond en 1609.
- Wolfgang-Guillaume Duc de Neubourg en 1609
- Auguste Duc de Neubourg Sultzbach. en 1609.
- Jean Casimir Duc de Deux Ponts. en 1609.
- Charles de Gensague Duc de Nevers. en 1609.
- Charlotte de la Marck Duchesse de Bouillon & Dame de Sedan ± en 1594 sans posterité ayant fait Héritier de ses biens Henri de la Tour d'Auvergne vivant en 1609.

- George-Guillaume Prince Electoral en 1609.

- I Les Electeurs de Saxe.
- II Les Ducs de Saxe.
- C'est de sa Succession qu'il S'agit.
- III La Maison de Brandebourg.
- IV Les Ducs de Neubourg.
- V Les Ducs de Deux-Ponts.
- VI La Maison de Burgau.
- VII Les Ducs de Nevers.
- VIII La Maison de Ligne.
- IX Les Ducs de Bouillon de la Tour d'Auvergne.
- X Les Comtes de la Marck.

JEAN SIGISMOND.

JEAN Sigismond avoit épousé à Konigsberg l'an 1594, ANNE fille unique d'Albert Duc de Prusse, héritiere de ce Duché & de la succession de Cleves. Cette succession étoit composée des païs de Juliers, Berg, Cleves, la Marck, Ravensberg & Ravenstein. Le morceau étoit trop tentant, pour ne pas exciter l'avidité de tous ceux qui avoient espérance d'y participer.

AVANT que de parler des droits des Electeurs de Brandebourg & des Ducs de Neubourg, il est bon d'expliquer les prétentions de la Saxe, pour ne point embrouiller les matieres.

L'EMPEREUR Maximilien avoit donné l'expectative de cette succession, aux Princes des deux Lignes de Saxe, à savoir, l'Ernestine & l'Albertine, au défaut de tous les héritiers mâles & femelles des Ducs de Cleves.

Car

Car les Patentes, que le Duc de Juliers, George Guillaume, obtint de l'Empereur, font foi que ce fief tomboit en quenouille. Jean Frédéric, dernier Electeur de Saxe de la Maiſon Erneſtine, épouſa SIBYLLE, Fille de Jean III. Duc de Juliers.

LE Duc Guillaume de Cleves, Fils de Jean de Juliers, épouſa la Fille de Ferdinand, Niéce de l'Empereur Charles Quint. Ce mariage, joint au mécontentement que l'Empereur avoit de ce que Frédéric de Saxe étoit un des membres de l'Union de Smalcalde, le porterent à confirmer au Duc Jean Guillaume le droit qu'il avoit, de diſpoſer de la ſucceſſion en faveur de ſes Filles au défaut des héritiers mâles. Le Fils de ce Duc, nommé comme lui Jean Guillaume, mourut ſans enfans en 1609. Ainſi cette ſucceſſion retomba à ſes Sœurs.

L'AÎNE'E, nommée MARIE ELEONORE, avoit épouſé le Duc de Pruſſe Albert Frédéric.

LA ſeconde, ANNE, étoit mariée au Prince Palatin de Neubourg.

LA troiſieme. MAGDELEINE, étoit Femme du Comte Palatin de Deux Ponts.

LA

La quatrieme, Sibylle, étoit mariée à un Prince d'Autriche Comte de Burgaw.

Ces quatre Princeſſes & leurs Enfans prétendirent à cette ſucceſſion.

La Maiſon de Saxe ajoûtoit au droit de réverſion, le mariage de l'Electeur Frédéric avec la Princeſſe Sibylle Tante du défunt.

Marie Eléonore, Femme d'Albert de Pruſſe, fondoit ſes droits ſur ſon contrat de mariage en 1572., qui portoit en termes exprès, que ſi ſon Frere venoit à mourir ſans enfans, elle & ſa Poſtérité hériteroient des ſix Duchés, en vertu des Pactes fondamentaux des années 1418. & 1496. par leſquels les Filles aînées ont le droit de ſuccéder. Le Duc de Pruſſe s'engagea à païer deux cens mille florins d'or aux Sœurs de ſa Femme, pour les ſatisfaire par cette ſomme ſur toutes leurs prétentions. Si Marie Eléonore eût été en vie au décès de ſon Frere, il eſt fort probable qu'il n'y auroit point eu de démêlé; mais, étant morte, ſa Fille Anne, Femme de l'Electeur Jean Sigismond, rentroit dans les droits de ſa Mere. Cette ſucceſſion devoit donc tom-

tomber ſur ſon Chef, puiſqu'elle repréſentoit Marie Eléonore; & c'étoit le point de la conteſtation.

Les prétentions d'Anne Ducheſſe de Neubourg ſe fondoient, ſur ce que ſa Sœur Marie Eléonore étant morte, elle rentroit dans ſes droits, & devenoit, par conſéquent l'aînée de ſes autres Sœurs, étant plus proche parente qu'Anne de Brandebourg, qui étoit Niéce du défunt. Il n'y avoit que les Pactes de famille & le contrat de mariage de Marie Eléonore, de contraires à ces raiſons.

Les deux Sœurs cadettes du Duc Jean Guillaume, ne demandoient pas la ſucceſſion entiere; elles ne propoſoient que le démembrement.

Ce qui rendoit nul de toute nullité le droit de ces trois Sœurs cadettes, c'eſt qu'elles avoient paſſé dans leur contrat de mariage, une renonciation à tous leurs droits, tant qu'il y auroit des enfans de leur Sœur aînée.

L'Electeur Jean Sigismond & le Duc Wolffgang Guillaume de Neubourg convinrent de ſe mettre en poſſeſſion de la ſucceſ-

ſion

ſion litigieuſe, en ſe réſervant cependant leurs droits reſpectifs. L'Empereur Rodolphe, qui vouloit s'emparer de cet héritage ſous prétexte de le mettre en ſéqueſtre, facilita cet accord. L'Archiduc Léopold ſe mit effectivement en devoir de s'en emparer; mais les Princes Proteſtans s'y oppoſerent, & formerent cette célebre Alliance, qu'on nomma l'UNION, & dans laquelle Jean Sigismond entra des premiers. Pour contrebalancer l'Union, les Princes Catholiques firent un traité ſemblable à Wurtzbourg, qu'on nomma la LIGUE. L'Electeur étoit favoriſé des Hollandois, qui craignoient le Séqueſtre Impérial; & le Duc de Neubourg, par Henri IV. Roi de France: mais lorſque ce Prince ſe préparoit à le ſecourir, il fut aſſaſſiné par Ravaillac (*).

L'ELECTEUR avoit tenté un accommodement avec le Duc de Neubourg; mais dans une entrevue qu'ils eurent, dans la chaleur de la diſpute Jean Sigismond donna un ſoufflet

(*) Voyez les Mémoires de Sully.

flet à ce Prince; ce qui brouilla les choſes de nouveau. On peut juger par ce trait ſingulier, de la politeſſe & des mœurs de ce tems. En 1611. on tenta un autre accommodement à Juterbock avec l'Electeur de Saxe, au ſujet de la même ſucceſſion, ſans que les Princes s'y trouvaſſent; car les entrevues étoient devenues dangereuſes: mais le Duc de Neubourg proteſta contre ce Traité, & il ne fut jamais mis en exécution.

Le Duc Albert de Pruſſe, époux de Marie Eléonore & Beau-Pere de Jean Sigismond, avoit eu le malheur de tomber en démence. Joachim Frédéric avoit adminiſtré la Pruſſe, depuis qu'il ſe trouvoit dans cette triſte ſituation; & Jean Sigismond ſe chargea enſuite du même ſoin. Il reçut de Sigismond III. Roi de Pologne, l'inveſtiture de la Pruſſe, pour lui & ſes Deſcendans: c'étoit la troiſieme inveſtiture, qui avoit été donnée à la Maiſon Electorale.

Comme la Pruſſe fut réunie à la Maiſon de Brandebourg par Jean Sigismond, il n'eſt

pas

pas hors de propos de donner en peu de mots une idée de ce que ce païs étoit originairement, de ſon Gouvernement, & comment il paſſa au Duc Albert, Beau-Pere de l'Electeur.

Le nom de Borussia dont on a fait Pruſſe, ſignifie; Bo, auprès, Russia, de la riviere de Ruſſe; la Ruſſe eſt une branche du Niémen, qu'on nomme à préſent la Mémel. La Pruſſe fut habitée originairement par des Bohemiens, des Sarmates, des Ruſſes & des Venedes. Ces Peuples étoient plongés dans l'Idolatrie la plus groſſiere: ils adoroient les Dieux des forêts, des lacs, des rivieres, & même des Serpens & des Elans. Leur dévotion ruſtique & ſauvage ne connoiſſoit pas la ſomptuoſité des Temples. Leurs principales Idoles, Potrimpos, Percunos & Picollos, avoient leur culte établi ſous des Chênes, où elles étoient placées à Romowa & à Heiligenbeil. Les Pruſſiens ſacrifioient à leurs Faux-Dieux, juſqu'à leurs ennemis priſonniers. Saint Adelbert fut le premier qui prêcha le Chriſtianiſme à ces Peuples vers

l'an

l'an 1000, & il reçut la Couronne du Martyre. Selon Crispus, trois Rois de Pologne, nommés tous trois Boleslas, firent la guerre aux Prussiens, pour les convertir; mais ces Peuples, devenus aguerris, ravagerent la Mazovie & la Cujavie. Conrad, Duc de Cujavie, appella à son secours les Chevaliers Teutons de l'Allemagne. Hermann de Saltza en étoit alors le Grand-Maître. En 1239. il entra en Prusse; & il établit, à l'aide des Chevaliers Livoniens, (qui étoient une espece de Templiers) les quatre Evêchés de CULM, POMESAN, ERMELAND & SAHMELAND. La guerre, que l'Ordre fit aux Prussiens, dura cinquante-trois ans. Les Chevaliers soutinrent ensuite des guerres, tantôt contre la Pologne, & tantôt contre les Ducs de Poméranie qui étoient jaloux de leur établissement. Dès-lors les familles des Chevaliers commencerent à s'établir en Prusse; & c'est d'eux, en grande partie, que descend la Noblesse qui l'illustre aujourd'hui.

SOUS le Grand-Maître Conrad d'Erlichhausen en 1450. les Villes de Dantzick, Thorn

&

& Elbing, lui déclarerent, qu'étant lasses de lui obéir, elles s'étoient données à Casimir, Fils de Jagellon Roi de Pologne. La guerre, que les Chevaliers & les Polonois se firent pour la Prusse, dura treize ans. Les Polonois victorieux donnerent la loi: la Prusse citérieure de la Vistule fut annexée à ce Roiaume, & s'appella Prusse Roiale: l'Ordre garda la Prusse ultérieure, mais il fut obligé d'en prêter hommage aux vainqueurs.

En 1510. Albert de Brandebourg fut élu Grand-Maître par l'Ordre: c'étoit l'arriere Petits-Fils d'Albert l'Achille, comme on l'a dit plus haut. Le nouveau Grand-Maître, pour venger l'honneur de l'Ordre, entreprit une nouvelle guerre contre les Polonois, qui finit très heureusement pour lui, puisqu'il fut créé Duc de Prusse, par Sigismond I. Roi de Pologne, qui rendit cette dignité héréditaire pour ce Prince & ses Descendans. Albert ne s'engagea qu'à prêter l'hommage accoutumé à la Pologne.

Le Duc Albert, Maître de la Prusse ultérieure, quitta alors l'habit, la croix & les

armes

armes de l'Ordre Teutonique. Les Chevaliers ſe conduiſirent comme font les plus foibles; ils ſe contenterent de proteſter contre ce qu'ils ne pouvoient pas empêcher. Le nouveau Duc eut une guerre à ſoutenir en 1563. contre Eric Duc de Brunswick & Commandeur de Mémel. Eric entra en Pruſſe, à la tête de douze mille hommes; mais Albert l'arrêta aux bords de la Viſtule. Comme il ne s'y paſſa rien de remarquable, & que les deux bords de la riviere étoient couverts de Soldats qui cueilloient des noix, on appella cette expédition, la GUERRE DES NOIX. Albert ſe fit Proteſtant en 1519., & la Pruſſe imita ſon exemple. Son fils Frédéric Albert lui ſuccéda en 1568. Il reçut l'inveſtiture, du Roi Sigismond Auguſte, à laquelle eut part l'Envoié de l'Electeur Joachim II. C'eſt cet Albert Frédéric, qui épouſa Marie Eléonore Fille de Jean Guillaume, & Sœur du dernier Duc de Cleves. Jean Sigismond fut le Gendre & le Tuteur de ce Duc de Pruſſe. La mort de ſon Beau-Pere le fit entrer entierement dans

la

la possession de ce Duché l'an 1618. Jean Sigismond s'étoit fait Réformé dès l'an 1614., pour complaire aux Peuples du païs de Cleves, qui devoient devenir ses Sujets. L'Empereur Rodolphe II. mourut pendant la régence de l'Electeur. Le College Electoral élut en sa place Matthias Frere du défunt. L'Electeur, sentant les approches de l'âge & se voiant accablé d'infirmités, remit la régence à son Fils George Guillaume, & mourut peu de tems après.

GEORGE GUILLAUME.

GEorge Guillaume parvint à l'Electorat l'an 1619. Sa régence fut la plus malheureuse de toutes celles des Princes de sa Maison. Ses Etats furent désolés pendant le cours de la guerre de trente ans, dont les traces funestes furent si profondes, qu'on en voit encore des marques au tems que j'écris cette Histoire. Tous les fléaux de l'Univers fondirent à la fois sur ce malheureux Electorat. Il voioit à sa tête un Prince incapable de gouverner, qui avoit choisi pour son Ministre un Traitre (*) à sa patrie. Une guerre, ou plutôt un bouleversement général survint en même tems. Il fut inondé par des Armées amies & ennemies, également pillardes & barbares, qui se heurtant comme des vagues agitées par une tempête,

(*) Le Comte de Schwartzenberg, Stadthouder de la Marche.

pête, tantôt le couvroient de leur nombre, & tantôt se retiroient après l'avoir ruiné. Et enfin, pour mettre le comble à la désolation, ce qui échapa de ses habitans au fer du Soldat, périt par des maladies malignes & contagieuses.

La même fatalité, qui persécuta cet Electeur, parut s'acharner sur tous ses Parens. George Guillaume avoit épousé la Fille de Frédéric IV. Electeur Palatin. Il étoit, par conséquent, Beau-Frere du malheureux Frédéric V. élu & couronné Roi de Boheme, battu au Weisenberg, dépouillé du Palatinat & mis au ban de l'Empire par l'Empereur Ferdinand II. Le Duc de Jagerndorff Oncle de George Guillaume fut dépossédé de son païs, parce que ce Prince avoit embrassé le parti de Frédéric V.; & l'Empereur donna ses biens confisqués à la Maison de Lichtenstein, qui en est actuellement en possession. L'Electeur protesta envain contre cette violence. Enfin son second Oncle, l'Administrateur de Magdebourg, fut déposé & mis au ban de l'Empire, pour être entré dans la Li-

gue de Lavenbourg, & pour s'être allié avec le Roi de Dannemarck. L'Empereur victorieux de ſes ennemis, étoit preſque deſpotique dans l'Empire.

La guerre de trente ans avoit commencé dès l'an 1618., à l'occaſion de la révolte des Bohemiens, qui élurent pour leur Roi Frédéric V. Electeur Palatin: mais comme nous nous bornons aux évenemens qui regardent directement l'Hiſtoire de la Maiſon de Brandebourg, nous ne ferons mention de cette guerre, qu'autant qu'elle aura de rapport avec cette Hiſtoire.

La treve, que les Hollandois & les Eſpagnols avoient conclue en 1609. pour douze ans, étoit prête d'expirer; & les Duchés de la ſucceſſion de Cleves, où ces deux Nations avoient des troupes, devinrent le théatre de la guerre. Les Eſpagnols forcerent la garniſon de Juliers, que les Hollandois tenoient pour l'Electeur: Cleves & Lipſtadt ſe rendirent à Spinola. Les Hollandois chaſſerent cependant en 1629. les Eſpagnols, du païs de Cleves; & reprirent quelques Villes pour l'E-

lecteur.

lecteur. George Guillaume & le Duc de Neubourg disposerent les Espagnols en 1630., à évacuer une partie de ces Provinces : les Hollandois mirent garnison dans les places de l'Electeur, & les Espagnols dans celles du Duc ; mais cet arrangement ne fut pas de durée.

En 1635. la guerre recommença dans ces Provinces avec plus de violence qu'auparavant ; & pendant toute la régence de l'Electeur, les Provinces de cette Succession furent en proie aux Espagnols & aux Hollandois, qui s'emparoient des postes, surprenoient des Villes, gagnoient des avantages les uns sur les autres, les reperdoient de même, & où cependant il ne se passa rien de considérable. Les exactions des Officiers & le brigandage des Soldats, faisoient dans ces tems-là la partie principale de l'art militaire.

Quoique l'Empereur affectât une Souveraineté indépendante, les Princes de l'Empire ne laissoient pas que d'opposer à son despotisme une fermeté qui l'arrêtoit quelquefois : ces Princes formoient des Ligues,

qui donnoient ſouvent l'alarme à Vienne.

Les Electeurs de Brandebourg & de Saxe intercéderent auprès de l'Empereur, pour leur Collegue l'Electeur Palatin, mis au ban de l'Empire; & ils refuſerent de reconnoître l'Electeur Maximilien Duc de Baviere, que Ferdinand II. avoit élevé à cette Dignité, au préjudice de la Maiſon Palatine & contre les Loix de l'Empire. Selon la Bulle d'Or, un Empereur n'eſt point en droit de mettre au ban de l'Empire, ni de dégrader un Electeur, ſans le conſentement unanime de toute la Diete aſſemblée en corps. Ces interceſſions ne produiſirent aucun effet; & l'Empereur, qui n'étoit occupé que de ſa vengeance perſonnelle, ſe trouvant en force, ne fit aucun cas des libertés du Corps Germanique, ni des Loix de l'équité.

De's ce tems, l'Electeur & ſon Conſeil prévirent les approches de la guerre, & la néceſſité qui les y entraîneroit, par la complication d'évenemens, qui la rendoit preſque inévitable. D'un côté, des droits à ſoutenir ſur la Succeſſion de Cleves: de l'autre,

la

la guerre de trente ans; & de plus, les dissensions que la Religion avoit fait naître, & qui occasionnoient des cabales & des ligues puissantes; des guerres déjà allumées, & d'autres prêtes à embraser son Etat, avertissoient George Guillaume de se préparer à les soutenir, lorsqu'il ne pourroit plus l'éviter. Son premier Ministre, le Comte de Schwartzenberg, proposa par différentes reprises, de lever un corps de vingt mille hommes, qu'il vouloit faire passer au service de l'Empereur: mais on prit de si mauvaises mesures, & l'on fit des arrangemens si ridicules, qu'on assembla à peine six mille hommes.

Les progrès de la Réforme, qui divisoit l'Allemagne en deux puissans partis, acheminerent insensiblement les choses à une guerre ouverte.

Les Protestans, intéressés à soutenir l'exercice libre de leur Religion, & à retenir les biens des Ecclésiastiques, qu'ils avoient confisqués, firent une Confédération à Lavenbourg. Christian IV. Roi de Dannemarck, & les Ducs de Lunebourg, de Holstein, de Meck-

lenboutg, & l'Adminiſtrateur de Magdebourg Oncle de l'Electeur, y entrerent. L'Empereur en prit ombrage; & jugeant au deſſous de lui d'emploier les voies de la négociation & de la douceur, pour ramener les eſprits à un accommodement, il envoia Tilli à la tête de douze mille hommes, dans le Cercle de la Baſſe-Saxe. Tilli ſe préſenta devant Halle; & quoique la Ville ſe fût rendue ſans réſiſtance, il la livra au pillage. Wallenſtein s'approcha dans le même tems des Evêchés d'Halberſtadt & de Magdebourg, avec douze mille Autrichiens. Les Etats de la Baſſe-Saxe, étonnés de ces hoſtilités, demanderent à l'Empereur de s'accommoder: mais ces propoſitions n'empêcherent point Tilli ni Wallenſtein d'envahir les païs d'Halberſtadt & de Magdebourg. Chriſtian Guillaume Adminiſtrateur de Magdebourg fut dépoſé (*); & contre l'attente de la Cour Impériale, le Chapitre donna ſa nomination à un Fils cadet de l'Electeur de Saxe, nommé Auguſte.

L'AD-

(*) L'Empereur avoit deſſein de donner ce Bénéfice à ſon Fils.

L'Administrateur déposé joignit ses troupes à celles que le Roi de Dannemarck avoit fait entrer en Basse-Saxe, pour soutenir la Confédération de Lavenbourg. Christian Guillaume & le Comte de Mansfeld qui commandoit cette Armée, attaquerent Wallenstein au pont de Dessau, & furent battus: ils se sauverent, après leur défaite, dans la Marche de Brandebourg qu'ils pillerent. Un autre corps, que le Roi de Dannemarck avoit en Basse-Saxe du côté de l'Huter, fut battu en même tems que Tilli. Le voisinage & les victoires des Impériaux obligerent George Guillaume, de se soumettre enfin aux volontés de l'Empereur, & de reconnoître la nouvelle dignité de Maximilien de Baviere.

Le Roi de Dannemarck, qui se releva de ses défaites, reparut l'année suivante avec deux Armées, dont il commandoit l'une & l'Administrateur l'autre: mais découragé par les mauvais succès qu'il avoit eus, ils n'osa pas se présenter devant Tilli, qui occupoit Brandebourg, Rathenau, Havelberg & Perleberg.

MANSFELD, qui raſſembla de même les débris de ſon Armée, entra dans les Marches, malgré la volonté de l'Electeur. Les Impériaux détacherent contre lui ſept mille hommes, auſquels l'Electeur en joignit huit cens ſous les ordres du Colonel Kracht: ce corps paſſa la Warthe, & diſſipa les troupes fugitives de Mansfeld. Par ces foibles ſecours que l'Electeur donna alors, il paroît clairement qu'il n'avoit que peu de troupes ſur pied.

Les Impériaux profiterent de leurs avantages, & ils mirent garniſon dans toute la Poméranie: & comme il y avoit quelque apparence que le Roi de Suéde, à l'exemple de celui de Dannemarck, embraſſeroit le parti des Princes Proteſtans d'Allemagne, que les Catholiques alloient opprimer, l'Empereur ſe ſervit de ce prétexte pour paroître le défenſeur de l'Empire, lors même que ſon intention ſecrete étoit de diſpoſer ſelon ſa volonté de ce Duché, dont la ſucceſſion retomboit à l'Electeur, après la mort du Duc Bogiſlas qui n'avoit point de lignée. Stralſund réſiſta aux Impériaux; Wallenſtein y mit le

ſiége,

siége, & le leva après y avoir perdu douze mille hommes: ce nombre me paroît exagéré de beaucoup, vu la foiblesse des corps dont on se servoit alors; & il est apparent, que les Chroniqueurs de ces tems y ont ajoûté quelque chose, par amour du merveilleux. La Ville de Stralsund, qui s'étoit maintenue par son courage, se méfiant de ses forces, conclut une alliance avec le Roi de Suéde Gustave Adolphe, & reçut une garnison Suédoise de neuf mille hommes.

L'Empereur cependant, enflé des succès que ses Généraux avoient eus en Allemagne, & croiant l'occasion favorable pour abaisser les Princes Protestans & la nouvelle Religion, publia son fameux Edit de Restitution. Cette Ordonnance enjoignoit aux Princes Protestans, de rendre à l'Eglise les biens dont la Réforme les avoit mis en possession depuis la Transaction de Passaw (*). Tous y auroient fait des pertes considérables; la Maison

(*) En 1552. il y étoit stipulé que touchant les affaires de Religion, on demeuroit tranquille; & que personne ne seroit inquiété, jusqu'à ce que la Diete de l'Empire en eût decidé.

ſon de Brandebourg ſe feroit vue dépouillée des Evêchés de Brandebourg, de Havelberg & de Lébuſs. Ce fut le ſignal qui arma de nouveau les Proteſtans contre les Catholiques.

Les projets ambitieux de Ferdinand II. ne ſe bornoient pas à rabaiſſer les Princes de l'Empire: il avoit toujours des vues ſur l'Archevêché de Magdebourg: cependant Wallenſtein, qui aſſiégeoit depuis plus de ſept mois cette Capitale, fut obligé d'en lever le ſiége honteuſement.

Les troubles de l'Allemagne ne doivent pas nous empêcher de conſidérer pour un moment ceux qui s'éleverent en Pologne.

Sigismond, Roi de Pologne, forma des prétentions ſur le Roiaume de Suéde, que Guſtave Adolphe gouvernoit alors. Le Roi de Suéde, plus actif, plus grand-homme que ſon adverſaire, le prévint: & pendant que Sigismond ſe preparoit à lui faire la guerre, Guſtave Adolphe paſſa en Pruſſe (*), prit le Fort de Pilow, & fit de grands progres tant

(*) En 1625.

tant en Livonie que dans la Pruſſe Polonoiſe; & ſigna à Dantzig une treve de ſix ans avec les Polonois, dans laquelle l'Electeur fut compris, & qu'on prolongea juſqu'à vingt-ſix ans. Il fut queſtion dans ce Traité, de George Guillaume en qualité de Feudataire de la Pologne; l'année 1626. il avoit pris en perſonne à Varſovie l'inveſtiture de la Pruſſe.

Le Roi de Suéde avoit deſſein d'entrer en Allemagne, afin de profiter des diviſions qui la déchiroient, & des troubles qui augmentoient encore par l'Edit de Reſtitution, que l'Empereur avoit fait publier. Guſtave, ſelon l'uſage des Rois, fit paroître un Maniſeſte, dans lequel il détailloit les griefs qu'il avoit contre l'Empereur. Ses ſujets de plainte conſiſtoient, en ce que l'Empereur avoit aſſiſté le Roi de Pologne (*) d'un puiſſant ſecours; qu'il avoit dépoſé ſon Allié, le Duc de Mecklenbourg; & qu'il avoit uſé de violence envers la Ville de Stralſund, avec laquelle Guſtave étoit en alliance. L'Empereur

(*) Dix mille hommes.

reur auroit pu répondre, qu'étant en alliance avec le Roi de Pologne, il avoit été obligé de le ſecourir en vertu de ſes engagemens; que le Duc de Mecklenbourg n'auroit point été dépoſé, s'il ne s'étoit pas joint à la Ligue de Lavenbourg; & qu'enfin il n'étoit point permis à une Ville Anſéatique comme Stralſund, de faire d'autres Traités avec les Rois & Princes étrangers, que relativement à leur commerce.

A bien conſidérer les raiſons de Guſtave, elles ne valoient pas mieux que celles que Charles II. d'Angleterre emploia, pour chercher querelle aux Hollandois: les voici en peu de mots. Le Roi ſe plaignoit, que les Sieurs de Witt avoient dans leur Maiſon un tableau (*) ſcandaleux. Faut-il que des ſujets auſſi frivoles arment des Nations les unes contre les autres? cauſent la ruine des plus floriſſantes Provinces? & que l'eſpece humaine répande ſon ſang & prodigue ſa vie, pour

(*) Ce tableau repréſentoit une Bataille Navale, que Jean de Witt Général-Amiral avoit gagnée ſur les Anglois.

pour contenter l'ambition & le caprice d'un ſeul homme ?

PENDANT que les Suédois faiſoient des préparatifs pour venir fondre ſur l'Allemagne, Wallenſtein qui s'étoit établi dans l'Electorat de Brandebourg, en tiroit des ſommes exorbitantes. Il étoit bien ſingulier, que les Impériaux traitaſſent, avec cette dureté exceſſive, un païs ami dont le Prince n'avoit donné aucun ſujet de plainte à l'Empereur. La ſituation déplorable dans laquelle ſe trouvoit George Guillaume, paroît rendue avec bien de la vérité, dans une réponſe qu'il fit à Ferdinand II. ſur ce qu'il l'avoit invité de ſe rendre à la Diete de Ratisbone. Il y dit : „ L'épuiſement de la Marche me met hors „ d'état de fournir à mes dépenſes ordinaires, „ & à plus forte raiſon à celle d'un pareil „ voiage." 1630.

LES Auteurs rapportent que les Régimens de Pappenheim & de Saint Julien, qui avoient leurs quartiers dans la Moienne Marche, en tirerent trois cens mille écus en ſeize mois. Le marc d'argent étoit alors à neuf écus : il

eſt

eſt à préſent à douze. Moiennant quoi, cette ſomme feroit quatre cens mille écus de notre monoie. Ces Auteurs aſſûrent de même, que Wallenſtein tira de l'Electorat la ſomme de vingt millions de florins, qu'on peut évaluer à dix-ſept millions, 777 mille, 777 écus; ce qui eſt aſſûrément exagéré de plus de la moitié. Les Ecrivains de ces tems ne ſe piquoient point d'exactitude; ils ramaſſoient des bruits populaires, qu'ils rendoient comme des vérités; & ils ne faiſoient pas réflexion, que des perſonnes ruinées trouvent une eſpece de conſolation à amplifier leurs malheurs & à groſſir leurs pertes.

Les orages qui avoient grondé depuis quelques années autour de l'Electorat, ſe réunirent enfin, & vinrent de tous côtés fondre ſur lui. Guſtave Adolphe entra en Allemagne; il fit une deſcente dans l'Ile de Rugen, dont il délogea les Impériaux, à l'aide de ſa garniſon de Stralſund. A l'approche des Suédois, l'Empereur ſignifia aux Electeurs de Saxe & de Brandebourg, qu'ils préparaſſent des vivres & des munitions pour

ſes

ſes troupes; les aſſûrant, qu'en faveur de ce ſervice, il modifieroit à leur égard ſon Edit de Reſtitution.

PENDANT que la Diete de Ratisbonne déploroit en beaux diſcours les malheurs de l'Allemagne, & qu'elle délibéroit ſur les moiens de la délivrer de tant de maux, & ſur-tout de l'invaſion du Roi de Suéde, Guſtave Adolphe, qui ne perdoit pas ſon tems en paroles inutiles, s'empara de toute la Poméranie. Il mit garniſon à Stettin, & chaſſa de ce Duché Torquato Conti qui commandoit les Impériaux. Ce Général, chaſſé de la Poméranie par les Suédois, ſe retira par la Nouvelle Marche, & s'établit avec ſes troupes auprès de Francfort ſur l'Oder.

GUSTAVE Adolphe, maître de la Poméranie, fit un Traité avec le Duc Bogiſlas, dans lequel il fut ſtipulé, que ſi quelqu'un venoit à diſputer la ſucceſſion de la Poméranie à l'Electeur de Brandebourg après la mort du Duc, ou que la Suéde ne fût pas entiérement indemniſée des frais de la guerre, cette Province reſteroit en ſéqueſtre entre les mains de Guſtave Adolphe.

LES

Les Proteſtans, encouragés par l'approche du Roi de Suéde, tinrent une Aſſemblée à Leipzig, où ils délibérerent ſur leurs intérêts.

La Ville de Magdebourg s'étoit déjà alliée avec lui, & avoit accordé à ce Prince le paſſage ſur ſon pont de l'Elbe: en conſéquence de cette alliance, elle chaſſa les Impériaux du plat païs; mais Tilli revint à la tête de ſon armée, & mit devant cette Ville ce blocus ſi fameux dans l'Hiſtoire.

Les Electeurs de Brandebourg & de Saxe, desapprouvant la conduite des Magdebourgeois, réſolurent de ſe tenir conſtamment attachés à l'Empereur, & d'aſſembler leur Arriere-ban pour s'oppoſer aux Suédois.

A l'approche de Guſtave Adolphe, l'Electeur fit élever à la hâte quelques Ouvrages de terre devant les portes de Berlin; il fit planter quelques Canons ſur les remparts: manquant de troupes, & n'aiant pas eu le tems de raſſembler l'Arriere-ban, il obligea les Bourgeois à monter la garde, & à veiller à la ſûreté de la Ville.

Cependant Guſtave Adolphe traverſoit

la

la Marche, & couroit au fecours du Duc de Mecklenbourg: ce Roi, auffi politique que brave, fit obferver à fes troupes une difcipline exacte: il avoit deffein d'engager tous les Proteftans dans fes intérêts, publiant partout qu'il n'étoit venu en Allemagne, que dans l'intention de délivrer les Princes du joug que l'Empereur leur impofoit, & furtout pour defendre la liberté de la Religion. La France & la Suéde avoient le même intérêt de s'oppofer au Despotisme de la Maifon d'Autriche: elles s'allierent bientôt; & leur Traité, entamé longtems auparavant, fut conclu à Berwald.

Les Impériaux, dont les forces étoient divifées, fongerent à fe joindre pour tenir tête aux Suédois: Tilli laiffa quelques troupes qui continuerent à bloquer Magdebourg, & marcha avec le gros de fes forces à Francfort fur l'Oder, où il fe joignit avec Torquato Conti: il traverfa enfuite l'Electorat pour attaquer les Suédois, qui faifoient des progrès dans le Mecklenbourg. Mais la fortune de Guftave Adolphe avoit un afcendant marqué fur celle du Général Impérial: le Roi de Suéde quitta

le

le Mecklenbourg; il paſſa l'Oder à Schwedt; il prit Landsberg en paſſant, & mit le ſiége devant Francfort que ſept mille Impériaux defendoient; il prit la Ville, & une nombreuſe artillerie qui y étoit gardée: il s'empara encore de Croſſen; & puis il tourna brusquement vers Berlin, pour ſecourir Magdebourg que Tilli étoit revenu aſſiéger en perſonne.

LORSQUE Guſtave Adolphe arriva à Cöpenick, il demanda à l'Electeur qu'il lui remît les Fortereſſes de Spandaw & de Cuſtrin, ſous prétexte d'aſſûrer ſa retraite, mais véritablement dans l'intention d'engager malgré lui George Guillaume dans ſes intérêts. L'Electeur, étonné de cette propoſition ſinguliere, ne put ſe réſoudre à rien: les Miniſtres propoſerent une entrevue entre ces deux Princes. George Guillaume alla au devant du Roi, à un quart de mille de Berlin: l'entrevue ſe fit dans un petit bois: l'Electeur y trouva le Roi, eſcorté de mille Fantaſſins & de quatre Canons: Guſtave Adolphe réitéra les propoſitions qu'il avoit déjà faites à George Guillaume: l'Electeur, jetté dans le plus cruel embarras,

barras, ne ſachant à quoi ſe déterminer, demanda un demi heure pour conſulter ſes Miniſtres: le Monarque Suédois s'entretint, en attendant, avec les Princeſſes & les Dames de la Cour. Les Miniſtres de George Guillaume, après avoir donné leur avis, en revenoient toujours à ce refrein: QUE FAIRE? ILS ONT DES CANONS. Après avoir longtems délibéré & rien conclu, on pria le Roi de Suéde de ſe rendre à Berlin: Guſtave Adolphe entra dans cette Capitale avec toute ſon eſcorte: deux cens Suédois monterent la garde au Château de Berlin; le reſte des troupes fut logé chez les Bourgeois. Le lendemain toute l'Armée Suédoiſe ſe campa aux portes de la Ville; & l'Electeur, qui n'étoit plus le maître chez lui, conſentit à tout ce que vouloit le Roi de Suéde. Les troupes Suédoiſes, qui occuperent les Fortereſſes de Cuſtrin & de Spandaw, prêterent ferment à l'Electeur; & le Roi lui promit de lui remettre ces places, dès que le beſoin qu'il en avoit feroit paſſé. Guſtave Adolphe s'avança au-delà de Potsdam; & les Impériaux, qui tenoient

Bran-

Brandebourg & Rathenau, ſe replierent à ſon approche ſur l'armée qui faiſoit le ſiége de Magdebourg. L'Electeur de Saxe refuſa aux Suédois le paſſage ſur le pont de l'Elbe à Wittenberg: ce qui empêcha Guſtave de ſecourir la Ville de Magdebourg, comme il en avoit l'intention.

CETTE malheureuſe Ville, que Wallenſtein ni Tilli n'avoient pu prendre par la force, ſuccomba à la fin à la ruſe. Les Impériaux avoient entamé une négociation avec les Magdebourgeois, par l'entremiſe des Villes Anſéatiques: ils affectoient, pendant ces pourparlers, de ne point tirer ſur la place: les Magdebourgeois, crédules & négligens à la fois, s'endormirent dans cette ſécurité apparente: les Bourgeois, qui avoient fait de nuit la garde ſur le rempart, ſe retiroient vers le matin en grande partie dans leurs maiſons: Pappenheim, qui dirigeoit le ſiége, & qui étoit avancé avec ſes attaques juſqu'à la contreſcarpe du foſſé, s'en apperçut & en profita: il fit ſes diſpoſitions; & un matin que peu de monde étoit ſur le rempart, il donna quatre aſſauts

à

à la fois, & se rendit maître des remparts sans grande résistance: en même tems les Croates, qui cotoioent l'Elbe dont le lit étoit bas alors, se longérent sans trop s'éloigner des bords, & prirent les Ouvrages à revers: & Tilli, maître des Canons du rempart, les fit diriger de façon qu'ils enfiloient les rues; & le nombre des Impériaux, qui augmentoit à tout moment, rendit enfin inutiles tous les efforts que les Habitans auroient pu faire. Cette Ville, une des plus anciennes & des plus florissantes de l'Allemagne, fut prise ainsi lorsqu'elle s'y attendoit le moins, & fut barbarement livrée trois jours de suite au pillage.

TOUT ce que peut inventer la licence effrénée du Soldat, lorsque rien n'arrête sa fureur; tout ce que la cruauté la plus féroce inspire aux hommes lorsqu'une rage aveugle s'empare de leurs sens, fut commis alors par les Impériaux dans cette Ville désolée: les Soldats attroupés, les armes à la main, couroient par les rues, & massacroient indifferemment les vieillards, les femmes & les enfans, ceux qui se défendoient, & ceux qui

ne

ne leur faifoient point de réfiftance : les maifons étoient pillées & faccagées ; les rues inondées de fang, & couvertes de morts : on ne voioit que des cadavres encore palpitans, entaffés ou étendus tout nus : les cris lugubres de ceux qu'on égorgeoit, & les cris furieux de leurs Affaffins, fe mêloient dans les airs & infpiroient de l'horreur. Cette cruelle boucherie fit périr le plus grand nombre des Citoiens : il ne s'en fauva que quatorze cens, qui s'étant enfermés dans le Dôme, obtinrent leur grace de Tilli. Aux maffacres fuccéderent les embrafemens : les flammes s'éleverent de tous les côtés, & dans peu d'heures les maifons des particuliers & les Edifices publics ne formerent qu'un même monceau de cendres : à peine fauva-t-on cent quarante maifons de cet incendie genéral. Douze cens Filles fe noierent, dit-on, pour conferver leur virginité ; mais ce font de ces contes fabuleux, qui auroient plutôt réuffi du tems d'Hérodote que du nôtre.

TOUTE l'Allemagne, amis & ennemis, plaignit le fort de cette Ville, & déplora la

fin

fin funeste de ses Habitans: la cruauté des Impériaux fut d'autant plus en horreur, que l'Histoire ne présente que peu d'exemples d'une aussi grande inhumanité.

Après la perte de Magdebourg, Gustave Adolphe vint camper auprès de Berlin pour la seconde fois: il étoit outré de n'avoir pu sauver cette Ville alliée, & il en rejettoit la faute sur les Electeurs de Brandebourg & de Saxe. George Guillaume députa l'Electrice & toutes les Princesses de sa Cour, au camp du Roi de Suéde pour l'appaiser: il s'y rendit enfin lui-même, & il accorda au Roi tout ce qu'il voulut lui demander. Lorsque l'Electeur s'en retourna à Berlin, l'Armée Suédoise le salua d'une triple décharge de canons: comme ces piéces étoient chargées à balles & braquées vers la Ville, il y eut beaucoup de maisons & de toits que les boulets endommagerent: les Habitans trouverent cette civilité un peu Gothique & Hérule. Le lendemain, l'Armée Suédoise passa la Sprée & défila par la Ville.

L'Electeur excusa sa conduite auprès

de Ferdinand II., en lui repréſentant, qu'il n'avoit pas été en état de réſiſter à la violence d'un Prince puiſſant, qui lui avoit preſcrit des loix à main armée: l'Empereur répondit ſéchement, que les Suédois ne ménageroient pas plus les Marches, que n'avoient fait les Impériaux.

L'Electeur de Saxe, qui voioit proſpérer les armes des Suédois, ſe rangea du côté de la fortune, & donna l'exemple à tous les Princes Proteſtans: les Suédois rendirent à l'Electeur Spandaw & Cuſtrin; ils inonderent enſuite la Baſſe Saxe, entrerent dans la Vieille Marche, & prirent le camp de Werben; poſte d'une aſſiette admirable, & ſitué au confluent de la Havel dans l'Elbe. Tilli, craignant pour Pappenheim qui avoit été obligé de s'enfermer dans Magdebourg, quitta la Thuringe & vint à ſon ſecours: il s'avança vers le camp du Roi de Suéde: le génie heureux de ce Prince, qui facilitoit toutes ſes entrepriſes, lui fit naître le deſſein de ſurprendre l'Avant-garde de Tilli, compoſée de trois Régimens que ce Général avoit trop avan-

avanturés; il exécuta ce projet lui-même, tailla ce corps en pieces; après quoi, il retourna dans ſon camp. Tilli, qui vouloit laver cet affront, marcha droit aux Suédois; mais l'aſſiette du camp étoit ſi forte, & les diſpoſitions du Roi ſi bonnes, qu'il n'oſa pas en courir le hazard: il manqua de vivres, & ſe trouvant obligé de ſe retirer, il tourna du côté de Halle, dans l'intention de forcer Leipzig, & de contraindre l'Electeur de Saxe à quitter le parti des Suédois. Guſtave Adolphe, pénétrant ſon deſſein, quitte ſon camp de Werben, paſſe l'Elbe à Wittenberg, ſe joint aux Saxons à Duben, & fond ſur les Impériaux qu'il défait totalement. Parmi la nombreuſe artillerie que le Roi prit aux Impériaux dans cette bataille de Leipzig, on remarqua beaucoup de piéces aux armes de Brandebourg, de Saxe & de Lunebourg, que les Impériaux s'étoient appropriées. Tilli, après avoir laiſſé ſix mille des ſiens ſur la place, s'enfuit en Thuringe, où il raſſembla les débris de ſa défaite.

Nous ne ſuivrons point les Suédois dans

le cours de leurs triomphes; il ſuffit de ſavoir, que Guſtave Adolphe devint l'Arbitre de l'Allemagne, & qu'il pénétra juſqu'au Danube; tandis que Banier, à la tête d'un autre corps Suédois, chaſſa les Impériaux des Evêchés de Magdebourg & de Halberſtad; & qu'il établit dans ces païs une Régence au nom de ſon Maître. Il ne reſta aux Impériaux que la Ville de Magdebourg, où ils avoient une forte garniſon.

PENDANT que l'Allemagne étoit ravagée & pillée, Sigismond Roi de Pologne mourut, & Uladiſlas fut élu à ſa place.

LES Suédois, qui ne s'endormoient pas ſur leurs lauriers, mirent le ſiége devant Magdebourg; & Pappenheim accourut du Duché de Brunswig où il étoit, pour la ſecourir: Banier leva le ſiége à ſon approche. En même tems, le Duc de Lunebourg, qui étoit Allié des Suédois, vint joindre Banier avec une belle Armée. Pappenheim, ſe trouvant trop foible pour réſiſter à tant de forces, évacua la Ville de Magdebourg, & ſe retira dans les Cercles de Weſtphalie & de Franconie, où

la

la guerre le ſuivit. Les Suédois entrerent à Magdebourg, & ils encouragerent le peu qui reſtoit de ſes anciens Habitans, à relever les murs de leur patrie.

L'Empereur, que l'infortune de ſes armes rendoit plus doux, ſe ſervit d'un langage plus inſinuant, afin de détacher les Electeurs de Saxe & de Brandebourg du parti des Suédois; mais ceux-ci avoient de fortes raiſons pour en uſer autrement. L'Electeur de Saxe ſe flattoit, qu'à la faveur de la ſupériorité qu'avoient les Suédois, il pourroit jouer un grand rôle dans l'Empire; & l'Electeur de Brandebourg, craignant également les Impériaux & les Suédois, ne ſachant à quoi ſe déterminer, crut prendre un parti avantageux à ſes Etats, en s'attachant à la fortune de Guſtave Adolphe, qui paroiſſoit alors ſi bien affermie: il envoia même quelques foibles ſecours aux Saxons, qui pourſuivoient en Siléſie un corps d'Impériaux, commandé par Balthaſar de Maradas.

L'Empereur, irrité du refus de ces Princes, & encore plus de l'irruption qu'ils fai-

ſoient en Siléſie, voulut en marquer ſon reſſentiment; il envoia Wallenſtein à la tête d'une forte Armée, pour s'emparer de ces deux Electorats. Pappenheim quitta la Weſtphalie, & ſe joignit à Wallenſtein. Comme le Roi de Suéde ſe trouvoit alors en Bavière, ces deux Généraux profiterent de ſon éloignement; ils entrerent en Saxe, & prirent Leipzig, Naumbourg, Marſebourg, Halle & Gibichenſtein.

Le Roi de Suéde apprend cette nouvelle, & accourt au ſecours de la Baſſe Saxe: il arrive, il gagne la fameuſe bataille de Lutzen, & pert la vie en combattant. Les Suédois vainqueurs crurent être battus, n'aiant plus leur Héros à leur tête; & les Impériaux, quoique défaits, ſe croioient victorieux, n'aiant plus Guſtave Adolphe à combattre.

Ainsi finit ce Roi, qui avoit fait trembler l'Empereur; qui avoit rétabli la liberté des Princes d'Allemagne; & auquel on ne peut reprocher que le défaut de trop d'ambition, qui eſt malheureuſement celui de la plupart des Grands-Hommes. Après ſa mort,

les

les Suédois chasserent les Impériaux de la Basse Saxe; & toutes les Villes, dont Wallenstein s'étoit emparé, furent reprises par l'Electeur de Saxe. Oxenstiern prit la direction des affaires des Suédois en Allemagne; & il conclut, au nom de la Suéde, une Alliance à Heilbrun avec les Cercles de Franconie, de Suabe, du Haut & du Bas Rhin.

QUOIQUE l'Electeur ne fût pas de l'Alliance de Heilbrun, il envoia de nouveau quelques secours à Arnim, qui commandoit les troupes Saxones en Silésie: toutes celles de l'Electeur ne consistoient qu'en trois mille Cavaliers, & en cinq mille Fantassins. Lorsqu'il apprit que Wallenstein & Galas rentroient en Silésie, il convoqua l'Arriere-ban, ou plutôt il fit un armement général de tous ses Sujets: mais comme il manquoit de fonds pour les entretenir, il ne rassembla jamais de forces assez nombreuses pour s'opposer à la violence de ses ennemis.

WALLENSTEIN s'avança en Silésie avec une Armée de quarante-cinq mille hommes; il amusa Arnim par des propositions d'ac-

commodement; il lui donna des jalousies sur la Saxe: mais tournant brusquement vers Steinau, il y défit huit cens Suédois, s'empara de Francfort, & envoia des partis qui désolerent la Poméranie & la Marche Electorale: il somma Berlin de lui porter ses clefs: mais il apprit d'un côté, que Bernhard de Weimar avoit repris Ratisbonne; & de l'autre, que neuf mille Saxons & Brandebourgeois s'avançoient vers lui: & sans s'opiniâtrer dans ses projets, il se retira en Silésie, laissant une forte garnison à Francfort & dans quelques autres Villes. Arnim & Banier couvrirent Berlin avec leur Armée: l'Electeur, assisté des troupes Suédoises, se trouva à la tête d'une Armée de vingt mille hommes, dont à peine la sixieme partie lui appartenoit: on a conservé le nom des Régimens Brandebourgeois, qui étoient de cette Armée; à savoir, Borgsdorff, Wolkman, François Lavenbourg, & Erentreich Borgsdorff. Avec ces troupes, il se présenta devant Francfort; & mille Autrichiens en sortirent par capitulation: la garnison Impériale de Crossen en sortit le bâton blanc à la main.

PEN-

Pendant que Banier dirigeoit les opérations militaires de la Suéde, Oxenſtiern devenoit l'ame des négociations. Ce Chancelier, aiant trouvé avantageuſe l'Alliance qu'il avoit faite à Heilbrun avec les Cercles de l'Empire, en propoſa une pareille aux Cercles de la Haute & Baſſe-Saxe: elle ſe conclut effectivement à Halberſtadt; & les Electeurs de Saxe & de Brandebourg en devinrent les membres principaux. Ce Miniſtre, voiant les Armées de Suéde par-tout triomphantes, & les Princes de l'Empire alliés ou dépendans de la Suéde, crut ſa puiſſance ſi bien établie, que rien ne pourroit déſormais lui réſiſter: dans cette perſuaſion, il leva le maſque dans l'Aſſemblée qui ſe tint à Francfort ſur le Mein; & il propoſa, que pour dédommager la Suéde des dépenſes qu'elle avoit faites en faveur des Princes Proteſtans, l'Empire lui cédât la Poméranie après la mort de ſon dernier Duc.

Cette propoſition (ſoit dit en paſſant, étoit le vrai commentaire du Manifeſte que Guſtave Adolphe avoit publié lorſqu'il entra en Allemagne. L'Electeur de Brandebourg ſe

trouva extrêmement bleſſé de cette propoſition d'Oxenſtiern, qui tendoit à le fruſtrer de ſes droits ſur la Poméranie: & l'Electeur de Saxe, qui s'étoit flatté de gouverner l'Allemagne, étoit dans une jalouſie extrême du pouvoir de ce Chancelier, & de la fierté qu'affectoient les Suédois. Le malheur voulut, que dans ces circonſtances l'Archiduc Ferdinand & le Cardinal Infant remportaſſent à Nordlingue une victoire complette ſur les Suédois; ce qui acheva d'ébranler des Alliés, qui avoient d'ailleurs, comme nous l'avons dit, de véritables ſujets de mécontement.

L'Empereur, attentif à diviſer l'Allemagne liguée contre lui, profita avec habileté des diſpoſitions pacifiques de ces deux Electeurs; & il fit avec eux ſa Paix à Prague: les conditions de ce Traité, ſigné le 20. de Mars 1635., furent, que le ſecond Fils de l'Electeur de Saxe reſteroit Adminiſtrateur de Magdebourg; & que les quatre (*) Baillages démembrés de cet Archevêché, demeureroient

(*) Querfurt, Juterbock, Bock & Damine.

roient en toute propriété à la Saxe: l'Empereur promit à l'Electeur de Brandebourg, de maintenir ses droits sur la Poméranie, & de ne plus revendiquer les biens de l'Eglise, qu'il possédoit: il confirma de plus les Pactes de Confraternité entre les Maisons de Brandebourg, de Saxe & de Hesse.

Apre's cette Paix, les troupes Impériales & Saxones nettoierent les Evêchés de Magdebourg & de Halberstadt des Suédois qui les infestoient: la Ville de Magdebourg tint seule pour les Suédois: la Poméranie, le Mecklenbourg & la Vieille Marche se ressentirent de nouveau des troubles de la guerre: les Impériaux & les Saxons occupoient tous les bords de l'Elbe & de la Havel; mais cela n'empêchoit pas les Suédois de faire des courses bien avant dans le païs, & de pousser même leurs partis jusqu'à Oranienbourg.

Banier, pour éloigner la guerre de la Poméranie qu'il vouloit conserver à la Couronne de Suéde, assembla son Armée à Rathenau, & marcha par Wittenberg à Halle,

eſpérant encore de délivrer la garniſon Suédoiſe de Magdebourg, que les Impériaux tenoient extrêmement preſſée. L'Electeur de Saxe accourut en Miſnie, où il ſe joignit à un corps d'Impériaux que Moroſini commandoit. La guerre s'arrêta longtems aux bords de la Sale: les Saxons contraignirent cependant Banier à ſe retirer, & les Impériaux prirent Magdebourg: Banier paſſa par le païs de Lunebourg, & revint dans la Marche: Wrangel le joignit avec un renfort de huit mille hommes: ils ſurprirent & forcerent Brandebourg & Rathenau, où il y avoit garniſon Impériale. Ainſi ce malheureux Electorat devenoit la proie du premier occupant: ceux qui prenoient le nom d'Amis, de même que ceux qui ſe diſoient Ennemis déclarés, en tiroient des Contributions exorbitantes, pilloient, ſaccageoient, dévaſtoient le païs, & y faiſoient les maîtres pendant qu'ils y étoient: toutes les Villes ſituées le long de la Havel furent, en moins de ſix ſemaines, deux fois pillées par les Suédois, & une fois par les Impériaux: cette déſolation

étoit

étoit univerſelle ; le païs n'étoit pas ruiné, mais il étoit abîmé totalement.

La fatalité de ces tems fit que la fortune ne ſe déclara jamais entierement pour un parti; & que ſemblant vouloir perpétuer la guerre, elle relevoit inopinément ceux qu'elle avoit abattus, & rabaiſſoit enſuite ceux qu'elle avoit relevés.

La maniere dont on faiſoit la guerre alors, étoit différente de celle dont on la fait à préſent: les Princes ne faiſoient que rarement de grands efforts pour lever des troupes, ils entretenoient en tems de guerre une ou, ſelon leur puiſſance, pluſieurs Armées: le nombre de chacune ne paſſoit pas d'ordinaire vingt-quatre mille hommes: ces troupes vivoient du païs où elles étoient emploiées: elles cantonnoient ordinairement, & ne campoient que lorſqu'elles vouloient donner bataille, ce qui leur rendoit les ſubſiſtances faciles. Lorſque l'Empereur ou le Roi de Suéde vouloient exécuter quelque grand projet, ils joignoient deux Armées, au moien deſquelles ils gagnoient la ſupériorité. Les

Généraux, dont les corps étoient les plus foibles, aiant comparé les forces des ennemis avec les leurs, ſe retiroient ſans combattre; & comme ils vivoient également partout à diſcrétion, il leur étoit indifférent d'abandonner un païs, parce qu'ils en trouvoient toujours un autre à piller. Cette méthode prolongeoit la guerre, ne décidoit de rien, conſommoit plus de monde par ſa durée que celles d'à-préſent; & la rapine & le brigandage des troupes dévaſtoient totalement les Provinces qui ſervoient de théatre de guerre aux Armées.

Banier remporte une victoire à Witſtock ſur les Impériaux & les Saxons. Les Suédois reprennent tout d'un coup la ſupériorité: les troupes battues & fugitives ne s'arrêtent qu'à Leipzig: les Suédois inondent la Marche de nouveau: Wrangel entre à Berlin, & y met cinq compagnies en garniſon: après quoi il redemande à l'Electeur ſes Fortereſſes. George Guillaume, qui s'étoit retiré à Peitz, lui répondit: Qu'il s'abandonnoit à la diſcrétion des Suédois; mais que les Impériaux étoient

maî-

maîtres de ſes places, & qu'il n'en pouvoit pas diſpoſer. Wrangel prit ſes quartiers, & hiverna dans la Nouvelle Marche.

DANS ce tems mourut Ferdinand II., ce fier oppreſſeur de l'Allemagne: ſon Fils Ferdinand III., qu'il avoit fait élire Roi des Romains, lui ſuccéda comme ſi ce trône avoit été héréditaire. Bogiſlas, dont la famille avoit poſſédé le Duché de Poméranie pendant 700 ans, mourut de même pendant ces troubles & avec lui s'éteignit toute ſa Maiſon. Les Armées Suédoiſes, maîtreſſes de la Poméranie & des Etats du Brandebourg même, empêcherent l'Electeur de faire valoir ſes droits ſur ce Duché: il ſe contenta d'envoier un Trompette aux Etats de la Poméranie, pour leur ordonner de traiter les Suédois comme des ennemis: cette Ambaſſade ſinguliere n'eut aucun effet: ſans doute que l'Electeur ſe ſervit d'un Trompette, à cauſe qu'il crut qu'il paſſeroit plus facilement qu'un homme de condition à travers des troupes Suédoiſes.

CEPENDANT les Impériaux, ſous les ordres de Hatzfeld & de Moroſini, chaſſerent

Banier

Banier de la Saxe, le poufferent au-delà de Schwedt, & reprirent Landsberg Klitzing, à la tête des Saxons, nettoia en même tems la Marche & les bords de la Havel, & délivra ce païs des Suédois. La guerre, qui voiageoit d'une Province à l'autre, fe transporta de nouveau en Poméranie, où les Impériaux furent joints par trois mille Hongrois. La Poméranie eut le fort des Marches; exposée aux mêmes brigandages, elle fut prife, reprife, brûlée & ruinée.

Alors la fatalité voulut que les Suédois reçurent de puiffans fecours; ce qui leur donna le moien de contraindre les Impériaux à fuir devant eux jufqu'en Boheme: mais quelques revers qu'éprouvaffent les troupes Autrichiennes, rien ne fut capable de détacher les Electeurs de Brandebourg & de Saxe de l'Alliance qu'ils avoient faite avec l'Empereur.

Les Suédois parurent pour la quatrieme fois devant les portes de Berlin, & quatre cens Brandebourgeois évacuerent la Ville à leur approche.

L'Electeur, pour fe venger des maux que

les

les Suédois faisoient souffrir à l'Electorat, projetta une diversion: quatre mille Prussiens entrerent en Livonie, & y firent quelques ravages; mais négligeant de s'emparer des Villes pour y assûrer leur établissement, ils abandonnerent promtement leurs conquêtes, & leur expédition devint inutile. Les Suédois firent ressentir à la Marche les pertes qu'ils avoient faites en Livonie; ils surprirent à Bernau quinze cens Brandebourgeois, que Borgsdorff commandoit: Devitz prit la route de la Silésie, & Banier saccagea la Saxe & le païs de Halberstadt.

Axelille, qui commandoit à Berlin, serra Spandaw de près, & bloqua légerement Custrin, où l'Electeur s'étoit retiré avec sa Cour fugitive. Dans ce tems les Etats de Poméranie se tinrent, & l'Electeur y envoia des Députés: les Etats ne favoriserent point les Suédois; & les Envoiés de l'Electeur à la Diete de Ratisbonne y tinrent les places des Ducs de Wolgast & de Stettin.

Comme les Etats de la Prusse devoient se tenir cette année à Koningsberg, George Guil-

laume

laume s'y rendit, pour y ſolliciter le paiement de quelques ſubſides arriérés: mais il mourut à Koningsberg le 3. de Décembre, laiſſant à ſon Fils FREDERIC GUILLAUME un païs déſolé dont ſes ennemis étoient en poſſeſſion, peu de troupes, des Alliés dont l'affection étoit équivoque, & preſque aucune reſſource.

ON ne ſauroit, ſans bleſſer les loix de l'équité, charger George Guillaume de tous les malheurs qui arriverent pendant ſa régence: s'il fit des fautes capitales, elles conſiſterent, en ce qu'il plaça ſa confiance dans le Comte de Schwartzenberg, qui le trahit, & qui, ſelon quelques Hiſtoriens, avoit formé le projet de ſe faire lui-même Electeur de Brandebourg: il étoit Catholique; il avoit toujours tenu le parti de l'Empereur; & il ſe flattoit d'autant plus de ſa protection, que les Forteresſes de l'Electorat avoient été livrées à l'Empereur, auquel les Commandans avoient prêté ferment. On doit ſurtout reprocher à ce Prince, de n'avoir pas levé, avant que la guerre vînt ravager ſes Etats, un corps de vingt mille hommes, qu'il étoit en état d'entrete-

tretenir : ces troupes auroient ſervi à ſoutenir ſes droits ſur la Succeſſion de Cleves, & plus utilement encore à défendre ſes Provinces : ſi l'Electeur avoit été armé de la ſorte, Mansfeld & l'adminiſtrateur de Magdebourg n'auroient pas entrepris, comme ils le firent, de traverſer l'Electorat; l'Empereur Ferdinand II. ſe ſeroit empreſſé de lui témoigner des égards; & il n'auroit dépendu que de lui, de devenir ou l'Allié ou l'Ennemi des Suédois, au lieu d'être l'eſclave du premier-venu, comme il le fut.

Dès lors que George Guillaume ne prit pas ces meſures, la complication biſarre des conjonctures ne lui laiſſa plus que le choix des fautes : il fut obligé d'opter entre les Impériaux & les Suédois ; & comme il étoit foible, ſes Alliés furent toujours ſes maîtres.

Le zèle avec lequel l'Empereur perſécutoit les Proteſtans, le fameux Edit de Reſtitution, les vues que ce Prince avoit ſur l'Archevêché de Magdebourg, & ſur-tout la maniere deſpotique dont il vouloit gouverner l'Allemagne, ne pouvoient inſpirer à l'Elec-

teur

teur que de l'éloignement pour ce Prince. D'un autre côté, les dangers qu'il y avoit à s'allier avec une Puiſſance étrangere, les pillages inouis que les Suédois exerçoient dans les païs de Brandebourg, la fierté d'Oxenſtiern, & le deſſein que cette Couronne avoit formé d'acquérir la Poméranie, empêchoient George Guillaume d'entrer dans l'Alliance des Suédois: il appréhendoit de plus, qu'ils ne ſe ſerviſſent de lui, comme d'un inſtrument principal, pour lui arracher la ſucceſſion de la Poméranie. En certains tems révolté contre la dureté de Ferdinand II., il ſe jettoit, comme par déſeſpoir, dans les bras de Guſtave Adolphe; & dans d'autres, pouſſé à bout par les projets d'Oxenſtiern, il recherchoit l'appui de la Cour de Vienne. Dans une incertitude continuelle, ſans force & ſans puiſſance, il tournoit de gré ou de force du côté du plus fort; & la fortune, qui paſſoit tous les jours des Armées Impériales aux Suédoiſes & des Suédoiſes aux Impériales, ſe plut à rendre ce Prince la victime de ſa légereté: de ſorte

que

que ſes Alliés n'eurent jamais des avantages aſſez ſuivis pour le protéger, comme ils l'auroient dû, contre les entrepriſes de leurs ennemis communs.

FRE-

FRÉDÉRIC GUILLAUME, LE GRAND ELECTEUR.

FREDERIC Guillaume nâquit à Berlin le 6. de Février 1620. Il étoit digne du nom de GRAND, que ſes Peuples & ſes Voiſins lui ont donné d'une commune voix. Le Ciel l'avoit formé exprès pour rétablir par ſon activité l'ordre dans un païs, où la mauvaiſe adminiſtration de la Régence précédente avoit mis une confuſion totale, afin d'être le défenſeur & le reſtaurateur de ſa Patrie, l'honneur & la gloire de ſa Maiſon. Le mérite d'un grand Roi étoit uni en lui à la fortune médiocre d'un Electeur: au deſſus du rang qu'il occupoit, il déploia dans ſa Régence les vertus d'une ame forte & d'un génie ſupérieur; tantôt tempérant ſon Héroisme par ſa prudence, & tan-

tôt

tôt s'abandonnant à ce bel enthousiasme qui enleve notre admiration. Il rétablit ses anciens Etats par sa sagesse, & en acquit de nouveaux par sa politique. Il forma ses projets, & lui-même les mit en exécution. Les effets de sa bonne-foi furent, qu'il assista ses Alliés; & les effets de sa valeur, qu'il défendit ses Peuples. Dans les dangers imprévus il trouvoit des ressources inopinées; & dans les petites choses, comme dans les affaires importantes, il parut toujours également grand.

L'Education de ce Prince avoit été celle d'un Héros: il apprit à vaincre dans un âge où le commun des hommes apprend à bégaïer ses pensées. Le Camp de Frédéric Henri d'Orange fut son école militaire: il assista aux siéges du Fort de Schenk & de Breda.

Schwartzenberg, Ministre de George Guillaume, connoissant l'esprit transcendant du jeune Prince, l'éloigna de la Cour de son Pere, & le tint en Hollande autant qu'il le put, ne sentant pas ses vertus assez pures pour qu'elles soutinssent l'examen d'un surveillant aussi éclairé. Le jeune Prince vint

cepen-

cependant trouver ſon Pere, malgré le Miniſtre; & il fit avec l'Electeur le voiage de Pruſſe, où la mort de George Guillaume le mit en poſſeſſion de ſes Etats.

FREDERIC Guillaume avoit vingt ans lorſqu'il parvint à la Régence: mais ſes Provinces étoient en partie entre les mains des Suédois, qui avoient fait de l'Electorat un déſert affreux, où l'on ne reconnoiſſoit les Villages, que par des monceaux de cendres qui empêchoient l'herbe d'y croître; & les Villes, que par des décombres & des ruines.

LES Duchés de la Succeſſion de Cleves étoient en proie aux Eſpagnols & aux Hollandois, qui en tiroient des contributions exorbitantes, & qui les pilloient ſous prétexte de les défendre.

LA Pruſſe, que Guſtave Adolphe avoit envahie peu de tems auparavant, ſaignoit encore des plaies qu'elle avoit reçues durant cette guerre.

DANS des conjonctures auſſi déſeſpérées où ſon héritage étoit envahi par tant de Souverains, Prince ſans être en poſſeſſion de ſes

Pro-

Provinces, Electeur ſans en avoir le pouvoir, Allié ſans avoir d'Amis, Fréderic Guillaume commença ſa Régence; & dans cette premiere jeuneſſe, qui étant l'âge des égaremens, rend à peine les hommes capables d'obéiſſance, il donna des marques d'une ſageſſe conſommée, & de toutes ces vertus qui le rendoient digne de commander aux hommes.

Il commença par établir de l'ordre dans ſes Finances: il proportionna ſa dépenſe à ſa recette, & ſe défit des Miniſtres dont la mauvaiſe adminiſtration avoit le plus contribué aux malheurs de ſes Peuples. Le Comte de Schwartzenberg, qui voioit ſon autorité limitée, ſe démit de lui-même de ſes emplois: il étoit Gouverneur de la Marche, Préſident du Conſeil, Grand-Chambellan, & Grand-Commandeur de Malte: il avoit réuni ſur lui toutes les charges importantes; il étoit plus Souverain que ſon Maître: & comme il avoit été une Créature de la Maiſon d'Autriche, il ſe réfugia à Vienne où il mourut la même année. Son Fils, qu'il avoit fait élire Coadjuteur de l'Ordre & de la Com-

manderie de Malte, ne fut point reconnu par l'Electeur: ce Prince lui fit de plus restituer tous les Bailliages appartenant à l'Etat, que le Comte son Pere s'étoit appropriés.

Aprés la mort de ce Comte l'Electeur envoia le Baron de Borgsdorff à Spandaw & à Custrin, pour apposer son scellé sur les effets du défunt: les Commandans de ces Forteresses refuserent de lui obéir, sous prétexte qu'ils ne dépendoient que de l'Empereur, auquel ils avoient prêté serment. Borgsdorff dissimula; & sans relever par d'inutiles paroles l'insolence de ce refus, il fit observer Rochau Commandant de Spandaw, qu'il saisit un jour que par imprudence il étoit sorti de sa Forteresse: l'Electeur fit trancher la tête à ce Sujet rebelle, comme il le méritoit; & les Commandans de ses autres places, intimidés par cet exemple, se rangerent incontinent à l'obéissance.

1642. Ladislas, Roi de Pologne, donna l'investiture de la Prusse à Frédéric Guillaume, qui la reçut en personne, & s'engagea de lui païer un tribut annuel de cent vingt mille flo-

florins, & de ne faire ni Treve ni Paix avec les Ennemis de cette Couronne: le Baron de Leben reçut celle de l'Electorat, de l'Empereur Ferdinand III.; mais il n'obtint point celle des Duchés de la Succession de Cleves, parce que les différends pour cette Succession n'étoient pas décidés entre les Prétendans.

Apre's avoir satisfait à ces formalités, 1643.
l'Electeur ne pensa qu'aux moïens de retirer ses Provinces d'entre les mains de ceux qui les avoient usurpées: il négocia, & sa Politique le fit rentrer dans la possession de ses biens: il conclut une Treve (*) pour vingt ans avec les Suédois, qui évacuerent la plus grande partie de ses Etats: il païa cent quarante mille (†) écus aux Garnisons Suédoises qui tenoient encore quelques Villes, & leur fit livrer mille boisseaux de bled par an: il fit de même un Traité avec les Hessois, qui lui remirent une partie du païs de Cleves dont ils s'étoient emparés; & il obtint des Hol-

(*) A Stockholm; Götze & Leuchtmar furent ses Envoïés.

(†) Qui font près de 200. mille écus de notre monoie.

Hollandois l'évacuation de quelques autres Villes.

Les Puissances de l'Europe, enfin lassées d'une guerre dont le poids s'appesantissoit & qui de jour en jour devenoit plus ruineuse, sentirent toutes un même désir de rétablir la
1645. Paix entre elles. Les Villes d'Osnabruck & de Munster furent choisies, comme les lieux les plus propres pour ouvrir les Conférences; & Frédéric Guillaume y envoïa ses Ministres.

La multitude des matieres, la complication des causes, tant d'ambitieux à contenter; la Religion, les prééminences, le compromis de l'autorité Impériale & des libertés du Corps Germanique; tout ce cahos énorme à débrouiller occupa les Plénipotentiaires jusqu'à l'année 1647., qu'ils convinrent entre eux des articles principaux de la Paix.

1647. Nous ne rapporterons point le Traité de Westphalie dans toute son étendue, & nous nous contenterons de rendre compte des articles de ce Traité qui sont relatifs à cette Histoire.

La France, qui avoit épousé les intérêts de

de la Suéde, demandoit que ce Roïaume conservât la Poméranie, en dédommagement des frais que la guerre avoit coûtés à Gustave Adolphe & à ses Successeurs: & quoique l'Empire & l'Electeur refusassent de se désister de la Poméranie, on convint enfin que Frédéric Guillaume céderoit aux Suédois la Poméranie citérieure, les Iles de Rügen & de Wollin, les Villes de Stettin, de Gartz, de Golnau & les trois embouchûres de l'Oder: ajoutant que, si les Descendans mâles de la Ligne Electorale venoient à manquer, la Poméranie & la Nouvelle Marche retomberoient à la Suéde; & qu'en attendant il seroit permis aux deux Maisons de porter les armes de ces Provinces. En équivalent de cette cession, on sécularisa en faveur de l'Electeur les Evêchés de Halberstadt, de Minden & de Camin, dont on le mit en possession, de même que du Comté de Hohenstein & de Reichenstein; & il reçut l'expectative sur l'Archevêché de Magdebourg, dont Auguste de Saxe étoit alors Administrateur. Quant à la Religion, on convint que la Lu-

thérienne & la Calviniſte ſeroient déſormais autoriſées dans le Saint Empire Romain.

CETTE Paix, qui ſert de baſe à toutes les poſſeſſions & à tous les droits des Princes d'Allemagne, dont Louis XIV. devint le ga-
1648. rant, fut publiée l'année 1648.

L'ELECTEUR, dont on avoit ainſi fixé
1649. les intérêts, conclut l'année ſuivante un nouveau Traité avec les Suédois pour le réglement des limites, & pour l'acquit de quelques dettes dont la Suéde ne voulut païer
1650. que le quart: ce ne fut que l'année 1650. que l'Electorat, la Poméranie & les Duchés de Cleves, furent entierement évacués par les Suédois & par les Hollandois.

LE Duc de Neubourg penſa jetter alors les affaires dans la même confuſion, dont on venoit de les tirer avec tant de peine: il s'aviſa de perſécuter avec rigueur les Proteſtans du Duché de Juliers & de Berg: ſur quoi Frédéric Guillaume ſe déclara leur Protecteur, & envoïa ſon Général Spar avec quelques troupes ſur le territoire du Duc, lui faiſant en même tems propoſer un accom-

mode-

modement par la médiation des Hollandois.

CHARLES IV. Duc de Lorraine, Prince errant & vagabond, chaſſé de ſes Etats par la France, & qui avec un petit corps de troupes menoit plutôt la vie d'un Tartare que d'un Souverain, vint dans ces entrefaites au ſecours du Duc de Neubourg: ſon arrivée penſa faire évanouir les diſpoſitions pacifiques des deux partis: on s'accorda cependant: quant à l'ordre des poſſeſſions, on s'en tint au Traité de Weſtphalie (*); & quant à la liberté de conſcience, à ceux qu'on avoit faits depuis l'année 1612. juſqu'à l'année 1647.

DANS ces tems il arriva en Suéde un é- 1654.
venement, dont la ſingularité attira les yeux de toute l'Europe: la Reine Chriſtine abdiqua la Couronne de Suéde en faveur de ſon Couſin Charles Guſtave Prince de Deux-Ponts. Les Politiques, qui n'ont l'eſprit rempli que d'intérêt & d'ambition, condam-

(*) Les Duchés de Cleves; de la Marck & de Ravensberg échurent à l'Electeur; Juliers, Berg & Ravenſtein, au Duc.

damnerent beaucoup cette Reine: les Courtiſans, qui cherchent des fineſſes par-tout, débitoient que l'averſion qu'elle avoit pour Charles Guſtave qu'on lui vouloit faire épouſer, avoit pouſſé cette Princeſſe à quitter la Souveraineté: les Savans la louerent trop de ce qu'elle avoit renoncé aux grandeurs par amour de la Philoſophie: ſi elle avoit été véritablement Philoſophe, elle ne ſe feroit point ſouillée du meurtre de Monaldesqui, ni elle n'auroit regretté, comme elle le fit à Rome, les grandeurs qu'elle avoit quittées. Aux yeux des Sages la conduite de cette Reine ne parut que biſarre: elle ne méritoit ni louange ni blâme d'avoir quitté le Trône: une action pareille n'acquiert de grandeur, que par l'importance des motifs qui la fait réſoudre, par les circonſtances qui l'accompagnent, & par la magnanimité dont elle eſt ſoutenue.

A peine Charles Guſtave fut il monté ſur le Trône, qu'il s'occupa des moïens de ſe ſignaler par les armes: il s'en falloit de ſix ans que la Treve, que Guſtave Adolphe avoit faite

faite avec la Pologne, ne fût expirée: son dessein étoit de porter Jean Casimir (qui depuis l'an 1648. avoit été élu Roi à la place de Ladislas) à renoncer aux prétentions que la Couronne de Pologne formoit sur celle de Suéde, & à lui céder la Livonie.

Frederic Guillaume, qui se défioit de Charles Gustave, pénétra dès-lors quels étoient ses desseins: mais pour flatter ce Prince, il termina par sa médiation les démêlés que la Régence Suédoise de Stade avoit avec la Ville de Breme, relatifs aux libertés de cette Ville Anséatique.

Les Suédois, qui publioient que leurs armemens ne regardoient que la Russie, demanderent à l'Electeur ses Ports de Pillaw & de Memel; de même que Gustaphe Adolphe avoit demandé à George Guillaume ses Forteresses de Custrin & de Spandaw. Les conjonctures avoient bien changé depuis ces tems là; & le Prince, auquel les Suédois s'adressoient, étoit bien un autre homme que George Guillaume. L'Electeur rejetta avec hauteur les demandes qu'on lui avoit

faites avec indiſcrétion; ajoûtant que, ſi l'intention du Roi de Suéde étoit poſitivement d'attaquer la Ruſſie, il s'engageoit de fournir un corps de huit mille hommes pour cette guerre; d'autant plus que les progrès des Moſcovites en Pologne lui faiſoient appréhender qu'ils ne s'approchaſſent de ſes frontieres. Cette défaite artificieuſe fit connoître aux Suédois, que l'Electeur n'étoit ni timide ni dupe.

Il avertit cependant la République de Pologne du danger qui la menaçoit; & celle-la le pria de l'aſſiſter de ſon artillerie, de ſes troupes & de ſes bons conſeils: cette priere fut ſuivie d'une Ambaſſade, qui demanda ſa médiation afin de hâter ſon accommodement avec la Suéde; & celle-ci, par une autre qui le preſſa de fournir des ſubſides pour ſubvenir aux frais de la guerre.

L'Electeur, qui connoiſſoit les délibérations tumultueuſes de cette République, incertaine dans ſes réſolutions, légere dans ſes engagemens, prête à faire la guerre ſans en avoir préparé les moïens, épuiſée par la rapine

pine des Grands, & mal obéie par ſes troupes, répondit qu'il ne pouvoit pas ſe charger des malheurs qu'il appréhendoit, ni ſacrifier le bien de ſes Provinces pour ſauver cette République, qui païeroit ſes ſervices d'ingratitude.

Afin d'aſſûrer la tranquillité de ſes Etats à la veille d'une guerre prête à s'allumer, il fit avec les Hollandois une Alliance défenſive qui devoit durer huit ans: il rechercha l'amitié de Cromwel, cet Uſurpateur heureux qui ſous le titre de Protecteur de ſa Patrie y exerçoit un deſpotisme abſolu: il eſſaïa de ſe lier avec Louis XIV., qui depuis la Paix de Weſtphalie étoit devenu l'Arbitre de l'Europe: il flatta de même la hauteur de Ferdinand III., afin de l'engager dans ſes intérêts; mais il ne reçut en réponſe que de ces vaines paroles dont la politeſſe des Miniſtres aſſaiſonne l'âpreté des refus: Ferdinand III. augmenta ſes troupes, & l'Electeur ſuivit ſon exemple.

Les ſoupçons, que l'Electeur avoit eus 1655.
des deſſeins des Suédois, ne tarderent pas à

ſe confirmer: un corps de Suédois, commandé par le Général de Wittenberg, traverſa la Nouvelle Marche ſans en avoir fait la requiſition, & marcha vers les frontieres de la Pologne: à peine Steinbock attaqua-t-il ce Roïaume, que deux Palatinats de la Haute Pologne ſe rendirent à lui.

COMME tout l'effort de la guerre ſe portoit du côté des frontieres de la Pruſſe, l'Electeur y marcha à la tête de ſes troupes, afin d'être plus à portée de prendre des meſures, & de les exécuter avec promtitude: il conclut à Marienbourg une Alliance défenſive avec les Etats de la Pruſſe Polonoiſe, qui roula ſur un ſecours mutuel de quatre mille hommes que ſe promettoient les parties confédérées, & ſur l'entretien des Garniſons Brandebourgeoiſes dans Marienbourg, Graudentz & quelques autres Villes.

LES Suédois n'étoient pas alors les ſeuls Ennemis de la Pologne: le Czar avoit pénétré juſqu'en Lithuanie dès l'année précédente: cette irruption avoit pour prétexte l'omiſſion frivole de quelques titres, que la Chancellerie

Po-

Polonoiſe avoit oublié de donner au Czar: & il étoit bien étrange qu'une Nation qui ne ſavoit peut-être pas lire, fît la guerre à ſes Voiſins pour la vetille grammaticale d'une adreſſe de Lettre.

Cependant les Suédois, profitant de l'embarras de leurs Ennemis, faiſoient des progrès conſidérables: maîtres de la Pruſſe, ils y prirent des quartiers en s'approchant de Koningsberg: ces entrepriſes rendoient la ſituation de l'Electeur plus dure de jour en jour: il touchoit au moment qu'il ne pouvoit plus conſerver ſa neutralité, ſans expoſer la Pruſſe à une ruine inévitable. Comme les Suédois lui avoient fait par pluſieurs repri- 1656.
ſes des propoſitions avantageuſes, il s'attacha à leur fortune, & conclut à Koningsberg ſon Traité avec cette Couronne, par lequel il ſe reconnoiſſoit Vaſſal de la Suéde, & lui promettoit hommage de la Pruſſe Ducale, à condition qu'on ſéculariſeroit l'Evêché de Warmie en ſa faveur. Pour fortifier ſon parti, Frédéric Guillaume entra en Alliance avec Louis XIV., qui lui garantit ſes Pro-

vinces situées le long du Rhin & du Weser. Il changea depuis à Marienbourg son Traité avec les Suédois en Alliance offensive : le Roi & l'Electeur eurent ensuite une entrevue en Pologne, où ils convinrent des projets de leur campagne, & sur-tout des moïens de reprendre Warsovie des mains des Polonois, qui venoient d'en déloger les troupes Suédoises.

L'Electeur marcha ensuite par la Mazovie, & joignit l'Armée Suédoise au confluent de Bog & de la Vistule : les Alliés passerent le Bog, en même tems que l'Armée Polonoise passa la Vistule à Warsovie ; de sorte qu'il n'y avoit plus d'obstacle qui les séparât.

Les Ministres de France, d'Avaugour & de Lombres, se flattoient de concilier les esprits par le moïen de leurs négociations : ils passerent pour cet effet souvent d'un camp à l'autre ; mais les Polonois, fiers de leur nombre (*), méprisant les Alliés dont les forces ne

(*) Ils avoient 40000. Combattans.

ne montoient qu'à ſeize mille hommes, rejetterent avec inſolence toutes les propoſitions que leur firent ces Médiateurs.

L'ARME'E Polonoiſe étoit dans un camp retranché: ſa droite s'étendoit vers un marais; & la Viſtule, qui couloit en ligne transverſale de leur dos vers leur gauche, couvroit en même tems cette aile: Charles Guſtave & Frédéric Guillaume marcherent à eux le 28. de Juillet de grand matin.

LE Roi, qui menoit la premiere colonne, paſſa un petit bois, & appuïa ſa droite à la Viſtule; mais le terrein étoit ſi étranglé, qu'en ſe déploïant il ne pouvoit préſenter à l'Ennemi qu'un front de douze eſcadrons & de trois bataillons: le camp des Polonois étoit fort de ce côté-là, & difficile à attaquer; ce qui obligea le Roi de reſter en colonne, & la journée ſe paſſa en eſcarmouches & en canonades. L'Electeur, qui commandoit la gauche, laiſſa le bois, que le Roi avoit paſſé, ſur ſa droite; & comme la nuit ſurvint, l'Armée demeura dans cette poſition, ſans repaître & ſans quitter les armes, juſqu'au retour de l'aurore.

LE

Le lendemain 29. l'Electeur s'empara d'une colline qui étoit vers sa gauche, d'où il découvrit au-delà de ce petit bois une plaine propre à étendre ses troupes: il fit défiler sa colonne par sa gauche, en la déploïant dans la plaine, & assûrant son flanc par six escadrons qui le couvroient: les Tartares apperçûrent ce mouvement, & attaquerent l'Electeur de tous côtés; mais ils furent repoussés, & son aile se forma entierement dans la pleine: sur quoi les Tartares firent une nouvelle tentative, qui leur réussit aussi mal que la premiere; & ils se retirerent en confusion vers leur camp.

Le Roi, voïant qu'il étoit impossible d'attaquer le retranchement des Ennemis du côté de la Vistule, se prépara à changer sa disposition: l'Infanterie Polonoise, qui faisoit mine de sortir de son retranchement, le contint pendant un tems: mais quelques canons, qu'il mit en batterie vis-à-vis des ouvertures de ce retranchement, firent un si grand effet que toutes les fois que les troupes Polonoises essaïerent de déboucher, elles furent mises en

con-

confuſion & contraintes d'abandonner leur entrepriſe : pendant ce tems Charles Guſtave, changeant ſon ordre de bataille, retira ſes troupes par le bois qu'il avoit paſſé la veille, & vint ſe former ſur la plaine à la gauche des troupes que l'Electeur avoit déjà déploïees.

L'ARME'E Polonoiſe ſortit alors de ſon retranchement par ſa droite, & forma un front ſupérieur à celui des Alliés: elle avoit diſpoſé toute ſa Cavalerie ſur ſa droite, que couvroit un Village garni d'Infanterie, qui étoit flanqué & défendu par une batterie placée ſur une éminence: le Roi de Suéde ſe porta avec ſa gauche ſur leur flanc droit: auſſi-tôt les Polonois mirent le feu au Village, l'abandonnerent, & ſe rallierent derriere un Village plus en arriere, qu'un marais couvroit: le Roi les pourſuivit, & leur gagna le flanc pour la ſeconde fois; ce qui produiſit de la part des Polonois un nouvel incendie de Village, & une nouvelle retraite: dans ce danger la Cavalerie Polonoiſe fit un effort général: elle attaqua les Alliés en flanc, en dos & de front

tout

tout à la fois: comme toutes les troupes étoient diſpoſées pour les bien recevoir, la réſerve repouſſa ceux qui venoient par derriere, les troupes qui étoient dans les flancs, ceux qui vinrent de ce côté-là; & le corps de bataille les mit en déſordre après quelques décharges, de ſorte qu'ils fuïoient de tous les côtés: la nuit déroba pour cette fois une victoire complette aux Suédois: ils attendirent, ſur le champ de bataille les armes à la main, que le jour vînt achever leur triomphe.

Le lendemain de bonne heure, le Roi de Suéde jugea à propos de changer ſon ordre de bataille: il forma ſes deux premiers lignes d'Infanterie, & mit ſa Cavalerie ſur le troiſieme, à l'exception des Cuiraſſiers & des Dragons Brandebourgeois que l'Electeur mit à la droite de ſes troupes, trouvant l'occaſion convenable de s'en ſervir.

L'Ennemi étoit demeuré en poſſeſſion d'un bois ſitué vis-à-vis de la gauche: on y détacha une brigade d'artillerie ſoutenue de cinq cens chevaux: après quelques dé-

char-

charges de canons, la Cavalerie chassa l'ennemi du bois, & les Alliés le firent occuper par deux cens Fantassins : cette opération étoit d'autant plus nécessaire, que tant que les ennemis restoient maîtres de ce bois, ils protégeoient leur Cavalerie, de maniere qu'on auroit pu difficilement l'entamer : l'Electeur attaqua alors la Cavalerie Polonoise qui étoit en bataille sur une hauteur, la culbuta dans un marais qu'elle avoit à dos, & la dissipa entierement : l'Infanterie ennemie, abandonnée de ses gens de cheval, & aiant perdu ses canons dès la veille, sans attendre les Suédois & les Brandebourgeois, s'enfuit dans une confusion totale : elle passa en hâte la Vistule dans un si grand désordre, que beaucoup de monde se noïa ; & ne se croïant pas même en sûreté derriere cette riviere, elle abandonna Warsovie, qui se rendit dès le lendemain aux Vainqueurs.

L'Arme'e Polonoise perdit six mille hommes dans ces combats différens ; & les Alliés, fatigués de tant de travaux & exténués de n'avoir point pris de nourriture depuis trois

trois jours, ſe trouverent hors d'état de pourſuivre les Vaincus.

JEAN Caſimir avoit aſſiſté en perſonne à la défaite de ſes troupes: la Reine ſon Epouſe & quelques-unes des premiers Sénatrices de ce Roïaume en avoient été les ſpectatrices du pont de la Viſtule; mais elles ne ſervirent qu'à multiplier les embarras, la confuſion & la honte d'une déroute totale.

APRE's que l'Armée victorieuſe eut pris quelque repos, elle fit une marche de ſix milles d'Allemagne à la pourſuite des Polonois; mais l'Electeur laiſſa quelques troupes aux ordres du Roi de Suéde, & retourna en Pruſſe avec le gros de ſon Armée, pour en chaſſer des Tartares qui y faiſoient des incurſions: comme il remarquoit le beſoin extrême que Charles Guſtave avoit de ſon aſſiſtance, il ſe ſervit de cette conjoncture avec tant d'habileté, qu'il obtint l'entiere Souveraineté de la Pruſſe par le Traité de Libau: la Suéde ne ſe réſerva que la ſucceſſion éventuelle de ce Duché. L'Electeur notifia à l'Empereur le gain de la bataille de Warſovie:

vie: mais Ferdinand III., qui appréhendoit encore les Suédois, qui voïoit à contre-cœur la bonne intelligence qui regnoit entre eux & les Brandebourgeois, & qui de plus envioit les ſuccès brillans de ces deux Héros, ſe contenta de lui répondre: „ Qu'il plai-„ gnoit les Polonois d'avoir affaire à deux „ auſſi braves Princes."

L'Empereur, qui étoit alors en paix 1657.
avec tous ſes Voiſins, crut qu'il étoit de ſa dignité de ſe mêler des troubles de la Pologne, ſoit pour défendre ce Roïaume, ſoit pour abaiſſer le Roi de Suéde, ſoit pour en profiter lui-même: il envoïa Hatzfeldt à la tête de ſeize mille hommes au ſecours de cette République. Le Dannemarck épouſa également les intérêts de la Pologne en haine de la Suéde. Cette Ligue puiſſante devenoit pour Guſtave un préſage certain de l'inconſtance de la fortune. Ferdinand III., non content d'aſſiſter les Polonois de ſes troupes, voulut les délivrer d'un Ennemi redoutable; & il ſollicita Frédéric Guillaume dans les termes les plus preſſans de ſe détacher des Suédois.

L'Elec-

L'ELECTEUR, pressé de tous les côtés, se résolut de prévenir les loix de la nécessité: il se prêta de bonne grace à ce qu'il n'étoit pas en état de refuser: & prévoïant que l'Empereur & le Roi de Dannemarck pouvoient le contraindre de quitter le parti des Suédois, en faisant une irruption dans ses Etats d'Allemagne, il signa à Vélau sa Paix avec les Polonois: cette Couronne reconnut la Souveraineté de la Prusse; elle lui céda les Bailliages de Lavenbourg & de Butau, en dédommagement de l'Evêché de Warmie; la Ville d'Elbing lui fut engagée moïennant une somme d'argent; & la Succession de Prusse fut étendue sur ses Cousins les Marckgraves de la Franconie; la Pologne & le Brandebourg se promirent un secours réciproque de deux mille hommes: l'Electeur évacua toutes les Villes dépendantes de cette République où il avoit garnison; & ce Traité important fut confirmé à Braunsberg.

COMME les anciennes liaisons que l'Electeur avoit eues avec la Suéde & avec la France, étoient rompues par la paix qu'il venoit de

de faire avec les Polonois, il trouva à propos d'y ſuppléer par des liaiſons nouvelles, & il fit une Alliance avec l'Empereur & le Roi de Dannemarck : par ce Traité Ferdinand III. s'engageoit de fournir ſix mille hommes, & Frédéric Guillaume un contingent de trois mille cinq cens hommes à celles des parties contractantes qui pourroient en avoir beſoin. L'Archiduc Léopold, que dès l'année 1653. ſon Pere avoit fait élire Roi des Romains malgré la Bulle d'or & contre l'intention de la plupart des Princes de l'Empire, remplit alors le Trône Impérial devenu vacant par la mort de l'Empereur Ferdinand III.

CEPENDANT le Roi de Suéde, irrité de ce que l'Empereur & le Roi de Dannemarck faiſoient avorter dès leur naiſſance les projets qu'il avoit ſur la Pologne, s'en vengea ſur le Seeland où il fit une irruption, & força le Roi de Dannemarck à ſigner ſa Paix à Rothſchild : à peine cette Paix fut-elle conclue, que le Roi de Dannemarck la rompit, & le retour de la liberté détruiſit l'ouvrage de la contrainte : Frédéric III. de Dannemarck,

quoi-

quoiqu'agreſſeur, ſollicita les ſecours de l'Empereur & de l'Electeur contre la Suéde, & les obtint.

FREDERIC Guillaume, prêt à ſecourir le Roi de Dannemarck, établit le Prince d'Anhalt Gouverneur de ſes Etats pendant ſon abſence : il partit de Berlin à la tête de ſa Cavalerie & de trois mille Cuiraſſiers Impériaux : il força les Suédois qui étoient dans le Holſtein, à ſe retirer au-delà de l'Eider, & mit garniſon Brandebourgeoiſe & Impériale à Gottorp : après avoir chaſſé les Suédois de l'Ile d'Aland, il mit ſes troupes en quartier d'hiver en Jutland.

1658. L'ANNE'E d'après, il ouvrit la campagne par la priſe de Fridérichſode & de l'Ile de Fionie. Mais l'entrepriſe qu'il forma ſur l'Ile de Fuynen lui manqua, à cauſe que huit vaiſſeaux de guerre Suédois diſſiperent les barques chargées de ſes troupes de débarquement.

POUR diviſer davantage les forces des Suédois, de Souches entra avec les Impériaux & deux mille Brandebourgeois (*) dans la Poméra-

(*) Le Comte de Dhona y commandoit les troupes de l'Electeur.

méranie citérieure: lui & Starenberg s'emparerent de quelques petites Villes de l'Ile de Wollin, & mirent le siége devant Stettin: Würtz, qui en étoit Commandant, fit une belle défense: la renommée annonça cette expédition en Dannemarck, où Wrangel commandoit les Suédois; il vola au secours de la Poméranie, débarqua à Stralsund, surprit deux cens Brandebourgeois dans l'Ile d'Usedom, & jetta seize cens hommes de secours dans Stettin.

Würtz ne laissa pas languir ce secours dans l'oisiveté: il fit une furieuse sortie, chassa les Impériaux de leurs approches, encloua leur canon, porta la terreur dans leur camp, & les contraignit de lever le siége qui avoit déjà duré 46 jours.

La guerre se rapprochoit des païs de Brandebourg, depuis que Wrangel avoit marché en Poméranie; ce qui porta l'Electeur à quitter le Jutland: il suivit Wrangel; il prit Warnemund & Tripsée, battit en personne un détachement de trois cens chevaux auprès de Stralsund, & finit sa Campagne par la prise de Demmin.

Tandis que la guerre ſe faiſoit vivement dans le Holſtein & en Poméranie, les Suédois avoient délogé les Polonois du Grand & du Petit Werder & de la Ville de Marien-
1659. bourg dans la Pruſſe Roiale: ils en furent chaſſés l'année d'après par les Impériaux & les Polonois: & Polentz Général de l'Electeur fit une irruption en Courlande, où il leur prit quelques Villes.

Il eſt néceſſaire d'ajoûter pour le plus grand éclairciſſement de ces faits militaires, que la plupart des Villes qui ſoutenoient des ſiéges alors, ne réſiſteroient pas vingt-quatre heures à la maniere dont on les attaque à préſent, à moins qu'elles ne fûſſent ſoutenues par une Armée entiere.

Charles Guſtave mourut à la fleur de ſon âge, parmi le trouble & les agitations où il avoit plongé le Nord: la minorité de ſon fils Charles XI. qui avoit cinq ans, modéra l'inſtinct belliqueux des Suédois, accoutumés à être animés par l'exemple de leurs Maîtres. Jean Caſimir Roi de Pologne avoit abdiqué preſque en même tems la Couronne, & les

Polo-

Polonois avoient élu à ſa place Michel Coribut : après la mort du Roi de Suéde & l'abdication du Polonois, les animoſités ceſſerent de part & d'autre.

Les Parties belligérantes, qui ſoupiroient après la Paix, ne demandoient que leur ſûreté ; & comme elles ſe trouvoient toutes dans les mêmes diſpoſitions, elles convinrent d'ouvrir les Conférences dans l'Abbaïe d'Oliva proche de Dantzig : comme l'ambition n'eut aucune part à ces négociations, elles parvinrent bientôt à une fin heureuſe : on garantit à l'Electeur le Traité de Braunsberg, & l'on reconnut ſa Souveraineté de la Pruſſe. Les autres Puiſſances convinrent entre elles de rétablir l'ordre des poſſeſſions, ſur le pied qu'elles avoient été avant le commencement de cette guerre.

Les Etats de la Pruſſe ſe ſoumirent avec 1660.
peine au Traité de Braunsberg: ils prétendoient que la Pologne n'avoit aucun droit de diſpoſer de leur liberté : un Gentilhomme nommé Rode, plus ſéditieux que les autres, fut arrêté ; & après que les premiers mouvemens de

cette révolte ſe furent appaiſés, l'Electeur reçut en perſonne l'hommage des Pruſſiens à Konigsberg.

1661. La tranquillité, qui regnoit dans toute l'Europe, permit à l'Electeur de tourner tou-
1662. te ſon attention au bien de ſes Peuples: s'il devenoit le Défenſeur de ſes Etats en tems de
1663. guerre, il n'en avoit pas moins la noble ambition de leur ſervir de Pere en tems de paix: il ſoulageoit les familles ruinées par les
1664. ennemis; il relevoit les murailles détruites des Villes; les déſerts devenoient des champs cultivés; les forêts ſe changeoient en Villages; & des colonies de Laboureurs nourriſſoient leurs troupeaux dans des endroits, que les ravages de la guerre avoient rendus l'aſile des bêtes ſauvages: l'œconomie rurale, cette induſtrie ſi mépriſée & ſi utile, étoit encouragée par ſes ſoins: on voïoit journellement quelques nouvelles créations; & l'on parvint à former le cours d'une riviere artificielle, qui joignant la Sprée à l'Oder facilitoit le commerce de ſes Provinces, & abrégeoit le tranſport des marchandiſes tant pour la

Balti-

Baltique que pour l'Océan. Frédéric Guillaume étoit plus grand encore par la bonté de son caractere & par son application au bien public, que par ses vertus militaires & sa politique mesurée, qui lui faisoient faire toutes choses de la façon dont il le falloit pour réussir, & dans le tems où elles devoient être faites. La valeur fait les grands Héros: l'humanité fait les Princes.

DURANT cette Paix l'Electeur reçut 1665. l'hommage éventuel de l'Archevêché de Magdebourg, & mit garnison dans cette Capitale: il réunit de même à ses Domaines la Seigneurie de Régenstein qui étoit un Fief de la Principauté de Halberstadt, & maintint ses droits contre les prétentions des Ducs de Brunswick.

APRES avoir rapporté les soins que l'Electeur prit pour l'intérieur du Gouvernement, il sera nécessaire de marquer en peu de mots la part qu'il eut aux affaires générales de l'Europe: il envoïa à l'Empereur, que les Turcs attaquoient en Hongrie, un secours de deux mille hommes sous le com-

mandement du Duc de Holſtein: il aſſiſta de même Michel Coribut Roi de Pologne dans la guerre qu'il avoit à ſoutenir contre les Infideles: ce fut auſſi par ſon entremiſe que
1666. les Fils du Duc de Lunebourg s'accorderent touchant l'héritage paternel, & il ajuſta avec le Duc de Neubourg tous les différends qui reſtoient à accommoder touchant la Succeſſion de Cleves: les Suédois firent avec lui une Alliance défenſive, & il conclut à la Haïe une Quadruple Alliance avec le Roi de Dannemarck, la République de Hollande & le Duc de Brunſwick, à laquelle l'Empereur accéda.

Ces Alliances, dont l'objet étoit d'aſſûrer la tranquillité de l'Allemagne, perdoient de leur force par leur nombre; elles dénotoient trop la ſupériorité de la France & la foibleſſe de l'Empire, dont tant d'Etats réunis pouvoient à peine s'oppoſer à la puiſſance d'un ſeul Monarque.

1667. On vit bientôt combien ces précautions des Princes de l'Empire étoient vaines. Louis XIV., qui commençoit à regner par lui-même

me, bruloit d'impatience de ſignaler ſon regne par quelque action digne d'attacher ſur lui les regards de l'Europe: il marcha à la tête de ſon Armée pour attaquer la Flandre Eſpagnole: une dot, qui n'avoit point été païée à Marie Thérеſe, fournit à la France le ſujet d'un Manifeſte: quoique les raiſons ne parûſſent pas auſſi valables à Madrid qu'à Paris, Louis XIV. crut procéder ſelon les regles, en envahiſſant les Païs Bas Eſpagnols alors défendus par peu de troupes.

La France, attentive à prévenir les Ligues qui ſe formoient pour le ſoutien de l'Eſpagne, crut qu'il lui convenoit de ménager l'amitié de l'Electeur; & ce Prince promit de ne point ſe mêler d'une guerre qui en effet lui étoit étrangere.

Louis XIV. s'empara d'une partie de la 1668.
Flandre Eſpagnole preſque ſans réſiſtance: l'hiver d'après il prit la Franche-comté par les ſoins du Prince de Condé, qui envieux de la belle Campagne que Turenne avoit faite en Flandre, voulut le ſurpaſſer par celle qu'il fit alors: les Eſpagnols dans ce preſſant

beſoin eurent recours aux Hollandois, qu'ils avoient autrefois opprimés & mépriſés; & cette République les protégea dans cette occaſion contre les entrepriſes du Roi de France: De Witt Penſionnaire de Hollande, le Chevalier Temple Miniſtre d'Angleterre, & Dhona Ambaſſadeur de Suéde, réſolurent d'arrêter les progrès de Louis XIV. Bientôt après la Suéde, la Hollande & l'Angleterre conclurent une Alliance à la Haïe: Louis XIV. diſſipa cet orage, en propoſant lui-même la Paix aux Eſpagnols: elle ſe conclut effectivement à Aix la chapelle. Les conditions en furent; que le Roi garderoit les places de la Flandre qu'il avoit conquiſes, & qu'il rendroit la Franche-comté aux Eſpagnols: les Hollandois auroient bien voulu qu'il eût rendu la Flandre; mais quelques ſoins qu'ils priſſent pour y porter ce Prince, ce fut d'autant plus inutilement qu'il étoit
1669. irrité des procédés des Hollandois, & que méditant de s'en venger, la Flandre lui devenoit d'autant plus néceſſaire: les deſſeins,
1670. que Louis XIV. formoit ſur les Provinces-Unies,

Unies, n'étoient pas ſi cachés qu'il n'en tranſpirât quelque choſe: ceux qui ſont les moins intéreſſés dans les affaires, y ſont ſouvent les plus clairvoïans. Frédéric Guillaume prévit que la Paix, que la France venoit de faire avec l'Eſpagne, pourroit devenir funeſte aux Hollandois: il eſſaïa de détourner l'orage qui menaçoit cette République: Louis XIV., bien loin d'adopter des ſentimens auſſi pacifiques, tâcha d'entraîner l'Electeur lui-même dans la guerre qu'il vouloit faire aux Hollandois: il chargea de cette commiſſion le Prince de Furſtenberg, qui ſe rendit à Berlin; & ce Prince vit avec étonnement un Souverain, qui préféroit les ſentimens de l'amitié & de la reconnoiſſance aux amorces de l'intérêt & aux appas de l'ambition.

Il ſe forma bientôt une Ligue pour le 1671.
ſoutien des Provinces-Unies: l'Electeur de Brandebourg & celui de Cologne, l'Evêque de Munſter & le Duc de Neubourg, ſignerent ce Traité à Bilefeldt: mais à peine cet engagement fut-il pris, que l'Electeur de

Cologne & le Duc de Neubourg passerent dans le parti contraire.

1672. La Hollande, attaquée par la France en 1672., harcelée en même tems par l'Electeur de Cologne & l'Evêque de Munster, étoit dans une situation à n'oser attendre des sécours de la générosité de ses Alliés. Les malheureux font une expérience certaine du cœur humain; le déclin de leur fortune est comme un thermometre, qui indique en même tems le refroidissement de leurs Amis. Leurs Provinces étoient conquises par Louis XIV.; leurs troupes, intimidées & fugitives; & la Ville d'Amsterdam sur le point d'être prise: dans cet état comment osoient-elles espérer, qu'un Prince eût l'ame assez magnanime pour affronter les hasards que cette République avoit à craindre pour elle & pour ses Défenseurs, en s'opposant au Monarque le plus puissant & le plus heureux de l'Europe, dans le cours triomphant de ses prospérités? Cependant ce Défenseur se trouva; & Frédéric Guillaume eut l'ame assez grande, pour conclure une Alliance avec cette République, lors-

lorſque toute l'Europe comptoit la voir ſubmergée par les flots, ſur leſquels elle avoit regné avec un empire ſi abſolu.

Il s'engagea de fournir un corps de vingt mille hommes, dont la moitié devoit être à la paie de la République : l'Electeur & la Hollande ſe promirent de plus de ne point faire de Paix ſéparée avec leurs ennemis : peu de tems après l'Empereur Léopold accéda à cette Alliance.

Cependant les ſuccès rapides de Louis XIV. avoient fait changer la forme du Gouvernement de Hollande : le Peuple, que la calamité publique & les intrigues du Prince d'Orange rendoient furieux, accuſa le Penſionnaire de tous ſes malheurs, & vengea ſur les Freres de Witt avec une cruauté inouie les maux que la Hollande avoit à ſouffrir : Guillaume d'Orange fut élu Stadthouder tumultuairement par le Peuple ; & ce Prince âgé de dix-neuf ans devint l'ennemi le plus infatigable que l'ambition de Louis XIV. ait eu à combattre.

L'Electeur, Parent du nouveau Stadt-

bouder, s'empressa de le secourir: à peine eut-il assemblé ses troupes, qu'il s'avança à Halberstadt, où Montécuculi le joignit avec dix mille Impériaux; il continua incontinent sa marche vers la Westphalie: sur le bruit de son approche, Turenne quitta la Hollande, prit quelques Villes dans le païs de Cleves, & vint à sa rencontre à la tête de trente mille François: la Ville de Groningue évacuée par l'Evêque de Munster, & le siége de Mastricht levé par les François, furent les seuls fruits de cette diversion. L'Electeur vouloit combattre Turenne, & marcher tout droit au secours des Hollandois; mais Montécuculi, qui avoit des ordres secrets de ne point agir offensivement, ne voulut point y consentir; il allégua toute sorte de mauvaises raisons pour en dissuader l'Electeur, qui n'étant pas assez puissant pour agir avec ses propres forces, fut contraint de se conformer aux intentions de l'Empereur: il marcha donc du côté de Francfort au Main, en donnant avis au Prince d'Orange des raisons de sa conduite: cette marche obligea pour-

tant

tant Turenne de repasser le Rhin à Andernach, & débarrassa les Hollandois de trente mille ennemis.

Turenne auroit été suivi, si la chose n'avoit dépendu que de l'Electeur: il avoit fait des préparatifs pour passer le Rhin à Nirstein; mais Montécuculi s'y opposa hautement, & lui déclara que les Impériaux ne passeroient pas cette riviere: la campagne s'écoula ainsi infructueusement, & l'Electeur prit ses quartiers d'hiver en Westphalie.

Les François profiterent de cette inaction: Turenne passa le Rhin à Wésel, s'empara des Duchés de Cleves & de la Marck, & s'avança vers le Wéser; & l'Evêque de Munster tenta inutilement de prendre Bilefeld.

On conseilla à l'Electeur de remettre ses affaires à la décision d'une bataille: le Prince d'Anhalt étoit de cet avis, & le fortifioit de bonnes raisons: il soutint que si Turenne étoit battu, il seroit obligé de repasser le Rhin; & que s'il étoit vainqueur, il ne pouvoit pas poursuivre les troupes vaincues, à cause qu'il se seroit trop éloigné des frontieres de la Fran-

ce. L'Electeur panchoit aſſez pour cet avis: c'étoit un dimanche; & les Miniſtres, autant timides vis-à-vis des François qu'envieux de la réputation du Prince d'Anhalt, engagerent le Prédicant à allonger ſon diſcours: le ſermon dura près de trois heures; ce qui leur donna le tems d'arranger les choſes, de façon que ce projet vint à manquer: les troupes de l'Empereur refuſerent d'agir, & l'Electeur crut qu'il n'étoit pas aſſez fort pour ſe meſurer ſeul contre la France ſans le ſecours de ſes Alliés.

Ce Prince, ne pouvant pas vaincre Turenne par les armes, le vainquit dans cette campagne par généroſité. Un François nommé Villeneuve, qui étoit dans le camp de Turenne, offrit à l'Electeur d'aſſaſſiner ſon Général: Frédéric Guillaume eut horreur de ce crime, & avertit Turenne de ſe garder du Traître, ajoûtant qu'il embraſſoit avec plaiſir l'occaſion de lui témoigner, que l'eſtime qu'il avoit pour ſon mérite, n'étoit point altérée par le mal que les François avoient fait ſouffrir à ſes Provinces.

Les Hollandois devoient les ſubſides qu'ils 1673.
s'étoient chargés de païer : l'Empereur & l'Eſpagne n'avoient point encore pris parti contre la France, & toutes les Provinces que l'Electeur poſſédoit en Weſtphalie étoient perdues : tant de raiſons jointes à ſon impuiſſance diſpoſerent Frédéric Guillaume à faire ſon accommodement avec la France : la Paix fut conclue à Woſſen, & Louis XIV. la ratifia dans ſon camp devant Maſtricht : on lui rendit toutes ſes Provinces, à l'exception des Villes de Retz & de Wéſel, que les François garderent juſqu'à ce que la Paix avec la Hollande fût conclue : l'Electeur promit de ne plus aſſiſter les Hollandois, ſe réſervant toutefois la liberté de défendre l'Empire au cas qu'il fût attaqué : le reſte de ces articles de Paix rouloit ſur l'indemniſation des dommages qu'avoient faits les troupes Françoiſes, que Louis XIV. promit de païer à l'Electeur. Tous les efforts qu'il fit pour diſpoſer le Roi de France à comprendre les Hollandois dans cette Paix, furent inutiles : il s'étoit ſacrifié pour ſauver cet-

cette malheureuse République: si tant de Princes plus puissans que lui eûssent imité en partie sa générosité, la Hollande auroit été sauvée plutôt, & l'Electeur ne se seroit pas vu contraint de plier sous la puissance du Roi le plus formidable de l'Europe.

Louis XIV. avoit terrassé les Hollandois, obligé leurs Alliés à les abandonner, & contenu les deux Maisons d'Autriche dans l'inaction: cependant l'Arc de triomphe, qu'on lui fit ériger devant la porte Saint Denis pour la Conquête de la Hollande, n'étoit pas encore achevé que cette Conquête fut perdue. Les François avoient occupé trop de places, ce qui affoiblit considérablement leurs Armées: ils avoient négligé de s'emparer d'Amsterdam, l'ame de cet Etat: les Hollandois lâcherent leurs écluses pour se sauver: Turenne ne put empêcher la jonction du Prince d'Orange & de Montécuculi: toutes ces choses jointes ensemble firent perdre aux François leur avantage, & les contraignirent d'évacuer la Hollande. Louis XIV., afin de regagner la supériorité d'un autre côté, s'empara de la Fran-

Franche-comté: Turenne entra dans le Palatinat; ses troupes y commirent des excès énormes. L'Electeur Palatin, qui de son Château avoit vu bruler plusieurs Villages, s'en plaignit à la Diete; & l'Empereur, qui avoit tranquillement vu subjuguer la Hollande, sortit de sa léthargie pour secourir l'Empire: il rompit avec le Roi de France; & c'est peut-être la seule guerre que la Maison d'Autriche ait entreprise pour la sûreté & la défense de l'Allemagne. 1674.

LEOPOLD se joignit à l'Espagne & à la Hollande; & Frédéric Guillaume s'engagea de conduire seize mille hommes au secours de l'Empire: les Hollandois & les Espagnols lui promirent de le soulager en partie dans l'entretien de ses troupes. Comme Louis XIV. attaquoit l'Empire, la résolution que l'Electeur prit dans cette occasion de le secourir, n'étoit point contraire aux engagemens qui subsistoient avec la France depuis la Paix de Wossen.

LE commencement de cette Campagne fut malheureux pour les Alliés: le Prince d'Orange

range venoit d'être battu à Senef par le Prince de Condé: Turenne, qui avoit paſſé le Rhin à Philipsbourg, remporta une victoire ſur le vieux Caprara, combattit le Duc de Lorraine Charles IV. à Sintzheim, & marcha de-là à Holtzheim, où il défit Bournonville qui commandoit un gros corps d'Impériaux.

L'ELECTEUR paſſa le Rhin à Strasbourg, & joignit Bournonville peu de jours après ſa défaite: il trouva les Généraux qui commandoient cette Armée, diviſés & animés les uns contre les autres, & plus occupés à ſe nuire qu'à vaincre les ennemis.

DEPUIS la jonction des Brandebourgeois, l'Armée Impériale étoit forte de plus de cinquante mille hommes: l'Electeur, qui cherchoit la gloire & qui vouloit combattre, preſſa Bournonville d'y conſentir, mais vainement: l'Armée prit le camp de Kokersberg: les Brandebourgeois s'emparerent du petit Château de Woſelsheim: & Turenne, qui méditoit un plus grand coup, repaſſa la Sarre & ſe retira en Lorraine.

AINSI ſe perdit infructueuſement cette Cam-

Campagne, où les troupes de l'Empire manquant de profiter de leur supériorité, laisserent à leurs ennemis le tems & les moïens de leur porter les coups les plus dangereux : l'Electeur établit ses quartiers depuis Colmar jusqu'à Mast-Munster, & les Impériaux bloquerent Brisac.

Turenne étoit toujours bien fort vis-à-vis d'une Armée où regnoit la discorde : il reçut un secours de dix mille hommes de l'Armée de Flandre : après avoir reculé comme Fabius, il avança comme Annibal.

L'Electeur avoit prévu ce qui devoit arriver, & il avoit conseillé à Bournonville à différentes reprises de resserrer ses quartiers éparpillés. Bournonville étoit confiant ; la retraite des François l'endormoit dans une sécurité dont on ne put pas le faire sortir ; il ne voulut jamais consentir à rapprocher ses quartiers. Cependant Turenne passe les défilés de Tan & de Bedfort ; pénétre dans les quartiers des Impériaux ; en enleve deux ; fait prisonnier un Régiment de Dragons (*) Bran-

de-

(*) Régiment de Spar.

debourgeois; bat Bournonville dans le Sundgaw auprès de Muhlhaufen; & pourfuit ce Général qui fe joint en hâte à l'Electeur, qui avoit aſſemblé fes troupes à Colmar. Turenne arrive; il préfente fa premiere ligne vis à-vis du front de ce camp qui étoit inattaquable, & le tourne avec la feconde. L'Electeur, poſté dans un terrein ferré, pris en flanc par Turenne & contrarié par Bournonville, décampa pendant la nuit & repaſſa le Rhin à Strasbourg.

Les Impériaux leverent le fiége de Brifac, & les François devinrent les Maîtres de l'Alſace.

Frederic Guillaume prit fes quartiers en Franconie avec fes Brandebourgeois: les mauvais fuccès que l'Electeur eut dans cette Campagne, ne doivent pas furprendre ceux qui connoiſſent les principes felon lefquels fe conduit la Cour de Vienne.

Les Miniſtres de l'Empereur étoient bien inférieurs aux Miniſtres du Roi de France, & Bournonville ne pouvoit pas fe comparer à Turenne.

A Vienne, des Miniſtres qui n'étoient que po-

politiques, dreſſoient dans la retraite de leurs cabinets des projets de campagne qui n'étoient point militaires; & ils prétendoient mener les Généraux par la liſiere, dans une carriére où il faut voler pour la remplir.

A Verſailles, des Miniſtres qui ſavoient que le détail des expéditions militaires n'etoit pas leur fort, s'en tenoient aux idées générales des projets de campagne, & croïoient les Condés & les Turennes d'aſſez Grands Hommes pour s'en rapporter à eux ſur la maniére de les exécuter (*).

Les Généraux François, preſque ſouverains dans leurs Armées, s'abandonnoient à la libre impulſion de leur génie: ils profitoient de l'occaſion lorſqu'elle ſe préſentoit: au lieu que les ennemis la perdoient ſouvent par l'envoi de Courriers, qui demandoient à l'Empereur la permiſſion d'entreprendre des choſes qui n'étoient plus faiſables à leur retour.

L'Em-

(*) Le Cardinal de Richelieu montrant un jour ſur une carte l'endroit où Bernard de Weimar devoit paſſer une riviere, le Général Allemand lui donna ſéchement ſur les doigts, & lui dit: „ M. le Cardinal, votre doigt n'eſt pas un pont".

L'Empereur, qui dans ses Armées décoroit l'Electeur de la représentation, ne mettoit sa confiance qu'en ses propres Généraux: de-là vint que Montécuculi fit manquer les projets de la Campagne de 1672. & que Bournonville fut cause des malheurs qu'on éprouva en Alsace. Le Conseil de Vienne qui n'étoit point sur les lieux, intimidé par la perte des batailles de Senef, de Sintzheim & de Holtzheim, pensoit que l'Allemagne seroit perdue s'il risquoit la quatrieme: ajoûtons à cela la mesintelligence des Généraux de l'Empereur; & ces raisons prises ensemble firent que Frédéric Guillaume ne parut jamais aussi admirable à la tête des Impériaux qu'à la tête de ses propres troupes.

1675. Pendant que Turenne assûroit les frontieres de la France par son habileté, le Conseil de Louis XIV. travailloit à le débarrasser d'un ennemi dangereux: & afin de séparer Frédéric Guillaume des Impériaux, la France lui suscita une diversion qui le rappella dans ses propres Etats.

Quoiqu'en 1673. la Suéde eût fait une Al-

Alliance défenſive avec l'Electeur, la France trouva le moïen de la rompre; & Wrangel entra dans les Marches de Brandebourg à la tête d'une Armée Suédoiſe.

Le Prince d'Anhalt, qui en étoit Gouverneur, ſe plaignit amérement de cette irruption: Wrangel ſe contenta de lui répondre, que les Suédois ſe retireroient avec leurs troupes, dès que l'Electeur auroit fait ſa Paix avec la France.

Le Prince d'Anhalt informa l'Electeur de la déſolation de ſes Etats, & des pillages que les Suédois y exerçoient; & comme il avoit trop peu de troupes pour ſe préſenter devant une Armée, l'Electeur approuva qu'il ſe renfermât dans Berlin pour y attendre ſon arrivée.

Tandis que les troupes Brandebourgeoiſes ſe refaiſoient des fatigues de la Campagne d'Alſace dans les quartiers d'hiver de la Franconie, les Païſans de la Marche déſeſpérés des vexations des Suédois s'attrouperent, & remporterent quelques avantages ſur leurs Ennemis: ils avoient formé des compagnies: l'on

l'on voïoit dans leurs drapeaux le nom de l'Electeur, avec cette légende:

POUR LE PRINCE ET POUR LA PATRIE,

NOUS SACRIFIONS NOTRE VIE.

WRANGEL, qui tenoit pourtant une espece d'ordre parmi les Suédois, tomba malade; & son inaction augmenta les concussions & les pillages: les Eglises n'étoient point épargnées, & l'avidité intéressée du Soldat le poussa aux plus grandes cruautés.

LES Marches, qui soupiroient après leur Libérateur, ne l'attendirent pas longtems: Frédéric Guillaume, qui se préparoit à se venger de la mauvaise foi des Suédois, partit de ses quartiers de la Franconie, & arriva le 11. de Juin à Magdebourg: il fit fermer les portes de cette Forteresse incontinent après son arrivée, & il usa de toutes les précautions possibles pour dérober aux Ennemis les nouvelles de son approche. L'Armée passa l'Elbe vers le soir, & arriva par des chemins détournés la nuit d'après aux portes de Rathenau: il fit avertir de son arrivée le Baron

de

de Brist (*), qui étoit dans cette Ville ; & concerta avec lui en secret des moïens de surprendre les Suédois.

Brist s'acquitta habilement de sa commission : il donna un grand souper aux Officiers du Régiment de Wangelin, qui étoient en garnison à Rathenau : les Suédois s'y livrerent sans retenue aux charmes de la boisson ; & pendant qu'ils cuvoient leur vin, l'Electeur fit passer la Havel sur différens bateaux à des détachemens d'Infanterie, pour assaillir la Ville de tous les côtés.

Le Général Dörffling, se disant Commandant d'un parti Suédois poursuivi par les Brandebourgeois, entra le premier dans Rathenau : il fit égorger les Gardes, & en même tems toutes les portes furent forcées : la Cavalerie nettoïa les rues ; & les Officiers Suédois eurent de la peine à se persuader à leur réveil, qu'ils étoient Prisonniers d'un Prince, qu'ils croïoient encore avec ses troupes dans le fond de la Franconie. Si dans ces

(*) Il étoit Conseiller de Province & très attaché à l'Electeur.

ces tems les poſtes avoient été établies comme des nôtres, cette ſurpriſe auroit preſque été impoſſible; mais c'eſt le propre des Grands Hommes de mettre à profit juſqu'aux moindres avantages.

L'ELECTEUR, qui ſavoit de quel prix ſont les momens à la guerre, n'attendit point à Rathenau que toute ſon Infanterie l'eût joint: il marcha avec ſa Cavalerie droit à Naven, afin de ſéparer le Corps des Suédois qui étoit auprès de Brandebourg, de celui qui étoit auprès de Havelberg: quelque diligence qu'il fît dans cette conjoncture déciſive, il ne put point prévenir les Suédois, qui avoient quitté Brandebourg au bruit de ſon approche, & s'étoient retirés par Naven une heure avant qu'il arrivât: il les ſuivit avec vivacité; & il apprit par la dépoſition des Priſonniers & des Déſerteurs, que ce Corps marchoit à Fehrbellin, où il s'étoit donné rendez vous avec celui de Havelberg.

L'ARME'E Brandebourgoiſe conſiſtoit en cinq mille ſix cens chevaux: elle n'avoit point d'Infanterie, & menoit cependant dou-

ze

ze canons avec elle. Les Suédois comptoient dix Régimens d'Infanterie & huit cens Dragons dans leur camp. Malgré l'inégalité du nombre & la différence des armes, l'Electeur ne balança point d'aller aux Ennemis afin de les combattre.

Le 18. de Juin il marche aux Suédois : il confie seize cens chevaux de son Avant garde au Prince de Hombourg, avec ordre de ne rien engager, mais de reconnoître l'Ennemi. Ce Prince part ; & après avoir traversé un bois, il voit les troupes Suédoises campées entre les Villages de Hackenberg & de Tornow, aïant un marais à leur dos, le pont de Fehrbellin au-delà de leur droite, & une plaine rase devant leur front : il pousse les grandes gardes, les poursuit & les mene battant jusqu'au gros de leur Corps ; les troupes sortent en même tems de leur Camp, & se rangent en bataille : le Prince de Hombourg, plein d'un courage brillant, s'abandonne à sa vivacité, & engage un combat qui auroit eu une fin funeste, si l'Electeur averti du danger dans lequel il se trouvoit, ne fut accouru à son secours.

FREDERIC Guillaume, dont le coup-d'œil étoit admirable & l'activité étonnante, fit dans l'instant sa disposition: il profita d'un tertre pour y placer sa batterie, il en fit faire quelques décharges sur les Ennemis: l'Infanterie Suédoise en fut ébranlée: & lorsqu'il vit qu'elle commençoit à flotter, il fondit avec toute sa Cavalerie sur la droite des Ennemis, l'enfonça & la défit: les Regimens Suédois du corps & d'Ostrogothie furent entierement taillé en piéces; la déroute de la droite entraîna celle de la gauche; les Suédois se jetterent dans des marais où ils furent tués par les Païsans, & ceux qui se sauverent, s'enfuirent par Fehrbellin, où ils rompirent le pont derriere eux.

IL est digne de la majesté de l'Histoire, de rapporter la belle action que fit un Ecuïer de l'Electeur dans ce combat: l'Electeur montoit un cheval blanc: Froben son Ecuïer s'apperçut que les Suédois tiroient plus sur ce cheval, qui se distinguoit par sa couleur, que sur les autres: il pria son maître de le troquer contre le sien, sous prétexte que celui

lui de l'Electeur étoit ombrageux; & à peine ce fidele Domestique l'eut il monté quelques momens, qu'il fut tué & sauva ainsi par sa mort la vie à l'Electeur.

Ce Prince, qui n'avoit point d'Infanterie, ne put ni forcer le pont de Fehrbellin, ni poursuivre l'Ennemi dans sa suite: il se contenta d'établir son camp sur ce champ de bataille, où il avoit acquis tant de gloire: il pardonna au Prince de Hombourg, d'avoir exposé avec tant de légereté la fortune de tout l'Etat, en lui disant: „ Si je vous jugeois selon la rigueur des Loix militaires, „ vous auriez mérité de perdre la vie; mais „ à Dieu ne plaise que je ternisse l'éclat d'un „ jour aussi heureux, en répandant le sang „ d'un Prince qui a été un des principaux „ instrumens de ma victoire!"

Les Suédois perdirent deux étendarts, huit drapeaux, huit canons, trois mille hommes, & grand nombre d'Officiers, dans cette journée aussi célébre que décisive.

Dörffling arriva avec l'Infanterie, les poursuivit le lendemain, fit beaucoup de Pri-

ſonniers, & reprit avec leur bagage une partie du butin qu'ils avoient fait dans les Marches de Brandebourg. L'Armée Suédoiſe, qui étoit fondue & réduite à quatre mille combattans, ſe retira par Ruppin & Witſtock, dans le Duché de Mecklenbourg.

PEU de Capitaines ont pu ſe vanter d'avoir fait une Campagne pareille à celle de Fehrbellin : l'Electeur forme un projet auſſi grand que hardi, & l'exécute avec une rapidité étonnante : il enleve un quartier des Suédois, lorſque l'Europe le croïoit encore en Franconie : il vole aux plaines de Fehrbellin, où les Ennemis s'aſſembloient : il rétablit un combat engagé avec plus de courage que de prudence ; & avec un corps de Cavalerie inférieur & haraſſé des fatigues d'une longue marche, il parvient à battre une Infanterie nombreuſe & reſpectable, qui avoit ſubjugué par ſa valeur l'Empire & la Pologne : par l'habileté de ſa conduite, il laiſſe à juger ce qu'il auroit fait, s'il avoit été le maître d'agir en Alſace ſelon ſa volonté : cette expédition auſſi brillante que valeureu-

ſe

ſe mérite qu'on lui applique le VENI, VIDI, VICI, de Céſar : il fut loué par ſes Ennemis, béni par ſes Sujets ; & ſa poſtérité datte de cette fameuſe journée, le point d'élévation où la Maiſon de Brandebourg eſt parvenue dans la ſuite.

LES Suédois battus par l'Electeur furent déclarés Ennemis de l'Empire, pour l'avoir attaqué dans un de ſes Membres : s'ils avoient été ſecondés de la fortune, peut-être auroient-ils trouvé des Alliés.

L'ELECTEUR, fort des ſecours des Impériaux & des Danois, attaqua à ſon tour les Suédois dans leurs Provinces : il entra en Poméranie, & ſe rendit maître des trois principaux paſſages de la Pene.

LES Brandebourgeois prirent la Ville de Wolgaſt & l'Ile de Wollin, & Wismar ne ſe rendit aux Danois, qu'après que le Prince de Hombourg les eut joints avec un renfort des troupes Electorales.

LES intérêts, qui lioient également le Roi de Dannemarck & le Grand Electeur dans la guerre qu'ils faiſoient aux Suédois, furent 1676.

refferrés plus étroitement, par une Alliance qu'ils conclurent enfemble au commencement de l'année 1676.

La forte Garnifon que les Suédois avoient à Stralfund, incommodée du voifinage des troupes Brandebourgeoifes, tenta pendant l'hiver de les déloger de l'Ile de Wollin: Mardefelt y paffa avec un détachement Suédois, & affiégea les troupes Electorales qui en défendoient la Capitale. La vigilance du Maréchal Dörffling leur fit païer affez cher leur entreprife : il raffembla quelques-uns de fes quartiers, paffa dans l'Ile de Wollin, battit Mardefelt, & l'auroit entierement défait, fi le Suédois n'eût gagné fes vaiffeaux en hâte & ne fe fût fauvé à Stralfund.

Au commencement de la Campagne la Baltique fe vit couverte de deux puiffantes Flottes, qui bloquerent les Suédois dans leurs Ports, & les empêcherent d'envoïer des fecours en Poméranie : l'une étoit la Flotte que les Hollandois envoïoient au fecours des Alliés, commandée par l'Amiral Tromp le plus grand Marin de fon fiecle ; & l'autre

étoit

étoit celle du Roi de Dannemarck, ſous les ordres de l'Amiral Juhl, qui ne le cédoit gueres en réputation au premier : les Capres Brandebourgeois ſe diſtinguerent même dans cette Campagne, & firent des priſes ſur les Suédois.

CETTE Nation, prévoïant qu'il lui ſeroit impoſſible de réſiſter au nombre d'Ennemis qu'elle venoit de s'attirer, haſarda quelques propoſitions de Paix, pour détacher l'Electeur de ſes Alliés, & peut-être même pour le commettre avec eux : voici comme la Suéde s'y prit.

WANGELIN, qui avoit été fait Priſonnier à Rathenau, fit quelques ouvertures, promit de grands avantages, & ſe ſervit de toutes les ſéductions de la Politique, pour engager l'Electeur à ſe réconcilier avec la Suéde : mais Frédéric Guillaume, loin d'entrer dans aucune négociation, rejetta loin de lui des propoſitions auſſi contraires à ſa gloire.

IL ſe mit à la tête de ſes troupes, & prit Anclam malgré l'oppoſition qu'y mit le Général Konigsmarck : il tourna enſuite ſes ar-

mes victorieuſes vers Stettin, qu'il ſe contenta de bloquer, la ſaiſon étant trop avancée pour en faire le ſiége dans les formes.

1677. LA Campagne ſuivante s'ouvrit ſur mer par une bataille navale, où la Flotte Suédoiſe fut défaite par celle des Danois. Charles XI., qui n'avoit été que pupille juſqu'alors, parvenu à l'âge de majorité, commença à paroître comme Roi: il ſe mit à la tête de ſon Armée; & pour ſon coup d'eſſai il gagna la fameuſe bataille de Lunden en Scanie, où Chriſtian V. fut mis en fuite, après avoir laiſſé ſix mille hommes ſur la place.

LA fortune des Suédois, qui prévaloit contre le Roi de Dannemarck, devenoit impuiſſante contre l'Electeur: cette Campagne de Poméranie fut pour les Suédois une des plus malheureuſes.

L'ELECTEUR, qui pendant l'hiver avoit bloqué Stettin, fit ouvrir la tranchée le 6. de Juin devant cette place: les Brandebourgeois attaquerent cette Ville par la rive gauche de l'Oder; & les Lunebourgeois, qui s'étoient joints à l'Electeur, pouſſerent leurs approches

du

du côté de la rive droite de cette riviere : le siége dura six mois de tranchée ouverte.

Les Fortifications de Stettin consistoient dans des boulevarts de terre, entourés d'un fossé & défendus par une mauvaise contrescarpe ; quelques redoutes étoient ses seuls ouvrages extérieurs : selon la méthode dont on se sert pour assiéger les places à présent, cette bicoque auroit été incapable de faire une longue résistance : alors les troupes de l'Electeur, accoutumées aux guerres de campagne, n'avoient point l'expérience des siéges : elles étoient excellentes pour des coups de main ; mais elles menoient peu de gros canons, peu de mortiers avec elles ; & elles manquoient sur-tout d'habiles Ingénieurs.

Stettin capitula le 14. Décembre : la Garnison étoit réduite à trois cens hommes, & les Relations de ces tems assûrent que les assiégeans y perdirent dix mille hommes : il paroît cependant clairement que ce nombre a été grossi, soit que ces Auteurs crussent qu'un siége ne devenoit fameux qu'à proportion du monde qu'il coûtoit, soit qu'ils fus-

ſent trompés eux-mêmes par de fauſſes nouvelles : les plus grandes Fortereſſes maçonnées, caſematées & minées que de grandes Armées aſſiégent, ne coûtent pas auſſi cher aux Princes qui les prennent, que ce mauvais retranchement coûta, ſelon ces Auteurs, aux Brandebourgeois.

APRÈS la priſe de cette Ville les Lunebourgeois ſe retirerent chez eux.

LES avantages brillans que l'Electeur remporta ſur ſes Ennemis, ne firent pas ſur la Cour Impériale l'impreſſion favorable à laquelle on devoit s'attendre : l'Empereur vouloit avoir de foibles Vaſſaux & de petits Sujets, & non pas des Princes riches & des Electeurs puiſſans : comme ſa Politique tendoit au Deſpotiſme, il comprenoit de quelle importance il étoit de tenir les Princes dans la médiocrité & dans l'impuiſſance : ſes Conſeillers (& entr'autres un certain Hocherus) eurent même l'impudence de dire : „ Qu'on „ voïoit à Vienne avec chagrin, qu'un nou„ veau Roi des Vandales s'aggrandît ſur les „ bords de la Baltique". Ou il le falloit ſouffrir

frir & fe taire, ou il falloit avoir des moïens pour l'empêcher.

PENDANT que les expéditions militaires 1678.
de l'Electeur n'étaloient qu'une fuite de profpérités & de triomphes, Louis XIV. donnoit des loix à l'Europe, & lui prefcrivoit des conditions de Paix. Par ce Traité la France refta en poffeffion de la Franche-comté qui lui fut annexée pour jamais, d'une partie de la Flandre Efpagnole, & de la Forteresse de Fribourg. Après que cette Paix eut été fignée à Nimegue, le Prince d'Orange tenta vainement de la rompre, en livrant l'inutile combat de Saint Denis, où le Duc de Luxembourg triompha malgré la rufe & la mauvaife foi de fon Adverfaire. Les Hollandois, en faifant cette Paix, avoient penfé à eux & point à leurs Alliés: Frédéric Guillaume leur reprocha leur ingratitude, mais la chofe étoit dès-lors fans remede.

LA France propofa à l'Electeur, de rendre aux Suédois les Conquêtes qu'il avoit faites fur eux, & de les indemnifer des frais de la guerre: il auroit été difficile que Louis XIV.

eût prefcrit des conditions plus humiliantes, à un Prince abattu par fes défaites : auffi l'Electeur n'en voulut-il point entendre parler : fes vœux s'élevoient plus haut, & il efpéroit de conferver par des Traités ce qu'il avoit acquis par des combats : il gagna plus par fes négociations à la Paix de Weftphalie, qu'il ne gagna pendant tout le cours de fa vie par les armes & par fes nombreufes victoires.

La guerre continua en Poméranie : les Suédois enleverent fur l'Ile de Rugen deux détachemens, l'un Danois, l'autre Brandebourgeois, chacun fort de fix cens hommes : & le Roi de Dannemarck perdit Chriftiania & l'Ile de Blékingen.

La fortune de l'Electeur, ou (pour mieux dire) fon habileté, n'étant affujettie à aucun hafard, parut dans cette guerre également ftable : il reçut un fecours de quatre mille Lunebourgeois, avec lefquels & à l'aide des Vaiffeaux Danois il fit une defcente dans l'Ile de Rugen, en chaffa les Suédois, & leur enleva la Fehrfchantz : il s'empara tout de fuite de l'Ile de Bornholm, paffa à Stralfund, & fit

fit bombarder cette Ville avec tant de vivacité qu'elle se rendit au bout de deux jours: il termina enfin cette belle Campagne par la prise de Gripswalde.

Il sembloit que la fortune se plût à fournir des occasions à ce Prince, où il pût déploïer ses grands talens: à peine avoit il fini sa Campagne, qu'il apprit que le Général Horn étoit venu de la Livonie inonder la Prusse avec seize mille Suédois.

Il reçut cette nouvelle sans étonnement, & y remédia sans embarras: son esprit fertile en expédiens lui fournissoit en foule des projets, dont il ne lui restoit à faire que le choix & l'application: il pensa & il exécuta dans le même moment: le Général Görtz fut détaché avec trois mille hommes; il arriva heureusement à Konigsberg, où il se joignit à Hohendorff, & se tint dans l'inaction jusqu'a l'arrivée de l'Electeur.

Pour fortifier son parti, Frédéric Guillaume fit une Alliance défensive avec ces mêmes Hollandois, qui l'avoient abandonné avec tant de lâcheté: il les dispensa de lui

païer

païer les ſubſides arriérés, leur fit la ceſſion réelle du Fort de Schenck, & n'en reçut en récompenſe que de frivoles garanties, que ces Républicains ingrats refuſérent même d'accomplir.

Les Suédois avançoient en attendant, & faiſoient des progrès en Pruſſe: ils avoient brûlé en paſſant le Fauxbourg de Memel, & s'étoient emparés de Tilſe & d'Inſterbourg; leurs troupes s'étoient étendues, & leurs partis couroient tout le païs.

1679. L'Electeur répara bientôt ces pertes par ſa prodigieuſe diligence: le 10. de Janvier il part de Berlin, ſe met à la tête de neuf mille hommes, avec leſquels Dörffling avoit pris les devans; il paſſe la Viſtule le 15. précédé par la terreur de ſon nom, qui étoit devenu redoutable aux Suédois: Horn ſe confond à ſon approche; il perd l'eſpérance de réſiſter au Vainqueur de Fehrbellin; il ſe retire, & ſes troupes ſe découragent: Görtz profite de ce trouble, le ſuit, le harcele, le retarde; & ce commencement de déſordre fait perdre huit mille hommes

mes aux Suédois : un grand nombre de Païſans, qui s'étoient joints au Corps de Görtz, ſe jetterent ſur les traîneurs & ſur ceux qui s'écartoient de l'Armée Suédoiſe, les firent Priſonniers, ou les maſſacrerent.

L'Electeur, qui ne perdoit pas ſes momens dans l'oiſiveté, ſe trouvoit ſur les bords du Friſch-Haff ; il avoit fait préparer des traîneaux, ſur leſquels il mit toute ſon Infanterie & ſes troupes dans l'ordre où elles devoient combattre ; la Cavalerie à leurs côtés ſuivoit l'Electeur, qui faiſoit de cette façon étrange & nouvelle ſept grands milles d'Allemagne par jour ; on étoit ſurpris de voir cette courſe de traîneaux d'une Armée ſur la glace unie d'un golfe, qui deux mois auparavant avoit été couvert de vaiſſeaux de toute la Terre, que le commerce de la Pruſſe y attiroit.

La marche de l'Electeur avec ſon Armée reſſembloit au ſpectacle d'une fête galante & ſuperbe : l'Electrice & toute ſa Cour étoient avec lui ſur des traîneaux ; & ce Prince étoit reçu dans tous les endroits où

il

il paſſoit, comme le Libérateur de la Patrie.

ARRIVE' à Labiaw, il détacha le Général Tréfenfeldt avec cinq mille chevaux, pour arrêter les Suédois & lui donner le tems de les joindre: il fit le même jour une traite conſidérable ſur le golfe de Courlande, & arriva le 19. de Janvier avec ſon Infanterie à trois milles de Tilſe, où les Suédois a-voient leur quartier: il apprit le même jour, que Tréfenfeldt avoit battu deux Régimens des Ennemis auprès de Splitter, & qu'il leur avoit pris vingt-huit drapeaux (*) & étendarts, deux paires de timbales & ſept cens chariots de bagage.

LES Suédois battus par Tréfenfeldt, harcelés par Görtz, & intimidés par le voiſinage de l'Electeur, abandonnerent Tilſe & ſe retirerent du côté de la Courlande: Görtz atteignit leur Arriere-garde forte de quatorze cens hommes entre Schulzen-Krug & Cuadjuc,

(*) Ou les Suédois étoient extrêmement fondus, pour avoir eu tant de Drapeaux auprès d'un Corps auſſi foible, ou il s'eſt gliſſé quelque faute de nombre; j'aurois héſité de rapporter ce fait, s'il n'étoit pas conſtaté par différentes Relations qui ſe trouvent dans les Archives Roïales.

juc, & la défit entierement: il revint d'un côté & Tréfenfeldt de l'autre, tous deux chargés de trophées, ramenant le butin que les Ennemis avoient fait, & conduifant avec eux grand nombre de Prifonniers.

La retraite des Suédois reffembloit à une déroute; de feize mille qu'ils étoient, à peine trois mille retournerent-ils en Livonie: ils étoient entrés en Pruffe comme des Romains, ils en fortirent comme des Tartares.

Ainsi fe termina cette expédition unique dans fon efpece, dans laquelle le génie de l'Electeur fe déploïa tout entier, où ni la rigueur de la faifon dans ce climat fauvage, ni la longueur du chemin de l'Oder jufqu'aux frontieres de la Livonie, ni les fatigues, ni le nombre des Ennemis, où rien enfin ne l'arrêta.

Cette Campagne fi bien projettée, fi bien exécutée, ne valut à l'Electeur que de la réputation: c'eft la monnoie des Héros, mais ce n'eft pas toujours celle dont les Princes fe contentent.

Les Ennemis de Frédéric Guillaume l'avoient

voient attiré de l'Alſace dans la Marche, & de la Poméranie en Pruſſe: à peine en eut-il expulſé les Suédois, que les cris de ſes Sujets lui annoncerent que trente mille François, ſous les ordres du Général Calvo, étoient entrés dans le Duché de Cleves.

LOUIS XIV. inſiſtoit ſur l'entier rétabliſſement des Suédois, & rien ne put le fléchir ſur cet article: Colbert rejetta avec hauteur toutes les propoſitions que lui avoient faites les Miniſtres de l'Electeur.

LA partie devenoit trop inégale: l'Electeur de Brandebourg & le Roi de Dannemarck, qui étoient reſtés les ſeuls Champions dans la lice, ne pouvoient pas l'emporter de haute-lutte ſur Charles XI. & ſur Louis XIV. enſemble: malgré la répugnance que l'Electeur avoit de ſe déſiſter de ſes Conquêtes, il ſit pour quinze jours une Treve avec les François, & leur remit les Villes de Wéſel & de Lipſtadt juſqu'à l'entiere concluſion de la Paix.

CE terme s'étant écoulé ſans qu'on eût pu convenir de rien, Créqui entra avec dix

mille

mille hommes dans la Principauté de Minden: les Lunebourgeois l'y joignirent; & ces troupes renfermerent conjointement entre elles & le Wéser, un Corps Brandebourgeois que le Général Spar commandoit: c'étoit le même Régiment de Dragons fait prisonnier en Alsace, qui fut pris auprès de Minden pour la seconde fois; depuis l'Electeur le supprima entierement.

FREDERIC Guillaume abandonné par l'Empereur, & ne recevant que des refus de la part des Hollandois, qui étoient bien éloignés de remplir leur garantie, résolut enfin de s'accommoder. Il envoïa le Baron de Meinder à Saint Germain en Laye, où la Cour de France se tenoit, & où l'on convint après beaucoup de difficultés des conditions suivantes: à savoir, que le Traité de Westphalie serviroit de base à cette Paix; que l'Electeur auroit en propriété tous les péages des Ports de la Poméranie ultérieure, avec les Villes de Camin, Gartz, Greiffenberg de Wildenbruck: il consentit de son côté à remettre les Suédois en possession de toutes

toutes les Conquêtes qu'il avoit faites ſur eux, & à ne point aſſiſter le Roi de Dannemarck; moïennant quoi la France évacua ſes Provinces de Weſtphalie, & lui païa trois cens mille ducats, pour l'indemniſer des dommages que les troupes de Créqui avoient faits dans ſes Etats.

CETTE Paix ainſi conclue & ratifiée fut miſe en exécution, ſans qu'aucun incident en ſuſpendît l'accompliſſement.

LE Roi de Dannemarck ne tarda point à ſuivre l'exemple de l'Electeur: il fit ſa Paix avec la France & la Suéde à Fontainebleau; avec cette différence, que l'Electeur y trouva du moins quelques avantages, & que le Roi de Dannemarck, pour avoir attendu trop longtems, n'en profita en aucune maniere.

LA Paix de Saint Germain termina les exploits militaires de Frédéric Guillaume; ſes dernieres années furent pacifiques & s'écoulerent avec moins d'éclat: cependant ſon grand génie ſe manifeſta juſque dans les moindres actions de ſa vie.

LES vertus de ce Prince ſe modifioient ſelon

ſelon les circonſtances où il ſe trouvoit, paroiſſant tantôt plus héroïques & plus ſublimes, tantôt plus douces & plus ſecourables.

Un préjugé aſſez général fait que la plupart des hommes idolâtrent l'heureuſe témérité des Ambitieux : l'éclat brillant des vertus militaires offusque à leurs yeux la douceur des vertus civiles : ils préferent les Eroſtrates qui brulent les Temples aux Amphions qui élevent des Villes, & les victoires d'Octave au regne d'Auguſte.

Frederic Guillaume étoit également admirable, à la tête de ſes Armées où il paroiſſoit comme le Libérateur de ſa Patrie, & à la tête de ſon Conſeil où il adminiſtroit la Juſtice à ſes Peuples : ſes belles qualités lui attiroient la confiance de ſes Voiſins ; ſon équité lui avoit élevé une eſpece de Tribunal ſuprême, qui s'étendoit au-delà de ſes frontieres, & d'où il jugeoit ou concilioit des Souverains & des Rois : il fut choiſi Médiateur entre le Roi de Dannemarck & la Ville de Hambourg ; Chriſtian V. reçut cent vingt-cinq mille écus de cette

Ville,

Ville, qui étoit une éponge que les Danois pressoient dans le besoin; elle auroit été mise à sec sans l'appui de Frédéric Guillaume.

L'ORIENT rendit un hommage à ce Prince, dont la réputation avoit pénétré jusqu'aux frontieres d'Asie: Murad Géray, Cham des Tartares, rechercha son amitié par une Ambassade; l'Interprête du Budziak avoit un nez de bois & point d'oreilles; & l'on fut obligé d'habiller l'Ambassadeur, dont les haillons ne couvroient pas la nudité, avant que de l'admettre à la Cour.

L'ELECTEUR recherché des Tartares se fit respecter des Espagnols: cette Cour lui devoit des subsides dont il ne pouvoit obtenir le paiement: il envoïa vers la Guinée neuf petits vaisseaux dont il s'étoit servi dans la Baltique; & cette Escadre médiocre enleva un gros vaisseau de guerre Espagnol, qu'elle conduisit dans le Port de Koningsberg.

1680. ENVIRON dans ce tems Frédéric Guillaume entra en possession du Duché de Magdebourg, qui fut à jamais incorporé à l'Electorat de Brandebourg, après la mort du dernier

nier Adminiſtrateur, qui étoit un Prince de la Maiſon de Saxe.

L'Electeur eut depuis, comme Directeur du Cercle de Weſtphalie, la commiſſion Impériale de protéger les Etats de l'Oſt-Friſe contre leur Prince qui les chicanoit ſur leurs privileges: & comme il avoit le droit de Succeſſion éventuelle ſur cette Principauté, il profita de cette occaſion pour mettre Garniſon Brandebourgeoiſe à Gritzil, & il établit à Embden une Compagnie de Négocians, qui commencerent en Guinée & y bâtirent le Grand-Friedrichsbourg.

Ces petits progrès n'étoient pas comparables à ceux de Louis XIV.: ce Monarque avoit fait de la Paix un tems de Conquêtes; il avoit établi des Chambres de réunion, qui par l'examen d'anciennes chartres & d'anciens documens, lui adjugeoient des Villes & des Seigneuries dont il ſe mettoit en poſſeſſion, ſous prétexte qu'ils étoient originairement des Fiefs ou des dépendances de la Préfecture de Strasbourg & de l'Alſace.

L'Empire, épuiſé par une longue guerre,

ſe contenta d'en faire par écrit des reproches à Louis XIV.: mais l'Electeur, qui n'avoit
1681. point été compris dans la Paix de Nimegue, refuſa de ſigner cette Lettre, & conclut une Alliance avec l'Electeur de Saxe & le Duc de Hanover, pour le maintien de la Paix de Weſtphalie & de Saint-Germain.

1682. LOUIS XIV., qui ne vouloit point être troublé par l'Empereur ni par l'Empire dans ſes Conquêtes pacifiques, fit jouer des reſſorts en Orient qui ne tarderent pas à mettre Léopold dans des embarras extrêmes.

IL s'en falloit de deux ans que la Treve, que les Infideles avoient faite avec les Chrétiens (*), ne fût écoulée: cependant les Turcs, appellés par les Proteſtans de Hongrie qui s'é-
1683. toient révoltés contre la Maiſon d'Autriche, vinrent avec une Armée formidable juſqu'aux portes de Vienne.

LEOPOLD, qui de même que les Princes de ſa Maiſon n'étoit pas guerrier, ſe ſauva à Lintz malgré toute ſa hauteur: cependant Vienne fut ſecourue par Jean Sobieski Roi de

(*) Après la bataille de Saint Gottard.

de Pologne, un des Grands Hommes de son siécle; & l'Empereur rentra à Vienne avec moins de gloire que de bonheur. Il ne vouloit plier, ni devant la France qui investissoit Luxembourg, ni devant le Turc qui avoit assiégé sa Capitale, quoique dans l'impuissance de résister à aucun de ses Ennemis. Les représentations du Pape, des Electeurs de Brandebourg & de Baviere, & des principaux Princes de l'Allemagne, le porterent enfin à conclure une Treve avec la France, qui fut signée le 15. d'Août 1684. 1684.

L'Electeur fit la même année une Alliance avec les Cercles de la Basse Saxe & de la Westphalie, pour leur commune défense: on y stipula que les Princes qui rassembleroient les troupes confédérées, tireroient des contributions des Etats voisins: ces traits caractérisent trop les mœurs de ces tems là pour les omettre.

L'Electeur avoit des prétentions sur les Duchés de Jägerndorff, Ratibor, Oppelen, Brieg, Wolaw & Lignitz, situés en Silésie: ces Duchés lui étoient dévolus en toute justi-

ce, par des Traités de Confraternité faits avec les Princes qui les avoient poſſédés, & confirmés par les Rois de Boheme: il ſe flatta d'avoir trouvé une conjoncture favorable, pour demander à l'Empereur qu'il fît juſtice à ſes prétentions; & il ſollicita en même tems l'inveſtiture de Magdebourg. Léopold, qui ne connoiſſoit de droits que les ſiens, de prétentions que celles de la Maiſon d'Autriche, & de juſtice que ſa fierté, accorda
1685. ce qu'il ne pouvoit pas refuſer, c'eſt à dire, l'inveſtiture du Duché de Magdebourg: il fit une tentative pour obtenir deux mille hommes de troupes Brandebourgeoiſes, qu'il vouloit faire ſervir dans la guerre contre les Turcs; mais l'Electeur étoit trop mécontent de lui pour les lui accorder; deux mille Brandebourgeois ſe joignirent aux troupes de Sobieski, & aiderent les Polonois à repouſſer les Turcs qui les attaquoient.

Tous les événemens ſembloient concourir aux avantages de l'Electeur. Louis XIV., dont la Politique avoit protégé les Proteſtans d'Allemagne contre l'Empereur, perſécuta

ſécuta ceux de ſon Roïaume qui étoient inquiets & remuans, & il troubla la France par la révocation du fameux Edit de Nantes: il ſe fit une émigration dont on n'avoit gueres vu d'exemples dans l'Hiſtoire : un Peuple entier ſortit du Roïaume par eſprit de parti en haine du Pape, & pour recevoir ſous un autre ciel la Communion ſous les deux Eſpeces : quatre cens mille ames s'expatrierent ainſi, & abandonnerent tous leurs biens pour détonner dans d'autres Temples les vieux Pſeaumes de Clément Marot : beaucoup enrichirent l'Angleterre & la Hollande de leur induſtrie : vingt mille François s'établirent dans les Etats de l'Electeur ; leur nombre répara en partie le dépeuplement cauſé par la guerre de trente ans : Frédéric Guillaume les reçut avec la compaſſion qu'on doit aux malheureux, & avec la généroſité d'un Prince qui encourage les Poſſeſſeurs d'Arts utiles à ſes Peuples : cette Colonie proſpéra toujours, & récompenſa ſon Bienfaiteur de ſa protection : l'Electorat de Brandebourg puiſa depuis dans ſon propre ſein

une infinité de marchandises, qu'auparavant il avoit été obligé d'acheter de l'Etranger.

FREDERIC Guillaume s'apperçut que sa piété le brouilleroit avec Louis XIV.; & comme on regardoit en France de mauvais œil l'asile qu'il avoit accordé aux Réfugiés, il contracta de nouvelles liaisons avec l'Empereur, & lui envoïa sous la conduite du Général Schöning, huit mille hommes pour
1686. s'en servir contre les Turcs en Hongrie. Ces troupes eurent grande part à la prise de Bude; elles acquirent une réputation distinguée à l'assaut général de cette Ville, où elles entrerent des premieres: l'Empereur leur refusa cependant après cette Campagne des quartiers en Silésie, & elles retournerent hiverner dans la Marche de Brandebourg: en récompense de ce service l'Empereur céda ensuite le Cercle de Swibus à l'Electeur, en forme de dédommagement de ses justes prétentions.

LE refuge des François à Berlin, & les secours que l'Electeur avoit accordés à l'Empereur, acheverent d'indisposer Louis XIV. contre lui, & il lui refusa de lui continuer le

le ſubſide annuel qu'il lui païoit depuis la Paix de Saint-Germain.

CEPENDANT Louis XIV. violoit ouvertement la Treve qu'il avoit conclue avec l'Empereur, ſous prétexte de remplir l'eſprit du Traité de Nimegue: il s'emparoit d'un grand nombre de places de la Flandre: il prit Treves & en fit raſer les ouvrages; & l'on travailloit à force à relever les Fortifications de Huningue: il ſoutenoit les prétentions de Charlotte Princeſſe Palatine, épouſe du Duc d'Orléans, ſur quelques Baillages du Palatinat, droits auſquels elle avoit renoncé par ſon contract de mariage: un Voiſin auſſi entreprenant donna enfin l'alarme à l'Allemagne; & les Cercles de Suabe, de Franconie & du Bas-Rhin firent une Alliance à Augsbourg, pour ſe garantir des entrepriſes continuelles que formoit l'ambition de ce Monarque.

TANT de ſujets de plaintes ne purent ex- 1687.
citer l'Empereur à s'en faire raiſon: la guerre des Turcs rendoit Léopold circonſpect, & le gouvernement foible d'Eſpagne ne ſortoit

point de ſa léthargie: nous verrons cependant dans la ſuite que l'Election du Prince de Furſtenberg, que le Chapitre de Cologne fit par les intrigues de la France, obligea enfin l'Empereur de rompre avec un Voiſin, dont les entrepriſes ne gardoient aucunes meſures, & qui ne connoiſſoit aucunes bornes à ſa puiſſance.

L'Electeur ne vit point le commencement de cette guerre: il accorda pour la ſeconde fois ſa protection à la Ville de Hambourg, que le Roi de Dannemarck aſſiégeoit en perſonne; ſes Envoïés, Paul Fuchs & Schmettau, firent conſentir Frédéric V. de lever ſon camp de devant cette Ville, & de rétablir toutes les choſes ſur le pied où elles étoient avant cette nouvelle entrepriſe. Environ dans ce tems le Duc de Weiſſenfels s'accorda avec l'Electeur, ſur les quatre Baillages démembrés du Duché de Magdebourg dont ce Duc étoit en poſſeſſion: l'Electeur acheta celui de Burg pour trente-quatre mille écus, & renonça aux prétentions qu'il avoit ſur ceux de Querfurt, Juterbock & Damme.

Le Nord fut sur le point d'être troublé inopinément par les différends que le Roi de Dannemarck eut avec le Duc de Gottorp touchant la Paix de Roschild, par laquelle le Roi de Suéde Charles Gustave avoit procuré à ce Duc l'entiere Souveraineté de ses Etats: les Danois en haine de cette Paix chasserent ce Prince du Sleswick, & déclarerent qu'ils étoient résolus de conserver la possession de ce Duché comme celle du Dannemarck même: l'Empereur Léopold voulut se mêler de ces différends, mais le Roi de Dannemarck ne consentit de s'en remettre de ses intérêts qu'entre les mains de l'Electeur de Brandebourg: on tint des Conférences à Hambourg & à Altena; Frédéric V. offrit au Duc de Gottorp de lui céder de certains Comtés, dont les produits égaleroient les revenus du Sleswick à l'exception de la Souveraineté; le Duc refusa ces offres: l'Electeur n'eut point la satisfaction de conclure l'accommodement, & la mort termina sa Régence glorieuse.

Frederic Guillaume avoit été attaqué 1688.

de la goute depuis longtems; cette maladie dégénéra par la ſuite en hydropiſie: il ſentit les progrès de ſon mal, & vit les approches de la mort avec une fermeté inébranlable: deux jours avant ſa fin il fit aſſembler ſon Conſeil; après avoir aſſiſté aux délibérations, & avoir décidé toutes les affaires avec un jugement ſain & une liberté d'eſprit entiere, il tint un diſcours à ſes Miniſtres, les remercia des fideles ſervices qu'ils lui avoient rendus, & les exhorta à ſervir ſon Fils avec ce même attachement: après quoi il s'adreſſa au Prince Electoral, lui expoſa les devoirs d'un bon Prince, & lui fit une courte analyſe de l'état où il laiſſoit ſes affaires; il lui recommanda affectueuſement de ſecourir le Prince d'Orange dans l'expédition qu'il méditoit ſur l'Angleterre; il inſiſta ſur-tout ſur l'amour & la conſervation des Peuples qu'il alloit gouverner, & les lui recommanda comme un bon Pere peut recommander ſes Enfans en mourant: il fit enſuite quelques actes de piété, & attendit tranquillement la mort: il expira le 28. d'A-

vril

vril 1688. avec cette indifférence héroïque dont il avoit donné tant de marques dans le cours fortuné de ses Victoires.

Il eut deux Femmes, Henriette d'Orange Mere de Frédéric III. qui lui succéda, & Dorothée de Holstein Mere des Marckgraves Philippe, Albert & Louis, & des Princesses Elisabeth Sophie & Marie Amélie.

Frederic Guillaume avoit toutes les qualités qui font les Grands Hommes, & la Providence lui fournit toutes les occasions pour les déploïer: il donna des marques de prudence dans un âge où la jeunesse n'en donne que de ses égaremens: il n'abusa jamais de ses vertus héroïques, & n'emploïa sa valeur qu'à défendre ses Etats & secourir ses Alliés: il étoit prévoïant & sage, ce qui le rendoit grand Politique: il étoit laborieux & humain, ce qui le rendoit bon Prince: insensible aux séductions dangereuses de l'amour, il n'eut de foiblesse que pour sa propre Epouse: s'il aimoit le vin & la société, c'étoit cependant sans s'abandonner à une débauche outrée: son tempérament vif & co- Portrait.

lere le rendoit ſujet aux emportemens ; mais s'il n'étoit pas maître du premier mouvement, il l'étoit toujours du ſecond ; & ſon cœur réparoit avec abondance les fautes, qu'un ſang trop facile à émouvoir lui faiſoit commettre : ſon ame étoit le ſiége de la vertu ; la proſpérité n'avoit pu l'enfler, ni les revers l'abattre : magnanime, débonnaire, généreux, humain, il ne démentit jamais ſon caractere ; il devint le Reſtaurateur & le Défenſeur de ſa Patrie, le Fondateur de la puiſſance du Brandebourg, l'Arbitre de ſes égaux, l'honneur de ſa Nation ; & pour le dire enfin en un mot, ſa vie fait ſon éloge.

Comparaiſon. DANS ce ſiécle trois hommes attirerent ſur eux l'attention de toute l'Europe ; Cromwel, qui uſurpa l'Angleterre & couvrit le parricide de ſon Roi d'une modération apparente & d'une Politique ſoutenue ; Louis XIV., qui fit trembler l'Europe devant ſa puiſſance, protégea tous les talens, & rendit ſa Nation reſpectable dans tout l'Univers ; Frédéric Guillaume, qui avec peu de moïens fit de grandes choſes, ſe tint lui ſeul lieu de

Mi-

Ministre & de Général, & rendit florissant un Etat qu'il avoit trouvé enséveli sous ses ruines. Le nom de GRAND n'est dû qu'à des caracteres héroïques & vertueux: Cromwel, dans sa profonde Politique, fut souillé des crimes de son ambition; ce seroit donc avilir la mémoire de Louis XIV. & de Frédéric Guillaume, que de mettre leur vie en opposition avec celle d'un Tyran heureux.

CES deux Princes étoient regardés, chacun dans sa sphere, comme les plus grands hommes de leur siécle: leur vie fournit des événemens dont la ressemblance est frappante, & d'autres dont les circonstances en éloignent les rapports: comparer ces Princes en fait de puissance, ce seroit mettre en parallele les foudres de Jupiter & les fleches de Philoctete: examiner leurs qualités personelles en faisant abstraction des dignités, c'est mettre en évidence que l'ame & les actions de l'Electeur n'étoient pas inférieures au génie & aux exploits du Monarque.

ILS avoient tous les deux la physionomie prévenante & heureuse, des traits marqués,

le nez aquilin, des yeux où ſe peignoient les ſentimens de leur ame, l'abord facile, l'air & le port majeſtueux. Louis XIV. étoit plus haut de taille; il avoit plus de douceur dans ſon maintien, & l'expreſſion plus laconique & plus nerveuſe: Frédéric Guillaume avoit contracté aux Univerſités de Hollande un air plus froid & une éloquence plus diffuſe. Leur origine eſt également ancienne: mais les Bourbons comptoient au nombre de leurs Aieux plus de Souverains que les Hohenzollern; ils étoient Rois d'une grande Monarchie, qui avoit eu longtems des Princes parmi leurs Vaſſaux: les autres étoient Electeurs d'un païs peu étendu, & alors dépendant en partie des Empereurs.

La jeuneſſe de ces Princes eut une deſtinée à peu près ſemblable: le Roi mineur, pourſuivi dans ſon Roïaume par la fronde & les Princes de ſon ſang, fut d'une montagne éloignée le ſpectateur de ce combat, que ſes Sujets rebelles livrerent à ſes troupes au Fauxbourg St. Antoine: le Prince Electoral, dont le Pere avoit été dépouillé de ſes Etats

par

par les Suédois, fugitif en Hollande, fit ſon apprentiſſage de la guerre ſous le Prince Frédéric Henri d'Orange, & ſe diſtingua aux Siéges du Fort de Schenk & de Bréda. Louis XIV., parvenu à la régence, ſoumit ſon Roïaume par le poids de l'autorité Roïale: Frédéric Guillaume, ſuccédant à ſon Pere dans un païs envahi, rentra en poſſeſſion de ſon héritage à force de Politique & de Négociations.

RICHELIEU Miniſtre de Louis XIII. étoit un génie du premier ordre; des meſures priſes de longue main, ſoutenues avec courage, jetterent les fondemens ſolides de grandeur, ſur lesquels Louis XIV. n'eut qu'à bâtir: Schwartzenberg Miniſtre de George Guillaume étoit un Traître, dont la mauvaiſe adminiſtration contribua beaucoup à plonger les Etats de Brandebourg dans l'abîme où les trouva Frédéric Guillaume lorſqu'il parvint à la régence. Le Monarque François eſt digne de louange, pour avoir ſuivi le chemin de la gloire que Richelieu lui avoit préparé: le Héros Allemand fit plus, il ſe fraïa le chemin ſeul.

Ces Princes commanderent tous deux leurs Armées: l'un aïant ſous lui les plus célebres Capitaines de l'Europe; ſe repoſant de ſes ſuccès ſur les Turennes, les Condés, les Luxembourgs; encourageant l'audace & les talens, & excitant le mérite par l'ardeur de lui plaire; il aimoit plus la gloire que la guerre; il faiſoit des Campagnes par grandeur; il aſſiégeoit des Villes, mais il évitoit les Batailles; il aſſiſta à cette Campagne fameuſe dans laquelle ſes Généraux enleverent toutes les places de Flandre aux Eſpagnols, à la belle expédition par laquelle Condé aſſujettit la Franche-comté en moins de trois ſemaines à la France; il encouragea ſes troupes par ſa préſence lorſqu'elles paſſerent le Rhin au fameux gué du Tolhuys, action que l'idolatrie des Courtiſans & l'enthouſiasme des Poëtes fit paſſer pour miraculeuſe. L'autre, n'aïant qu'à-peine des troupes & manquant de Généraux habiles, ſuppléa lui ſeul par ſon puiſſant génie aux ſecours qui lui manquoient; il formoit ſes projets & les exécutoit; s'il penſoit en Général; il combattoit en Soldat; & par rap-

rapport aux conjonctures où il se trouvoit, il regardoit la guerre comme sa profession. Au passage du Rhin j'oppose la Bataille de Warsovie, qui dura trois jours, & dans laquelle le Grand Electeur fut un des principaux instrumens de la victoire: à la Conquête de la Franche-comté j'oppose la surprise de Rathenaw & la Bataille de Fehrbellin, où notre Héros à la tête de cinq mille Cavaliers défit les Suédois & les chassa au-delà de ses frontieres; & si ce fait ne paroît pas assez merveilleux, j'y ajoûte l'expédition de Prusse, où son Armée vola sur une mer glacée, fit quarante milles en huit jours, & où le nom seul de ce grand Prince chassa (pour ainsi dire sans combattre) les Suédois de toute la Prusse.

Les actions du Monarque nous éblouissent par la magnificence qu'il y étale, par le nombre de troupes qui concourent à sa gloire, par la supériorité qu'il acquiert sur tous les autres Rois, & par l'importance des objets intéressans pour toute l'Europe. Celles du Héros sont d'autant plus admirables, que son cou-

courage & ſon génie y font tout; qu'avec peu de moïens il exécute les entrepriſes les plus difficiles, & que les reſſources de ſon eſprit ſe multiplient à meſure que les obſtacles augmentent.

Les proſpérités de Louis XIV. ne ſe ſoutinrent que pendant la vie des Colberts, des Louvois, & des grands Capitaines que la France avoit portés: la fortune de Frédéric Guillaume fut toujours égale, & l'accompagna tant qu'il fut à la tête de ſes propres Armées. Il paroît donc que la grandeur du premier étoit l'ouvrage de ſes Miniſtres & de ſes Généraux, & que l'Héroïsme du ſecond n'appartenoit qu'à lui-même.

Le Roi ajoûta par ſes Conquêtes la Flandre, la Franche-comté, l'Alſace, & en quelque façon l'Eſpagne à ſa Monarchie, en attirant ſur lui la jalouſie de tous les Princes de l'Europe: l'Electeur acquit par ſes Traités la Poméranie, le Magdebourg, le Halberſtadt & Minden qu'il incorpora au Brandebourg; & il ſe ſervit de l'envie qui déchiroit ſes Voiſins, de ſorte qu'ils devinrent les inſtrumens de ſa grandeur. Louis

LOUIS XIV. étoit l'Arbitre de l'Europe par fa puiffance, qui en impofoit aux plus grands Rois: Frédéric Guillaume devint l'Oracle de l'Allemagne par fa vertu, qui lui attira la confiance des plus grands Princes. Pendant que tant de Souverains portoient impatiemment le joug du defpotifme que le Roi de France leur impofoit, le Roi de Dannemarck & d'autres Princes foumettoient leurs différends au tribunal de l'Electeur & refpectoient fes jugemens équitables.

FRANÇOIS I. avoit effaïé vainement d'attirer les Beaux-Arts en France: Louis XIV. les y fixa; fa protection fut éclatante; le goût Attique & l'élégance Romaine renâquirent à Paris; Uranie eut un compas d'or entre fes mains; Calliope ne fe plaignit plus de la ftérilité de fes lauriers; & des Palais fomptueux fervirent d'afile aux Mufes. George Guillaume fit des efforts inutiles pour conferver l'Agriculture dans fon païs; la guerre de trente ans, comme un torrent ruineux, dévafta tout le Nord de l'Allemagne: Frédéric Guillaume repeupla fes Etats; il changea des marais en prai-

prairies, des déſerts en hameaux, des ruines en Villes ; & l'on vit des troupeaux nombreux dans des contrées, où il n'y avoit auparavant que des animaux féroces. Les Arts utiles ſont les aînés des Arts agréables ; il faut donc néceſſairement qu'ils les précédent.

Louis XIV. mérita l'immortalité pour avoir protégé les Arts : la mémoire de l'Electeur ſera chere à ſes derniers Neveux, parce qu'il ne déſeſpéra point de ſa Patrie. Les Sciences doivent des Statues à l'un, dont la protection libérale ſervit à éclairer le monde : l'humanité doit des Autels à l'autre, dont la magnanimité repeupla la terre.

Mais le Roi chaſſa les Réformés de ſon Roïaume, & l'Electeur les recueillit dans ſes Etats : ſur cet article le Prince ſuperſtitieux & dur eſt bien inférieur au Prince tolérant & charitable : la Politique & l'humanité s'accordent à donner ſur ce point une préférence entiere aux vertus de l'Electeur.

En fait de galanterie, de politeſſe, de généroſité, de magnificence, la ſomptuoſité Françoiſe l'emporte ſur la frugalité Alleman-

de :

de : Louis XIV. avoit autant d'avance ſur Fréderic Guillaume, que Lucullus en avoit ſur Mithridate.

L'UN donna des ſubſides en foulant ſes Peuples, l'autre les reçut en ſoulageant les ſiens. En France Samuel Bernard fit banqueroute pour ſauver le crédit de la Couronne : dans la Marche la Banque des Etats païa malgré l'irruption des Suédois, le pillage des Autrichiens & le fléau de la peſte.

TOUS deux firent des Traités & les rompirent, l'un par ambition, l'autre par néceſſité : les Princes puiſſans éludent l'eſclavage de leur parole par une volonté libre & indépendante : les Princes qui ont peu de forces manquent à leurs engagemens, parce qu'ils ſont ſouvent obligés de céder aux conjonctures.

LE Monarque ſe laiſſa gouverner vers la fin de ſon regne par ſa Maîtreſſe, & le Héros par ſon Epouſe : l'amour-propre du genre humain ſeroit trop humilié, ſi la fragilité de ces Demi-dieux ne nous apprenoit pas qu'ils ſont hommes comme nous.

ILS

Ils finirent tous deux en Grands Hommes comme ils avoient vécu, voïant les approches de la mort avec une fermeté inébranlable, quittant les plaiſirs, la fortune, la gloire & la vie avec une indifférence Stoïque, conduiſant d'une main ſûre le gouvernail de l'Etat juſqu'au moment de leur mort, tournant leurs dernieres penſées ſur leurs Peuples qu'ils recommanderent à leurs Succeſſeurs avec une tendreſſe paternelle, & aïant juſtifié par une vie pleine de gloire & de merveilles, le ſurnom de GRAND qu'ils reçurent de leurs contemporains, & que la poſtérité leur confirme d'une commune voix.

MÉMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE LA MAISON
DE
BRANDEBOURG,

Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée.

SECONDE PARTIE.

Chez JEAN NEAULME, Libraire
A BERLIN, ET A LA HAYE,
M. DCC. LI.
Avec Privilege de S. M. Prussienne.

FREDERIC III*.

PREMIER ROI DE PRUSSE.

FREDERIC III. nâquit à Konings-berg en Prusse, le 22. de Juillet 1657, de Louise Henriette d'Orange premiere Femme du Grand Electeur: il perdit de bonne-heure sa Mere, & l'Electrice Dorothée lui donna des chagrins violens dans sa jeunesse: elle trouva le moyen d'aigrir l'esprit de Frédéric Guillaume contre ce Fils du premier lit, qui étoit infirme, contrefait, & dont l'éducation avoit été assez négligée; l'aigreur du Pere alla jusqu'au point, qu'il auroit vu sans regret passer sa Succession à son second Fils le Prince Philippe.

ON osa soupçonner l'Electrice d'avoir tenté de se defaire par le poison de son Beau-fils; mais comme on n'en apporte aucune preu-

(*) En qualité d'Electeur.

preuve certaine, & que ce fait eſt avancé aſſez légérement, il ne doit point trouver place dans l'Hiſtoire: il ne faut pas ſouiller la mémoire des Grands par de telles imputations, ſans avoir en main la conviction de ces crimes.

Les faits juſtifient l'Electrice: Frédéric III. vécut: il épouſa en 1679. en premieres noces Eliſabeth Henriette Fille de Guillaume VI. Landgrave de Heſſe: il ſe remaria en 1684. après la mort de cette Princeſſe, avec Sophie Charlotte Fille du Duc de Hanovre Erneſt Auguſte, & Sœur de George qui depuis devint Roi d'Angleterre.

L'Electrice Dorothée en vouloit plutôt aux biens qu'à la vie de ce Prince: on aſſûre que le Grand Electeur s'étoit déterminé ſur ſes ſollicitations à faire un Teſtament, par lequel il partageoit toutes les acquiſitions qu'il avoit faites pendant ſon regne entre ſes Enfans du ſecond lit: le Parti Autrichien ſe ſervit habilement de ce Teſtament pour indiſpoſer le nouvel Electeur contre la France: l'Empereur s'engagea d'annuller cette diſpoſi-

tion

tion paternelle, à condition que Frédéric III. lui rendît le Cercle de Swibus: nous verrons dans la ſuite de cette Hiſtoire, comment cette convention s'exécuta.

L'Avenement de Frédéric III. à la ré- 1688.
gence fut l'époque d'une nouvelle guerre: Louis XIV. en fut l'auteur: il demandoit quelques Baillages du Palatinat, comme devant revenir à Madame d'Orléans: il ſe plaignoit de l'injure que les Princes Allemands lui avoient faite de ſe liguer à Augsbourg contre la France: il déclaroit que ſon honneur étoit engagé à ſoutenir l'Election que les Chanoines de Cologne avoient faite du Prince de Furſtenberg, à laquelle l'Empereur mettoit oppoſition.

Cette Déclaration de guerre fut ſoutenue par des Armées: le Maréchal de Duras prit Worms, Philipsbourg & Maïence: le Dauphin fit en perſonne les Siéges de Manheim & de Franckenthal: preſque tout le cours du Rhin paſſa en moins d'une Campagne ſous la domination Françoiſe.

L'Electeur, qui chargeoit la France de 1689.

tous les chagrins que ſa Belle mere lui avoit donnés à cauſe qu'elle avoit engagé Frédéric Guillaume par des raiſons d'intérêt dans le parti de Louis XIV., étoit rempli d'une haine aveugle pour tout ce qui étoit François: les partiſans de l'Empereur nourriſſoient ſoigneuſement ce Prince dans cette diſpoſition, dont il ne pouvoit réſulter pour eux que des avantages: ils la fomentoient encore en créant le fantôme de la Monarchie univerſelle de Louis XIV., avec lequel ils enſorceloient la moitié de l'Europe: l'Allemagne fut ſouvent émue par cette machine puérile, & plongée dans des guerres qui lui étoient tout à fait étrangeres: mais comme la trempe des meilleures armes vient enfin à s'émouſſer, ces argumens perdirent inſenſiblement la force de l'illuſion; & les Princes Allemands comprirent que s'il y avoit pour eux un deſpotisme à craindre, ce n'étoit pas celui de Louis XIV.

Dans ces tems-là le charme étoit encore dans ſa premiere force, & il opéra avec efficace ſur un eſprit préparé par ſes préjugés

à en recevoir favorablement l'impression. Frédéric III. se crut donc obligé de secourir l'Empereur: il envoïa le Général Schöning avec un corps considérable sur le Haut-Rhin: les Brandebourgeois s'emparerent de Rhinbergue: l'Electeur prit en personne le commandement de l'Armée, & il mit le siége devant Bonn: Maïence se rendit aux Alliés: les tronpes qui avoient pris cette Ville se joignirent à celles de l'Electeur, & empêcherent Boufflers de secourir Bonn: d'Asfeld, qui en étoit Gouverneur, rendit cette Ville par capitulation le 12. d'Octobre.

L'ELECTEUR fit encore la Gampagne suivante, & continua de fournir des secours considérables aux Alliés contre la France: le Prince d'Orange ne commanda point cette année l'Armée des Alliés en Flandre; son ambition l'occupoit ailleurs, comme nous l'allons dire, d'objets qui lui étoient plus personnels. 1690.

DEPUIS la mort de Cromwel, son Fils Richard plus Philosophe que Politique, aïant renoncé à la Puissance que le Protecteur lui avoit laissée par son usurpation, les Anglois

appellerent d'une commune voix Charles II. au Trône de ſon Pere: après ſa mort, Jacques II. lui ſuccéda: Guillaume Stadthouder de Hollande, qui avoit épouſé ſa Fille aînée nommée Marie, profita de l'indiſpoſition de la Nation Angloiſe contre ſon Roi, dont le crime principal étoit d'être Catholique: il s'étoit formé de longue main en Angleterre un parti conſidérable contre ſon Roi: ce parti éclata peu de tems après la mort du Grand Electeur: & ce fut alors que le Prince d'Orange entreprit de détrôner ſon Beau-pere, & ne voulut devoir qu'à ſes armes ce que ſes intrigues tardoient trop à lui procurer. Un Juif d'Amſterdam nommé Schwartzau lui prêta deux millions pour cette expédition, en lui diſant: „Si vous êtes heureux, „je ſai que vous me les rendrez; ſi vous êtes „malheureux, je conſens de les perdre."

GUILLAUME paſſa avec cette ſomme en Angleterre, détrôna le Roi Jacques, battit le parti des Oppoſans, & devint en quelque façon Souverain légitime de ces trois Roïaumes, par l'approbation du Peuple qui ſembla au-

autoriser son usurpation. Jacques, qui n'avoit pu se faire considerer sur le Trône ni regner sur une Nation dont il devoit respecter les Privileges, laissa échaper le Sceptre de ses mains; & poursuivi par ses propres Enfans qui lui avoient arraché la Couronne, il se réfugia en France, où sa dignité & ses malheurs ne purent le faire estimer.

Le nouveau Roi d'Angleterre prit le commandement de l'Armée des Alliés: il gouvernoit l'Europe par ses intrigues, en excitant la jalousie de tous les Princes contre la puissance de Louis XIV. qu'il haïssoit: le monde étoit armé & en guerre, pour lui conserver le despotisme avec lequel il gouvernoit les Provinces-unies, qu'il auroit perdues en tems de Paix: on l'appelloit le Roi de Hollande & le Stadthouder d'Angleterre: malheureux à la guerre où il fut presque toujours battu, fécond en ressources & vigilant à réparer ses pertes, c'étoit l'hydre de la fable qui se reproduisoit sans cesse: il étoit aussi respecté de ses Ennemis après ses défaites, que Louis XIV. l'étoit après ses victoires. 1691.

 Il

Il eut une entrevue avec l'Electeur au sujet des intérêts politiques du tems: les caracteres de ces Princes étoient trop différens, pour qu'il résultât quelque chose d'important de leurs délibérations: Guillaume étoit froid, simple dans ses mœurs & rempli de choses solides: Frédéric III. étoit impatient, préoccupé de sa grandeur, réglant ses moindres actions sur l'exact compas du cérémonial & sur les nuances des dignités: un fauteuil & une chaise à dos penserent brouiller ces Princes pour jamais: cependant quinze mille Brandebourgeois joignirent l'Armée de Flandre que le Roi Guillaume commandoit, & l'Electeur envoïa un autre secours considérable à l'Empereur contre les Infideles: ces troupes se distinguerent à la Bataille de Salanckemen, que le Prince Eugene gagna sur les Turcs.

1692. Le Roi Guillaume, ou moins heureux ou moins habile, perdit en Flandre les Batailles de Leusen & de Landen.

1693. Le Duc Ernest Auguste de Hanovre, Beaupere de Frédéric III. fournit de son côté à l'Em-

l'Empereur un corps de ſix mille hommes pour la guerre de Hongrie, & en récompenſe de ce ſecours il obtint la dignité Electorale: la création de ce neuvieme Electorat rencontra beaucoup d'oppoſitions dans l'Empire: il ne ſe trouva que les Electeurs de Brandebourg & de Saxe qui l'appuïerent; mais l'Empereur qui avoit beſoin de ſecours réels, ne crut pas les acheter trop cher en les païant par des titres frivoles.

Il ſembloit que cette époque favoriſât 1694.
l'ambition des Princes de l'Europe: à peu près dans le même tems que le Prince d'Orange mit la Couronne d'Angleterre ſur ſa tête, Erneſt Duc de Hanovre devint Electeur, Auguſte Electeur de Saxe ſe fraïoit le chemin au Trône de Pologne, & Frédéric III. rouloit déja dans ſa tête le projet de ſa Roïauté.

Comme c'eſt une des actions principales de la vie de ce Prince, que cet événement eſt des plus importans pour la Maiſon de Brandebourg, & qu'il ſert de nœud à la Politique de Frédéric III., il eſt néceſſaire que

nous exposions ici ce qui y donna lieu, par quels moïens on l'exécuta, & tous les détails qui influerent sur ce projet & sur cette négociation.

L'AMBITION de Frédéric III. se trouvoit resserrée, tant par son état que par ses possessions: sa foiblesse ne lui permettoit pas de s'aggrandir aux dépens de ses Voisins, aussi forts & aussi puissans que lui; il ne restoit de ressources à ce Prince que l'enflûre des titres pour suppléer à l'intrinseque de la puissance, & par ces raisons tous ses vœux se tournerent du côté de la Roïauté.

ON trouve dans les Archives un Mémoire raisonné, qu'on attribue au Pere Vota Jésuite; il roule sur le choix des titres de Roi des Vandales ou de Roi de Prusse, & sur les avantages que la Maison de Brandebourg retirera de sa Roïauté: on crut même que c'étoit ce Jésuite, qui avoit inspiré à Frédéric III. l'idée de cette nouvelle dignité: on s'abuse d'autant plus que sa Société ne pouvoit prendre aucun intérêt à l'aggrandissement d'un Prince Protestant: il est plus naturel de croi-

croire que l'élevation du Prince d'Orange & les espérances d'Auguste de Saxe avoient donné de la jalousie à Frédéric III. & excité en lui l'émulation de se placer sur un Trône à leur exemple : on se trompe toujours, si l'on cherche hors des passions & du cœur humain les principes des actions des hommes.

CE projet étoit si difficile dans son exécution, qu'il parut chimérique au Conseil de l'Electeur : ses Ministres Danckelmann & Fuchs se recrioient sur la frivolité de l'objet, sur les obstacles insurmontables qu'ils prévoïoient à le faire réussir, sur le peu d'utilité qu'on devoit s'en promettre, & sur la pesanteur du fardeau dont on se chargeoit par une dignité onéreuse à soutenir, qui dans le fond ne rapporteroit que de vains honneurs : mais toutes ces raisons ne purent rien sur l'esprit d'un Prince amoureux de ses idées, jaloux de ses Voisins, & avide de grandeur & de magnificence.

DANCKELMANN data sa disgrace de ce jour : il fut envoïé à Spandaw dans la suite du tems, pour avoir dit ses sentimens avec

hardieffe, & pour avoir montré la vérité avec trop peu d'adouciffement à une Cour corrompue par la flatterie, & contredit un Prince vain dans les projets de fa grandeur. Heureux font les Princes, dont les oreilles moins délicates aiment la vérité, lors même qu'elle eft prodiguée par des bouches indifcretes! mais c'eft un effort de vertu dont peu d'hommes font capables.

A la faveur de Danckelmann fuccéda un jeune Courtifan, qui n'avoit de mérite qu'une connoiffance parfaite des goûts de fon Maître; c'étoit le Baron de Colbe, depuis Comte de Wartenberg: fans avoir ces qualités brillantes qui enlevent les fuffrages, il poffédoit l'art de la Cour, qui eft celui de l'affiduïté, de la flatterie, & en un mot de la baffeffe: il entra aveuglément dans les vues de fon Maître, perfuadé que fervir fes paffions c'étoit affermir fa fortune particuliere.

Colbe n'étoit pas affez fimple pour ne pas s'appercevoir qu'il avoit befoin d'un guide habile dans fa nouvelle carriere: d'Ilgen Sécretaire dans le Bureau des Affaires étran-

trangeres gagna ſa confiance, & le dirigea avec tant de ſageſſe que Colbe fut déclaré premier Miniſtre, & qu'il fut mis à la tête du département des Affaires étrangeres.

FREDERIC III. n'étoit en effet flatté que par les dehors de la Roïauté, par le faſte de la repréſentation, & par un certain travers de l'amour-propre qui ſe plaît à faire ſentir aux autres leur infériorité: ce qui fut dans ſon origine l'ouvrage de la vanité, ſe trouva dans la ſuite un chef-d'œuvre de Politique: la Roïauté tira la Maiſon de Brandebourg de ce joug de ſervitude, où la Maiſon d'Autriche tenoit alors tous les Princes d'Allemagne: c'étoit une amorce que Frédéric III. jettoit à toute ſa Poſtérité, & par laquelle il ſembloit lui dire: „ Je vous ai acquis un titre, „ rendez vous en digne; j'ai jetté les fondemens de votre grandeur, c'eſt à vous d'a- „ chever l'ouvrage". Il emploïa toutes les reſſources de l'intrigue, & fit jouer tous les reſſorts de la Politique pour conduire ſon projet jusqu'à ſa maturité: c'étoit un préalable dans cette affaire, de s'aſſûrer des bonnes

diſpoſitions de l'Empereur; ſon approbation entraînoit les ſuffrages de tout le Corps Germanique: pour prévenir favorablement l'eſprit de ce Prince, l'Electeur lui remit le Cercle de Schwibus, & ſe contenta de l'expectative qu'on lui donna ſur la Principauté de Friſe & la Baronie de Limbourg, ſur leſquelles la Maiſon Electorale avoit d'ailleurs des droits inconteſtables: par les mêmes principes les troupes Brandebourgeoiſes ſervirent dans les Armées Impériales en Flandre, ſur le Rhin & en Hongrie: les intérêts de l'Electeur, qui n'avoit directement ni indirectement part à ces guerres, auroient été plutôt d'obſerver une exacte neutralité: quoique Frédéric III. eût préparé tous les moïens qui devoient mettre la dignité Roïale dans ſa Maiſon, il ne pouvoit pas pourſuivre ce deſſein en le bruſquant, & il falloit attendre que les conjonctures le favoriſaſſent: nous verrons dans la ſuite comment tous les événemens concoururent à lui en faciliter l'exécution.

PENDANT que l'Europe étoit déchirée par des

des guerres violentes, il accommoda à l'exemple de ſon Pere les Ducs de Mecklenbourg-Schwerin & de Strelitz, qui avoient entre eux des démêlés touchant la ſucceſſion.

Il fonda l'Univerſité de Halle & y attira d'habiles Profeſſeurs; & afin de faciliter le commerce que cette Ville fait de ſes Sels, il fit conſtruire de belles Ecluſes ſur la Salle, qui la rendirent plus navigable.

Berlin vit alors une Ambaſſade qui parut d'autant plus extraordinaire, qu'un nommé le Fort repréſentoit l'Ambaſſadeur Moſcovite, & qu'il avoit à ſa ſuite le Czar Pierre Aléxiewitz.

Ce jeune Prince s'étoit apperçu à force de génie, qu'il étoit un barbare & que ſa Nation étoit ſauvage; il ſortit alors pour la premiere fois de ſes Etats, aïant formé le noble projet de s'inſtruire, & de rapporter dans le ſein de ſa Patrie les lumieres de la raiſon & l'induſtrie qui lui manquoient: la Nature avoit fait de ce Prince un Grand Homme, mais un défaut total d'éducation l'avoit laiſſé ſauvage: de-là réſultoit ſans ceſſe dans ſa

con-

conduite un mêlange extraordinaire d'actions véritablement grandes & de ſingularités, de reparties ſpirituelles & de manieres groſſieres, de deſſein ſalutaires & de vengeances cruelles: il ſe plaignoit lui-même de ce que parvenant à policer ſa Nation, il ne pouvoit encore dompter ſa propre férocité: en morale c'étoit un phénomene biſarre, qui inſpiroit l'admiration & l'horreur: pour ſes Sujets c'étoit un orage, dont la foudre abattoit les arbres & les clochers, & dont la pluïe rendoit les contrées fécondes. De Berlin il ſe rendit en Hollande, & de-là en Angleterre.

L'Europe s'acheminoit dès lors à grands pas vers la Paix générale; les Alliés étoient rebutés du mauvais ſuccès de leurs armes; & Louis XIV. qui voïoit Charles II. Roi d'Eſpagne ſur ſon déclin & d'un tempérament à ne pas promettre une longue vie, ſe prêta facilement à la Paix: quoiqu'il rendît ſes Conquêtes preſque ſans reſtriction, il ſacrifia ces avantages paſſagers à des deſſeins plus durables; il avoit beſoin de la paix pour faire les préparatifs d'une guerre, dont l'ob-

jet

jet étoit de la derniere importance pour la Maiſon de Bourbon : la Paix fut conclue à Ryswick ; & l'Electeur, qui n'avoit concouru à cette guerre que par complaiſance, n'en retira non plus aucun avantage.

Dans le Nord Auguſte de Saxe obtint la Couronne de Pologne par une ſeconde Election, qui l'emporta ſur celle du Prince de Conti par les ſoins de Fléming ſon Miniſtre & ſon Général, par l'approche de ſes troupes, & par ſes libéralités réelles plus efficaces que les magnifiques promeſſes du Cardinal de Polignac : le nouveau Roi de Pologne s'étoit épuiſé par ſes dépenſes, ce qui l'obligea de vendre à Frédéric III. l'Advocatie de l'Abbaïe de Quedlinbourg & du Petersberg de Halle.

L'Electeur profita des troubles de la Pologne, & s'empara d'Elbing pour ſe rembourſer d'une ſomme que les Polonois lui devoient : on moïenna un accommodement, par lequel les Polonois lui engagerent une Couronne & des Bijoux Ruſſiens qui ſont encore conſervés à Koningsberg. Après quoi l'Elec-

l'Electeur fit évacuer la Ville, & conserva du consentement de la République la possession du territoire d'Elbing.

1700. L'EUROPE ne tarda pas à être agitée par des troubles nouveaux au commencement de ce siécle, à cause de la Succession de Charle II. Roi d'Espagne qui vint à mourir: la Maison de Bourbon & celle d'Autriche se la disputoient.

ON avoit essaïé de prévenir les guerres sanglantes ausquelles cette Succession devoit donner lieu.

LOUIS XIV. étoit convenu d'abord d'un Traité de partage avec les Puissances maritimes: Charles II. indigné de ce Traité, avoit institué par un Testament le jeune Prince Electoral de Baviere son Neveu héritier de tous ses Etats: mais toutes les espérances furent trompées, le Prince de Baviere mourut: on fit un second Traité de partage qui n'eut pas plus lieu que le premier; le destin de l'Europe étoit d'avoir la guerre.

L'EMPEREUR protestoit contre tout partage; il soutenoit l'indivisibilité de la Monarchie

chie Espagnole, & prétendoit qu'étant d'une même Maison divisée en deux Branches, elles avoient droit de succéder l'une à l'autre, celle d'Espagne à celle d'Autriche, & celle d'Autriche à celle d'Espagne: l'Empereur Léopold & Louis XIV. étoient au même degré: tous deux Petits-fils de Philippe III. tous deux avoient épousé des Filles de Philippe IV.: le droit d'aînesse étoit dans la Maison de Bourbon, & Louis XIV. fondoit principalement ses droits sur ce fameux Testament de Charles II. que le Cardinal Portocarrero & son Confesseur lui firent signer agonisant & d'une main tremblante: ce Testament changea la face de l'Europe.

Louis XIV. céda ses droits au second de ses Fils Philippe d'Anjou, espérant d'applanir par le choix de ce Prince éloigné du Trône de France, les difficultés & les obstacles que la jalousie de l'Europe pourroit porter à sa grandeur: Philippe passa en Espagne; il fut reconnu Roi par tous les Princes, à l'exception de l'Empereur Joseph.

Au commencement de cette guerre la Fran-

ce

ce étoit au comble de sa grandeur: elle se voïoit victorieuse de tous ses Ennemis: la Paix de Ryswick faisoit l'éloge de sa modération: Louis XIV. déploïoit dans l'Univers entier sa splendeur & sa magnificence: il étoit craint & respecté: la France étoit comme un Athlete préparé seul au combat, qui entroit dans une lice où il ne paroissoit encore aucun Adversaire: rien n'étoit épargné pour les préparatifs des armemens de mer & de terre également nombreux: dans ses plus violens efforts cette Monarchie entretint quatre cens mille Combattans: mais les grands Généraux étoient morts, & il se trouva avant que le mérire de Villars se fût fait connoître, que la France avoit huit cens mille bras mais point de tête: tant il est vrai de dire que la fortune des Etats ne dépend souvent que d'un seul homme!

La Maison d'Autriche étoit bien éloignée de se trouver dans une situation aussi heureuse: elle étoit presque épuisée par les guerres continuelles qu'elle avoit soutenues: son Gouvernement étoit dans la langueur & dans la foi-

foibleſſe: & cette Puiſſance jointe au Corps Germanique ne pouvoit rien ſans le ſecours des Hollandois & des Anglois: mais avec moins de reſſources & de troupes que la France, elle avoit à la tête de ſes Armées le Prince Eugene de Savoie.

Le Roi Guillaume, qui gouvernoit l'Angleterre & la Hollande, étoit dans l'engourdiſſement de la ſurpriſe en apprenant la mort de Charles II. & il reconnut le Duc d'Anjou Roi d'Eſpagne par une eſpece de précipitation: mais dès que la réflexion l'eut ramené à ſon flegme naturel, il ſe déclara pour la Maiſon d'Autriche, parce que la Nation Angloiſe le vouloit, & que ſon intérêt ſembloit le demander.

Le Nord étoit lui-même plongé dans la guerre que Charles XII. portoit en Dannemarck: la jeuneſſe de ce Prince avoit inſpiré à ſes Voiſins l'audace de l'attaquer, mais ils trouverent un Héros qui joignoit un courage impétueux à des vengeances implacables.

Frederic III. qui étoit en paix, prit part à la grande Alliance qui ſe formoit contre

tre Louis XIV. dont le Roi Guillaume étoit l'ame, & l'Archiduc d'Autriche le prétexte: il prit des ſubſides afin de ſoulager la prodigalité de ſa magnificence, & il crut que les ſecours qu'il fourniſſoit aux Alliés lui fraïeroient le chemin à la Roïauté: par un effet étonnant des contradictions auſquelles l'eſprit humain eſt ſujet, ce Prince qui avoit l'ame ſi fiere & ſi vaine, s'abaiſſoit à ſe mettre aux aumônes de Princes qu'il ne regardoit que comme ſes égaux: toutes les offres que lui fit la France, pour le détacher des Alliés, furent inutiles: ſes engagemens étoient pris, & il ſe trouvoit lié par des ſubſides, par ſon inclination & par ſes eſpérances.

Ce fut dans ces conjonctures que ſe négocia à Vienne le Traité de la Couronne, par lequel l'Empereur s'engagea de reconnoître Frédéric III. Roi de Pruſſe, moïennant qu'il lui fournît un ſecours de dix mille hommes à ſes dépens pendant le cours de toute cette guerre, qu'il entretînt une Compagnie de garniſon à Philipsbourg, qu'il fût toujours de concert avec l'Empereur dans toutes les

af-

affaires de l'Empire, que sa Roïauté n'altérât en rien les obligations de ses Etats d'Allemagne, qu'il renonçât au subside que la Maison d'Autriche lui devoit, & qu'il promît de donner sa voix pour l'Election des Enfans mâles de l'Empereur Joseph, „ à moins qu'il „ n'y eût des raisons graves & indispensables „ qui obligeassent les Electeurs d'élire un Em„ pereur d'une autre Maison".

Ce Traité fut signé & ratifié: Rome cria, & Warsovie se tut: l'Ordre Teutonique protesta contre cet Acte & osa revendiquer la Prusse: le Roi d'Angleterre, qui ne cherchoit que des Ennemis à la France, les achetoit à tout prix; il avoit besoin des secours de l'Electeur dans la grande Alliance, & il fut des premiers à le reconnoître: le Roi Auguste, qui affermissoit sa Couronne sur sa tête, y souscrivit: le Dannemarck, qui ne craignoit & n'envioit que la Suéde, s'y prêta facilement: Charles XII. qui soutenoit une guerre difficile, ne crut pas qu'il lui convînt de chicaner sur un titre pour augmenter le nombre de ses Ennemis; & l'Empire fut entraî-

traîné par l'Empereur comme on l'avoit prévu.

Ainsi ſe termina cette grande affaire, qui avoit trouvé de l'oppoſition dans le Conſeil de l'Electeur, dans les Cours étrangeres, chez les Amis comme chez les Ennemis, à laquelle il fallut une complication de circonſtances auſſi extraordinaires pour qu'elle pût réuſſir; qu'on avoit traitée de chimérique, & dont on prit bientôt une opinion différente: le Prince Eugene dit en l'apprenant; „ Que l'Empereur devroit faire pendre les „ Miniſtres qui lui avoient donné un Con„ ſeil auſſi perfide".

1701. Le Couronnement ſe fit l'année ſuivante: le Roi que nous appellerons déſormais Frédéric I. ſe rendit en Pruſſe; & dans la Cérémonie du Sacre on obſerva qu'il ſe mit lui-même la Couronne ſur la tête: il créa en mémoire de cet événement l'Ordre des Chevaliers de l'Aigle noir.

Le Public ne pouvoit cependant pas revenir de la prévention dans laquelle il étoit contre cette Roïauté: le bon-ſens du vulgaire

gaire désiroit une augmentation de puissance avec une augmentation de dignité: ceux qui n'étoient pas Peuple pensoient de même: il échapa à l'Electrice de dire à quelqu'une de ses Femmes, „ Qu'elle étoit au désespoir d'al- „ ler jouer en Prusse la Reine de théatre vis- „ à-vis de son Esope". Elle écrivit à Leibnitz: „ Ne croïez pas que je préfere ces „ Grandeurs & ces Couronnes dont on fait „ ici tant de cas, aux charmes des entre- „ tiens Philosophiques que nous avons eus à „ Charlottenbourg".

Aux pressantes sollicitations de cette Princesse, se forma à Berlin l'Académie Roïale des Sciences, dont Leibnitz fut le Chef: on persuada à Frédéric I. qu'il convenoit à sa Roïauté d'avoir une Académie, comme on fait accroire à un nouveau Noble qu'il est séant d'entretenir une meute: on se propose de parler en son lieu de cette Académie avec plus d'étendue.

Le Roi s'abandonna après son Couronnement au penchant qu'il avoit aux cérémonies & à la magnificence, sans plus y mettre de

 bor-

bornes: à fon retour de Pruffe il fit une entrée fuperbe à Berlin.

PENDANT le divertiffement de ces fêtes & de ces célébrités, on apprit que Charles XII., cet Alexandre du Nord qui auroit resfemblé en tout au Roi de Macédoine s'il eût eu fa fortune, venoit de remporter fur les Saxons auprès de Riga une victoire complette: le Roi de Dannemarck & le Czar avoient attaqué (comme on l'a dit) ce jeune Héros, l'un en Norwegue & l'autre en Livonie: Gharles XII. força dans fa Capitale le Monarque Danois à faire la Paix: de-là il paffa avec huit mille Suédois en Livonie, défit quatre-vingt mille Ruffes auprès de Narva, & battit trente mille Saxons au paffage de la Dwina.

LA fuite des Saxons les entraina vers les frontieres de la Pruffe: Frédéric I. en fut d'autant plus inquiet, que la plus grande partie de fes troupes fervoit dans les Armées Impériales, & que la guerre s'approchoit de fon nouveau Roïaume: Charles XII. promit cependant la Neutralité pour la Pruffe, en

con-

considération de l'intercession de l'Empereur, de l'Angleterre & de la Hollande.

Ces années étoient l'époque des triomphes du Roi de Suéde: il disposoit en Souverain de la Pologne: ses négociations étoient des Ordres, & ses batailles des Victoires: mais ces Victoires, toutes brillantes qu'elles étoient, consumoient les Vainqueurs, & obligeoient le Héros à renouveler souvent ses Armées: un transport de troupes Suédoises se rendit en Poméranie: Berlin en prit l'allarme: ces troupes n'en traverserent pas moins l'Electorat, & se rendirent en Pologne lieu de leur destination.

Le Roi leva huit mille hommes de nouvelles troupes: au lieu de les emploïer à la sûreté de ses Etats, il les envoïa en Flandre à l'Armée des Alliés; il se rendit lui-même au païs de Cleves, pour recueillir l'héritage de Guillaume d'Orange Roi d'Angleterre, au Trône duquel Anne seconde Fille du Roi Jacques succéda.

Les droits de Frédéric I. se fondoient sur le Testament de Frédéric Henri d'Orange,

qui avoit ſubſtitué ſes biens, au cas d'extinction des mâles, à ſa fille épouſe du Grand Electeur: le Roi Guillaume laiſſa un Teſtament tout contraire en faveur du Prince Friſon de Naſſau, dont les Etats-Généraux devoient être les exécuteurs: les biens de la ſucceſſion conſiſtoient dans la Principauté d'Orange, de Meurs, & dans différentes Seigneuries & Fonds de terre ſitués en Hollande & en Zélande.

FREDERIC I. menaçoit de retirer ſes troupes de la Flandre, ſi on ne lui rendoit juſtice: cette menace perſuada aux Hollandois que ſes droits étoient légitimes: on parvint cependant à régler les conditions d'un accord proviſionel, qui partageoit l'héritage en deux parties égales: un gros diamant fut d'abord remis à Frédéric I. & il conſentit à laiſſer ſes troupes en Flandre: Louis XIV. mit le Prince de Conti en poſſeſſion d'Orange, le Roi s'en trouva griévement offenſé: il augmenta ſon Armée, & prit même des troupes de Gotha & de Wolfenbuttel à ſon ſervice: il déclara peu après la guerre à

la

la France, à cause que l'Armée de Boufflers avoit commis quelques excès dans le païs de Cleves.

LOUIS XIV. ne s'apperçut pas qu'il eût un Ennemi de plus: & le nouveau Roi fit en cela beaucoup pour sa passion, mais rien pour ses intérêts: il manifestoit sa haine pour la France dans toutes les occasions: il obligea le Duc Antoine Ulric de Wolffenbuttel à renoncer aux engagemens qu'il avoit pris avec Louis XIV. après que les Ducs de Hanovre & de Zell eurent dissipé les troupes qu'il entretenoit au moïen des subsides François.

DANS ce tems l'Angleterre faisoit des efforts prodigieux pour la Maison d'Autriche: ses Flottes transporterent l'Archiduc Charles, qui depuis devint Empereur, dans le Roïaume d'Espagne, qu'une Armée Angloise devoit aider à lui conquérir: l'enthousiasme de l'Europe pour la Maison d'Autriche surpassoit tout ce qu'on en peut imaginer. 1702.

TANT que dura la Guerre de Succession, les troupes Prussiennes soutinrent avec éclat

la réputation qu'elles avoient acquiſe ſous le Grand Electeur: elles prirent Keyſerwerth près du Rhin, & dans cette Action de Höchſtedt où Villars ſurprit & battit Stirheim, le Prince d'Anhalt fit une belle retraite avec les huit mille Pruſſiens qu'il commandoit: je lui ai ouï dire que lorſqu'il s'apperçut de la confuſion & de la fuite des Autrichiens, il forma un quarré de ſes troupes, & traverſa une grande plaine en bon ordre juſqu'à un bois qu'il gagna vers la nuit, ſans que la Cavalerie Françoiſe oſât l'entamer.

Le ſuccès des troupes Pruſſiennes ſur le Rhin & leur bonne conduite en Suabe ne raſſûrerent pas Frédéric I. contre l'appréhenſion que lui donnoit le voiſinage des Suédois: rien ne leur réſiſtoit alors: le génie de Pierre I., la magnificence d'Auguſte, étoient impuiſſans contre la fortune de Charles XII.: ce Héros étoit à la fois plus valeureux que le Czar, & plus vigilant que le Roi de Pologne: Pierre préféroit la ruſe à l'audace; Auguſte, les plaiſirs aux travaux; & Charles, l'amour de la gloire à la poſſeſſion du Mon-

Monde entier : les Saxons étoient ſouvent ſurpris ou battus : les Moſcovites avoient appris à leurs dépens l'art de ſe retirer à propos ; ils ne faiſoient qu'une guerre d'incurſions : les Armées Suédoiſes étoient ſeules juſqu'alors aſſaillantes & victorieuſes : mais Charles XII., dont l'inflexible opiniâtreté ne molliſſoit jamais, ne ſavoit exécuter ſes projets que par la force : il vouloit aſſujettir les événemens comme il domptoit ſes Ennemis : le Czar & le Roi de Pologne ſuppléoient à cet enthouſiaſme de valeur par les intrigues du Cabinet : ils réveilloient la jalouſie de l'Europe, & ſuſcitoient l'envie contre le bonheur d'un jeune Prince ambitieux, implacable dans ſes haines, & qui ne ſavoit ſe venger des Rois ſes Ennemis qu'en les détrônant.

Ces intrigues n'empêcherent pas Frédéric I. qui n'avoit point de troupes à ſa diſpoſition, de conclure une Alliance défenſive avec Charles XII. qui avoit une Armée victorieuſe dans le voiſinage : Frédéric I. & Staniſlas reconnurent réciproquement leur Roïauté ; ce Traité ne dura qu'autant que la fortu-

ne de Charles XII. ne se démentit point.

1703. QUOIQUE cette Alliance dût rassûrer le Roi, il fournit toutes ses places de la Prusse de Garnisons suffisantes, & il envoïa de nouveaux secours à l'Armée alliée en Suabe.

1704. CE fut dans cette Province que les Prussiens eurent une part considérable au gain de la fameuse Bataille de Höchstedt: ils étoient à la droite sous les ordres du Prince d'Anhalt, & de ce Corps d'Armée que le Prince Eugene commandoit: à la premiere attaque la Cavalerie & l'Infanterie Impériale plierent devant les François & les Bavarois, mais les Prussiens soutinrent le choc & enfoncerent les Ennemis: le Prince Eugene vint se mettre à leur tête; piqué de la mauvaise manœuvre des Autrichiens, il dit qu'il vouloit combattre avec de braves gens, & non pas avec de troupes qui lâchoient le pied: c'est un fait connu que Milord Marlborough prit vingt-sept bataillons & quatre régimens de Dragons prisonniers dans le Village de Blenheim, & que le gain de cette Bataille fit perdre aux François la Baviere & la Suabe.

MI-

Milord Marlborough ſe rendit à Berlin après avoir terminé cette glorieuſe Campagne, pour diſpoſer Frédéric I. à l'envoi d'un Corps de ſes troupes en Italie: cet Anglois, qui avoit jugé des projets de Charles XII. en voïant une Carte géographique étendue ſur ſa table, pénétra facilement le caractere de Frédéric I. en jettant un regard ſur ſa Cour: il étoit rempli de ſoumiſſion & de ſoupleſſe devant ce Prince: il flattoit adroitement ſa vanité, & s'empreſſoit à lui préſenter l'aiguiere lorſqu'il ſe levoit de table: Frédéric ne put lui réſiſter, & il accorda aux flatteries du Courtiſan ce qu'il auroit peut-être refuſé au mérite du grand Capitaine & à l'habileté du profond Politique: le fruit de cette négociation fut, que le Prince d'Anhalt marcha en Italie à la tête de huit mille hommes.

La mort de la Reine Sophie Charlotte 1705. mit alors toute la Cour en deuil: c'étoit une Princeſſe d'un mérite diſtingué, qui joignoit tous les appas de ſon ſexe aux graces de l'eſprit & aux lumieres de la raiſon: elle avoit

voïagé dans sa jeunesse en Italie & en France sous la conduite de ses Parens : on la destinoit pour le Trône de France: Louis XIV. fut touché de sa beauté; mais des raisons de Politique firent échouer son mariage avec le Duc de Bourgogne: cette Princesse amena en Prusse l'esprit de la société, la vraïe politesse, & l'amour des Arts & des Sciences: elle fonda, comme on l'a dit plus haut, l'Académie Roïale: elle appella Leibnitz & beaucoup d'autres Savans à sa Cour: sa curiosité vouloit saisir les premiers principes des choses: Leibnitz, qu'elle pressoit un jour sur ce sujet, lui dit: „ Madame, il n y a pas „ moïen de vous contenter; vous voulez sa„ voir le pourquoi du pourquoi". Charlottenbourg étoit le rendez-vous des gens de goût; toutes sortes de divertissemens & de fêtes variées à l'infini rendoient ce séjour délicieux & cette Cour brillante.

Sophie Charlotte avoit l'ame forte: sa religion étoit épurée, son humeur douce, son esprit orné de la lecture de tous les bons livres François & Italiens: elle mourut à Hano-

novre dans le ſein de ſa famille : on voulut introduire un Miniſtre réformé dans ſon apartement : „ Laiſſez-moi mourir (lui dit-elle) „ ſans diſputer". Une Dame d'honneur qu'elle aimoit beaucoup fondoit en larmes : „ Ne „ me plaignez pas, (reprit-elle) car je vais à „ préſent ſatisfaire ma curioſité ſur les prin„ cipes des choſes que Leibnitz n'a jamais pu „ m'expliquer, ſur l'eſpace, ſur l'infini, ſur „ l'être & ſur le néant ; & je prépare au Roi „ mon Epoux le ſpectacle d'une pompe fu„ nebre, où il aura une nouvelle occaſion „ de déploïer ſa magnificence". Elle recommanda en mourant à l'Electeur ſon Frere les Savans qu'elle avoit protégés, & les Arts qu'elle avoit cultivés : Frédéric I. ſe conſola, par la cérémonie de ſes obſeques, de la perte d'une Epouſe qu'il n'auroit jamais pu aſſez regretter.

En Italie la guerre commençoit à devenir 1705.
plus vive : les Pruſſiens, que Milord Marlborough y avoit fait marcher, furent battus à Caſano avec le Prince Eugene, & à Calcinato lorſque le Général Revenklau, qui les

commandoit, y fut ſurpris par le Grand-Prieur de Vendôme.

1707. Le Prince Eugene pouvoit être battu, mais il ſavoit réparer ſes pertes en Grand-homme; & l'échec de Caſano fut bientôt oublié par le gain de la fameuſe Bataille de Turin, auquel les Pruſſiens eurent une part principale.

Quoique le Duc d'Orléans propoſât aux François de ſortir de leurs retranchemens, ſon avis ne fut point ſuivi; la Feuillade & Marſin avoient des ordres de la Cour qui portoient, à ce qu'on aſſûre, de ne point haſarder de bataille: celle de Höchſtedt avoit intimidé le Conſeil de Louis XIV.

Les François, qui auroient été du double ſupérieurs aux Alliés s'ils les avoient attaqués hors de leurs retranchemens, leur furent inférieurs partout, à cauſe que les quartiers différens qu'ils avoient à défendre étoient d'une étendue immenſe & de plus ſéparés par la Doire.

Les Pruſſiens, qui avoient l'aile gauche de l'Armée des Alliés, attaquerent la droite du retranchement François qui s'appuïoit à

la Doire : le Prince d'Anhalt étoit déjà au bord du fossé, & la résistance des Ennemis rallentissoit la vigueur de son attaque, lorsque trois Grenadiers se glisserent le long de la Doire, & tournerent le retranchement par un endroit où il n'étoit pas bien appuïé à cette riviere : tout d'un coup une voix s'entendit dans l'Armée Françoise, NOUS SOMMES COUPE'S. Elle abandonne son poste, prend la fuite ; & en même tems le Prince d'Anhalt escalade le retranchement, & gagne la Bataille : le Prince Eugene en fit un compliment au Roi : l'éloge de ses troupes devoit lui faire d'autant plus de plaisir, qu'il partoit d'un Prince qui devoit bien s'y connoître.

Frederic I. fit pendant cette guerre quelque acquisitions pacifiques : il acheta le Comté de Tecklenbourg en Westphalie du Comte de Solms-Braunsfels ; & Madame de Nemours, qui étoit en possession de la Principauté de Neufchâtel, venant de mourir, le Conseil d'Etat de Neufchâtel prit la Régence, & élut quelques-uns de ses Mem-

bres pour juger des prétentions que le Roi de Pruſſe formoit d'un côté, & tous les Parens de la Maiſon de Longueville d'un autre: la Principauté de Neufchâtel fut adjugée au Roi comme aïant les meilleurs droits en qualité d'héritier de la Maiſon d'Orange: Louis XIV. s'éleva contre cette ſentence; mais il avoit de ſi grands intérêts à diſcuter, qu'ils firent évanouir devant eux ces petits litiges; & la Souveraineté de Neufchâtel fut aſſûrée à la Maiſon Roïale par la Paix d'Utrecht.

Charles XII. étoit parvenu alors au plus haut période de ſes proſpérités: il avoit détrôné Auguſte de Pologne, & lui avoit preſcrit les loix d'une Paix dure à Alt Rannſtadt au milieu de la Saxe: le Roi vouloit diſpoſer le Roi de Suéde à quitter la Saxe; il lui envoïa ſon Grand-Maréchal Printz, pour le prier de ne point troubler la Paix de l'Allemagne par le ſéjour qu'il y faiſoit avec ſes troupes.

Charles XII. qui avoit d'ailleurs le deſſein de quitter les Etats d'un Prince qu'il a-

voit

voit mis aux abois, pour renouveller la même scene avec le Gzar à Moscou, trouva mauvais que Printz lui fît de pareilles propositions, & lui demanda ironiquement : Si les troupes Prussiennes étoient aussi bonnes que les Brandebourgeois. „ Oui, Sire, (lui „ répondit l'Envoïé) elles sont encore com„ posées de ces vieux Soldats qui se trouve„ rent à Fehrbellin".

Charles XII. obligea l'Empereur, en passant par la Silésie, de restituer cent vingt-cinq Eglises aux Protestans de ce Duché : le Pape en murmura, & n'épargna pas les protestations & les plaintes : Joseph lui répondit: „ Que si le Roi de Suéde lui eût proposé de „ se faire Luthérien lui-même, il ne savoit „ pas trop ce qui en seroit arrivé".

Ces mêmes Suédois, qui faisoient alors la terreur du Nord, rétablirent avec les Prussiens & les Hanovriens le calme dans la Ville de Hambourg, qu'une sédition populaire avoit troublé : Fréderic I. y envoïa quatre mille hommes pour soutenir les prérogatives des Echevins & des Syndics : il eut quelques dé-

démêlés avec ceux de Cologne, à caufe que la populace de cette Ville avoit enfoncé les portes du Réfident Pruffien, qui tenoit une Chapelle Réformée dans fa Maifon : le Roi fit arrêter des marchandifes des Négocians de cette Ville, qui defcendoient le Rhin & paffoient par Wefel; & il menaça d'interdire le Culte Catholique dans fes Etats, comme il en avoit ufé lorfque l'Electeur Palatin avoit perfécuté les Proteftans du Palatinat : la crainte de ces reprefailles fit rentrer la Ville de Cologne dans fon devoir, & lui apprit que la tolérance eft une vertu dont il eft quelquefois dangereux de s'écarter.

La Cour de Frédéric I. étoit alors pleine d'intrigues : l'efprit de ce Prince étoit flottant entre les cabales de fes Favoris, comme une mer agitée par des vents différens : ceux qui l'approchoient de plus près n'avoient que peu de génie ; leurs artifices étoient groffiers, & leur manege peu adroit : tous fe haïffoient & brûloient en fecret du défir de fe fupplanter : s'ils s'accordoient, ce n'étoit que fur une égale difpofition de s'en-

richir

richir aux dépens de leur Maître: le Prince Roïal avoit peine à cacher le mécontentement qu'il avoit de leur conduite.

LES marques de ſa mauvaiſe volonté leur ſuggérerent le deſſein d'affermir leur crédit par un nouvel appui: ils perſuaderent au Roi de paſſer à ſes troiſiemes noces, quoiqu'il fût infirme, qu'il ne vécût que par l'art des Médecins, & qu'il chicanât par un reſte de tempérament un ſouffle de vie qu'il alloit perdre: le Maréchal de Biberſtein ſe chargea de cette intrigue: il repréſenta au Roi, que le Prince Roïal n'auroit point d'enfans de ſon Epouſe fille de l'Electeur George de Hanovre, quoiqu'alors même elle fût enceinte; que le bonheur de ſes Peuples demandoit qu'il ſongeât ſérieuſement à affermir ſa Succeſſion; qu'il étoit encore vigoureux, & qu'après ce mariage il ſeroit ſûr de voir paſſer à ſes Deſcendans cette Couronne qui lui avoit coûté tant de peine à acquérir: ce même diſcours répété par différentes perſonnes, perſuada ce bon Prince qu'il étoit l'homme le plus vigoureux de ſes Etats: les Médecins acheverent

rent de le déterminer au mariage, en l'assûrant que son tempérament souffroit du célibat: on lui choisit une Princesse de Mecklenbourg Schwerin nommée Sophie Louise, dont l'âge, les inclinations, la façon de penser, ne s'accordoient point avec les siennes: il n'eut d'agrément de cette union que la cérémonie des noces, qui fut célébrée avec un faste Asiatique; le reste du mariage ne fut que malheureux.

1709. LA fortune se lassa enfin de protéger les caprices de Charles XII: il avoit joui de neuf années de succès: les neuf dernieres de sa vie ne furent qu'un enchaînement de revers: il venoit de rentrer victorieux en Pologne avec une Armée nombreuse, chargée de trésors, & des dépouilles des Saxons.

LEIPZIG fut la Capoue des Suédois: soit que les délices de la Saxe eûssent amolli ces Vainqueurs, soit que la prospérité enflât l'audace de ce Prince & le poussât au-delà de son but, il n'eut plus que des malheurs affreux à essuïer: il vouloit disposer de la Russie comme de la Pologne, & détrôner le

le Czar comme il avoit détrôné Auguſte.

DANS ce deſſein il s'avança vers les frontieres de la Moſcovie, où deux chemins le conduiſoient: l'un par la Livonie où tous les ſecours de la Suéde étoient à portée de le joindre par mer, par lequel il auroit pu s'avancer juſqu'à la nouvelle Ville que le Czar fondoit alors ſur les bords de la Baltique, & détruire pour jamais le lien qui devoit joindre la Ruſſie avec l'Europe: l'autre chemin traverſoit l'Ukraine, & conduiſoit à Moſcou par des Déſerts impraticables. Charles XII. ſe détermina pour ce dernier, ou parce qu'il avoit ouï dire qu'on ne vaincroit jamais les Romains que dans Rome, ou que la difficulté de l'entrepriſe irritât ſon courage, ou parce qu'il comptoit ſur Mazeppa Prince des Coſaques, qui lui avoit promis de fournir ſon Armée de vivres, & de le joindre avec un nombre conſidérable des ſiens: le Czar fut averti des intrigues de ce Coſaque; il diſſipa les troupes que Mazeppa aſſembloit, & s'empara de ſes Magaſins: de ſorte que, lorſque le Roi de Suéde arriva

dans

dans l'Ukraine, il ne trouva que des Déserts affreux au lieu d'un païs abondant en subsistances, & un Prince fugitif qui venoit chercher un asile dans son camp, au lieu d'un Allié puissant qui lui amenoit des secours.

Ces contre-tems ne rebuterent point Charles XII: il assiégea Pultawa, comme s'il n'eût manqué de rien: lui, qui avoit été invulnérable jusqu'alors, fut blessé à la jambe en s'amusant à reconnoître cette bicoque de trop près: son Général Löwenhaupt, qui lui amenoit des vivres, des munitions & un secours de treize mille hommes, fut battu par le Czar à trois reprises, & obligé dans cette nécessité de brûler les convois qu'il conduisoit: il n'arriva au camp du Roi qu'avec trois mille hommes de troupes, exténués de fatigues, & qui augmenterent dans le camp la disette qui y regnoit.

Le Czar s'approcha bientôt de Pultawa; & dans cette plaine se donna cette Bataille si célebre entre les deux hommes les plus singuliers de leur siécle.

Charles XII., qui jusqu'alors comme l'Ar-

l'Arbitre des deſtins n'avoit rien trouvé qui arrêtât ſes volontés, fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un Prince bleſſé & porté ſur des brancards: Pierre Alexiéwitz, qui n'avoit été que Légiſlateur juſqu'alors, aſſiſté de Menzikow, marqua dans cette journée qu'il poſſédoit les parties d'un grand Capitaine, & que ſes Ennemis lui avoient appris à vaincre: tout étoit fatal aux Suédois; la bleſſure de leur Roi qui l'empêchoit d'agir, la miſere qui leur ôtoit les forces pour combattre, un corps détaché qui s'égara le jour de cette Bataille déciſive, le nombre de leurs Ennemis, & le tems qu'ils avoient eu d'élever des Redoutes & de diſpoſer avantageuſement leurs troupes: enfin les Suédois furent battus, & perdirent par un inſtant déciſif & malheureux le fruit de neuf années de travaux & de tant de prodiges de valeur: Charles XII. fut réduit à chercher un aſile chez les Turcs: ſes haines implacables le ſuivirent à Bender, d'où il eſſaïa vainement par ſes intrigues de ſoulever la Porte contre les Moſcovites: il devint ainſi la victime de ſon inflexibilité d'eſ-

d'esprit, qu'on auroit appellée opiniâtreté s'il n'eût pas été un Héros: après cette défaite l'Armée Suédoise mit bas les armes devant le Czar aux bords du Borysthene, comme l'Armée Moscovite l'avoit fait devant Charles XII. aux rives de la Baltique après la Bataille de Narva.

Auguste, qui vit son Antagoniste renversé, se crut dégagé de sa paroie & du Traité d'Alt-Randstadt; il s'aboucha à Berlin avec le Roi de Dannemarck & Frédéric I: ensuite de quoi Auguste rentra avec une Armée en Pologne, & le Roi de Dannemarck attaqua les Suédois en Scanie: Frédéric I., que ces Puissances ne purent ébranler, demeura neutre.

En Pologne tous les Partisans des Suédois se tournerent du côté des Saxons: Stanislas étoit auprès de l'Armée Suédoise, que Crassaw commandoit: ce Général, se trouvant resserré par les Moscovites & les Saxons, traversa la Nouvelle Marche & se rendit à Stettin, sans qu'il en pût demander la permission à Frédéric I. qui voïoit avec déplaisir ces passages & ces Armées nombreuses dans son voisinage.

Le

Le Roi fit un voïage à Koningsberg, où il obtint du Czar qui s'y étoit rendu, qu'il rétabliroit le jeune Duc de Courlande neveu de Frédéric I. dans ses Etats, à condition qu'il épouseroit la Niece de Pierre Alexiéwitz.

Ce Prince ne recevoit que de bonnes nouvelles de ses troupes : elles ne se distinguerent pas moins en Flandre qu'en Italie : elles firent des merveilles sous le commandement du Comte de Lothum, tant à la Bataille d'Oudenarde qu'au Siége de Lille.

Les François, découragés par le mauvais succès de leurs armes & par la perte de trois grandes Batailles rangées, faisoient à la Haie des propositions de Paix : mais la fermentation des esprits étoit encore trop grande, & les espérances des deux partis & leurs prétentions trop outrées pour qu'on pût parvenir à s'accorder. Si les hommes étoient capables de raison, feroient-ils des guerres si longues, si acharnées & si onéreuses, pour en revenir tôt ou tard à des conditions de Paix, qui ne leur paroissent intolérables que dans les momens

mens où la paſſion les gouverne, où dans leſquels la fortune les favoriſe?

Les Alliés ouvrirent la Campagne par la priſe de Tournai & la Bataille de Malplaquet, où le Prince Roïal ſe trouva en perſonne: le Comte de Finck eut beaucoup de part à cette victoire; il fut le premier qui força le retranchement François avec les Pruſſiens; il forma ſes troupes ſur le parapet; & de-là il ſoutint la Cavalerie Impériale, que les François repouſſerent par deux repriſes, juſqu'à ce qu'un plus grand nombre de troupes ſe joignant aux ſiennes vinrent mettre le dernier ſceau à cette victoire.

1710. En Poméranie les Suédois faiſoient appréhender par leurs démonſtrations qu'ils eûſſent deſſein de pénétrer en Saxe: le Roi craignit que la guerre ne ſe portât enfin dans ſes propres Etats; & dans l'intention d'aſſoupir les troubles du Nord, il prit toutes les meſures qui pouvoient les augmenter: il propoſa l'entretien d'une Armée de neutralité, mais cette Armée ne s'aſſembla jamais: Craſſaw conſentit à une ſuſpenſion d'armes: Charles XII.

qui

qui l'apprit, protesta du fond de la Bessarabie contre toute neutralité: ce Traité ébauché fut rompu, & il eut le sort de tous ces Actes publics que la nécessité & l'impuissance font faire dans un tems, & que la force sécondée de conjonctures favorables rompt dans un autre.

DU côté du Sud la France renoua les négociations de la Paix à Gertrudenberg, & dès les premieres Conférences elle s'engagea à reconnoître la Roïauté de Prusse & la Souveraineté de Neufchâtel: l'ouvrage de la Paix avorta encore, & les Prussiens furent emploïés dans cette Campagne sous le Prince d'Anhalt aux Siéges d'Aire & de Douai qu'ils prirent: le Roi déclara alors qu'il ne rendroit pas la Ville de Gueldre où il avoit Garnison, que les Espagnols ne lui païâssent les subsides qu'ils lui devoient: & il conserva la possession de cette Ville par la Paix.

DANS ce tems mourut le Duc de Courlande neveu du Roi: les Moscovites s'emparerent de nouveau de la Courlande: ils prirent Elbing; mais comme le Roi avoit des

droits ſur cette Ville, un Bataillon Pruſſien y fut mis en Garniſon.

Le paſſage & le voiſinage de tant d'Armées avoit porté la contagion en Pruſſe: la diſette, qui commençoit à s'y faire ſentir vivement, augmenta la violence & le venin de la Peſte: le Roi, auquel on cachoit une partie du mal, abandonna ces Peuples à leur infortune; & tandis que ſes revenus & ſes ſubſides ne ſuffiſoient pas même à la magnificence de ſa dépenſe, il vit périr malheureuſement plus de deux cens mille ames qu'il auroit pu ſauver par quelques libéralités.

Le Prince Roïal, révolté de la dureté que ſon Pere marquoit aux Pruſſiens, parla fortement aux (*) Comtes de Wartenberg & de Wittgenſtein, afin de procurer des ſecours & des vivres à ces Peuples, qui périſſoient autant par la miſere que par la contagion: il trouva ces Miniſtres inflexibles: ils lui refuſerent ſéchement d'acheter pour dix mille écus de bled, dont on auroit au moins pu ſoulager les Habitans de Koningsberg: vivement

(*) Directeurs des Finances.

ment piqué de ce refus, ce Prince résolut de perdre ces Ministres iniques: il fit jouer toutes sortes de ressorts pour les éloigner: la Fortune a ses revers, la Cour a ses orages: le parti des Kamke, envieux de la faveur de Wartenberg, fut charmé d'emploïer le prétexte du bien public pour servir aux vues de son ambition: un jeune Courtisan de cette famille, qui jouoit souvent aux échecs avec le Roi, trouva le moïen de lui faire tant d'insinuations contre ces Ministres & de lui répéter si souvent la même chose, que Wittgenstein fut envoïé à la Forteresse de Spandaw, & Wartenberg exilé: le Roi se sépara du Grand Chambellan qu'il chérissoit, en fondant en larmes: Wartenberg se retira dans le Palatinat avec une pension de vingt mille écus, & il y mourut peu après sa disgrace.

DANS le Nord Charles XII. avoit refusé la Neutralité, comme nous venons de le dire: le Czar, les Rois de Pologne & de Dannemarck se servirent de ce prétexte pour l'attaquer en Poméranie: Frédéric I. refusa constamment d'entrer dans cette Ligue: il ne 1711.

vouloit point expoſer ſes Etats aux incurſions, aux ravages & aux haſards de la guerre; & il eſpéra même de gagner par ſa Neutralité aux diſſenſions de ſes Voiſins.

Le commencement des opérations ne leur fut pas favorable: les Danois leverent le ſiége de Wismar, & Auguſte leva ceux de Stralſund & de Stettin.

Pendant que l'Europe étoit travallée par ces convulſions; que l'eſpérance, l'intérêt & l'ambition ſouffloient la diſcorde dans les cœurs des deux partis; mourut l'Empereur Joſeph: l'Empire élut à ſa place l'Archiduc Charles, qui étoit alors bloqué dans Barcelone, après avoir été couronné & chaſſé enſuite de Madrid après la perte de la Bataille d'Almanza.

La mort de Joſeph applanit le chemin à la Paix générale: les Anglois, qui commençoient à ſe laſſer de tant de dépenſes, ouvroient les yeux ſur l'objet de cette guerre, à meſure que les nuages de leur enthouſiaſme vinrent à ſe diſſiper: ils ſe convainquirent que la Maiſon d'Autriche ſeroit aſſez puiſſante

ſante en conſervant ſes Païs héréditaires, le Roïaume de Naples, le Milanès & la Flandre; & ils ſe diſpoſerent à tenir des Conférences à Utrecht, dans le deſſein de faire la Paix.

Le Roi, qui déſiroit de terminer les démêlés de la Succeſſion d'Orange par un Traïté définitif, ſe rendit dans le Païs de Cleves pour régler cette affaire avec le Prince de Friſe; mais ce malheureux Prince ſe noïa au paſſage du Moerdick en voulant ſe rendre à la Haie: en revanche Frédéric I. fit une autre acquiſition par l'extinction des Comtes de Mansfeldt; ce Païs fut mis en ſéqueſtre entre les mains du Roi de Pruſſe & de l'Electeur de Saxe; la Régence Pruſſienne ſe tint à Mansfeldt, & la Saxone à Eisleben.

Cependant tout s'acheminoit inſenſiblement à la Paix, les Conférences continuoient à Utrecht: Les Comtes de Döhnhoff, de Metternich & de Biberſtein s'y rendirent en qualité de Plénipotentiaires du Roi. 1712.

Pendant qu'on tenoit ces Conférences, il arriva en Angleterre une Révolution dont

l'Europe accuſa le Maréchal de Tallard, qui avoit été Priſonnier à Londres: ſoit que ce Maréchal ou que ce qu'on appelle le haſard en fuſſent la cauſe, le parti de Milord Marlborough fut culbuté; ceux de la Nation qui déſiroient la Paix l'emporterent; le Duc d'Ormond eut le commandement des troupes Angloiſes en Flandre, & il ſe ſépara des Alliés au commencement de la Campagne: le Prince Eugene, quoiqu'affoibli par la défection des Anglois, continua l'offenſive; le Prince d'Anhalt & les Pruſſiens furent chargés du Siége de Landrecies: mais Villars marcha à Denain, fondit ſur le Camp que Milord Albemarle y commandoit, & le battit avant que le Prince Eugene pût le ſecourir: cette victoire remit au pouvoir des François Marchiennes, le Quênoi, Douai & Bouchain.

Les Alliés ſuivirent l'exemple des Anglois, & ſongerent ſérieuſement à la Paix: l'Empereur étoit le ſeul qui voulût continuer la guerre, ſoit que la lenteur de ſon Conſeil n'eût pas le tems de ſe décider, ou que ce Prince ſe crût aſſez fort pour réſiſter ſeul

à

à Louis XIV. : ſa condition n'en devint que plus mauvaiſe.

LE Roi fit alors ſurprendre la Garniſon Hollandoiſe qui étoit à Meurs, & maintint par la poſſeſſion les droits qu'il avoit ſur cette place.

MAIS les ſentimens pacifiques du Sud n'influerent point ſur le Nord : le Roi de Dannemarck entra dans le Duché de Bremen & prit Stade : le Czar & le Roi de Pologne tenterent une Deſcente dans l'Ile du Rügen, que les bonnes meſures des Suédois firent manquer : les Alliés ne furent pas plus heureux au Siége de Stralſund, qu'ils furent obligés de lever : Steinbock venoit de remporter une victoire ſur les Saxons & ſur les Danois à Gadebuſch dans le Mecklenbourg ; & un renfort de dix mille Suédois étant arrivé en Poméranie, tout le païs fut délivré d'Ennemis : les Danois, obligés d'abandonner Roſtock, remirent cette Ville aux troupes du Roi comme Directeur du Cercle de la Baſſe Saxe, mais les Suédois en délogerent les Pruſſiens : la Neutralité du Roi n'en ſouffrit au-

cune atteinte, & il continua de négocier, afin de porter les efprits à quelque conciliation, & pour conjurer les orages qui s'affembloient autour de fes Etats.

1713. Au commencement de 1713. Frédéric I. mourut d'une maladie lente, qui avoit depuis longtems miné fes jours: il ne vit point la confommation de la Paix, ni le rétabliffement du repos dans fon voifinage.

Il eut trois Femmes: la premiere fut une Princeffe de Heffe, dont il eut une Fille, mariée au Prince héréditaire de Heffe à préfent Roi de Suéde: Sophie Charlotte de Hannovre mit au monde Frédéric Guillaume qui lui fuccéda; & il répudia la troifieme, qui étoit une Princeffe de Mecklenbourg, à caufe de fa démence.

Caractere. Nous venons de voir tous les événemens de la vie de Frédéric I.: il ne nous refte qu'à jetter rapidement quelques regards fur fa perfonne & fur fon caractere: il étoit petit & contrefait; avec un air de fierté il avoit une phyfionomie commune: fon ame étoit comme les miroirs qui réfléchiffent tous

tous les objets qui ſe préſentent: flexible à toutes les impreſſions qu'on lui donnoit, ceux qui avoient gagné un certain aſcendant ſur lui, ſavoient animer ou calmer ſon eſprit, emporté par caprice, doux par nonchalance: il confondoit les choſes vaines avec la véritable grandeur, plus attaché à l'éclat qui éblouit, qu'à l'utile qui n'eſt que ſolide: il ſacrifia trente mille hommes de ſes Sujets dans les différentes guerres de l'Empereur & des Alliés, afin de ſe procurer la Roïauté; & il ne déſiroit cette dignité avec tant d'empreſſement, qu'afin de contenter ſon goût pour le cérémonial, & de juſtifier par des prétextes ſpécieux ſes faſtueuſes diſſipations.

Il étoit magnifique & généreux: mais à quel prix n'acheta-t-il pas le plaiſir de contenter ſes paſſions? Il trafiquoit du ſang de ſes Peuples avec les Anglois & les Hollandois, comme ces Tartares vagabonds qui vendent leurs troupeaux aux Bouchers de la Podolie pour les égorger: lorſqu'il vint en Hollande pour recueillir la Succeſſion du Roi

Guillaume, il fut ſur le point de retirer ſes troupes de Flandre : on lui remit un gros brillant de cette Succeſſion; & les quinze mille hommes ſe firent tuer au ſervice des Alliés.

Les préjugés du Vulgaire ſemblent favoriſer la magnificence des Princes; mais autre eſt la libéralité d'un particulier, & autre eſt celle d'un Souverain : un Prince eſt le premier Serviteur & le premier Magiſtrat de l'Etat; il lui doit compte de l'uſage qu'il fait des impôts; il les léve, afin de pouvoir défendre l'Etat par le moïen des troupes qu'il entretient, afin de ſoutenir la dignité dont il eſt revétu, de récompenſer les ſervices & le mérite, d'établir en quelque ſorte un équilibre entre les riches & les obérés, de ſoulager les malheureux en tout genre & de toute eſpece, afin de mettre de la magnificence en tout ce qui intéreſſe le corps de l'Etat en général : ſi le Souverain a l'eſprit éclairé & le cœur droit, il dirigera toutes ſes dépenſes à l'utilité du Public & au plus grand avantage de ſes Peuples.

La magnificence qu'aimoit Frédéric I. n'étoit pas de ce genre; c'étoit plutôt la diſſipation d'un Prince vain & prodigue : ſa Cour étoit une des plus ſuperbes de l'Europe: ſes Ambaſſades étoient auſſi magnifiques que celles des Portugais: il fouloit les pauvres afin d'engraiſſer les riches : ſes Favoris recevoient de fortes penſions, tandis que ſes Peuples étoient dans la miſere: ſes bâtimens étoient ſomptueux, ſes fêtes ſuperbes: ſes écuries & ſes offices tenoient plutôt du faſte Aſiatique, que de la dignité Européenne.

Ses libéralités paroiſſoient plutôt l'effet du haſard, que celui d'un choix judicieux: ſes Domeſtiques faiſoient leur fortune, lorſqu'ils avoient ſouffert des premieres ſaillies de ſon emportement: il donna un Fief de quarante mille écus à un Chaſſeur qui lui fit tirer un cerf de haute ramure: la biſarrerie de ſa dépenſe ne frappe jamais plus vivement, que lorsqu'on en compare la totalité avec celle de ſes revenus, & qu'on ne fait de toute ſa vie qu'un ſeul tableau: on eſt alors étonné

de voir des parties d'un corps gigantesque à côté de membres desséchés qui périssent : ce Prince voulut engager ses Domaines de la Principauté de Halberstadt aux Hollandois, afin d'acheter le fameux Pit, brillant dont Louis XV. fit l'acquisition du tems de la Régence ; & il vendoit vingt mille hommes aux Alliés, pour avoir le nom d'en entretenir trente mille.

Sa Cour étoit comme une grande riviere, qui absorbe l'eau de tous les petits ruisseaux : ses Favoris regorgeoient de ses libéralités ; & ses profusions coûtoient chaque jour des sommes immenses, tandis que la Prusse & la Lithuanie étoient abandonnées à la famine & à la contagion, sans que ce Monarque généreux daignât les secourir : un Prince avare est pour ses Peuples comme un Médecin qui laisse étouffer un malade dans son sang ; le prodigue est comme celui qui le tue à force de le saigner.

Frederic I. n'eut jamais d'inclinations constantes, soit qu'il se repentît de son mauvais choix, soit qu'il n'eût point d'indulgence

gence pour les foibleſſes humaines: depuis le Baron de Danckelman juſqu'au Comte de Wartenberg, ſes Favoris eurent tous une fin malheureuſe.

Son eſprit foible & ſuperſtitieux avoit un attachement ſingulier pour le Calvinisme, auquel il auroit voulu ramener toutes les autres Religions: il eſt à croire qu'il auroit été Perſécuteur, ſi les Prêtres ſe fuſſent aviſés de joindre des cérémonies aux perſécutions: il compoſa un Livre de Prieres, que pour ſon honneur on n'imprima pas.

Si Frédéric I. eſt digne de louange, c'eſt pour avoir toujours conſervé ſes Etats en Paix, tandis que ceux de ſes Voiſins étoient ravagés par la guerre; pour avoir eu le cœur naturellement bon; &, ſi l'on veut, pour n'avoir pas donné d'atteintes à la vertu conjugale: enfin il étoit grand dans les petites choſes & petit dans les grandes; & ſon malheur a voulu qu'il fût placé dans l'Hiſtoire entre un Pere & un Fils, dont les talens ſupérieurs le font éclipſer.

DE LA SUPERSTITION ET DE LA RELIGION.

JE divise en trois parties ce morceau, qui concerne la Religion & la Superstition; & je présenterai, pour plus de clarté & d'ordre, la Religion sous le Paganisme, sous le Papisme, & sous la Réforme.

ARTICLE PREMIER.

DE LA RELIGION SOUS LE PAGANISME.

LE Brandebourg a suivi le culte différent des divers Peuples qui l'ont habité : les Teutons, qui furent ses plus anciens habitans, adoroient un Dieu nommé Tuiston; César dit que c'est le Dis-pater engendré par la

la terre, & qui avoit lui-même un fils nommé Man.

Le culte que les Germains rendoient à leurs Dieux, étoit proportionné à leurs mœurs simples; mais sauvages & grossieres; ils s'assembloient dans des bois sacrés, chantoient des hymnes à l'honneur de leurs Idoles, & leur sacrifioient même des victimes humaines.

Il n'y avoit point de contrée qui n'eût son Dieu particulier; les Vandales en avoient un nommé Triglaf; on en trouva encore un au Harlungerberg auprès de Brandebourg: il étoit représenté avec trois têtes, ce qui marquoit (*) qu'il regnoit au Ciel, sur la Terre & dans les Enfers; c'étoit apparemment la Trinité du Paganisme. Tacite rapporte que les Germains avoient un certain nombre de Chevaux blancs, qu'ils croïoient être instruits des mysteres de leurs Dieux; & qu'on nourrissoit pour la Déesse Trigla un Cheval noir, qui passoit pour l'Interprête de ses volontés (†): ces Peuples adoroient aussi des Serpens,

(*) Valentin Lichstädt.
(†) Alaüs Arentzil.

pens, & l'on puniſſoit de mort ceux qui en tuoient.

DANS le cinquieme ſiecle les Vandales abandonnerent leur patrie pour inonder la France, l'Eſpagne & même l'Afrique (*): les Saxons, qui revenoient alors d'Angleterre, firent une deſcente à l'embouchure de l'Elbe, & prirent poſſeſſion de ces contrées entre l'Elbe, la Sprée & l'Oder, que les naturels du païs avoient abandonnées: leurs Dieux & leur Religion paſſerent avec eux dans le Brandebourg; la principale de leurs Idoles s'appelloit Irmanſæüle, ce qui ſignifie colonne d'Irman; les ſavans Etymologiſtes d'Allemagne n'ont pas manqué de faire dériver le nom d'Irman, de Hermès, qui eſt le même que le Mercure des Grecs & des Egyptiens.

IL eſt connu à tous ceux qui ſont verſés dans la Littérature Allemande, que c'eſt une fantaiſie générale parmi leurs Savans, de trouver des rapports entre les Divinités de la Germanie

(*) Oroſe & Gregoire de Tours.

manie & celle des Egyptiens, des Grecs & des Romains.

Il n'eſt malheureuſement que trop vrai, que l'Erreur & la Superſtition ſemblent être le partage de l'humanité; tous les Peuples ont eu la même pente pour l'Idolatrie; & comme ils ont tous à peu près les mêmes paſſions, les effets n'ont pas manqué d'y répondre: la crainte donna le jour à la Crédulité, & l'amour-propre intéreſſa bientôt le Ciel au deſtin des hommes; de-là nâquirent tous ces cultes différens, qui n'étoient à proprement parler que des ſoumiſſions modifiées en cent façons extravagantes, pour appaiſer la colere céleſte dont on redoutoit les effets: la raiſon humaine, altérée & abrutie par la terreur que toutes ſortes de grandes calamités lui inſpiroient, ne ſavoit à qui s'en prendre pour ſe raſſûrer contre ſes craintes; & comme les malades ont recours à tous les remedes pour eſſaïer s'ils n'en trouveront point un qui les guériſſe, le genre humain ſuppoſa dans ſon aveuglement une eſſence divine & une vertu ſecourable dans tous les objets de la Nature,

de-

depuis les plus ſublimes juſqu'aux plus abjects : tout fut adoré ; l'Encens fuma pour des Champignons; le Crocodile eut des Autels; les Statues des Grands hommes, qui les premiers avoient gouverné des Nations, eurent des Temples & des Sacrificateurs ; & dans les tems où des afflictions générales déſoloient un païs, la Superſtition redoubloit.

Les ſavans Allemans ont raiſon de dire en ce ſens, que la Superſtition eſt la même chez toutes les Nations : mais quoiqu'elle ſoit en général une ſuite de la Crédulité, elle ſe manifeſte cependant ſous des nuances variées à l'infini, & proportionnées au génie des Nations : j'aurois peine à me perſuader que les fables ingénieuſes des Grecs, Minerve, Vénus & Apollon, eûſſent été connus dans ce païs du tems du Paganisme ; mais nos profonds Etymologiſtes ne s'embarraſſent pas des vraiſemblances ; ils croïent ennoblir leur Mythologie, en donnant à leurs Dieux des origines Grecques ou Romaines ; comme ſi le nom de ces Peuples pouvoit rendre l'Idolatrie plus reſpectable, & que l'extravagance des

Grecs

Grecs valût mieux que celle des Allemans.

IRMANSÆÜLE n'étoit pas le ſeul Dieu des Saxons : on trouva ſous une de leurs Idoles l'inſcription ſuivante : JE FUS AUTREFOIS LE DUC DES SAXONS, J'EN SUIS DEVENU LE DIEU. Angelus ſoutient qu'ils adoroient le Soleil ſous la forme d'une tête radieuſe, & que cette Idole donna ſon nom à la Ville de Sonnenbourg où elle étoit placée : le même Auteur prétend qu'ils adoroient de même Vénus repréſentée à demi-nue, aïant la mammelle gauche percée par une fleche, & trois Graces plus petites qu'elle qui l'entouroient; ces Peuples la nommoient Magda, ce qui veut dire fille; & Angelus aſſûre qu'elle donna ſon nom à Magdebourg, où elle avoit ſes Autels (*); on voïoit encore des ruines de ſon Temple dans cette Ville avant que Tilli l'eût ſaccagée : ce qui paroît de plus remarquable dans le culte que les Saxons rendoient à cette Divinité, étoient les jeux qu'ils célébroient en ſon honneur; ils conſiſtoient en des Tournois, que faiſoient tous les jeunes-gens des Bour-

(*) Annales de Magdebourg.

Bourgades voisines; ils déposoient une somme d'argent entre les mains des Juges, pour doter une jeune fille qui étoit donnée en mariage, comme le pris dû à celui qui l'avoit emporté à la joûte : les Annales de Magdebourg témoignent que ces jeux se célébroient encore, comme des restes du Paganisme, l'année 1279. & l'année 1387.

LE Luxe s'introduisit dans la Religion, lorsque les richesses augmenterent : anciennement les Peuples tenoient, qu'il n'étoit pas convenable de placer leurs Dieux dans des Temples bâtis de mains d'hommes, & ils les adoroient dans leurs bois sacrés, mais à mesure que les mœurs s'adoucirent, leurs Dieux vinrent habiter les Villes (*): cependant l'ancien usage ne fut pas entierement aboli; car on trouve que Charlemagne défendit aux Saxons d'adorer des chênes & de les arroser du sang des Victimes.

LES Prêtres (†) de ces tems étoient plus artificieux & plus fourbes que le Peuple : ou-

tre

(*) Linderbrock.
(†) Freinshemius & Schmidt.

tre leur Sacerdoce, ils exerçoient une triple Charlatanerie; ils fabriquoient des Oracles, & se mêloient de l'Astrologie & de la Médecine: il ne falloit pas tant de ruses pour abuser ce Peuple imbécile & grossier, aussi fut-il bien difficile de détruire une Religion ancrée par tant de Superstitions dans les esprits: toute l'Allemagne étoit encore attachée au culte des Idoles, quand Charlemagne & après lui Henri l'Oiseleur entreprirent de convertir ces Peuples; après bien des effors inutiles, ils n'y réussirent qu'en noïant l'Idolatrie dans des torrens de sang humain qu'ils verserent.

ARTICLE SECOND.

CONVERSION DES PEUPLES AU CHRISTIANISME, ET DE L'ETAT DE LA RELIGION CATHOLIQUE DANS LE BRANDEBOURG.

LA folie de tous les Peuples est d'illustrer la noblesse de leurs loix, de leurs coutumes & de leur Religion, par l'antiquité de leur origine: les Allemans, non contens d'avoir dérobé leurs Dieux aux Grecs, ont encore

core voulu paſſer pour auſſi vieux Chrétiens que les autres Nations de l'Europe: ils ont trouvé dans St. Jérôme je ne ſai quel paſſage qui dit, à ce que Staphonius & Smitius prétendent, que l'Apôtre Thomas vint prêcher l'Evangile au nord de l'Allemagne: il n'y prêcha donc que l'Incrédulité, car le Peuple demeura païen bien longtems après lui.

QUOIQU'ON diſe, il ne ſe trouve aucune trace du Chriſtianisme dans le Brandebourg que du tems de Charlemagne (*): cet Empereur, après avoir remporté différentes victoires ſur les Saxons & les Brandebourgeois, vint établir ſon camp à Wolmerſtedt (†) auprès de Magdebourg; & il n'accorda la paix à ces Provinces qu'il avoit ſubjugées, qu'à condition qu'elles embraſſeroient le Chriſtianisme: l'impuiſſance de réſiſter à un Ennemi auſſi redoutable, & la crainte des menaces, conduiſirent ces Peuples au Batême, qui leur fut adminiſtré dans le Camp de l'Empereur: mais la ſécurité les ramena tous à l'Idolatrie,

(*) Dans le VIII. Siécle.
(†) Henri Meibomius.

trie, dès que l'Empereur ſe fut éloigné avec ſon Armée de leur voiſinage.

L'EMPEREUR Henri l'Oiſeleur triompha enſuite, à l'exemple de Charlemagne, des habitans des bords de l'Elbe & de l'Oder; & après bien du ſang répandu, ces Peuples furent ſubjugués & convertis: les Chrétiens détruiſirent par zele les Idoles du Paganisme, de ſorte qu'il ne nous en eſt preſque reſté aucun veſtige: les niches de ces Idoles vacantes furent remplies de Saints de toute eſpece; & de nouvelles erreurs ſuccéderent aux anciennes.

EN l'année 939. l'Empereur Othon I. fonda les Evêchés de Brandebourg & de Havelberg: il crut apparemment oppoſer par ce moïen une digue au débordement de l'Idolatrie, à laquelle ces Peuples étoient enclins; comme les Princes bâtiſſent des Citadelles dans des Villes nouvellement conquiſes, pour reprimer l'indocilité & la mutinerie de leurs habitans.

LE Brandebourg, une fois converti au

Chris-

Christianisme, tomba bientôt dans l'excès du faux zele; il se rendit à la fois tributaire du Pape, de l'Empereur & du Marckgrave qui le gouvernoit : le Peuple ne tarda pas à se repentir de sa sottise; il regretta ses Idoles, qui étoient des objets palpables de son culte, & qui lui étoient bien moins onéreuses que les tributs qu'il païoit tous les ans au Pape qu'il ne voïoit jamais : l'amour de la liberté, la force d'un ancien préjugé, l'avantage de son intérêt, tout le ramena à ses faux Dieux : Mistevoïus Roi des Vandales se mit à la tête du parti du Paganisme renaissant, & il rétablit l'ancien culte après avoir chassé le Marckgrave Thierri de Brandebourg : ce furent encore des guerriers; qui pour la troisieme fois rétablirent le Christianisme dans le Brandebourg : la Religion Catholique triomphante y parut alors sans contrainte, & entraîna après elle les plus grands scandales : les Evêques étoient ignorans, cruels, ambitieux, & de plus guerriers; ils porterent les armes en personne contre les Marck-

Marckgraves & contre d'autres Voiſins, pillant, ravageant, brûlant les contrées, & s'arrogeant (malgré une vie auſſi ſouillée de crimes) un pouvoir abſolu ſur les Conſciences.

CES déſordres étoient ſi communs dans ces tems, que l'Hiſtoire en fourmille d'exemples; je me contenterai d'en rapporter deux ſeulement (*): en 1278. l'Archevêque Gunther de Magdebourg fit la guerre à l'Electeur Othon ſurnommé le Sagittaire, le fit priſonnier, & l'obligea de ſe rançonner moïennant une ſomme de ſept mille marcs d'argent: en 1391. l'Archevêque Albert, qui étoit toujours armé, ſe ſaiſit du Sieur de Bredow, qui étoit Gouverneur-Général de la Marche; prit la Ville de Rathenau, & pénétra le long de la Havel, le flambeau dans une main & l'épée dans l'autre, & déſola ainſi tout le païs.

L'IGNORANCE craſſe où vivoient ces Peuples pendant le treizieme ſiecle, étoit un terrein où la Superſtition devoit fructifier; auſſi ne manqua-t-on pas de Miracles, ni d'aucu-

ne

(*) Lokelius.

ne ſupercherie capable d'affermir l'autorité des Prêtres.

LOCKELIUS raconte gravement, que le Prince Othon aïant été excommunié par l'Archevêque de Magdebourg pour des raiſons frivoles, ſe moqua des cenſures de l'Egliſe; mais qu'il fut bien attrapé à ſon tour, lorsqu'il vit que des Chiens affamés ne vouloient point manger des viandes de ſa table, & il rentra en lui-même: ces Chiens étoient ſans doute orthodoxes; malheureuſement l'eſpece en eſt perdue.

LES Vierges miraculeuſes, les Images ſecourables, & les Reliques des Saints avoient alors une vertu toute ſinguliere (*): le ſang de Bélitz entr'autres étoit fort renommé; voici ce que c'étoit. Une Cabaretiere de cette Ville vola une Hoſtie conſacrée, & l'enterra ſous un tonneau dans ſa cave pour avoir meilleur débit de ſa biere; elle en eut des remords, car les Cabaretieres ont la conſcience délicate; elle dénonça ſon crime au Curé, qui vint en Proceſſion avec tout ſon attirail ſacerdotal pour

(*) 1249. Annales du Brandebourg.

pour déterrer l'Hoſtie; en enfonçant la pelle en terre, on vit bouilloner du ſang, & tout le monde cria au Miracle: l'impoſture étoit trop groſſiere, & l'on ſut que c'étoit du ſang de bœuf que la Cabaretiere y avoit verſé: ces Miracles ne laiſſoient pas que de faire impreſſion ſur l'eſprit des Peuples, mais ce n'en étoit pas aſſez (*): la Cour de Rome, toujours attentive à étendre ſa domination à l'ombre des Autels, ne négligeoit aucun des moïens qui pouvoient l'y conduire; dans le XIII. ſiécle ſe formerent la plupart des Ordres Religieux; le Pape en établit en Allemagne & dans le Brandebourg le plus qu'il put, ſous prétexte d'affermir par-là les eſprits dans le Chriſtianisme: les Miſanthropes, les Fainéans, les Pareſſeux & toutes ſortes de gens qui s'étoient deshonorés dans le monde, ſe réfugierent dans ces aſiles ſacrés: ils appauvrirent l'Etat de Sujets, en ſe ſéqueſtrant de la ſociété, & en renonçant à la bénédiction que Dieu donna à nos premiers parens; ils furent à la charge des citoïens, ne

(*) 270.

ne se nourrissant que d'aumônes, ou faisant des acquisitions illicites; & quoique ces établissemens fussent également contraires aux loix de la Société & de la bonne Politique, le Pape les introduisit dans toute l'Europe, & parvint sans opposition à lever une puissante Armée de Prêtres aux dépens de tous les Princes, & d'entretenir de grosses Garnisons dans des païs sur lesquels il n'avoit aucune souveraineté: mais dans ces tems les Peuples étoient abrutis, les Princes foibles, & la Religion triomphante.

QUAND une fois le Christianisme eut poussé de profondes racines, il produisit des Fanatiques de toute espece (*): la Peste ravagea le Brandebourg en 1351. & c'en fut assez pour faire extravaguer la Superstition: pour appaiser la colere céleste, on batisa des Juifs par force, on en brûla d'autres, on fit des Processions, des Vœux aux Images miraculeuses; & l'imagination, échauffée par tant d'inventions folles ou bisarres, enfanta enfin l'Ordre des Flagellans; c'étoient des

(*) Cramer, Baronius, Lockelius.

des Chrétiens mélancoliques & atrabilaires, qui se fouettoient avec des verges d'archal dans les Processions publiques; cependant le Pape eut horreur de ces macérations monstrueuses, & reprouva l'Ordre & ses abus.

On tourna la dévotion du Public sur des objets plus doux: le Pape Jean XXII. établit des bureaux d'Indulgences dans le Brandebourg; les Augustins trafiquoient de ces Indulgences, & en envoïoient le produit à Rome: les Miracles devinrent à la fin si fréquens (*), que les Auteurs rapportent qu'il tomba l'année 1500. une pluie de croix rouges & blanches sur tous les passans; on trouva même de ces croix dans le pain, ce qui fut regardé comme le présage d'un grand malheur.

Le siécle que Léon X. illustra en Italie, y ressuscitant les Beaux Arts & les Sciences ensevelies depuis longtems sous l'ignorance & le mauvais goût; ce siécle, dis-je, n'étoit point aussi célébre pour les Ultramontains: l'Allemagne étoit encore plongée dans l'I-

(*) Lockelius, Annales de Brandebourg.

l'Ignorance la plus grossiere, & elle languissoit sous un Gouvernement tout barbare: point de mœurs, aucunes connoissances: & la raison humaine, privée des lumieres de la Philosophie, demeuroit abrutie dans sa stupidité: le Clergé & le Peuple, dans le même cas sur ces articles, n'avoient aucun reproche à se faire.

Dans ce tems où les Prêtres abusoient si grossierement de la crédulité des hommes, où ils se servoient de la Religion pour s'enrichir, où les Ecclésiastiques menoient la vie la plus scandaleuse, un simple Moine entreprit de réformer tant d'abus; il rendit aux hommes par son exemple, l'usage de la raison qui leur avoit été interdit pendant tant de siécles; & l'esprit humain, enhardi par le recouvrement de la liberté, étendit de tous côtés la sphere de ses connoissances.

AR-

ARTICLE TROISIEME.

DE LA RELIGION SOUS LA REFORME.

JE ne confidérerai point l'ouvrage de la Réforme du côté de la Théologie & de l'Hiftoire; les dogmes de cette Religion & les événemens qu'elle fit naître, font fi connus que ce n'eft pas la peine de les répéter: une révolution fi grande & fi finguliere, qui changea presque tout le Syftême de l'Europe, mérite d'être examinée avec des yeux philofophiques.

LA Religion Catholique, qui s'étoit élevée fur la ruine de celle des Juifs & des Païens, fubfiftoit depuis quinze fiécles: humble & douce fous les perfécutions, mais fiere après fon établiffement, elle perfécuta à fon tour: tous les Chrétiens étoient foumis au Pape, qu'ils croïoient infaillible, ce qui rendoit fon pouvoir plus étendu que celui du Souverain le plus defpotique: un miférable Moine s'éleva contre une puiffance fi folidement établie, & la moitié de l'Europe feçoua le joug de Rome.

Toutes les raiſons qui contribuerent à ce changement extraordinaire, ſubſiſtant longtems avant qu'il vînt à éclore ; préparoient d'avance ſes eſprits à ce dénouëment : la Religion Chrétienne étoit ſi dégénérée, qu'on n'y reconnoiſſoit plus les caracteres de ſon inſtitution ; rien ne ſurpaſſoit dans ſon origine la ſainteté de ſa morale ; mais la pente du cœur humain à la corruption en pervertit bientôt l'uſage : ainſi les ſources les plus pures du bien ſont devenues des principes de toutes ſortes de maux pour les hommes : cette Religion, qui enſeignoit l'humilité, la charité & la patience, s'établit par le fer & par le feu ; les Prêtres des Autels, dont la ſainteté & la pauvreté devoient être le partage, menerent une vie ſcandaleuſe ; ils acquirent des richeſſes ; ils devinrent ambitieux ; quelques-uns furent des Princes puiſſans : le Pape, qui originairement relevoit des Empereurs, s'arrogea le pouvoir de les faire & de les dépoſer ; il fulmina des Excommunications ; il mit des Roïaumes en interdit ; & il outra ſi prodigieuſement les choſes, que

de

de quelque maniere que ce fût, il falloit à la fin que le monde se révoltât contre tant d'abus.

La Religion changea ainsi que les mœurs; elle perdit de siécle en siécle sa simplicité naturelle, & à force du fard elle devint méconnoissable: tout ce qu'on y ajoûta, n'étoit que l'ouvrage des hommes; il devoit périr comme eux: au Concile de (*) Nicée, la Divinité (†) du Fils fut déclarée égale à celle du Pere; & le Saint-Esprit, annexé à ces deux Personnes, forma la Trinité: on défendit aux Prêtres de se marier par les Ordonnances d'un Concile de Tolede (‡); cependant ils ne se soumirent à la volonté de l'Eglise que dans le XIII. siécle: le Purgatoire prit naissance dans le VI. siécle, le Concile de Trente en fit depuis un dogme: le culte des Images avoit été autorisé par le second Concile de Nicée (§); & la Transsubstantiation

(*) L'an 321.

(†) Origene & St. Justin n'étoient pas de ce sentiment; ce dernier dit dans son Dialogue pag. 326. que la grandeur du Fils n'approche pas de cele du Pere.

(‡) Tenu l'année 400.

(§) Tenu en 781.

tion fut établie par les Peres du Concile de Trente (*) : les Ecoles de Théologie soûtenoient déjà l'infaillibilité du Pape, depuis que les Evêchés de Rome & de Constantinople se trouvoient en opposition : quelques Solitaires fonderent des Ordres Religieux, & rendirent toute spéculative une vie qui doit se passer en action pour le bien de la Société : les Couvens se multiplierent à l'infini, & une grande partie du genre humain y fut ensevelie : enfin toutes sortes de Supercheries s'inventerent, pour surprendre la bonne foi du Vulgaire ; & les faux Miracles devinrent presque communs.

Ce n'étoit pas cependant par des changemens qui regardoient l'objet de la foi, que la Réforme pouvoit venir dans la Religion : du nombre des gens qui pensent, la plupart tournent toute la sagacité de leur esprit du côté de l'intérêt & de l'ambition ; peu combinent des idées abstraites, & encore moins réfléchissent profondement sur des matieres aussi importantes ; & le Peuple, la plus res-

(*) En 1545.

respectable, la plus nombreuse & la plus infortunée partie de la Société, suit les impressions qu'on lui donne.

Il n'en étoit pas ainsi du pouvoir tyrannique que le Clergé exerçoit sur les Consciences ; les Prêtres dépouilloient les hommes de leurs biens & de leur liberté ; cet esclavage, qui s'appesantissoit chaque jour, excitoit déjà des murmures : l'homme le plus stupide comme le plus spirituel, dès qu'il a de la sensibilité, s'apperçoit du mal qu'il souffre ; tous tendent à leur bien-être ; ils endurent un tems, mais à la fin la patience leur échappe ; & les vexations que tant de Peuples souffroient, auroient immanquablement donné lieu à quelque Réforme, si le Clergé Romain, fortement agité par des dissensions intestines, n'eût enfin donné lui-même le signal de la liberté, en arborant l'étendart de la revolte contre le Pape, les Vaudois, les Wiclefites & les Hussites avoient déjà commencé à remuer ; mais Luther & Calvin, aussi audacieux & nés dans des conjonctures plus favorables, consommerent enfin ce grand ouvrage.

Les Auguſtins étoient en poſſeſſion du trafic des Indulgences ; le Pape chargea les Dominicains de les prêcher, ce qui excita une querelle furieuſe entre ces deux Ordres : les Auguſtins déclamerent contre le Pape ; Luther, qui étoit de leur Ordre, attaqua avec véhémence les abus de l'Egliſe ; il arracha d'une main hardie une partie de bandeau de la Superſtition : il devint bientôt Chef de parti ; & comme ſa Doctrine dépouilloit les Evêques de leurs bénéfices & les Couvens de leurs richeſſes, les Souverains ſuivirent en foule ce nouveau Convertiſſeur.

La Religion prit alors une forme nouvelle, & ſe rapprocha beaucoup de ſon ancienne ſimplicité : ce n'eſt point ici le lieu d'examiner, s'il n'eût pas mieux valu lui laiſſer plus de pompe & d'extérieur, pour qu'elle en impoſât davantage au Peuple, qui n'eſt frappé & ne juge que par les ſens ; il paroit qu'un culte tout ſpirituel, & auſſi nud que l'eſt celui des Proteſtans, n'eſt pas fait pour des hommes matériels & groſſiers, incapables de s'élever par la penſée à l'adoration des plus ſublimes vérités.

LA Réforme fut utile au monde, & furtout aux progrès de l'efprit humain; les Proteftans, obligés de réfléchir fur des matieres de foi, fe dépouillerent tout d'un coup des préjugés de l'éducation, & fe virent en liberté de fe fervir de leur raifon, de ce guide qui eft donné aux hommes pour les conduire, & dont au moins ils devroient faire ufage pour l'objet le plus important de leur vie : les Catholiques vivement attaqués furent obligés de fe défendre ; les Eccléfiaftiques étudierent, & ils fortirent de l'ignorance craffe & honteufe dans laquelle ils croupiffoient prefque généralement.

S'IL n'y avoit qu'une Religion dans le monde, elle feroit fuperbe & defpotique fans retenue; les Eccléfiaftiques feroient autant de tyrans, qui exerçant leur févérité fur le Peuple, n'auroient d'indulgence que pour leurs crimes ; la Foi, l'Ambition & la Politique leur afferviroient l'Univers : à préfent qu'il y en a plufieurs, aucune de ces Sectes ne fort, fans s'en repentir, des voies de la modération ; l'exemple de la Réforme eft un

frein qui empêche le Pape de se livrer à son ambition, & il craint avec raison la défection de ses membres, s'il abuse de son pouvoir ; aussi devient-il sobre d'excommunications, depuis qu'une pareille démarche lui enleva Henri VIII. & le Roïaume d'Angleterre : le Clergé Catholique & le Protestant, qui s'observent avec une disposition égale à la critique, sont obligés des deux côtés à garder au moins une décence extérieure ; ainsi tout le reste en équilibre : heureux, si l'esprit de parti, le fanatisme & un excès d'aveuglement ne les précipitent jamais dans des guerres dont la fureur est le partage, & que des Chrétiens ne devroient jamais se faire ! En regardant la Religion simplement du côté de la Politique, il paroit que la Protestante est la plus convenable aux Républiques & aux Monarchies ; elle s'accorde le mieux avec cet esprit de liberté qui fait l'essence des premieres : car dans un Etat où il faut des Négocians, des Laboureurs, des Artisans, des Soldats, des Sujets en un mot, il est sûr que des Citoïens, qui font vœu de

laisser

laiſſer périr l'eſpéce humaine, deviennent pernicieux.

DANS les Monarchies, la Religion Proteſtante qui ne releve de perſonne, eſt entiérement ſoumiſe au Gouvernement; au lieu que la Catholique établit un Etat Spirituel, tout-puiſſant, fécond en complots & en artifices dans l'Etat Temporel du Prince; que les Prêtres qui dirigent les conſciences, & qui n'ont de Supérieur que le Pape, ſont plus maîtres des Peuples que le Souverain qui les gouverne, & que par une adreſſe à confondre les intérêts de Dieu avec l'ambition des hommes, le Pape s'eſt vu ſouvent en oppoſition avec des Souverains, ſur des ſujets qui n'étoient aucunement du reſſort de l'Egliſe.

DANS le Brandebourg & dans la plupart des Provinces de l'Allemagne, le Peuple portoit impatiemment le joug du Clergé Romain; c'étoit une Religion trop onéreuſe pour des païs auſſi peu opulens; le Purgatoire, la Meſſe des morts & des vivans, le Jubilé, les Annates, les Indulgences, les Péchés véniels & mortels, les Pénitences chan-

gées

gées en amendes pécuniaires, les Affaires Matrimoniales, les Vœux, les Offrandes, étoient autant d'impôts que le Pape levoit ſur la Crédulité, & qui lui donnoient des revenus auſſi ſolides que le Mexique en fournit à l'Eſpagne; ceux qui les païoient, étoient épuiſés & mécontens; il n'étoit donc pas même néceſſaire d'emploïer l'évidence des argumens, pour diſpoſer ces eſprits à recevoir la Réforme; ils crioient contre le Clergé qui les opprimoit : un homme vint qui promit de les en délivrer, & ils le ſuivirent.

JOACHIM II. fut le premier Electeur qui embraſſa la Religion Luthérienne: ſa mére, qui étoit une Princeſſe de Dannemarck, lui communiqua ſes ſentimens; car la nouvelle Doctrine avoit pénétré en Dannemarck, avant que d'être reçue dans le Brandebourg: le païs ſuivit l'exemple du Prince, & tout le Brandebourg ſe fit Proteſtant : Matthieu Jagow, Evêque de Brandebourg, adminiſtra le Sacrement ſous les deux eſpeces dans le Couvent des Moines Noirs : ce Couvent devint enſuite la Cathédrale de Berlin : Joachim II.

ſe

ſe diſtingua dans le parti, tant par les Lettres de Controverſe qu'il écrivit au Roi de Pologne, que par les Diſcours éloquens (à ce que diſent les Auteurs (*)) que ce Prince prononça à la Diéte d'Augsbourg, en faveur des Proteſtans.

La Réforme ne put point détruire toutes les erreurs; quoiqu'elle eût ouvert les yeux du Peuple ſur une infinité de Superſtition, il s'en conſerva encore beaucoup d'autres; tant la pente de l'eſprit humain vers l'erreur eſt inconvenable. Luther, qui ne croïoit point au Purgatoire, admettoit les Revenans & les Démons dans ſon Syſtême: il ſoutint même que Satan lui apparut à Wittemberg, & qu'il l'exorciſa en lui jettant un cornet d'encre à la tête: il n'y avoit alors presqu'aucune Nation qui ne fût imbue de pareils préjugés; la Cour & (à plus forte raiſon) le Peuple avoient l'eſprit rempli de Sortileges, de Divinations, de Revenans & de Démons: en 1553. deux vieilles femmes paſſerent par l'épreuve du feu, pour ſe purger de l'accuſation de Sorcellerie: la

(*) Lockelius, Annales de Brandebourg.

la Cour avoit ſon Aſtrologue; l'un prédit à la naiſſance de Jean-Sigismond, que ce Prince ſeroit heureux, à cauſe qu'au même tems on avoit découvert au Ciel une étoile nouvelle dans la conſtellation de Caſſiopée: l'Aſtrologue n'avoit pas prédit cependant que Jean-Sigismond ſe feroit Réformé pour gagner les Hollandois, dont les ſecours lui devinrent utiles dans la pourſuite de ſes droits ſur le Duché de Cleves.

Depuis que le Schisme de Luther diviſoit l'Egliſe, les Papes & les Empereurs firent toute ſorte d'efforts pour amener les eſprits à la réunion; les Théologiens des deux partis tinrent des Conférences tantôt à Thorn, tantôt à Augsbourg; on agitoit les matieres de Religion à toutes les Diétes de l'Empire: mais toutes ces tentatives furent inutiles; il s'enſuivit enfin une guerre cruelle & ſanglante, qui s'appaiſa & ſe ranima à différentes repriſes; l'ambition des Empereurs, qui vouloient opprimer la liberté des Princes & la conſcience des Peuples, l'alluma ſouvent: mais la rivalité de la France & l'ambition de

Guſtave

Gustave Adolphe Roi de Suéde, sauverent l'Allemagne & la Religion du despotisme de la Maison d'Autriche.

Les Electeurs de Brandebourg se conduisirent dans ces troubles avec sagesse; ils furent modérés & tolérans; Frédéric Guillaume, qui avoit acquis par la Paix de Westphalie des Provinces qui lui donnoient des Sujets Catholiques, ne les persécuta point; il permit même à quelques familles Juives de s'établir dans ses Etats, & leur accorda des Synagogues.

Frederic I. fit quelquefois fermer les Eglises Catholiques par represailles des Persécutions que l'Electeur Palatin fit souffrir à ses Sujets Protestans; mais le libre exercice de Religion fut toujours rendu aux Catholiques: les Réformés essaïerent de persécuter les Luthériens dans le Brandebourg; ils profiterent des dispositions où le Roi étoit en leur faveur, pour établir des Prêtres Réformés dans des villages où il y en avoit eu de Luthériens; ce qui prouve bien la Religion ne détruit pas les passions dans les hommes, & que les gens d'Eglise, de quelque opinion qu'ils

qu'ils ſoient, ſont toujours prêts à opprimer leurs adverſaires; quand ils ſe croïent les plus forts.

Il eſt honteux à l'eſprit humain d'avouer, qu'au commencement d'un ſiécle auſſi éclairé que l'eſt le XVIII. toutes ſortes de Superſtitions ridicules ſe ſoient encore conſervées; les gens raiſonnables, comme les eſprits foibles, croïoient encore aux Revenans: je ne ſai quelle tradition populaire portoit, qu'un Spectre Blanc ſe faiſoit voir à Berlin toutes les fois qu'un Prince de la Maiſon devoit mourir; le feu Roi fit ſaiſir & punir un malheureux qui avoit joué le Revenant; les eſprits, rebutés d'une auſſi mauvaiſe réception, ne ſe montrerent plus, & le Public fut deſabuſé.

En 1708. une femme, qui avoit le malheur d'être vieille, fut brûlée comme Sorciere: ces ſuites barbares de l'Ignorance affecterent vivement Thomaſius, ſavant Profeſſeur de al. le; il couvrit de ridicule les Juges & les Procès de Sorcellerie; il tint des Conférences publiques ſur les cauſes phyſiques & naturelles des

des choses, & déclama si fort qu'on eut honte de continuer l'usage de ces Procès; & depuis lui le sexe put vieillir & mourir en paix.

De tous les Savans qui ont illustré l'Allemagne, Leibnitz & Thomasius rendirent les plus grands services à l'esprit humain; ils enseignerent les routes par lesquelles la raison doit se conduire pour parvenir à la vérité; ils combattirent les préjugés de toute espece; ils en appellerent dans tous leurs Ouvrages à l'Analogie & à l'Expérience, qui sont les deux bequilles avec lesquelles nous nous trainons dans la carriere du raisonnement; & ils firent nombre de disciples.

Les Réformés devinrent plus pacifiques sous le regne de Frédéric Guillaume, & les querelles de Religion cesserent; les Luthériens profiterent de ce calme; Francke Ministre de leur parti établit, sans y mettre du sien, un College à Halle, où se formoient de jeunes Théologiens, & dont sortirent dans la suite des essains de Prêtres, qui formerent une Sexe de Luthériens Rigides, auxquels il ne manquoit que le Tombeau de St. Paris, &

un

un Abbé Bécherand pour gambader dessus : ce sont des Jansénistes Protestans qui se distinguent des autres par leurs rigidités mystiques : depuis parurent toutes sortes de Quaeckers, les Zinzendorffiens, les Gichteliens, Sectes plus ridicules les unes que les autres, qui outrant (*) les principes de la primitive Eglise, tomberent dans des abus criminels.

Toutes ces Sectes vivent ici en paix, & contribuent également au bonheur de l'Etat : il n'y a aucune Religion, qui sur le sujet de la Morale s'écarte beaucoup des autres ; ainsi elles peuvent être toutes égales au Gouvernement, qui conséquemment laisse à un chacun la liberté d'aller au Ciel par quel chemin il lui plaît : qu'il soit bon Citoïen, c'est tout ce qu'on lui demande.

Le faux zele est un tyran qui dépeuple les Provinces : la tolérance est une tendre mere, qui les soigne & les fait fleurir.

DES

(*) La communauté des biens & l'égalité des conditions ; ou dit même qu'ils usent également des femmes dans leurs assemblées.

DES MOEURS,
DES
COUTUMES, DE L'INDUSTRIE,
DES PROGRES DE L'ESPRIT HUMAIN
DANS LES ARTS
ET
DANS LES SCIENCES.

POUR acquérir une connoissance parfaite d'un Etat, il ne suffit pas d'en savoir l'Origine, les Guerres, les Traités, le Gouvernement, la Religion; d'être instruit des revenus du Souverain : ces parties sont à la vérité les principales auxquelles s'attache le pinceau de l'Histoire : il en est cependant encore d'autres, qui sans avoir le brillant des premieres, n'en sont pas moins utiles; nous comptons de ce nombre tout ce qui

qui ſe rapporte aux mœurs des habitans, comme l'origine des nouveaux uſages, l'abolition des anciens, la naiſſance de l'induſtrie, les cauſes qui l'ont dévelopée, les raiſons de ce qui a hâté ou ralenti les progrès de l'eſprit humain; & ſur-tout, ce qui caractériſe le plus le génie de la Nation dont on parle: ces objets intéreſſeront toujours les Politiques & les Philoſophes, & nous oſons avancer avec hardieſſe, que cette ſorte de détails n'eſt en aucune façon indigne de la majeſté de l'Hiſtoire.

Nous ne préſentons au Lecteur dans cet Ouvrage, qu'un choix des traits les plus frappans & les plus caractériſtiques du génie des Brandebourgeois en chaque ſiécle: mais quelle différence entre ces ſiécles! des Nations qu'un Océan immenſe ſépare, & qui habitent ſous les tropiques oppoſés, ne différent pas plus dans leurs uſages que les Brandebourgeois d'eux-mêmes, ſi nous les comparons du tems de Tacite au tems de Henri l'Oiſeleur, ceux de Henri l'Oiſeleur à ceux de Jean le Cicéron, & enfin ceux-là aux habitans

bitans de l'Electorat ſous Frédéric I. Roi de Pruſſe.

Le grand nombre des hommes, diſtrait par la variété infinie des objets, regarde ſans réflexion la lanterne magique de ce Monde; il s'apperçoit auſſi peu des changemens ſucceſſifs qui ſe font dans les uſages, que l'on paſſe légérement dans une grande Ville ſur ces ravages que la mort y fait journellement, pourvu qu'elle y épargne le petit cercle de perſonnes avec lesquelles on eſt le plus lié: cependant, après une courte abſence, on trouve à ſon retour d'autres habitans & des modes nouvelles.

Qu'il eſt inſtructif & beau de paſſer en revue tous les ſiécles qui ont été avant nous, & de voir par quel enchainement ils tiennent à nos tems! Prendre une Nation dans la ſtupité groſſiere, la ſuivre dans ſes progrès, & la conduire juſqu'au tems qu'elle s'eſt civiliſée, c'eſt étudier dans toutes ſes métamorphoſes le Ver à ſoie devenu Chryſalide & enfin Papillon.

Mais que cette étude eſt humiliante! il ne

paroit que trop qu'une loi immuable de la Nature oblige les hommes à paſſer par bien des impertinences pour arriver à quelque choſe de raiſonnable: remontons aux origines des Nations, nous les trouverons également barbares: les unes ſont arrivées par une allure lente & par bien des détours, à un certain degré de perfection; les autres y ſont parvenues par un eſſor rapide, toutes ont tenu des routes différentes; & encore la Politeſſe, l'Induſtrie & tous les Arts, ont-ils pris dans les différens païs où ils ont été transplantés, un goût de terroir qu'ils ont reçu du caractére indélébile de chaque Nation: ceci ſe fera ſentir davantage, ſi nous liſons des Ouvrages écrits à Padoue, à Londres, ou à Paris; ils ſe diſtingueront ſans peine, quand même les Auteurs y traiteroient la même matiere; je n'en excepte que la Géométrie.

La variété inépuiſable que la Nature jette dans ces caractéres généraux & particuliers, eſt une marque de ſon abondance, mais en même tems de ſon économie: car, quoique tant

tant de Nations innombrables qui couvrent la Terre aient chacune leur génie différent, il semble cependant que certains grands traits, qui les distinguent des autres, sont inaltérables: tout Peuple a un caractére à soi, qui peut être modifié par le plus ou le moins d'éducation qu'il reçoit, mais dont le fond ne s'efface jamais: nous pourrions facilement appuïer cette opinion sur des preuves physiques, mais il ne faut pas nous écarter de notre sujet: il s'ensuit donc que les Princes n'ont jamais totalement changé la façon de penser des Peuples; qu'ils n'ont jamais pu forcer la nature à produire de grands hommes, lorsqu'elle s'y refusoit: quoique le travail des mines soit soumis à leurs ordres, les veines fécondes ne le sont pas; elles s'ouvrent tout à coup en fournissant des richesses abondantes, & se perdent dans le tems qu'on les poursuit avec le plus d'avidité.

Quiconque a lu Tacite & César, reconnoitra encore les Allemans, les François & les Anglois, aux couleurs dont ils les peignent; dix-huit siécles n'ont pu les effacer: com-

ment donc un regne pourroit-il effectuer ce que tant de siécles n'ont pu faire ? Un Statuaire peut tailler un morceau de bois dans la forme qu'il lui plait ; il en fera un Esope, ou un Antinoüs; mais il ne changera jamais la nature inhérente du bois; certains vices dominans & certaines vertus resteront toujours à chaque Peuple: si donc les Romains nous paroissent plus vertueux sous les Antonins que sous les Tiberes, c'est que les crimes étoient sévérement punis; le vice n'osoit lever sa tête impure, mais les vicieux n'en subsistoient pas moins: les Souverains donneront un certain vernis de politesse à leur Nation; ils maintiendront les Loix dans leur vigueur, & les Sciences dans la médiocrité; mais ils n'altéreront jamais l'essence des choses: ils n'ajoutent que quelque nuance passagere à la couleur dominante du tableau.

C'est ce que nous avons vu de nos jours en Russie: Pierre I. fit couper la barbe à ses Moscovites; il leur ordonna de croire à la Procession du Saint-Esprit; il en fit habiller quelques-uns à la Françoise; on leur apprit mê-

même des langues: cependant on diſtinguera encore longtems les Ruſſes des François, des Italiens, & des autres Nations de l'Europe.

Il n'y a, je crois, que la dévaſtation entiere des Etats & leur repeuplement par des Colonies étrangeres, qui puiſſent produire un changement total dans l'eſprit d'un Peuple: mais qu'on y prenne bien garde; ce n'eſt dès-lors plus la même Nation; & il reſteroit encore à ſavoir, ſi l'air & la nourriture ne rendroient pas avec le tems ces nouveaux habitans ſemblables aux anciens.

Nous nous ſommes crus obligés de ſéparer ce morceau, qui traite des Mœurs des Brandebourgeois, du reſte de l'Hiſtoire, à cauſe que dans celle-là on s'eſt reſtraint à la Politique & à la Guerre; & que ces détails qui regardent les Uſages, l'Induſtrie & les Arts, étant répandus dans tout un Ouvrage, auroient peut-être échapé au Lecteur; au lieu qu'il les trouve à préſent ſous un ſeul point de vue, où ils forment ſeuls un petit Corps d'Hiſtoire.

Les Auteurs Latins m'ont ſervi de guide

dans les commencemens de cet Ouvrage, au défaut total de ceux du païs: Lockelius, que j'aurai lieu de citer ſouvent, m'a éclairé dans les Régences ténébreuſes des Marckgraves des quatre premieres Races; & les Archives m'ont fourni des matériaux pour ce qu'il y a de plus remarquable à dire des tems que la Maiſon de Hohenzollern a poſſédé cet Electorat, ce qui nous ramene juſqu'à nos jours.

EPOQUE PREMIERE.

DANS la longue énumération que Tacite fait des Peuples d'Allemagne, il s'eſt trompé ſur le mot d'Ingevoner qui ſignifie habitans, & ſur celui de Germenier qui veut dire Gens de guerre, que l'ignorance de la langue lui fait prendre pour des Nations particulieres: la quantité de ces Guerriers dont l'Allemagne étoit remplie, lui donna le nom de Germanie.

LES premiers habitans de la Marche furent des Teutons, & après eux les Semnons, dont Tacite dit que c'étoient les plus nobles d'entre les Sueves.

DANS

Dans ces tems reculés, l'Allemagne étoit tout-à-fait barbare; les Peuples groſſiers & à moitié ſauvages habitoient les forêts; de mauvaiſes cabanes leurs ſervoient de demeures; ils ſe marioient jeunes, & peuploient d'autant plus que les femmes étoient rarement ſtériles: la Nation alloit toujours en ſe multipliant; & comme les enfans ſe bornoient à cultiver les champs de leurs péres, au lieu de défricher des terres nouvelles, il s'enſuivoit que ces petits héritages ne fourniſſant pas, dans les meilleures années mêmes, à l'entretien d'un Peuple auſſi nombreux, les obligeoient à s'expatrier pour trouver ailleurs leur ſubſiſtance; de-là ces grands débordemens de Barbares qui inonderent les Gaules, l'Afrique, & même l'Empire Romain.

Les Germains étoient Chaſſeurs par néceſſité, & Guerriers par inſtinct; leur pauvreté rendoit les guerres inteſtines qu'ils ſe faiſoient, courtes, car l'intérêt ne s'en méloit jamais; leurs Généraux, qui depuis devinrent leurs Princes, s'appelloient Fürſten, ce qui eſt une dérivation du mot de conducteur;

teur ; ils étoient renommés par leur taille haute, & pour avoir des corps robuſtes & endurcis aux travaux les plus pénibles ; leurs vertus principales étoient la valeur & la fidélité avec laquelle ils obſervoient leurs engagemens ; ils célébroient ces vertus par des Hymnes, qu'ils apprenoient à leurs enfans pour les transmettre à leur poſtérité.

Les Auteurs Latins rendent eux-mêmes un illuſtre témoignage à la valeur des Germains, en nous apprenant la défaite de Varus & de quelques autres chefs des armées Romaines : ſi l'on applaudit au courage d'une Nation qui (toutes choſes égales) eſt victorieuſe d'une autre, combien plus ne doit on pas admirer la bravoure de ces Germains, qui n'aïant pour eux que la confiance en leur propre force & une inflexible opiniâtreté à ne point céder la victoire, triompherent de la diſcipline Romaine, & de ces Légions qui avoient à peine achevé de ſubjuguer la moitié du Monde connu ?

Quoiqu'en aïent dit la plupart des Hiſtoriens, il n'en eſt pas moins vraiſemblable

que

que les Romains pafferent l'Elbe malgré les Sueves ; car on a découvert auprès de (*) Zoffen, dans un champ quarré de huit cens pas, quantité d'urnes pleines de Médailles de l'Empereur Antonin, de l'Impératrice Fauftine, & de quelques affiquets dont fe paroient les Dames Romaines : ce n'eft pas affûrément un champ de bataille, car les Sueves n'auroient pas enfouï fous terre l'argent de leurs ennemis pour honorer leurs funérailles ; on peut en conjecturer (ce me femble) avec certitude, que ce lieu fervit de champ à quelques cohortes détachées, auxquelles les Romains avoient fait paffer l'Elbe, pour être avertis des mouvemens & de l'approche des Barbares.

BRANDEBOURG eft la plus ancienne Ville de la Marche ; les Annales (†) fixent fa fondation l'an du Monde 3588., ce qui feroit 416. ans avant l'Ere vulgaire : on dit qu'elle fut bâtie & reçut fon nom du même Brennus qui faccagea Rome : on entrevoit

(*) A fix milles de Berlin.
(†) Imprimées en 1595.

voit dans l'obſcurité les noms de quelques Rois (*) Vandales, qui furent apparemment plus ambitieux & plus inquiets que les autres : on trouve de plus dans les Annales, que Wittikind Roi des Saxons, Hermanfried Roi de Thuringe, & Richimire Roi des Francs, s'allierent, dompterent les Semnons, & entourerent les premiers de murailles ces Villes conquiſes, pour contenir le païs dans l'obéiſſance.

EPOQUE SECONDE.

CHARLEMAGNE prit enfin (†) Brandebourg; & Henri l'Oiſeleur (§), aïant entiérement ſubjugué les Saxons qui habitoient ces contrées, établit les Marckgraves ou Gouverneurs de frontières.

LES mœurs s'adoucirent ſous les Marckgraves, mais le païs étoit très pauvre; il ne produiſit que les denrées les plus néceſſaires à la vie; il avoit beſoin de l'induſtrie de ſes Voiſins; & comme perſonne ne recherchoit la

(*) Hoterus & Wenceſlas.
(†) En 781.
(§) En 928.

la ſienne, l'argent reſſortoit en plus grande quantité qu'il n'entroit : cette diſproportion dans la circulation des eſpeces, qui alloit toujours à leur diminution, baiſſoit le prix de toutes choſes, les denrées étoient à un ſi vil prix, que du tems de l'Electeur Jean II. d'Aſcanie, le boiſſeau de froment ſe vendoit 28. liards, celui de ſeigle 28. deniers, & ſix poules s'achetoient au marché pour un gros.

Les Berlinois paſſoient dès-lors pour des maris auſſi fideles que jaloux ; les Chroniques (*) en rapportent un exemple ſenſible, ſous la régence de l'Electeur Othon de Baviére, un Secretaire de l'Archevêque de Magdebourg, voulant aller à Berlin aux bains publics, rencontra dans la rue une jeune femme de bourgeois, & lui propoſa en badinant de ſe baigner avec lui : la femme ſe trouva offenſée de cette propoſition ; le peuple s'attroupa ; & les bourgeois de Berlin, qui n'entendoient pas raillerie, trainerent le pauvre Secretaire dans une place publique, où ils le décapiterent ſans autre forme de procès :

s'ils

(*) Lockelius en 1364.

s'ils ſont jaloux, du moins exercent-ils à préſent des vengeances plus douces.

Le païs croupiſſoit dans une miſere affreuſe ſous la régence des Princes des quatre premieres Races, & il n'en pouvoit ſortir, paſſant ſans ceſſe d'une main à une autre (*): Othon de Baviere fut obligé de vendre l'Electorat à l'Empereur Charles IV: celui-ci s'établit à Tangermünde; il y tint une Cour brillante, & y bâtit un aſſez vaſte Château dont on voit encore les ruines: pendant que Joſſe adminiſtroit le Brandebourg, les Vaudois perſécutés en France ſe refugierent dans la Ville d'Angermünde, à laquelle on donna le ſurnom d'Hérétique: on ne voit pas pourquoi les Vaudois chercherent un aſile dans le Brandebourg qui étoit alors Catholique, & pourquoi ils y furent reçus quoiqu'on déteſtât leur Héréſie.

Les Princes de la Maiſon de Luxembourg foulerent les Peuples le plus impitoïablement; ils engageoient l'Electorat, dans leurs beſoins, à ceux qui leur prêtoient les plus groſſes ſommes:

(*) En 1373.

mes: ces Créanciers, qui regardoit ce malheureux païs comme une Hypotheque, commettoient toutes ſortes de vexations pour s'enrichir; ils y vivoient à diſcrétion, comme dans une Province ennemie : les Voleurs infeſtoient les grands chemins; la Police étoit inconnue, & la Juſtice hors d'activité : les Seigneurs de Kitzau & de Neuendorff, indignés du joug odieux que portoit leur patrie, firent une guerre ouverte aux Sous-tyrans qui l'opprimoient : dans cette confuſion totale & pendant cette eſpece d'Anarchie, le Peuple gémiſſoit dans la miſere : les Nobles étoient tantôt les inſtrumens, tantôt les vengeurs de la tyrannie; & le génie de la Nation, abruti par la dureté de l'eſclavage & par la rigueur d'un gouvernement barbare, demeuroit engourdi & paralitique.

EPOQUE TROISIEME.

L'Empereur Sigismond débrouilla ce chaos, en conférant le Brandebourg & la dignité Electorale à Frédéric de Hohenzollern Burggrave de Neurenberg: ce Prince exi- 1415.

exigea l'hommage de ses nouveaux Sujets; mais le Peuple, qui ne connoissoit que des Maîtres cruels, eut de la peine à se soumettre à cette Domination douce & légitime: Frédéric I. réduisit les Gentilshommes à l'obéissance, par la terreur que répandit le gros canon avec lequel il forçoit les Châteaux des Rebelles; ce canon étoit une piéce de 24 livres, en quoi consistoit toute son artillerie.

L'Esprit de sédition ne se perdit pas si vîte: les Bourgeois de Berlin se revoltérent à différentes reprises contre leurs Magistrats: Frédéric II. appaisa ces émeutes avec douceur & sagesse: la nécessité obligea ce Prince d'hypothéquer les péages de Schiffelbein & de Drambourg au Sieur Denis d'Olten, pour obtenir la somme de 1500. florins dont il avoit besoin pour se rendre à la Diete de Nurenberg.

Les choses resterent dans cette situation jusqu'à Jean le Cicéron: cet Electeur fit les premiers efforts pour tirer le Peuple de son imbécillité & de son ignorance; c'étoit beau-

coup

coup dans ce tems de ténébres de s'appercevoir qu'on étoit ignorant : quoique cette premiere aurore du bon esprit ne fût qu'un foible crépuscule, elle produisit toutefois la fondation de l'Université (*) de Franckfort sur l'Oder : Conrad Wimpina Professeur de Leipzig devint le premier Recteur de cette nouvelle Université, & il en dressa les Statuts : mille Etudians se firent inscrire dès la premiere année dans les fastes de l'Université.

Il arriva, pour les progrès des Sciences, que Joachim Nestor les protégea autant que son pere ; c'étoit le Léon X. du Brandebourg ; il possédoit les Mathématiques, l'Astronomie & l'Histoire ; il parloit avec facilité le François, l'Italien & le Latin ; il aimoit les Belles-Lettres, & il fit des dépenses considérables pour encourager ceux qui s'y appliquoient.

Ce n'étoit pas l'ouvraga d'un jour, que de civiliser une Nation qui avoit été sauvage pendant tant de siécles ; il faut bien du tems pour que la douceur du commerce des Scien-

ces

(*) En 1495.

ces ſe commuuique à tout un Peuple : les jeunes gens étudioient à la vérité ; mais ceux qui étoient d'un âge mûr, demeuroient attachés à leurs anciens uſages & à leur groſſiereté ; les Nobles voloient encore ſur les grands chemins ; la dépravation des mœurs étoit ſi générale en Allemagne, que la Diete de l'Empire aſſemblée à Treves, voulant y mettre un frein, défendit de blaſphemer, & de s'abandonner à ces excès de débauche qui ravalent l'humanité & rendent les hommes inférieurs aux animaux.

Il y avoit dès-lors des vignes plantées dans l'Electorat ; le baril de vin ſe vendoit de ce tems à 30 gros, & le boiſſeau de ſeigle à 21 liards : les eſpeces commençoient à circuler davantage : Joachim Neſtor fit même conſtruire quelques bâtimens, entr'autres le Château de Potsdam : tout le monde étoit habillé à l'Allemande, ce qui répond à peu près à l'ancien habillement Eſpagnol ; les hommes portoient des pourpoins & de larges fraiſes : les Princes (*), les Cointes & les Che-

(*) Lockelius.

Chevaliers portoient des chaines d'or au cou ; il n'étoit permis aux Gentilshommes que d'avoir trois anneaux d'or à la cravate ; l'habillement des femmes reſſembloient à celui des Augsbourgeoiſes ou des filles de Strasbourg.

On commença enfin à connoitre un certain luxe proportionné à ces tems ; mais comme on ne trouve point que l'induſtrie ni le commerce du Brandebourg fiſſent des progrès à proportion des dépenſes, l'augmentation des richeſſes & leur cauſe demeurent un probleme difficile à réſoudre.

De's l'année 1560. on s'apperçoit d'une grande différence dans les dépenſes des Electeurs ; car lorsque Joachim II. ſe rendit à la Diete de (*) Franckfort, il eut (†) 68 Gentilshommes à ſa ſuite, & 452 chevaux dans ſes équipages : le grand jeu s'introduiſit à Berlin au retour de ce voïage ; cette mode paſſa de la Cour à la Ville, où on fut obligé de la défendre, à cauſe que quelques Bourgeois

(*) En 1562. convoquée par l'Empereur Ferdinand pour l'Election d'un Roi des Romains.

(†) Lockelius.

geois avoient perdu plus de mille écus dans une séance.

Les Annales disent, qu'au mariage de Joachim II. avec Sophie fille de Sigismond Roi de Pologne, l'Electeur coucha la nuit des nôces armé de toutes pieces auprès de sa jeune Epouse, comme si les tendres combats de l'amour demandoient des préparatifs aussi redoutables: un mêlange de férocité & de magnificence entroit dans toutes les coûtumes de ces tems: ces singularités venoient de ce que le siécle vouloit sortir de la barbarie; il cherchoit le bon chemin & le manquoit; sa grossiéreté confondoit les cérémonies avec la politesse, la magnificence avec la dignité, les débauches avec le plaisir, la pédanterie avec le savoir, & les plattitudes grossiéres des bouffons avec les ingénieuses saillies de l'esprit.

On doit rapporter au regne de Joachim II. la fondation de l'Université de Koningsberg par Albert de Prusse.

Les dépenses allerent toujours en augmentant: Jean George fit des obseques superbes à son pére; c'est la premiere pompe funébre

ac-

accompagnée de magnificence, dont l'Hiſtoire de Brandebourg fait mention: le goût des Fêtes étoit la paſſion de ce Prince; il aimoit à donner ſa grandeur en ſpectacle; il célébra (*) la naiſſance de l'aîné de ſes Princes par des fêtes qui durerent quatre jours; ces divertiſſemens conſiſtoient dans des Tournois, des Combats de barques, des Feux d'artifice & des Courſes de bague; les Seigneurs qui compoſoient les quatre quadrilles, étoient vétus en velours richement brodé en or & en argent; mais le caractere du ſiécle perçoit à travers toute cette magnificence; à la tête de chaque quadrille étoit un Bouffon qui ſonnoit du cor d'une façon ridicule en faiſant cent extravagances, & la Cour monta au donjon du Château pour voir tirer le feu d'artifice (†): au paſſage de Chriſtian Roi de Dannemarck par Berlin, l'Electeur lui fit une réception ſuperbe; il alla au devant du Roi, accompagné de nombre de Princes, de

(*) Lockelius.

(†) L'Electeur, diſent les Annales, mit la tête hors d'une lucarne, & cria à l'Artificier; MAITRE JEAN, BOUTE QUAND JE SIFFLERAI.

de Comtes, de Seigneurs, & d'une Garde de 300 chevaux : le Roi fit ſon entrée dans un char de velours noir galonné en or, tiré par 8 chevaux blancs dont les mords & les caparaçons étoient d'argent: on l'accabla de fêtes dans le goût des précédentes.

Peut-etre qu'on pouſſa le luxe trop loin; car Joachim Frédéric fit des loix ſomptuaires: il emploïa ſes revenus à des uſages utiles; il fonda le College de Joachim, depuis transféré à Berlin par l'Electeur Frédéric Guillaume, où cette Ecole eſt de nos jours la plus floriſſante & la mieux réglée de tous les Etats de la Pruſſe.

Il manquoit encore ſous la régence de Jean George, beaucoup d'inventions qui contribuent à la commodité de la vie: l'uſage commun des Caroſſes ne remonte pas plus haut qu'à Jean Sigismond; il en eſt parlé à l'occaſion de l'hommage de la Pruſſe, que ce Prince rendit à Varſovie : il eut à ſa ſuite 25 Caroſſes à ſix chevaux, outre un cortege de 80 chevaux de main: l'Ambaſſade qui

qui se rendit à la Diete de l'Empire pour l'Election de l'Empereur Matthias, eut 3 Carosses avec elle; c'étoient de mauvais coches, composés de quatre ais grossiérement joints ensemble: qui eût dit alors que cet art se perfectionneroit dans le XVIII. Siécle, au point qu'on feroit des Carosses pour vingt mille écus, & qu'ils trouveroient des acheteurs?

Les efforts que le Brandebourg & l'Allemagne faisoient pour se civiliser, n'étoient pas tout-à-fait inutiles: le nombre des Universités augmentoit, celle de Halle fut fondée alors: en même tems se forma à Dessau une Académie pour la Langue Allemande, sous le nom de SOCIETÉ FRUCTIFIANTE, qui auroit pu devenir utile, d'autant plus que la Langue Allemande divisée en une infinité de dialectes, manque de regles assez sûres pour en fixer l'usage véritable; que nous n'avons aucun Livre Classique; & que s'il nous reste encore quelque chose de notre ancienne liberté Républiquaine, c'est le sterile avantage d'estropier

selon

ſelon notre fantaiſie une langue groſſiére & presque encore barbare.

Ces beaux Etabliſſemens, qui nous auroient peut-être avancés d'un ſiécle, étoient encore à peine ébauchés, lorsque la guerre de trente ans ſurvint, qui détruiſit & bouleverſa toute l'Allemagne.

Les Etats jouiſſoient ſous la régence de Jean Sigismond d'une grande autorité.

Sous George Guillaume le Comte de Schwartzenberg diminua le pouvoir de ces Etats, dont cependant ils n'avoient jamais abuſé : enfin, dans le cours de cette cruelle guerre, l'année 1636. fut la plus malheureuſe pour cet Electorat; les Suédois étoient à Werben, les Impériaux à Magdebourg & Rathenau, Wrangel à Stettin, Moroſini dans la Nouvelle Marche, quand trente-ſix mille Autrichiens traverſerent le païs, pillerent & déſolerent tout dans leur paſſage : c'en fut trop à la fois; le Brandebourg, énervé par le nombre des troupes qui en avoient ſubſiſté & qui l'avoient pillé les années précédentes, ſuccomba enfin; la cherté y devint exorbi-

tante;

tante, un bœuf s'achetoit 100 écus, le boiſſeau de bled 5, l'orge 3; & les eſpeces hauſſerent de prix par leur rareté: la valeur numéraire du ducat fut évaluée à 10 écus: quelques Gentilshommes, qui avoient ſouſtrait leurs proviſions à l'avidité des ennemis, voulurent profiter des circonſtances de la diſette; mais les paiſans qui n'avoient pas dequoi acheter ces grains, réduits au déſeſpoir par la famine, aſſommerent ces maîtres inhumains & pillerent leurs greniers: la famine continua avec la même violence; la peſte s'enſuivit, & la déſolation parvint à ſon comble: les reſtes de ces malheureux habitans que la mort & les ennemis avoient épargnés, ne pouvant tenir contre tant de calamités, abandonnerent leur patrie infortunée, & ſe réfugiérent dans les païs voiſins.

Toute la Marche n'étoit qu'un affreux déſert; elle offroit un ſpectacle déplorable de ruines, d'incendies, & de tous les fléaux qu'une guerre longue & furieuſe entraine après elle: à peine découvroit-on ſous tant d'horreurs & de ſaccagemens, dans des lieux

des

devenus tout ſauvages, les traces des anciens habitans.

Frédéric Guillaume 1640. C'EN eût été fait du Brandebourg, ſi Frédéric Guillaume ne ſe fût obſtiné à ſon rétabliſſement: ſa prudence, ſa fermeté & le tems vainquirent tous ces obſtacles; il fit la paix, il prit des arrangemens, & tira enfin l'Etat de ſa ruine.

LE Brandebourg devint effectivement un nouveau païs, formé du mêlange de différentes Colonies de toutes ſortes de Nations, qui s'alliérent dans la ſuite à ceux des anciens habitans qui étoient échapés à ſa deſtruction: ſoit que l'année fût abondante, ſoit défaut de conſommation, les denrées furent à un ſi bas prix, que le boiſſeau de bled ſe vendoit 12 gros.

LA guerre de trente ans, entre les maux qu'elle cauſa, détruiſit en particulier le peu de commerce que le Nord de l'Allemagne faiſoit: nous tirons anciennement nos ſels de Hollande & de France; les proviſions qui ne pouvoient être renouvellées pendant ces troubles, s'épuiſerent; ce défaut d'une denrée

auſſi

auſſi néceſſaire, fit avoir recours à l'induſtrie, & l'on trouva des ſources ſalées à Halle, qui fournirent non ſeulement aux beſoins du Brandebourg, mais encore à ceux des païs voiſins.

Les Hollandois formerent la premiere Colonie qui vint s'établir dans l'Electorat; ils renouvellerent l'eſpece des Profeſſionaires & des Artiſans; ils formerent des projets pour la vente des bois de haute futaie qui ſe trouvoient en grande abondance, la guerre de trente ans aïant fait de tout le païs une vaſte forêt; ſur la vente de ces bois roula enſuite une des branches principales de notre commerce: l'Electeur permit même à quelques familles Juives de ſe domicilier dans ſes Etats; le voiſinage de la Pologne rendoit leur miniſtere utile, pour débiter dans ce Roïaume les rebuts de nos friperies.

Il arriva depuis un événement favorable, qui avança conſidérablement les projets du Grand Electeur. Louis XIV. révoqua l'Edit (*) de Nantes, & quatre cens mille François ſortirent pour le moins de ce Roïaume; les

(*) En 1684.

les plus riches passerent en Angleterre & en Hollande; les plus pauvres, mais les plus industrieux, se réfugierent dans le Brandebourg au nombre de vingt-mille ou environ; ils aiderent à repeupler nos Villes désertes, & nous donnerent toutes les Manufactures qui nous manquoient.

Afin de juger des avantages qui revinrent à l'Etat par cette Colonie, il est nécessaire d'entrer dans le détail de ce qu'étoient nos Manufactures avant la guerre de trente ans, & de ce qu'elles devinrent après la révocation de l'Edit de Nantes.

Notre commerce rouloit anciennement sur la vente de nos grains, du vin & de nos laines; quelques Manufactures de Drap subsistoient encore, mais elles n'étoient pas considérables; il n'y avoit du tems de Jean le Cicéron, que sept cens Manufacturiers en Drap dans tout le païs: durant la régence de Joachim II., le Duc d'Albe opprimoit tyranniquement la liberté des Flamans; la sage Elizabeth Reine d'Angleterre se prévalut de la sottise de ses Voisins, en attirant dans ses E-

tats les Manufacturiers de Gand & de Bruges; ils y travaillerent les laines d'Angleterre, & obtinrent qu'on en défendit la ſortie.

Nos Manufacturiers n'avoient fait juſqu'alors de bons draps, que par le mêlange des laines Angloiſes avec les notres; & comme celles-là vinrent à manquer, nos draps tomberent. Les Electeurs de Saxe, Auguſte & Chriſtian, ſuivirent l'exemple de la Reine Elizabeth, en attirant dans leurs païs des Ouvriers Flamans, qui rendirent leurs Manufactures floriſſantes: le manque de laines étrangeres, la décadence de nos Manufactures & l'accroiſſement de celles de nos Voiſins, accoutumerent la Nobleſſe du Brandebourg à vendre ſes laines aux étrangers, ce qui détruiſit preſque entiérement nos fabriques. Jean Sigismond, pour les relever, défendit l'entrée des draps étrangers dans ſes Etats; mais cette défenſe devint préjudiciable, à cauſe que les fabriques du Brandebourg ne pouvoient pas fournir les draps dont le païs avoit beſoin, ce qui obligeoit d'avoir recours à l'induſtrie des Voiſins: il y a grande

apparence qu'on auroit imaginé des expédiens plus heureux; mais la guerre de trente ans survint, & elle renversa les projets, les Manufactures & l'Etat.

A l'avénement de Frédéric Guillaume à la régence, on ne faisoit dans ce païs, ni chapeaux, ni bas, ni serges, ni aucune étoffe de laine: l'industrie des François nous enrichit de toutes ces manufactures; ils établirent des fabriques de draps, de serges, d'étamines, de petites étoffes, de droguets, de grisettes, de crêpon, de bonnets & de bas tissus sur des métiers; des chapeaux de castor, de lapin & de poil de lievre; des teintures de toutes les especes: quelques-uns de ces Réfugiés se firent Marchands, & débiterent en détail l'industrie des autres. Berlin eut des Orfevres, des Bijoutiers, des Horlogers, des Sculpteurs; & les François, qui s'établirent dans le plat-païs, y cultiverent le tabac, & firent venir des fruits & des legumes excellens dans les contrées sablonneuses, qui par leur soin devinrent des potagers admirables: le Grand Electeur, pour en-

encourager une Colonie aussi utile, lui assigna une pension annuelle de quarante mille écus dont elle jouit encore.

Ainsi l'Electorat se trouva plus florissant vers la fin de la régence de Frédéric Guillaume, qu'il ne l'avoit été sous aucun de ses Ancêtres ; & la grande augmentation des manufactures étendit les branches du commerce, qui roula dans la suite sur nos bleds, sur les bois, sur les étoffes & les draps, & sur nos sels : l'usage des Postes, inconnu jusqu'alors en Allemagne, fut introduit par le Grand Electeur dans tous ses Etats depuis Emmerick jusqu'à Memel : les Villes païoient des taxes arbitraires qui furent abolies, l'établissement de l'Accise les remplaça : les Villes commencerent à se policer ; on pava les rues, & on plaça de distance en distance des lanternes pour les éclairer : cette Police étoit d'une nécessité indispensable ; car les Courtisans étoient obligés d'aller en échasses au Château de Potzdam lorsque la Cour s'y tenoit, à cause des boues qu'il falloit traverser dans les rues.

FREDERIC Guillaume fut le premier Electeur qui entretint à son service un corps d'Armée discipliné régulierement: les Bataillons d'Infanterie étoient composés de quatre Compagnies à 150. têtes chacune; un tiers du Bataillon étoit armé de piques, le reste avoit des mousquets: l'Infanterie portoit des habits d'ordonnance & des manteaux: les Cavaliers se pourvoïoient eux-mêmes d'armes & de chevaux; ils avoient la demi-armure; ils combattoient par escadrons, & ils menoient souvent du canon avec eux.

LE Grand Electeur, quoique généreux & magnifique pour sa personne, fit des Loix Somptuaires: sa Cour étoit nombreuse, & sa dépense se faisoit avec dignité: aux fêtes qu'il donna au mariage de sa niece la Princesse de Courlande, 56 tables de 40 couverts furent servies à chaque repas: l'activité infatigable de ce Grand Prince donna à sa patrie tous les Arts utiles; il n'eut pas le tems d'y ajouter les Arts agréables.

LES guerres continuelles & le mêlange des nouveaux habitans avoient déjà fait changer

ger les anciennes mœurs; beaucoup d'ufages des Hollandois & des François devinrent les nôtres; les vices dominans étoient l'Ivrognerie & l'Intérêt; la Débauche avec les femmes étoit ignorée de la jeuneffe, & les Maladies qui en font les fuites étoient inconnues alors: la Cour aimoit les pointes, les équivoques & les bouffons: les enfans des Nobles fe remettoient aux études; & l'éducation de la jeuneffe tomba infenfiblement entre les mains des François: nous leur devons encore une douceur dans le commerce, & des manieres plus aifées que n'en ont ordinairement les Allemans.

Le changement qui arriva dans cet Etat après la guerre de trente ans, étoit univerfel; les Monnoies s'en reffentirent ainfi que tout le refte; autrefois le marc d'argent étoit fur le pied de 9. écus dans tout l'Empire, jufqu'à l'année 1651. que les malheurs des tems forcerent le Grand Electeur d'avoir recours à toutes fortes d'expédiens pour fournir aux dépenfes de l'Etat: il fit publier la même année un Edit qui fixoit le prix des

monnoies courantes; & il fit battre des gros & des fennins pour des sommes considérables, dont la valeur intrinseque répondoit à peu près au tiers de la valeur numéraire de ces especes: le prix de cette monnoie étant idéal, elle fut aussitôt décriée & tomba à la moitié de sa valeur; les vieux écus de bon alloi monterent à 28, à 30 gros, & de-là vient ce que nous appellons l'écu de banque: pour rémédier à ces abus, les Electeurs de Brandebourg & de Saxe (*) s'aboucherent à Cinna, & ils convinrent d'évaluer les monnoies sur un nouveau pied, moïennant lequel le marc fin d'argent, avec ce qu'on appelle le stile de monnoie ou le remede, devoit être rendu au Public généralement dans toutes les especes de monnoies de l'écu jusqu'au fennin, à 10 écus 16 gros: depuis on frappa les florins & les demi-florins; & le prix du marc d'argent demeura fixé à 10 écus.

En 1690. Frédéric I. se concerta avec l'Electeur de Saxe & le Duc de Hannovre, sur

(*) En 1667.

fur les moïens de foutenir la monnoie fur le pied de la Convention de Cinna; mais en aïant reconnu l'impoffibilité, ils convinrent que l'efpece courante des florins & des huit gros feroit frappée dans leurs Etats à raifon de 12 écus le marc; c'eft ce qu'on appelle le pied de Leipzig, qui fubfifte encore de nos jours.

TOUTES les nouvelles Colonies que le Grand Electeur avoit établies, ne furent véritablement floriffantes que fous Frédéric I.: ce Prince jouit des travaux de fon pere; nous eumes alors une manufacture de Haute-lice égale à celle de Bruxelles; nos galons égalerent ceux de France; nos miroirs de Neuftadt furpafferent par leur blancheur ceux de Venife: l'Armée fut habillée de nos propres draps.

LA Cour étoit nombreufe & brillante; les efpeces y devenoient abondantes par les fubfides étrangers; le luxe parut dans les livrées, les habits, les tables, les équipages & les bâtimens; le Roi eut à fon fervice deux des plus habiles Architectes de l'Europe, & un Sculpteur nommé Schluter auffi parfait dans

ſon art que l'étoient les premiers: Bott fit la belle porte de Weſel; il donna les deſſeins du Château & de l'Arſenal de Berlin; il bâtit la Maiſon de Poſte au coin du grand pont, & le beau portique du Château de Potsdam trop peu connu des amateurs: Eoſander éleva la nouvelle aile du Château de Köningsberg, & la Cour des Monnoies qui fut abattue dans la ſuite: Schluter décora l'Arſenal de ces trophées & de ces beaux maſcarons qui font l'admiration des connoiſſeurs, & il fit fondre la Statue Equeſtre du Grand Electeur qui paſſe pour un chef-d'œuvre: le Roi embellit la Ville de Berlin de l'Egliſe du Cloître, des arcades & de quelques autres édifices encore; & il orna les Maiſons de plaiſance d'Oranienbourg, de Potsdam & de Charlottenbourg par toutes ſortes d'augmentations & d'embelliſſemens.

LES Beaux Arts, enfans de l'abondance, commencerent à fleurir: l'Académie des Peintres, dont Pene, Mayer, Widemann & Leigeber étoient les premiers Profeſſeurs, fut fondée; mais il ne ſortit de leur école aucun

Pein-

Peintre de reputation : ce qu'il y eut de plus remarquable, & ce qui intéresse le plus les progrès de l'esprit humain, ce fut la fondation de l'Académie Roïale des Sciences en 1700; la Reine Sophie Charlotte y contribua le plus : cette Princesse avoit le génie d'un Grand-Homme & les connoissances d'un Savant; elle croïoit qu'il n'étoit pas indigne d'une Reine d'estimer un Philosophe; on sent bien que ce Philosophe dont nous parlons, étoit Leibnitz; & comme ceux qui ont reçu du ciel des ames privilégiées, s'élevent à l'égal des Souverains, elle admit Leibnitz dans sa familiarité; elle fit plus; elle le proposa comme seul capable de jetter les fondemens de cette nouvelle Académie. Leibnitz qui avoit plus d'une ame, si j'ose m'exprimer ainsi, étoit bien digne de présider dans une Académie qu'au besoin il auroit représentée tout seul : il institua quatre Classes, dont l'une de Physique & de Médecine, l'autre de Mathématiques, la troisieme de la Langue & des Antiquités d'Allemagne, & la derniere des Langues & des Antiquités

Orientales: les plus célebres de nos Académiciens furent Messieurs Basnage, Bernouilli, la Croze, Guillelmini, Hartzoeker, Herman, Kirch, Römer, Stürmer, Varignon, des Vignoles, Werenfels, & Wolff: depuis on y reçut Messieurs de Beausobre & Lenfant, Savans dont les plumes auroient fait honneur aux siécles d'Auguste & de Louis XIV.

Othon de Guericke fleurissoit encore à Magdebourg; c'est le même auquel nous devons l'invention de la pompe pneumatique, & qui par une heureuse destinée a rendu son esprit philosophique & inventif, héréditaire à ses descendans.

Les Universités prospéroient en même tems: Halle & Franckfort étoient fournies de savans Professeurs; Thomasius, Gundling, Ludewig, Wolff & Strick, tenoient le premier rang pour la célébrité & faisoient nombre de disciples; Wolff commenta l'ingénieux Systême de Leibnitz sur les Monades, & noïa dans un déluge de paroles, d'argumens, de corollaires & de citations, quelques problèmes que Leibnitz avoit jettés peut-être comme

me une amorce aux Métaphyſiciens; le Profeſſeur de Halle écrivit laborieuſement nombre de volumes, qui au lieu de pouvoir inſtruire des hommes faits, ſervirent tout au plus de Catéchisme de Dialectique pour des enfans; les Monades ont mis aux priſes les Métaphyſiciens & les Géometres d'Allemagne, & ils diſputent encore ſur la diviſibilité de la matiere.

Le Roi fonda même à Berlin une Académie pour des jeunes-gens de condition, ſur le modele de celle de Luneville; malheureuſement elle ne ſubſiſta pas longtems.

Ce ſiécle ne produiſit aucun bon Hiſtorien: on chargea Teiſſier d'écrire l'Hiſtoire du Brandebourg; il en fit le Panégyrique: Puffendorff écrivit la vie de Frédéric Guillaume; & pour ne rien omettre, il n'oublia ni ſes Clercs de Chancellerie, ni ſes Valets de chambre, dont il put recueillir les noms: nos Auteurs ont (ce me ſemble) toujours péché, faute de diſcerner les choſes eſſentielles des acceſſoires, d'éclaircir les faits, de reſſerrer leur proſe traînante & exceſſivement ſujette

jette aux inversions, aux nombreuses épithetes, & d'écrire en pédans plutôt qu'en hommes de génie.

DANS cette disette de tout bon Ouvrage en prose, le Brandebourg eut un bon Poëte; c'étoit le Sieur de Canitz: il traduisit heureusement quelques Epitres de Boileau; il fit des Vers à l'imitation d'Horace, & quelques Ouvrages où il est tout-à-fait original: c'est le Pope de l'Allemagne, le Poëte le plus élégant, le plus correct & le moins diffus, qui ait fait des Vers en notre Langue: communément en Allemagne le pédantisme affecte jusqu'aux Poëtes; la langue des Dieux est prostituée par la bouche de quelque Régent d'un College obscur, ou par quelque Etudiant dissolu; & ce qu'on appelle honnêtes-gens sont ou trop paresseux ou trop fiers pour manier la lyre d'Horace ou la trompette de Virgile. Monsieur de Canitz, quoique d'une maison illustre, crut que l'esprit & le talent de la Poësie ne dérogeoit pas; il le cultiva (comme nous l'avons dit) avec succès; il eut une charge à la Cour, & puisa dans l'usage

de

de la bonne compagnie cette politesse & cette aménité qui plaît dans son stile.

Les Spectacles Allemans étoient peu de chose: ce qu'on appelle Tragédie est communément un monstre composé d'enflure & de basse plaisanterie; les Auteurs Dramatiques ignorent jusqu'aux moindres regles du Théatre: la Comédie est plus pitoïable encore; c'est une farce grossiere qui choque le goût, les bonnes mœurs, & les honnêtes-gens: la Reine entretenoit un Opéra Italien, dont le fameux Bononchini étoit le compositeur; nous eûmes dès-lors de bons Musiciens: à la Cour il y avoit une Comédie Françoise, qui donnoit dans ses représentations les chef-d'œuvres des Molières, des Corneilles, & des Racines.

Le goût du Théatre François passa en Allemagne avec celui des modes de cette nation: l'Europe, enthousiasmée du caractere de grandeur que Louis XIV. imprimoit à toutes ses actions, de la politesse qui régnoit à sa Cour, & des Grands-Hommes qui illustroient son regne, vouloit imiter la France

ce qu'elle admiroit; toute l'Allemagne y voïageoit; un jeune-homme passoit pour un imbécille, s'il n'avoit séjourné quelque tems à la Cour de Versailles: le goût des François regla nos cuisines, nos meubles, nos habillemens, & toutes ces bagatelles sur lesquelles la tyrannie de la mode exerce son empire: cette passion portée à l'excès dégénéra en fureur; les femmes, qui outrent souvent les choses, la pousserent jusqu'à l'extravagance (*).

La Cour ne donnoit pas tant dans les modes étrangeres que la Ville; la magnificence & l'étiquette y décoroient l'ennui; on s'eni-

(*) La mere du Poëte Canitz, aïant épuisé la France en modes nouvelles, pour renchérir sur les autres Dames de Berlin commit à un Marchand de faire venir de Paris un mari jeune, beau, vigoureux, poli, spirituel & noble, supposant que cette marchandise s'y trouvoit aussi communément que des pompons dans une boutique: le Marchand tout nouveau dans cette espece de métier; s'acquitta de sa commission comme il put; ses Correspondans trouverent enfin un Epouseur; c'étoit un homme de 50. ans; il se nommoit le Sieur de Brinbock, d'un tempérament foible & valétudinaire: il arrive; Madame de Canitz le voit, s'effraie & l'épouse: ce fut un bonheur pour les Prussiens que ce mariage tourna au mécontentement de la Dame, autrement son exemple auroit été suivi; nos Beautés auroient passé dans les mains des François; & les Berlinois auroient été réduits, comme les Romains, à enlever les Sabines de leur voisinage.

s'enivroit même en cérémonie: le Roi institua l'Ordre de l'Aigle Noir, tant pour avoir un Ordre comme en ont tous les Rois, que pour se procurer à cette occasion une fête, qui ressemble assez à une mascarade: ce Roi, qui avoit fondé une Académie par complaisance pour son épouse, entretenoit des Bouffons pour satisfaire à sa propre inclination: la Cour de la Reine Sophie Charlotte étoit toute séparée de l'autre; c'étoit un temple où se conservoit le feu sacré des Vestales, l'asile des Savans & le siége de la Politesse: on regretta d'autant plus les vertus de cette Princesse, que celle (*) qui lui succéda, se livra aux Dévots & passa sa vie avec des Hypocrites, race médisante qui verse ses poisons sur la vertu en sanctifiant ses propres vices: enfin des Adeptes parurent à la Cour; un Italien nommé Cataneo assura le Roi qu'il avoit le secret de faire de l'or; il en dépensa beaucoup & n'en fit point; le Roi se vengea de sa crédulité sur ce malheureux, & Cataneo fut pendu. L'E-

(*) Une Princesse de Mecklenbourg qui tomba ensuite en démence.

1713. L'Etat changea presque entiérement de forme sous Frédéric Guillaume; la Cour fut congédiée, & les grosses pensions souffrirent une réduction; beaucoup de personnes qui avoient entretenu carosse allérent à pied, ce qui fit dire au Public que le Roi avoit rendu l'usage des jambes aux perclus: sous Frédéric I. Berlin étoit l'Athenes du Nord; sous Frédéric Guillaume elle en devint la Sparte; tout ce Gouvernement fut Militaire; l'augmentation de l'Armée se fit, & dans l'ardeur de ces premiers enrollemens, quelques Artisans furent faits Soldats, ce qui répandit la terreur parmi les autres qui se sauverent en partie; cet accident imprévu causa de nouveau un dommage considérable à nos Manufactures.

Le Roi porta un promt remede à ces abus, & il s'attacha avec une attention singuliere au rétablissement & aux progrès de l'industrie; il défendit par un Arrêt sévére la sortie de nos laines; il établit le Lagerhaus (*), magasin d'où l'on avance des laines aux pauvres

(*) En 1714.

vres manufacturiers, qu'ils restituent par leur ouvrage; nos draps trouverent un débit assuré dans la consommation de l'Armée, qui fut habillée de neuf tous les ans; ce débit s'étendit jusques chez l'étranger: la Compagnie de Russie fut formée l'année 1725; nos Marchands fournissoient les draps pour toutes les troupes Russes; mais les guinées Angloises passerent en Moscovie, & elles furent bientôt suivies de leurs draps, de sorte que notre commerce cessa; nos manufactures en souffrirent au commencement, mais d'autres sorties s'ouvrirent; les ouvriers n'eurent plus assez de nos propres laines; on permit aux Mecklenbourgeois de nous vendre les leurs; & dès l'année 1733. nos manufactures étoient si florissantes, qu'elles débiterent quarante-quatre mille piéces de drap de 24 aunes chacune chez l'étranger.

BERLIN fut comme un magasin de Mars; tous les ouvriers qui peuvent être emploïés pour une Armée, y prospérerent, & leurs ouvrages furent recherchés par toute l'Allemagne; on établit à Berlin des moulins de pou-

poudre à canon, à Spandaw des Fourbisseurs, à Potsdam des Armuriers, & à Neustadt des ouvriers qui travailloient en ferronerie & en cuivre.

Le Roi donna des immunités & des récompenses à tous ceux qui s'établiroient dans les Villes de sa domination; il ajoûta tout le quartier de la Frédérichstadt à sa Capitale, & couvrit de maisons les places qu'avoit occupées l'ancien rempart: il créa la Ville de Potsdam (*), & il la peupla: il ne fit pas le moindre bâtiment pour lui-même, mais tout pour ses Sujets: l'Architecture de son regne est généralement infectée par le goût Hollandois; il seroit à désirer, que les grandes dépenses que ce Prince fit en bâtimens, eussent été dirigées par de plus habiles Architectes; il eut le sort de tous les fondateurs des Villes; qui occupés par la solidité de leurs desseins, ont la plupart négligé ce qui avec la même dépense les auroit embellies & ornées davantage.

(*) A peine y avoit-il 400 habitans dans cette Ville, au lieu qu'il y en a à présent plus de 20, mille.

BERLIN, après ſon augmentation, reçut une Police nouvelle (*) ſur le pied à peu près de celle de Paris: on établit dans tous les quartiers de la Ville des Officiers de Police; l'uſage des fiacres fut inſtitué en même tems: on purgea la Ville de ces fainéans qui ſe nourriſſent à force d'importunités; & ces malheureux objets de nos dégoûts & de notre compaſſion, envers leſquels la nature n'a été qu'une marâtre, trouverent des aſiles dans les Hôpitaux publics.

PENDANT que tous ces changemens ſe firent, le luxe, la magnificence & les plaiſirs diſparurent; l'eſprit d'épargne s'introduiſit dans tous les états, chez le riche comme chez le pauvre: ſous les regnes précédens, beaucoup de Nobles vendoient leurs terres pour acheter du drap d'or & des galons: cet abus ceſſa: dans la plupart des Etats Pruſſiens, les Gentilhommes ont beſoin d'une bonne économie pour ſoutenir leurs familles, à cauſe que le droit de primogéniture n'a point lieu, & que les peres aïant beau-

(*) En 1734.

beaucoup d'enfans à établir, ne peuvent procurer que par leur épargne, un revenu honnête à ceux qui après leur mort partagent leur maiſon dans des branches nouvelles.

CETTE diminution dans la dépenſe du Public n'empêcha pas beaucoup d'artiſans de ſe perfectionner ; nos caroſſes, nos galons, nos velours & nos ouvrages d'orfévrerie ſe répandirent par toute l'Allemagne.

MAIS ce qu'il y eut de déplorable, ce fut que pendant qu'on faiſoit des arrangemens ſi utiles & ſi grands, on laiſſa tomber dans une décadence entiere l'Académie des Sciences, les Univerſités, les Arts Libéraux, & le Commerce.

ON rempliſſoit mal & ſans choix les places qui venoient à vaquer dans l'Académie Roïale des Sciences ; & par une dépravation ſinguliere, le ſiécle affectoit de mépriſer une Société dont l'origine étoit auſſi illuſtre, & dont les travaux tendoient autant à l'honneur de la Nation qu'aux progrès de l'Eſprit humain : pendant que tout ce corps tomboit en léthargie, la Médecine & la Chymie ſe ſou-

ſoutinrent; Pott, Margraff & Eller combinoient & décompoſoient la matiere; ils éclairoient le monde par leurs découvertes; & les Anatomiſtes obtinrent un théatre pour leurs diſſections publiques, qui devint une Ecole floriſſante de Chirurgie.

MAIS la faveur & les brigues rempliſſoient les chaires de Profeſſeurs dans les Univerſités; les Dévots, qui ſe mêlent de tout, acquirent une part à la direction des Univerſités; ils y perſécutoient le Bon-ſens, & ſurtout la claſſe des Philoſophes: Wolff fut exilé, pour avoir déduit avec un ordre admirable les preuves ſur l'exiſtence de Dieu: la jeune Nobleſſe, qui ſe vouoit aux armes, crut déroger en étudiant; & comme l'eſprit humain donne toujours dans les excès, ils regarderent l'Ignorance comme un titre de mérite, & le Savoir comme une pédanterie abſurde.

LA même raiſon fit que les Arts Libéraux tomberent en décadence; l'Académie des Peintres ceſſa; Pene, qui en étoit le Directeur, quitta les tableaux pour les portraits; les

Me-

Menuſiers s'érigerent en Sculpteurs, & les Maçons en Architectes; un Chymiſte nommé Böttcher paſſa de Berlin à Dresde, & donna au Roi de Pologne le ſecret de cette porcelaine, qui ſurpaſſe celle de la Chine par l'élégance des formes & la fineſſe de la diaprure.

Notre Commerce n'étoit pas encore né; le Gouvernement l'étouffoit, en ſuivant des principes qui s'oppoſoient directement à ſes progrès: il n'en faut point conclure que la Nation manque de génie propre au Négoce: les Vénitiens & les Génois furent les premiers qui le ſaiſirent; la découverte de la bouſſole le fit paſſer chez les Portugais & les Eſpagnols; il s'étendit enſuite en Angleterre & en Hollande; les François s'y appliquerent des derniers, & ils regagnerent de viteſſe ce qu'ils avoient négligés par ignorance: ſi les habitans de Dantzig, de Hambourg, de Lubeck; ſi les Danois & les Suédois s'enrichiſſent tous les jours par la navigation; pourquoi les Pruſſiens n'en feroient-ils pas autant? les hommes deviennent tous des aigles, quand

on leur ouvre les chemins de la fortune; il faut que l'exemple les anime, que l'émulation les excite, & que le Souverain les encourage: les François ont été tardifs, nous le sommes de même; peut-être est ce que notre heure n'est pas encore venue.

On songeoit moins alors à étendre le Commerce, qu'à reprimer les dépenses inutiles: les deuils avoient été autrefois ruineux pour les familles; on donnoit des festins aux enterremens; la pompe funebre étoit même couteuse: toutes ces coutumes furent abolies; on ne drapa plus les maisons ni les carosses; on ne donna plus des livrées noires; & depuis on mourut à fort bon marché.

Ce Gouvernement tout militaire influa dans les Mœurs, & régla même les Modes: le Public avoit pris par affectation un air aigresin; personne dans tous les Etats Prussiens n'avoit plus de trois aunes de drap dans son habit, ni moins de deux aunes d'épée pendues à son côté: les femmes fuïoient la société des hommes, & ceux-ci s'en dédommageoient entre le vin, le tabac & les bouf-

fons : enfin nos mœurs ne ressembloient plus, ni à celles de nos Ancêtres, ni à celles de nos Voisins ; nous étions originaux, & nous avions l'honneur d'être copiés de travers par quelques petits Princes d'Allemagne.

Vers les dernieres années de ce regne, le hasard conduisit à Berlin (*) un homme obscur, d'un esprit malfaisant & rusé ; c'étoit une espece d'Adepte, qui faisoit de l'or pour le Souverain, aux dépens de la bourse de ses Sujets ; ses artifices lui réussirent un tems ; mais comme la méchanceté se découvre tôt ou tard, ses prestiges disparurent, & sa malheureuse science rentra dans les ténébres dont elle étoit sortie.

Telles ont été les Mœurs du Brandebourg sous tous ses différens Gouvernemens : le génie de la Nation fut étouffé par une longue suite de siécles barbares ; il s'éleva de tems en tems, mais il s'affaissa aussitôt sous l'ignorance & le mauvais goût ; & lorsque des circonstances heureuses semblerent favoriser ses progrès, survint une guerre dont les sui-

(*) Eckert.

ſuites funeſtes anéantirent les forces de l'Etat: nous avons vu cet Etat renaiſſant de ſes cendres: nous avons vu par quels nouveaux efforts la Nation parvint à ſe civiliſer; & ſi ce beau feu n'a jetté que de foibles étincelles, il ne faut qu'un rien pour faire paroître au grand jour: comme les ſemences ont beſoin d'un terrein propre pour leur dévelopement; de même les Nations demandent un concours de conjonctures heureuſes, pour qu'elles ſortent de leur engourdiſſement, & qu'elles reçoivent (pour ainſi dire) une nouvelle vie.

Tous les Etats ont eu un certain cercle d'événemens à parcourir, avant que d'atteindre à leur plus haut degré de perfection; les Monarchies y ſont arrivés avec une allure plus lente que les Républiques, & s'y ſont moins ſoutenues; & s'il eſt vrai de dire que la forme de Gouvernement la plus parfaite eſt celle d'un Roïaume bien adminiſtré, il n'eſt pas moins certain que les Républiques ont rempli le plus promtement le but de leur inſtitution & ſe ſont le mieux conſervées,

 parce

parce que les bons Rois meurent & que les sages Loix sont immortelles.

SPARTE & Rome, qui furent fondées pour être guerrieres, produisirent, l'un cette Phalange invincible, l'autre ces Légions qui subjuguerent la moitié du Monde connu: Sparte enfanta les plus illustres Capitaines; Rome devint une pépiniere de Héros; Athenes, à laquelle Solon avoit donné des loix plus pacifiques, devint le berceau des Arts: à quelle perfection ses Poëtes, ses Orateurs & ses Historiens ne parvinrent-ils point? cet asile des Sciences se conserva jusqu'à l'entiere ruine de l'Attique: Carthage, Venise, & même la Hollande, furent par leur institution liées au Commerce, & elles le pousserent & le soutinrent constamment, reconnoissant que c'étoit le principe de leur grandeur & le soutien de leur Etat.

CONTINUONS encore cet examen pour un moment: en touchant aux Loix fondamentales des Républiques, on est sûr de les renverser de fond en comble, à cause que la sagesse des Législateurs a formé un tout, auquel les par-

parties du Gouvernement tiennent essentiellement; rejetter les unes, c'est détruire les autres, par l'enchaînement des conséquences qui les lient ensemble & qui en forment un Systême assortissant & complet.

DANS les Roïaumes, la forme du Gouvernement n'a de base que le Despotisme du Souverain; les Loix, le Militaire, le Négoce, l'Industrie & toutes les autres parties de l'Etat, sont assujetties au caprice d'un seul homme, qui a des Successeurs qui ne se ressemblent jamais; d'où il s'ensuit pour l'ordinaire, qu'à l'avénement d'un nouveau Prince l'Etat est gouverné par de nouveaux principes, & c'est ce qui porte préjudice à cette forme de Gouvernement. Il y a de l'unité dans le but que les Républiques se proposent & dans les moïens qu'elles emploient pour y parvenir, ce qui fait qu'elles ne le manquent presque jamais. Dans les Monarchies un Fainéant succede à un Prince ambitieux; celui-ci est suivi d'un Dévot, celui-là par un Guerrier, celui-ci par un Savant, celui-là par un autre qui s'abandonne à la Volupté: & pendant que ce

théatre mouvant de la fortune présente sans cesse des scenes nouvelles, le génie de la Nation, diverti par la variété des objets, ne prend aucune assiette fixe. Il faut donc que dans les Monarchies les établissemens, qui doivent braver la vicissitude des siécles, aïent des racines si profondes qu'on ne puisse les arracher, sans ébranler en même tems les plus solides fondemens du Trône.

Mais la fragilité & l'instabilité sont inséparables des ouvrages des hommes: les Révolutions que les Monarchies & les Républiques éprouvent, ont leurs causes dans les Loix immuables de la Nature; il faut que les passions humaines servent de ressorts, pour amener & mouvoir sans cesse de nouvelles décorations sur ce grand théatre; que la fureur audacieuse des uns enleve ce que la foiblesse des autres ne peut défendre; que des Ambitieux renversent des Républiques, & que l'artifice triomphe quelquefois de la simplicité: sans ces grands bouleversemens dont nous venons de parler, l'Univers resteroit sans cesse le même; il n'y auroit point d'é-

vé-

vénemens nouveaux; il n'y auroit point d'égalité entre le deſtin des Nations; quelques Peuples ſeroient toujours civiliſés & heureux, & d'autres toujours barbares & infortunés.

Nous avons vu des Monarchies naître & mourir; des Peuples, de barbares qu'ils étoient, ſe policer & devenir le modele des Nations: ne pourrions-nous pas en conclure, que ces Nations ont une révolution ſemblable (ſi on oſe le dire) à celle des planetes, qui après avoir parcouru en dix mille ans tout l'eſpace des cieux, ſe retrouvent au point d'où elles étoient parties?

Nos beaux jours arriveront donc comme ceux des autres; nos prétentions ſont d'autant plus juſtes, que nous avons païé le tribut à la Barbarie quelques ſiécles de plus que les méridionaux.

Ces ſiécles précieux s'annoncent par le nombre des Grands-hommes en tout genre qui naiſſent à la fois: heureux ſont les Princes, qui viennent au monde dans des conjonctures auſſi favorables! les Vertus, le Ta-

lent, le Génie, les emportent d'un mouvement commun avec eux, aux choſes grandes & ſublimes.

DU

DU
GOUVERNEMENT
ANCIEN ET MODERNE
DU
BRANDEBOURG.

LORSQUE le Brandebourg étoit païen, il fut gouverné par des Druides, comme toute l'Allemagne l'étoit anciennement: ſous les Vandales, les Teutons & les Suèves, leurs Princes étoient proprement les Généraux de la Nation; ils s'appelloient Fürſten, ce qui ſignifie Conducteurs: les Empereurs qui dompterent ces Barbares, établirent des Gouverneurs de frontieres, qu'on nommoit Marckgraves, pour tenir en bride cette Nation belliqueuſe & fiere de ſa liberté : il nous reſte ſi peu de Mémoires de ces tems reculés, que pour ne point mêler de fables à l'Hiſtoire, nous

ne ferons mention que du Gouvernement de l'Electorat ſous les Princes de la Maiſon de Hohenzollern.

Année 1412. Du tems que les Burggraves de Nurenberg s'établirent dans la Marche, les Gentilshommes devenus ſauvages ſous les dernieres Régences, leur refuſerent l'hommage; cette Nobleſſe, ſoutenue dans ſon indépendance par les Ducs de Poméranie, devenoit redoutable à ſon Souverain; les grandes familles étoient puiſſantes; elles armoient leurs Sujets, elles ſe faiſoient la guerre; & elles détrouſſoient même les paſſans ſur les grands chemins; des Châteaux maſſifs & entourés de foſſés leur ſervoient de repaires; ces petits Tyrans, aïant partagé entre eux l'autorité légitime, fouloient impunément ceux qui cultivent les champs; & comme il n'y avoit point de domination aſſez bien établie pour faire reſpecter les Loix, le païs étoit dans le déſordre & dans la plus affreuſe miſere: les grandes familles qui s'éleverent pendant cette Anarchie, furent les Kittzow, les Pulitz, les Brédow, les Holtzendorff, les Uchten-

hagen,

hagen, les Torgow, les Arnim, les Rochow, & les Seigneurs de Hohenſtein; ce fut à celles-là que l'Electeur Frédéric I. eut affaire.

Quoique Frédéric I. les ſoumit, les Etats reſterent toujours maîtres du Gouvernement: ils accordoient les Subſides; ils régloient les Impôts; ils fixoient le nombre des Troupes, qu'on ne levoit que dans les extrémités, & les païoient; on les conſultoit ſur les meſures qu'il convenoit de prendre pour la défenſe du païs; & c'étoit par leurs avis que s'adminiſtroient les Loix & la Police.

L'Histoire nous fournit plus d'un exemple du pouvoir des Etats. L'Electeur Albert l'Achille devoit cent mille florins (*); il pria les Etats de ſe charger de ce païement; pour cet effet ils impoſerent une taxe ſur la Biere, qu'ils n'accorderent que pour ſept ans; ils la hauſſerent dans la ſuite, & elle devint l'origine de ce qu'on appelle le Landſchafft ou la Banque publique.

Du tems de l'Electeur Joachim I. (†), les Etats

(*) En 1472.
(†) En 1530.

Etats leverent une taxe ſur les Moulins, ſur les Cenſes & ſur les Bergeries, pour ſoudoïer deux cens Cavaliers que ce Prince envoïoit à l'Empereur contre les Infideles.

Sous l'Electeur Joachim II., le crédit des Etats étoit ſi puiſſant, qu'ils dégagerent quelques Bailliages ſur leſquels ce Prince avoit contracté des dettes, à condition que ni lui ni ſes Succeſſeurs ne pourroient dorénavant emprunter deſſus ni les aliener: l'Electeur les conſultoit ſur toutes les affaires, & leur promit même de ne rien entreprendre ſans leur conſentement: les Etats entrerent en correſpondance avec Charles V., & lui marquerent qu'ils ne trouvoient pas à propos que l'Electeur ſe rendît à la Diete de l'Empire; auſſi Joachim II. ſe diſpenſa-t-il de ce voïage.

Jean Sigismond & George Guillaume (*) conférérent avec eux ſur le ſujet de la Succeſſion de Juliers & de Berg, & les Etats nommerent quatre Députés qui ſuivirent la Cour, tant pour lui ſervir de Conſeil, que pour être emploïés à des Négocians & à l'hu-

(*) En 1628.

l'usage que les circonstances pourroient demander pour le service de ces Princes.

GEORGE Guillaume (*) consulta les Etats pour la derniere fois, pour savoir s'ils trouvoient bon que l'Electeur fît alliance avec les Suédois en leur remettant ses places, ou s'il devoit suivre le parti de l'Empereur: depuis, Schwartzenberg, Ministre tout puissant d'un Prince foible, attira à sa personne toute l'autorité du Souverain & des Etats; il imposa des Contributions de sa propre autorité; & il ne resta aux Etats, de cette puissance dont ils n'avoient jamais abusé, que le mérite d'une soumission aveugle aux ordres de la Cour.

LES Electeurs n'avoient eu d'autre Conseil que les Etats jusqu'au regne de Joachim-Frédéric; ce Prince forma un Conseil composé du Ministre de la Justice, du Ministre des Finances, de celui qui avoit les affaires de l'Empire, & du Maréchal de la Cour; un Stadthalter y présidoit: de ce Conseil émanoient toutes les Sentences en dernier ressort, les Ordres tant au civil qu'au militaire, les Ré-

(*) En 1631.

Réglemens de la Police ; & c'étoit lui également qui dressoit l'instruction des Ministres qui étoient emploïés à des Cours étrangeres.

Lorsqu'un voïage ou la guerre obligeoit l'Electeur à quitter ses Etats, ce Conseil exerçoit les fonctions de la Souveraineté ; il donnoit des audiences aux Ministres étrangers ; il avoit en un mot le même pouvoir que la Régence d'une minorité pendant la tutelle d'un Prince.

Le pouvoir du Premier Ministre & du Conseil étoit presque illimité ; le Comte de Schwartzenberg sous George Guillaume avoit augmenté son autorité, au point qu'elle étoit pareille à celle des Maires du Palais du tems des Rois de France de la premiere Race ; mais l'abus énorme qu'il en fit, dégoûta l'Electeur Frédéric Guillaume de tout Premier Ministre : nous voïons, par les Réglemens que ce Prince donna (*), qu'il distribua à chacun de ses Ministres des Départemens différens, & qu'il établit dans chaque Province deux Conseillers, pour régler & pour rendre comp-

(*) En 1651.

compte des affaires qui la concernoient.

FREDERIC Guillaume résida à Konigsberg en Prusse pendant les premieres années de sa Régence; & il pourvut le Conseil qu'il laissa à Berlin, d'amples Instructions relatives au tems & aux circonstances où il se trouvoit : les Troupes recevoient leurs ordres des plus anciens Généraux qui se trouvoient dans la Province; & les Gouverneurs des Places les recevoient immédiatement de sa personne.

A la mort du Chancelier Görts, cette dignité fut supprimée, & le Baron de Schwerin devint Premier Président du Conseil: les Départemens se trouverent partagés, de sorte que tout ce qui étoit du ressort des Loix, se portoit au Conseil de la Justice qui avoit un Président à sa tête: la Jurisdiction des Officiers de la Cour dépendoit du Capitaine du Château: les Finances du Prince se trouvoient administrées par la Chambre des Domaines, qui étoit partagée en différens Départemens; le Baron de Meinders & après lui le Sieur de Jena en eurent la Direction générale.

UN Consistoire, composé moitié de Prêtres,

tres, moitié de Laïques, gouvernoit les affaires Eccléſiaſtiques; outre ces Colleges ſusmentionnés, la Chancellerie des Fiefs décidoit de toutes les affaires féodales.

Les choſes reſterent à peu près ſur le même pied ſous le regne de Frédéric I. (*); avec cette différence, qu'il ſe laiſſa ſans ceſſe gouverner par ſes Miniſtres. Danckelmann, qui avoit été ſon Précepteur, devint maître de l'Etat: après ſa diſgrace, le Comte de Wartenberg ſuccéda à ſa faveur & à ſon pouvoir: Kamke auroit de même ſuccédé au Grand-Chambellan, ſi la mort du Roi n'avoit mis fin à ſa faveur naiſſance.

Frederic Guillaume II. (†) changea toute la forme de l'Etat & du Gouvernement; il limita le pouvoir des Miniſtres; & de Maîtres qu'ils avoient été de ſon Pere, ils devinrent ſes Commis.

Les affaires étrangeres furent remiſes au Sieur d'Ilgen & de Kniphauſen; ces Miniſtres conféroient avec les Envoïés, & entre-

(*) Depuis 1688.
(†) Depuis 1713.

tretenoient la correſpondance avec les Miniſtres Pruſſiens dans les différentes Cours de l'Europe; ils étoient chargés ſurtout des affaires de l'Empire, des limites de l'Etat, & des droits de la Maiſon: le Sieur de Coccéi Miniſtre d'Etat eut la direction générale de la Juſtice, & faiſoit la charge de Chancelier: ſous lui le Sieur d'Arnim avoit le Département des Appels & de la Juſtice Civile de Pruſſe & de Ravensberg; & le Sieur de Katſch fut mis à la tête de la Juſtice Criminelle.

Le Sieur de Printz Grand-Maréchal de la Cour devint Préſident du Conſiſtoire Supérieur, & fut chargé de l'inſpection des Univerſités, des Fondations pieuſes, des Canonicats, & des affaires des Juifs.

Les Finances étoient, des parties du Gouvernement, celle qui avoit été le plus négligée; le Roi y fit des arrangemens tout nouveaux; il établit le Grand Directoire en 1724: ce College eſt diviſé en quatre Departemens, à la tête de chacun deſquels eſt un Miniſtre d'Etat: la Pruſſe, la Poméranie

&

& la Nouvelle Marche, avec les Postes, formerent le premier Département, qu'eut le Sieur de Grumkow; l'Electorat de Brandebourg, le Duché de Magdebourg, le Comté de Rupin, & le Commissariat de Guerre, formerent le second Département, qu'eut le Sieur de Kraut; les Etats du Rhin & du Weser, avec les Salines, furent le partage du troisieme, qu'eut le Sieur de Görne; & le quatrieme eut la Direction de la Principauté de Halberstadt, du Comté de Mansfeldt, des Manufactures, du Papier timbré, & des Monnoies; il échut au Sieur de Vireck.

Le Roi combina le Commissariat avec les Finances: autrefois ces Colleges occupoient quarante Avocats, pour soutenir les procès qu'ils se faisoient, en négligeant les affaires pour lesquelles ils étoient préposés; depuis leur réunion, ils travaillerent d'un commun accord au bien de l'Etat.

Sous ces Départemens principaux, le Roi établit dans chaque Province un College de Justice & un College de Finance subordonnés au Ministres; les Ministres des affaires étran-

étrangeres, ceux de la Juſtice & ceux des Finances, faiſoient journellement leur rapport au Roi, qui décidoit en dernier reſſort de toutes les affaires : pendant tout ſon regne, il ne parut pas la moindre Ordonnance qu'il n'eût ſignée de ſa main, ni la moindre Inſtruction dont il ne fût l'Auteur.

Il déclara tous les Fiefs allodiaux, moïennant une certaine redevance annuelle que les propriétaires païerent à l'Etat. Frédéric Guillaume emploïa quatre millions cinq cens mille écus au rétabliſſement de la Lithuanie; il mit ſix millions pour rebâtir les Villes de ſes Etats, augmenter Berlin & fonder Potsdam; & il acheta pour cinq millions de terres qu'il ajoûta à ſes Domaines.

Ce fut en un mot Frédéric Guillaume, qui donna à l'Etat la forme la plus avantageuſe, & qui établit le Gouvernement avec le plus de ſageſſe.

DIS-

DISSERTATION
SUR LES RAISONS
D'ETABLIR ou D'ABROGER
LES LOIX.

CEux qui veulent acquérir une connoiſſance exacte de la maniere dont il faut établir ou abroger les Loix, ne la peuvent puiſer que dans l'Hiſtoire. Nous y voïons que toutes les Nations ont eu des Loix particulieres; que ces Loix ont été établies ſucceſſivement; & qu'il a fallu toujours beaucoup de tems aux Hommes, pour parvenir à quelque choſe de raiſonnable. Nous y voïons que les Légiſlateurs, dont les Loix ont ſubſiſté le plus longtems, ont été ceux qui ont eu pour but le bonheur public, & qui ont le mieux connu le génie du Peuple dont ils régloient le Gouvernement.

Ce ſont ces conſidérations qui nous obligent d'entrer ici en quelques détails ſur l'Hiſtoire même des Loix, & ſur la maniere dont elles ſe ſont établies dans les Païs les plus policés.

Il paroit probable que les Peres de Famille ont été les premiers Légiſlateurs. Le beſoin d'établir l'ordre dans leurs Maiſons, les obligea ſans doute à faire des Loix Domeſtiques. Depuis ces premiers tems, & lorſque les Hommes commencerent à ſe raſſembler dans des Villes, les Loix de ces Juriſdictions particulieres ſe trouverent inſuffiſantes pour une Société plus nombreuſe.

La malice du cœur humain, qui ſemble engourdie dans la ſolitude, ſe ranime dans le grand monde; & ſi le Commerce des Hommes, qui aſſortit les caracteres les plus reſſemblans, fournit des Compagnons aux gens vertueux, il donne également des Complices aux ſcélérats.

Les Déſordres s'accrurent dans les Villes; de nouveaux Vices prirent naiſſance; & les Peres de famille, comme les plus intéreſſés

à les reprimer, convinrent pour leur sûreté de s'opposer à ce débordement. On publia donc des Loix, & l'on créa des Magistrats pour les faire observer : tant est grande la dépravation du cœur humain, que pour vivre en paix & heureux, on fut obligé de l'y contraindre par la puissance des Loix!

Les premieres Loix ne parterent qu'aux grands inconvéniens: les Loix Civiles régloient le culte des Dieux, le partage des Terres, les contracts de Mariage, & les Successions : les Loix Criminelles n'étoient rigoureuses que pour les crimes dont on redoutoit le plus les effets : & ensuite, à mesure qu'il survenoit des inconvéniens inattendus, de nouveaux désordres donnoient naissance à de nouvelles Loix.

De l'union des Villes se formerent des Républiques, & par la pente que toutes les choses humaines ont à la vicissitude, leur Gouvernement changea souvent de forme. Lassé de la Démocratie, le Peuple passoit à l'Aristocratie, à laquelle il substituoit même le Gouvernement Monarchique : ce qui arrivoit

voit en deux manieres; ou lorſque le Peuple mettoit ſa confiance dans la vertu éminente d'un de ſes Citoïens; ou lorſque par artifice quelque Ambitieux uſurpoit le Souverain Pouvoir. Il eſt peu d'Etats qui n'aïent pas eſſaïé de ces différens Gouvernemens, mais tous eurent des Loix différentes.

OSIRIS eſt le premier Légiſlateur dont l'Hiſtoire Profane faſſe mention: il étoit Roi d'Egypte, & il y établit ſes Loix: les Souverains même y étoient ſoumis: ces Loix qui régloient le Gouvernement du Roïaume, s'étendoient ſur la conduite des Particuliers. *Hérodote; Diodore de Sicile.*

LES Rois n'acquéroient l'amour de leur Peuple qu'autant qu'ils s'y conformoient. Oſiris (*) inſtitua trente Juges, dont le chef portoit au cou la figure de la Vérité pendue à une Chaîne d'or: c'étoit obtenir gain de cauſe que d'être touché par cette figure.

OSIRIS regla le culte des Dieux, le partage des Terres, la diſtinction des Conditions: il ne voulut point qu'il y eût priſe de corps contre le Débiteur; toute ſéduction de Rhétori-

(*) *Quelques Auteurs y ajoutent* Iſis.

torique étoit bannie des Plaidoyers : les Egyptiens engageoient les cadavres de leurs Peres, ils les déposoient chez leurs Créanciers pour nantissement, & c'étoit une infamie que de ne les pas dégager avant leur mort. Ce Législateur crut que ce n'étoit pas assez de punir les Hommes pendant leur vie, il établit un Tribunal qui les jugeoit après leur mort; afin que la flétrissure, attachée à leur condamnation, servît d'aiguillon pour animer les Vivans à la vertu.

Rollin, Histoire Ancienne. APRE'S les loix des Egyptiens, celles des Crétois sont les plus anciennes: Minos fut leur Législateur : il se disoit fils de Jupiter, & assûroit avoir reçu ces Loix de son Pere, afin de les rendre plus respectables.

Plutarque. LYCURGUE, Roi de Lacédémone, fit usage des Loix de Minos, auxquelles il en ajouta quelques-unes d'Osiris, qu'il recueillit lui-même dans un voïage qu'il fit en Egypte: il bannit de sa République, l'Or, l'Argent, toute sorte de Monnoïes & les Arts superflus ; il partagea également les Terres entre les Citoïens.

Ce Légiſlateur qui avoit intention de former des Guerriers, ne voulut point qu'aucune eſpece de paſſion pût énerver leur courage : il permit pour cet effet la communauté des Femmes entre les Citoïens ; ce qui peuploit l'Etat, ſans attacher trop les Particuliers aux liens doux & tendres du Mariage ; tous les Enfans étoient élevés aux frais du Public : lorſque les Parens pouvoient prouver que leurs Enfans étoient nés mal ſains, il leur étoit permis de les tuer. Lycurgue penſoit qu'un Homme qui n'étoit pas en état de porter les Armes, ne méritoit pas la vie.

Il régla que les Ilottes, eſpece d'Eſclaves, cultiveroient les Terres ; & que les Spartiates ne s'occuperoient qu'aux Exercices qui les rendoient propres à la Guerre.

La Jeuneſſe des deux ſexes luttoit, ils faiſoient leurs Exercices tout-nus en place publique.

Leurs Repas étoient reglés, où, ſans diſtinction des états, tous les Citoïens mangeoient enſemble.

Il étoit défendu aux Etrangers de s'arrêter

à Sparte, afin que leurs Mœurs ne corrompissent pas celles que Lycurgue avoit introduites.

On ne punissoit que les Voleurs mal-adroits: Lycurgue avoit intention de former une République Militaire, & il y réussit.

Plutarque, Vie de Solon. Remarques de Dacier.

Dracon (*) fut à la vérité le premier Législateur des Athéniens, mais ses Loix étoient si rigoureuses, qu'on disoit qu'elles étoient écrites plutôt avec du sang qu'avec de l'encre.

Nous avons vu comme les Loix s'établirent en Egypte & à Sparte: voïons maintenant comme elles furent réformées à Athenes.

Les désordres qui regnerent dans l'Attique, & les suites funestes qu'ils présagoient, firent qu'on eut recours à un Sage qui pouvoit seul réformer tant d'abus. Les Pauvres qui souffroient, à cause de leurs dettes, des vexations cruelles de la part des Riches, son-

(*) Dracon infligeoit punition de mort contre les plus petites fautes, il alla jusqu'à faire le procès aux choses inanimées: une Statue, par exemple, qui en tombant avoit blessé quelqu'un, étoit bannie de la Ville.

ſongerent à ſe choiſir un Chef qui les délivrât de la tyrannie des Créanciers.

DANS ces Diſſenſions, Solon fut nommé Archonte, & Arbitre Souverain, du conſentement de tout le monde. Les Riches, dit Plutarque, l'aggréerent volontiers comme Riche, & les Pauvres comme Homme de bien.

SOLON déchargea les Débiteurs; il accorda aux Citoïens la liberté de teſter.

IL permit aux Femmes, qui avoient des Maris impuiſſans, d'en choiſir d'autres parmi leurs Parens.

LES Loix impoſoient des Châtimens à l'Oiſiveté: elles abſolvoient ceux qui tuoient un Adultere; elles défendoient de confier la Tutelle des enfans à leurs plus proches Héritiers.

CEUX qui avoient crevé l'œil à un Borgne, étoient condamnés à perdre les deux yeux: les Débauchés n'oſoient point parler dans les Aſſemblées du Peuple.

SOLON ne fit aucune Loi contre le Parricide; ce crime lui paroiſſoit inouï: il penſoit que c'eût été l'enſeigner plutôt que le défendre.

Morери Dictionnaire. Rollin. Plutarque.

Il vouloit que ses Loix fussent déposées dans l'Aréopage: ce Conseil fondé par Cécrops, qui au commencement avoit été composé de trente Juges, s'augmenta jusqu'à cinq cens: l'Aréopage tenoit ses Séances de nuit; les Avocats y plaidoient les Causes simplement, il leur étoit défendu d'exciter les passions.

Les Loix d'Athenes passerent ensuite à Rome: mais comme les Loix de cet Empire devinrent celles de tous les Peuples qu'il conquit, il sera nécessaire de nous étendre davantage sur leur sujet.

Tite-Live. Plutarque, Cicéron.

Romulus fut le Fondateur & le premier Législateur de Rome: voici le peu qui nous reste des Loix de ce Prince.

Denis d'Halicarnasse, Antiquités Romaines.

Il vouloit que les Rois eussent une Autorité Souveraine dans les Affaires de Justice & de Religion; qu'on n'ajoutât point foi aux Fables qu'on rapporte des Dieux; qu'on eût d'eux des Sentimens saints & religieux, en n'attribuant rien de deshonnête à des Natures Bienheureuses. Plutarque ajoute que c'est une Impiété de croire que la Divinité prenne plai-

plaisirs aux attraits d'une Beauté mortelle. Ce Roi si peu superstitieux ordonna cependant qu'on n'entreprît rien, sans avoir préalablement consulté les Augures.

ROMULUS plaça les Patriciens dans le Sénat, les Plébéïens dans les Tribus; & il ne comptoit pour rien les Esclaves dans sa République.

LES Maris avoient le droit de punir de mort leurs Femmes lorsqu'elles étoient convaincues d'Adultere, ou d'Yvrognerie.

LA Puissance des Peres sur leurs Enfans n'avoit point de bornes; il leur étoit permis de les faire mourir, lorsqu'ils naissoient monstrueux: on punissoit les Parricides de mort: un Patron, qui fraudroit son Client, étoit en abomination: une Belle-fille qui battoit son Pere, étoit abandonnée à la vengeance des Dieux Pénates: Romulus voulut que les Murailles des Villes fûssent sacrées; & il tua son Frere Remus, pour avoir transgressé cette Loi en sautant par dessus les Murs de la Ville qu'il élevoit.

CE Prince établit des Asiles: il y en avoit

 en-

entre autres auprès de la Roche Tarpéïenne.

Plutarque Vie de Numa. A ces Loix de Romulus, Numa en ajoûta de nouvelles : comme ce Prince étoit fort pieux, & que sa Religion étoit épurée, il défendit que personne ne donnât aux Dieux la figure humaine, ou celle de quelque Bête. Delà vint que les CLX. premieres années depuis la fondation de Rome, il n'y eut point d'Images dans les Temples.

Danet Dictionnaire des Antiquités. TULLUS Hostilius, afin d'exciter le Peuple à la Multiplication de l'Espece, voulut que, lorsqu'une Femme accoucheroit de trois Enfans à la fois, ils fussent nourris aux dépens du Public, jusqu'à l'âge de Puberté.

NOUS remarquons parmi les Loix de Tarquin, qu'il obligea chaque Citoïen de donner au Roi le dénombrement de tous ses Biens, au risque d'être puni s'il y manquoit; qu'il régla les Dons que chacun devoit faire aux Temples; & qu'entre autres il permit que les Esclaves mis en liberté pussent être reçus dans les Tribus de la Ville; les Loix de ce Prince furent favorables aux Débiteurs.

TELLES sont les principales Loix que les Ro-

Romaines reçurent de leurs Rois: Sextus Papirius les recueillit toutes, & elles prirent de lui le nom de Code Papirien.

La plupart de ces Loix, faites pour un Etat Monarchique, furent abolies par l'expulsion des Rois.

Valerius Publicola, Collegue de Brutus dans le Consultat, un des Instrumens de la Liberté dont Rome jouissoit, ce Consul, si favorable au Peuple, publia de nouvelles Loix, propres au genre de Gouvernement qu'il venoit d'établir.

Ces Loix permettoient d'appeller au Peuple des Jugemens des Magistrats, & défendoient, sous peine de mort, d'accepter des Charges sans son aveu. Publicola diminua les Tailles, & autorisa le Meurtre des Citoïens qui aspiroient à la Tyrannie.

Ce ne fut qu'après lui que s'établirent les Usures; les Grands de Rome les porterent jusqu'au dernier huit: si le Débiteur ne pouvoit acquitter sa dette, il étoit traîné en prison, & réduit à l'esclavage, lui & toute sa famille: la dureté de cette Loi parut insup- *Tite-Liv. Liv. II. Echard Tiv. II. Tacite Annales.*

portable aux Plébéïens, qui en étoient souvent les victimes : ils murmurerent contre les Consuls : le Sénat se montra inflexible, & le Peuple, irrité de plus en plus, se retira au Mont Sacré ; de-là il traita d'égal avec les Sénateurs ; & il ne rentra à Rome, qu'à condition qu'on abolît ses dettes, & que l'on créât des Magistrats, qui par la charge de Tribuns seroient autorisés à soutenir ses Droits : ces Tribuns réduisirent l'Usure au Denier seize ; & enfin elle fut tout à fait abolie pour un tems.

Les deux Ordres, qui composoient la République Romaine, formoient sans cesse des desseins ambitieux, pour s'élever les uns aux dépens des autres : de-là naquirent les Défiances & les Jalousies : quelques Séditieux, qui flattoient le Peuple, outroient ses prétensions ; & quelques jeunes Sénateurs, nés avec des passions vives, & avec beaucoup d'orgueil, rendoient les Résolutions du Sénat souvent trop séveres.

La Loi Agraire, sur le partage des Terres conquises, divisa plus d'une fois la Républi-

que :

que: il en fut queſtion l'année CCLXVII. de ſa Fondation. Ces Diſſenſions, auxquelles le Sénat faiſoit diverſion par quelques Guerres, mais qui ſe réveilloient toujours, continuerent juſqu'en l'année CCC.

ROME reconnut enfin la néceſſité d'avoir recours à des Loix, qui puſſent ſatisfaire les deux Partis: on envoïa à Athenes Poſthumius Albus, Antonius Manlius & Sulpicius Camérinus, pour y compiler les Loix de Solon: ces Ambaſſadeurs à leur retour furent mis au nombre des Décemvirs; ils rédigerent ces Loix qui furent approuvées du Sénat par un Arrêt, & du Peuple par un Plébiſcite: on les fit graver ſur dix Tables de cuivre, & l'année d'après on y en ajoûta encore deux autres: ce qui forma un Corps de Loix, ſi connu ſous le nom de celui des Douze Tables.

Tite Live Liv. III.

CES Loix limitoient la Puiſſance Paternelle; elles infligeoient des punitions aux Tuteurs qui fraudoient leurs Pupilles; elles permettoient de léguer ſon Bien à qui l'on voudroit: les Triumvirs ordonnerent depuis que les Teſtateurs ſeroient obligés de laiſſer le quart de

Danet Dictionnaire des Antiquités Romaines.

leur Bien à leurs Héritiers ; & c'est l'origine de ce que nous appellons la Légitime (*).

Les Enfans Posthumes, nés dix mois après la mort de leurs Peres, étoient déclarés légitimes ; l'Empereur Adrien étendit ce Privilege jusqu'à l'onzieme mois.

Le Divorce, jusqu'alors inconnu des Romains, n'eut force de Loi que par celle des Douze Tables ; il y avoit des peines infligées contre les Injures d'effet, de paroles, & par écrit.

L'Intention seule du Parricide étoit punie de mort.

Les Citoïens étoient autorisés à tuer les Voleurs armés, ou qui entroient de nuit dans leur maison.

Tout Faux Témoin devoit être précipité de la Roche Tarpéienne. En Matieres Criminelles, l'Accusateur avoit deux jours, dans lesquels il formoit l'Accusation, qu'il signifioit ; & l'Accusé avoit trois jours pour y répondre (†). S'il se trouvoit que l'Accusateur eût ca-

(*) Il n'y avoit que deux sortes d'Héritiers ab intestat, les Enfans & les Parens Masculins.

(†) L'Accusé comparoissoit en Suppliant devant le Magistrat avec ses Parens & ses Cliens.

calomnié l'Accusé, il étoit puni des mêmes peines que méritoit le crime dont il l'avoit chargé.

VOILA en substance ce que contenoient les Loix des Douze Tables, dont Tacite dit qu'elles furent la fin des bonnes Loix : l'Egypte, la Grece, & tout ce qu'elle connoissoit de plus parfait, y avoient contribué : ces Loix si équitables & si justes ne resserroient la Liberté des Citoïens, que dans les cas où l'abus qu'ils en pouvoient faire, auroit nui au repos des Familles & à la sûreté de la République.

L'AUTORITÉ du Sénat sans cesse en opposition avec celle du Peuple, l'ambition outrée des Grands, les prétensions des Plébéïens qui s'accroissoient chaque jour, & beaucoup d'autres raisons, qui sont proprement du ressort de l'Histoire, causerent de nouveau des orages violens : les Gracchus & les Saturninus publierent quelques Loix séditieuses : pendant les troubles des Guerres Civiles, on vit un nombre d'Ordonnances que les évenemens faisoient paroitre & disparoitre : Sylla abolit les anciennes Loix & en établit de nouvelles,

que Lepidus détruisit : la Corruption des Mœurs, qui augmentoit avec ces Dissensions Domestiques, donna lieu à la Multiplication des Loix à l'infini : Pompée, élu pour réformer ces Loix, en publia quelques-unes qui périrent avec lui. Pendant vingt-cinq ans de Guerres Civiles & de Troubles, il n'y eut ni Droit, ni Coutume, ni Justice ; & tout demeura dans cette confusion jusqu'au Regne d'Auguste, qui sous son sixieme Consultat rétablit les anciennes Loix, & annula toutes celles qui avoient pris naissance pendant les désordres de la République.

L'Empereur Justinien rémédia enfin à la confusion que la multiplicité des Loix apportoit à la Jurisprudence ; & il ordonna à son Chancelier Tribonien de composer un Corps de Droit parfait : celui-ci le réduisit en trois Volumes qui nous sont restés ; savoir, le Digeste, qui contient les Opinions des plus célébres Jurisconsultes ; le Code, qui renferme les Constitutions des Empereurs ; & les Instituts, qui forment un Abrégé du Droit Romain.

Ces Loix se sont trouvées si admirables, qu'après la destruction de l'Empire, elles ont été embrassées par les Peuples les plus policés, qui en ont fait la base de leur Jurisprudence.

Les Romains avoient apporté leurs Loix dans les Païs de leurs conquêtes : les Gaules les reçurent, lorsque Jules César, qui les subjugua, en fit une Province de l'Empire. *Daniel Histoire de France.*

Pendant le cinquieme siecle après le démembrement de la Monarchie Romaine, les Peuples du Nord inonderent une partie de l'Europe : ces différentes Nations Barbares introduisirent, chez leurs Ennemis vaincus, leurs Loix & leurs Coutumes ; les Gaules furent envahies par les Visigoths, les Bourguignons, & les Francs.

Clovis crut faire grace à ses nouveaux Sujets en leur laissant l'option des Loix du Vainqueur, ou de celles du Vaincu ; il publia la Loi Salique ; & sous les Regnes de ses Successeurs on créa souvent de nouvelles Loix. Gondebaud, Roi de Bourgogne, fit une Ordonnance, par laquelle il défére le Duel à ceux *En 1487. selon Daniel.* *Hénault Abrégé Chronologique.*

 qui

qui ne voudront pas s'en tenir au Serment.

ANCIENNEMENT les Seigneurs avoient le droit de juger Souverainement & ſans Appel.

Sous le Regne de Louis le Gros s'établit la Juſtice Supérieure & Roïale en France: nous voïons depuis, que Charles IX. avoit intention de réformer la Juſtice & d'abréger les Procédures; c'eſt ce qui paroit par l'Ordonnance de Moulins: il eſt à remarquer que des Loix ſi ſages furent publiées dans des tems de troubles; mais, dit le Préſident Hainault, le Chancelier de l'Hôpital veilloit pour le ſalut de la Patrie. Ce fut enfin Louis XIV. qui fit rédiger toutes les Loix, depuis Clovis juſques à lui, dans un Corps qu'on appella de ſon nom le Code Louis.

De Thou.

LES Bretons que les Romains ſubjuguerent, de même que les Gaulois, reçurent également les Loix de leurs Conquérans.

Rapin Thoyras Introduction.

AVANT d'être aſſujettis, ces Peuples étoient gouvernés par des Druïdes, dont les Maximes avoient force de Loix.

LES Peres de Famille chez ces Peuples avoient droit de Vie & de Mort ſur leurs Femmes

mes & leurs Enfans : tout Commerce étranger leur étoit défendu, ils égorgeoit les Prisonniers de Guerre, & en faisoient un sacrifice aux Dieux.

Les Romains maintinrent leur Puissance, & leurs Loix chez ces Insulaires, jusqu'à l'Empire d'Honorius, qui rendit aux Anglois leur Liberté, l'an CCCCX. par un Acte solemnel.

Les (*) Pictes, Alliés avec les Ecossois, les attaquerent ensuite; les Bretons, foiblement secourus des Romains & toujours battus par leurs Ennemis, eurent recours aux Saxons: ceux-ci subjuguerent toute l'Ile après une guerre de 150. ans; & de leurs Auxiliaires ils devinrent leurs Maîtres.

Les Anglo-Saxons introduisirent dans la Grande-Bretagne leurs Loix, les mêmes qui se pratiquoient anciennement en Allemagne: ils partagerent l'Angleterre en sept Roïaumes, qui se gouvernoient séparément; ils avoient tous des Assemblées (†) Générales, composées des

(*) Les Pictes, Peuples venus du Meckleubourg.

(†) Ces Assemblées s'appelloient Wittenagemot ou Conseil des Sages, dont le Gouvernement prit le nom d'Heptarchique.

des Grands, du Peuple & de l'ordre des Païsans: la forme de ce Gouvernement, qui étoit ensemble Monarchique, Aristocratique, & Démocratique, s'est conservée jusqu'à nos jours; l'Autorité se trouve encore partagée entre le Roi, la Chambre des Seigneurs & de celle des Communes.

Alfred le Grand donna à l'Angleterre les premieres Loix, réduites en Corps. Quoiqu'elles fussent douces, ce Prince fut inexorable envers les Magistrats convaincus de corruption: l'Histoire remarque qu'en une seule année il fit pendre quarante-quatre Juges qui avoient prévariqué.

Rapin Thoyras en 850.

Selon le Code d'Alfred le Grand, tout Anglois accusé de quelque crime devoit être jugé par ses Pairs, & la Nation conserve encore ce Privilege.

L'Angleterre prit une nouvelle forme par la conquête qu'en fit (*) Guillaume, Duc de Normandie: ce Conquérant érigea de nouvelles Cours Souveraines, dont celle de l'Echiquier subsiste encore; ces Tribunaux suivoient

(*) Couronné à Londres 1066.

voient la Perſonne du Roi: il ſépara la Juriſdiction Eccléſiaſtique de la Civile: & de ſes Loix, qu'il fit publier en Langue Normande, la plus ſévere étoit l'Interdiction de la Chaſſe, ſous peine de Mutilation ou de Mort même.

DEPUIS Guillaume le Conquérant, les Rois ſes Succeſſeurs firent différentes Chartres.

HENRI I. dit Beauclerc, permit aux Héritiers Nobles de prendre poſſeſſion des Succeſſions qui leur retomboient, ſans rien païer au Souverain: il permit même à la Nobleſſe de ſe marier, ſans le conſentement du Prince. En 1108.

NOUS voïons encore que le Roi Etienne donna une Chartre, par laquelle il reconnoit tenir ſon Pouvoir du Peuple & du Clergé, qui confirme les Prérogatives de l'Egliſe, & abolit les Loix rigoureuſes de Guillaume le Conquérant. En 1136.

ENSUITE Jean Sans-Terre accorda à ſes Sujets la Chartre, dite la Grande-Chartre, elle conſiſte en LXII. Articles. *Rapin Thoyras Liv.* VIII. En 1215.

LES Articles principaux reglent la façon de relever les Fiefs; le partage des Veuves, en-

en défendant de les contraindre à convoler en secondes Noces, elle les oblige sous caution à ne se point remarier sans la permission de leur Seigneur Suserain: ces Loix établissent les Cours de Justice dans des lieux stables : elles défendent au Parlement de lever des Impôts sans le consentement des Communes, à moins que ce ne soit pour racheter la Personne du Roi, ou afin de faire son fils Chevalier, ou pour doter sa fille; elles ordonnent de n'emprisonner, de ne déposséder, ni de ne faire mourir personne, sans que ses Pairs l'aient jugé selon les Loix du Roïaume; & de plus le Roi s'engage à ne vendre, ni refuser la Justice à personne.

En 1275. LES Loix de Westminster, qu'Edouard I. publia, n'étoient qu'un renouvellement de la Grande-Chartre, excepté qu'il défendit l'acquisition des Terres aux Gens de main morte, & qu'il bannit les Juifs du Roïaume.

QUOIQUE l'Angleterre ait beaucoup de sages Loix, c'est peut-être le Païs de l'Europe où elles sont le moins en vigueur. Rapin Thoyras remarque très bien que par un vice du

du Gouvernement, le Pouvoir du Roi se trouve sans cesse en opposition avec celui du Parlement; qu'ils s'observent mutuellement, soit pour conserver leur Autorité, soit pour l'étendre; ce qui distrait & le Roi & les Représentans de la Nation du soin qu'ils devroient emploïer au maintien de la Justice: & ce Gouvernement turbulent & orageux change sans cesse ses Loix par Acte de Parlement, selon que les conjonctures & les événemens l'y obligent: d'où il s'ensuit, que l'Angleterre est dans le cas d'avoir plus besoin de Réforme dans sa Jurisprudence qu'aucun autre Roïaume.

Il ne nous reste qu'à dire deux mots de l'Allemagne. Nous reçumes les Loix Romaines, lorsque ces Peuples conquirent la Germanie; & nous les conservames, parce que les Empereurs abandonnant l'Italie, transporterent chez nous le Siége de leur Empire; cependant il n'est aucun Cercle, aucune Principauté, quelque petite qu'elle soit, qui n'ait un Droit Coutumier différent, & ces Droits par la longueur du tems se sont acquis force de Loix.

APRES

Aprè's avoir exposé la maniere dont les Loix se sont établies chez la plupart des Peuples policés, nous remarquerons que dans tous les Païs où elles ont été introduites du consentement des Citoïens, c'étoit le besoin qui les y fit recevoir; & que dans les Païs subjugués, c'étoient les Loix des Conquérans qui devenoient celles des Conquis; mais qu'également par-tout elles ont été augmentées successivement. Si l'on est étonné de voir au premier coup d'œil, que les peuples puissent être gouvernés par tant de Loix différentes, on peut revenir de sa surprise, en observant que, pour l'essentiel des Loix, elles se trouvent à peu-près les mêmes; j'entens celles qui, pour le maintien de la Société, punissent les Crimes.

Nous observons encore, en examinant la conduite des plus sages Législateurs, que les Loix doivent être adaptées au genre du Gouvernement & au génie de la Nation qui les doit recevoir; que les meilleurs Législateurs ont eu pour but la Félicité publique; & qu'en général toutes les Loix, qui sont les

plus

plus conformes à l'Equité Naturelle, à quelques exceptions près, sont les meilleures.

COMME Lycurgue trouva un Peuple ambitieux, il lui donna des Loix plus propres à faire des Guerriers que des Citoïens; & s'il bannit l'Or de sa République, c'étoit parce que l'intérêt est de tous les Vices celui qui est le plus opposé à la Gloire.

SOLON disoit de lui-même, qu'il n'avoit pas donné aux Athéniens les Loix les plus parfaites, mais les meilleures qu'ils fussent capables de recevoir: ce Législateur considéra non seulement le génie de ce Peuple, mais aussi la situation d'Athenes qui étoit aux bords de la Mer: par cette raison, il infligea des peines pour l'Oisiveté; il encouragea l'Industrie; & il ne défendit point l'Or & l'Argent, prévoïant que sa République ne pouvoit devenir grande ni puissante, que par un Commerce florissant.

Plutarque Vie de Solon.

IL faut bien que les Loix s'accordent avec les génies des Nations, ou il ne faut point espérer qu'elles subsistent: le Peuple Romain vouloit la Démocratie; tout ce qui pouvoit alté-

altérer cette forme de Gouvernement, lui étoit odieux: de-là vint qu'il y eut tant de Séditions pour faire paffer la Loi Agraire; le Peuple fe flattant que, par le partage des Terres, il rétabliroit une forte d'égalité dans les fortunes des Citoïens: de-là vint qu'il y eut de fréquentes émeutes pour l'abolition des Dettes; parce que les Créanciers, qui étoient les Grands, traitoient leurs Débiteurs, qui étoient les Plébéïens, avec inhumanité; & que rien ne rend plus odieufe la différence des Conditions, que la tyrannie que les Riches exercent impunément fur les Miférables.

On trouve trois fortes de Loix dans tous les Païs; à favoir, celles qui tiennent à la Politique, & qui établiffent le Gouvernement; celles qui tiennent aux Mœurs, & qui puniffent les Criminels; & enfin les Loix Civiles, qui reglent les Succeffions, les Tutelles, les Ufures, & les Contracts. Les Légiflateurs, qui établiffent des Loix dans des Monarchies, font ordinairement eux-mêmes Souverains: fi leurs Loix font douces & équitables, elles fe foutiennent d'elles-mêmes;

tous

tous les Particuliers y trouvent leur avantage: ſi elles ſont dures & tyranniques, elles ſeront bientôt abolies, parce qu'il faut les maintenir par la violence, & que le Tyran eſt ſeul contre tout un Peuple, qui n'a de déſir que de les ſupprimer.

DANS pluſieurs Républiques, où des Particuliers ont été Légiſlateurs, leurs Loix n'ont réuſſi qu'autant qu'elles ont pu établir un juste Equilibre entre le Pouvoir du Gouvernement & la Liberté des Citoïens.

IL n'eſt que les Loix qui regardent les Mœurs, ſur lesquelles les Légiſlateurs conviennent en général du même principe; excepté qu'ils ſe ſont plus roidis contre un crime que contre un autre: & cela ſans doute, pour avoir connu les Vices auxquels la Nation avoit le plus de penchant.

COMME les Loix ſont des digues qu'on oppoſe au débordement des Vices, il faut qu'elles ſe faſſent reſpecter par la terreur des Peines; mais il n'en eſt pas moins vrai que les Légiſlateurs, qui ont le moins aggravé les Châtimens, ſont au moins les plus humains,

mains, s'ils ne ſont pas les plus rigides.

Les Loix Civiles ſont celles qui different le plus entre elles: ceux qui les ont établies, ont trouvé certains uſages introduits généralement avant eux, qu'ils n'ont oſé abolir ſans choquer les préjugés de la Nation; ils ont reſpecté la Coutume, qui les fait regarder comme bonnes; & ils ont adopté ces Uſages, quoiqu'ils ne ſoient pas équitables, purement en faveur de leur Antiquité.

Quiconque s'eſt donné la peine d'examiner les Loix avec un eſprit Philoſophique, en aura ſans doute trouvé beaucoup, qui d'abord paroiſſent contraires à l'Equité Naturelle, & qui cependant ne le ſont pas: je me contente de citer le Droit de Primogéniture; il paroit que rien n'eſt plus juſte que de partager la Succeſſion Paternelle en portions égales entre tous les Enfans; cependant l'expérience prouve que les plus puiſſans Héritages, ſubdiviſés en beaucoup de parties, réduiſent avec le tems des Familles opulentes à l'indigence; ce qui a fait que des Peres ont mieux aimé deshériter leurs

leurs Cadets, que de préparer à leur Maiſon une décadence certaine: & par la même raiſon, des Loix qui paroiſſent gênantes & dures à quelques Particuliers, n'en ſont pas moins ſages, dès qu'elles tendent à l'avantage de la Société entiére; c'eſt un tout, auquel un Légiſlateur éclairé ſacrifiera conſtamment les parties.

LES Loix qui regardent les Débiteurs, ſont ſans contredit celles qui exigent le plus de circonſpection, & de prudence, de la part de ceux qui les publient: ſi ces loix favoriſent les Créanciers, la condition des Débiteurs devient trop dure; un malheureux hazard peut ruiner à jamais leur fortune: ſi au contraire cette Loi leur eſt avantageuſe, elle altere la confiance publique, en infirmant des Contracts qui ſont fondés ſur la Bonne-foi.

CE juſte milieu, qui, en maintenant la validité des Contracts, n'opprime pas les Débiteurs inſolvables, me paroit la Pierre Philoſophale de la Juriſprudence.

NOUS ne nous étendrons pas davantage ſur cet article; la nature de cet Ouvrage ne nous

permet point d'entrer dans un plus grand détail ; nous nous bornons aux réflexions générales.

Un Corps de Loix parfaites feroit le Chef-d'œuvre de l'Efprit Humain, dans ce qui regarde la Politique du Gouvernement ; on y remarqueroit une unité de deffein, & des regles fi exactes & fi proportionnées, qu'un Etat conduit par ces Loix reffembleroit à une Montre, dont tous les refforts ont été faits pour un même but ; on y trouveroit une connoiffance profonde du Cœur humain & du Génie de la Nation : les Châtimens feroient tempérés, de forte qu'en maintenant les bonnes Mœurs, ils ne feroient ni legers ni rigoureux : des Ordonnances claires & précifes ne donneroient jamais lieu au litige ; elles confifteroient dans un choix exquis de tout ce que les Loix Civiles ont eu de meilleur, & dans une application ingénieufe & fimple de ces Loix aux Ufages de la Nation : tout feroit prévu, tout feroit combiné, & rien ne feroit fujet à des inconvéniens : mais les chofes parfaites ne font pas du reffort de l'Humanité.

Les

Les Peuples auroient lieu d'être satisfaits, si les Législateurs se mettoient à leur égard dans les mêmes dispositions d'esprit, où étoient ces Peres de famille qui donnerent les premieres Loix : ils aimoient leurs Enfans ; les Maximes qu'ils leur prescrivoient, n'avoient d'objet que le bonheur de leur Famille.

Peu de Loix sages rendent un Peuple heureux, beaucoup de Loix embarrassent la Jurisprudence : par la raison, qu'un bon Médecin ne surcharge pas ses malades de remedes, le Législateur habile ne surcharge pas le Public de Loix superflues ; trop de médecines se nuisent, & empêchent réciproquement leurs effets ; trop de Loix deviennent un Dédale, où les Jurisconsultes & la Justice s'égarent.

Chez les Romains les Loix se multiplierent, lorsque les Révolutions étoient fréquentes : tout Ambitieux, qui se voïoit favorisé de la fortune, se faisoit Législateur : cette confusion dura, comme nous l'avons dit, jusqu'au tems d'Auguste, qui annula

toutes ces Ordonnances injuſtes, & remit les anciennes Loix en vigueur.

En France les Loix devinrent plus nombreuſes, lorſque les Francs, en conquérant ce Roïaume, y introduiſirent les leurs: Louis XI. eut deſſein de réunir toutes ces Loix, & d'établir dans ſon Empire, comme il le diſoit lui-même, une ſeule Loi, un ſeul Poids, & une ſeule Meſure.

Il eſt pluſieurs Loix auxquelles les Hommes ſont attachés, parce qu'ils ſont la plupart des animaux de coutume: quoiqu'on pût en ſubſtituer de meilleures à leur place, il feroit peut-être dangereux d'y toucher: la confuſion que cette Réforme mettroit dans la Juriſprudence, feroit peut-être plus de mal que les nouvelles Loix ne produiroient de bien.

Cela n'empêche pas qu'il n'y ait des cas, où la Réforme ſemble abſolument néceſſaire: c'eſt lorſqu'il ſe trouve des Loix contraires au Bonheur public, & à l'Equité naturelle; lorſqu'elles ſont énoncées en termes vagues & obſcurs; & lors enfin qu'elles impliquent con-

contradiction dans le ſens ou dans les termes.

ENTRONS dans quelques éclairciſſemens ſur cette matiere. Les Loix d'Oſiris ſur le Vol, ſont, par exemple, dans le cas de ces premieres, dont nous avons parlé : elles ordonnoient que ceux qui voudroient faire le métier de Voleurs, ſe fiſſent inſcrire chez leurs Capitaines, & qu'on portât chez lui à l'inſtant tout ce qu'on déroberoit. Ceux chez qui s'étoit fait le vol, venoient chez le Chef des Voleurs revendiquer leurs Biens, qu'on leur reſtituoit, pourvu que le Propriétaire donnât le quart de la valeur. Le Légiſlateur penſoit que par cet expédient, il fourniſſoit aux Citoïens un moïen de recouvrer ce qui leur appartenoit, moïennant une légere redevance: c'étoit le moïen de faire des Voleurs de tous les Egyptiens. Oſiris n'y penſoit pas ſans doute en établiſſant cette Loi, à moins qu'on ne veuille dire qu'il conniva au vol, comme à un mal qu'il ne pouvoit pas empêcher: de même que le Gouvernement d'Amſterdam ſouffre les Muſicos, & celui de Rome les Maiſons de joie privilégiées.

Diodore de Sicile.

Les bonnes Mœurs & la Sûreté publique demanderoient cependant qu'on abrogeât cette Loi d'Osiris, si malheureusement on la trouvoit établie.

Les François ont pris le contre-pied des Egyptiens: Ceux-là étoient trop doux, ceux-ci trop séveres: les Loix Françoises sont d'une rigueur terrible; tous les Voleurs Domestiques sont punis de mort; ils disent pour se justifier, qu'en punissant sévérement les Coupeurs de bourses, ils détruisent la semence des Brigands & des Assassins.

L'Equite' naturelle veut qu'il y ait une proportion entre le Crime & le Châtiment: les vols compliqués méritent la mort: ceux qui se commettent sans violence, ont des côtés par lesquels on peut envisager avec compassion ceux qui en sont coupables.

Il y a l'infini entre le Destin d'un Riche & d'un Misérable: l'un regorge de Biens & nage dans le Superflu: l'autre, abandonné de la Fortune, manque même du Nécessaire: qu'un malheureux dérobe, pour vivre, quelques Pistoles, une Montre d'or, ou pareilles ba-

bagatelles, à un homme que ſa magnificence empêche de s'appercevoir de cette perte, faut-il que ce miſérable ſoit dévoué à la mort? L'Humanité n'exige t-elle pas qu'on adouciſſe cette extrême rigueur? Il paroit bien que les Riches ont fait cette Loi: les Pauvres ne ſeroient-ils pas en droit de dire? „ Que n'a-t-on de la commiſération de notre état déplorable? ſi vous étiez charitables, ſi vous étiez humains, vous nous ſecourreriez dans nos miſéres, & nous ne vous volerions pas: parlez; eſt il juſte que toutes les Félicités de ce Monde ſoient pour vous, & que toutes les Infortunes nous accablent"?

La Juriſprudence Pruſſienne a trouvé un tempérament entre le relâchement de celle d'Egypte, & la ſévérité de celle de France; les Loix ne puniſſent point de Mort le vol ſimple; elles ſe contentent de condamner le Coupable à certain tems de Priſon: peut-être feroit-on mieux encore d'introduire la Loi du Talion qui s'obſervoit chez les Juifs, par laquelle le Voleur étoit obligé de reſtituer

le double de ce qu'il avoit dérobé, ou de se constituer l'Esclave de celui dont il avoit saisi le Bien. Si l'on se contente de punir légérement les petites fautes, on réserve les derniers Supplices aux Brigands, aux Meurtriers, aux Assassins, de sorte que la Punition marche toujours de pair avec le Crime.

Aucune Loi ne révolte plus l'Humanité, que le Droit de Vie & de Mort, que les Peres avoient sur leurs Enfans, à Sparte & à Rome: en Gréce un Pere, qui se trouvoit trop pauvre pour fournir aux besoins d'une Famille nombreuse, faisoit périr les Enfans qui lui naissoient de trop; à Sparte, & à Rome, qu'un Enfant vînt au monde mal conformé, cela autorisoit suffisamment le Pere à lui ôter la vie? nous sentons toute la barbarie de ces Lox, à cause que ce ne sont pas les nôtres; mais examinons un moment si nous n'en avons pas d'aussi injustes.

N'y a-t-il point quelque chose de bien dur dans la façon dont nous punissons les Avortemens? A Dieu ne plaise que j'excuse l'action affreuse de ces Médées, qui, cruelles à elles-

mê-

mêmes, & à la voix du sang, étouffent la Race future (si j'ose m'exprimer ainsi) sans lui laisser le tems de voir le jour! Mais que le Lecteur se dépouille de tous les préjugés de la coutume, & qu'il daigne prêter quelque attention aux Réflexions que je vais lui présenter.

Les Loix n'attachent-elles pas un degré d'Infamie aux Couches Clandestines? une Fille, née avec un tempérament trop tendre, trompée par les promesses d'un Débauché, ne se trouve-t-elle pas, par les suites de sa crédulité, dans le cas d'opter entrer la perte de son Honneur, ou celle du Fruit malheureux qu'elle a conçu? N'est-ce pas la faute des Loix, de la mettre dans une situation aussi violente? & la Sévérité des Juges ne prive-t-elle pas l'Etat de deux Sujets à la fois? de l'Avorton qui a péri, & de la Mere qui pourroit réparer abondamment cette perte, par une propagation légitime? On dit à cela qu'il y a des Maisons d'Enfans-Trouvés: je sai qu'elles sauvent la vie à une infinité de Bâtards; mais ne vaudroit il pas mieux trancher

le mal par ses racines, & conserver tant de pauvres Créatures qui périssent misérablement, en abolissant les flétrissures attachées aux suites d'un Amour imprudent & volage?

Cicéron Verinne.

Cicéron pro Cluentio.

Mais rien de plus cruel que la Question: les Romains la donnoient à leurs Esclaves, qu'ils regardoient comme une espece de Bétail Domestique: jamais aucun Citoïen ne la recevoit.

La Question se donne en Allemagne aux Malfaiteurs, après qu'ils sont convaincus, afin d'arracher de leur propre bouche l'aveu de leurs crimes: elle se donne en France pour avérer le Fait, ou pour découvrir les Complices: autrefois les Anglois avoient (*) l'Ordéal ou l'Epreuve par le Feu, & par (†) l'Eau: ils ont à présent une espece de Question moins dure que l'ordinaire, mais qui revient à peu près à la même chose.

Rapin Thoyras.

Qu'on me le pardonne, si je me recrie con-

(*) *L'Ordéal par le feu;* on mettoit entre les mains de l'Accusé un morceau de fer ardent; s'il étoit assez heureux pour ne se point brûler, il étoit absous, si non, on le punissoit comme Coupable.

(†) *L'Ordéal par l'Eau:* on lioit le Coupable & on le jettoit dans l'Eau; s'il surnageoit, il étoit absous.

contre la Queſtion ; j'oſe prendre le parti de l'Humanité contre un uſage honteux à des Chrétiens, & à des Peuples policés, & j'oſe ajouter contre un uſage auſſi cruel qu'inutile.

Quintilien. liv. V des Preuves & de la Réfutation.

QUINTILIEN le plus ſage, & le plus éloquent des Rhéteurs, dit, en traitant de la Queſtion, que c'eſt une affaire de Tempérament : un Scélérat vigoureux nie le Fait : un Innocent d'une complexion foible l'avoue, un homme eſt accuſé, il y a des indices ; le Juge eſt dans l'incertitude, il veut s'éclaircir : ce malheureux eſt mis à la Queſtion ; s'il eſt innocent, quelle barbarie de lui faire ſouffrir le martyre ſi la force des Tourmens l'oblige à dépoſer contre lui-même ! quelle inhumanité épouvantable que d'expoſer aux plus violentes douleurs, & de condamner à la mort un Citoïen vertueux, contre lequel il n'y a que des ſoupçons ! il vaudroit mieux pardonner à vingt Coupables que de ſacrifier un Innocent. Si les Loix ſe doivent établir pour le bien des Peuples, faut-il qu'on en tolere de pareilles, qui mettent les Juges dans le cas

de commettre méthodiquement des actions craintes qui révoltent l'Humanité?

Il y a huit ans que la Question est abolie en Prusse; on est sûr de ne point confondre l'Innocent & le Coupable; & la Justice ne s'en fait pas moins.

Examinons à présent les Loix vagues & les Procédures qui sont dans le cas d'être réformées.

Il y avoit une Loi en Angleterre qui défendoit la Bigamie: un Homme fut accusé d'avoir cinq Femmes; & comme la Loi ne s'expliquoit pas sur ce cas, & qu'on l'interprete littéralement, il fut mis hors de Cour & de Procès. Pour que cette Loi fût claire, elle auroit dû porter, que quiconque prend plus d'une Femme soit puni &c. Les (*) Loix vagues & littéralement interprétées en Angleterre, ont donné lieu aux Abus les plus ridicules.

Des Loix précises ne donnent point lieu à la

(*) *Muralt.* Un homme coupa le nez à son Ennemi: on voulut le châtier d'avoir mutilé un Citoïen; mais il soutint que ce qu'il avoit coupé n'étoit point un membre, & le Parlement déclara par un Arrêt qu'on regarderoit le nez comme un membre.

la Chicane, elles doivent s'entendre ſelon le ſens de la lettre: lorsqu'elles ſont vagues ou obſcures, elles obligent de recourir à l'intention du Légiſlateur, & au lieu de juger des Faits, on s'occupe à les définir.

La Chicane ne ſe nourrit pour l'ordinaire que de Succeſſions & de Contracts; & par cette raiſon les Loix, qui roulent ſur ces articles, ont beſoin de la plus grande clarté; ſi l'on s'occupe à vetiller ſur les termes en compoſant des Ouvrages d'eſprit frivoles, à combien plus forte raiſon les termes de la Loi méritent-ils d'être peſés ſcrupuleuſement?

Les Juges ont deux Piéges à craindre; ceux de la Corruption, & ceux de l'Erreur; leur Conſcience doit le garantir des premiers, & les Légiſlateurs, des ſeconds: des Loix claires, qui ne donnerent pas lieu à des Interprétations, y ſont un premier remede; & la Simplicité des Plaidoïers, le ſecond: on peut reſtraindre les Diſcours des Avocats à la Narration du Fait, fortifiée de quelques Preuves & terminée par une Epilogue ou courte récapitulation: rien n'eſt plus fort dans la bou-

che d'un homme éloquent que l'Art de manier les paſſions : l'Avocat s'empare de l'eſprit des Juges ; il les intéreſſe, il les émeut, il les entraîne, & le preſtige du ſentiment fait illuſion ſur le fond de la Vérité. Lycurgue & Solon interdirent tous les deux cette ſorte de Perſuation aux Avocats ; & ſi nous en rencontrons dans les Philippiques & dans les Harangues ſur la Couronne, qui nous reſtent de Démoſthenes & d'Eſchine, il faut obſerver qu'elles ne ſe prononcerent pas devant l'Aréopage, mais devant le Peuple ; que les Philippiques ſont du Genre Délibératif ; & que celles ſur la Couronne ſont plutôt du Genre Démonſtratif que du Judiciaire.

Les Romains n'étoient pas auſſi ſcrupuleux que les Grecs ſur les Harangues de leurs Orateurs ; il n'eſt point de Plaidoïer de Cicéron, qui ne ſoit plein de paſſion ; j'en ſuis fâché pour cet Orateur ; mais nous voïons dans ſa Harangue pour Cluentius, qu'il avoit auparavant plaidé pour ſa Patrie Adverſe ; la Cauſe de Cluentius ne paroit pas abſolument bon-

bonne, mais l'Art de l'Orateur l'emporta: le Chef-d'œuvre de Cicéron eſt ſans toute la Peroraiſon de la Harangue pour Fonteïus; elle le fit abſoudre, quoiqu'il paroiſſe coupable. Quel abus de l'Eloquence, que de ſe ſervir de ſon enchantement pour énerver les Loix les plus ſages!

La Pruſſe a ſuivi cet uſage de la Gréce: & ſi les rafinemens dangereux de l'Eloquence ſont bannis des Plaidoïers, elle en eſt redevable à la Sageſſe du Grand-Chancelier, dont la probité, les lumieres, & l'activité infatigable, auroient fait honneur aux Républiques Grecques & Romaines, dans les tems où elles étoient les plus fécondes en Grands-Hommes.

Il eſt encore un article, qui doit être compris ſous l'Obſcurité des Loix; c'eſt la Procédure & le nombre d'Inſtances que les Plaideurs ont à parcourir, avant que de terminer leurs Procès. Que ce ſoient de mauvaiſes Loix, qui leur faſſent injuſtice; que ce ſoient des Plaidoïers artificieux, qui obſcurciſſent leurs Droits; ou que ce ſoient des Lon-

Longueurs, qui, abſorbant le fond même du litige, leur faſſent perdre les avantages qui leur ſont dûs; tout cela revient au même: l'un eſt un mal plus grand que l'autre; mais tous les Abus méritent Réforme; ce qui allonge les Procès donne un avantage conſidérable aux Riches ſur les plaideurs qui ſont Pauvres; ils trouvent le moïen de traduire le Procès d'une Inſtance à l'autre; ils mattent & ruinent leur Partie; & ils reſtent à la fin les ſeuls dans la carriere.

AUTREFOIS dans ce Païs les Procès duroient au de-là d'un Siécle: lors même qu'une Cauſe avoit été décidée par cinq Tribunaux, la Partie Adverſe, au plus haut mépris de la Juſtice, en appelloit aux Univerſités, & les Profeſſeurs en Droit réformoient ces Sentences à leur gré: un Plaideur jouoit bien de malheur, qui, dans cinq Tribunaux & je ne ſai combien d'Univerſités, ne trouvoit pas des Ames vénales & corruptibles: ces Uſages ont été abolis, les Procès ſont jugés en dernier reſſort dès la troiſieme Inſtance; & le Terme limité d'un An eſt preſcrit aux Juges,

dans

dans lequel ils doivent terminer les Causes les plus ligitieuses.

Il nous reste encore à dire quelques mots sur les Loix qui impliquent Contradiction, soit par les termes, soit par le sens même.

Lorsque dans un Etat les Loix ne sont pas rassemblées en un seul Corps, il faut qu'il y en ait qui se contredisent entre elles : comme elles sont l'Ouvrage de différens Législateurs, qui n'ont pas travaillé sur le même plan, elles manqueront de cette Unité si essentielle & si nécessaire à toutes les choses importantes.

Quintilien traite de cette matiere dans son Livre de l'Orateur, & nous voïons, dans les Oraisons de Cicéron, qu'il oppose souvent une Loi à une autre : nous trouvons de même dans l'Histoire de France, des Edits, tantôt en faveur & tantôt contre les Huguenots ; le besoin de rédiger ces sortes d'Ordonnances est d'autant plus indispensable, que rien n'est moins digne de la Majesté des Loix, (qu'on suppose toujours établies avec Sagesse) que d'y découvrir des Contradictions ouvertes & manifestes.

Quintilien Liv. VII. Ch. VII.

Edit de Nantes de 1598. révoqué par Louis XIV.

L'E-

L'Edit contre les Duels eſt très juſte, très équitable, très bien fait: mais il n'amene point au but que les Princes ſe ſont propoſé en le publiant: des préjugés plus anciens que cet Edit l'emportent ſur lui de haute lutte; & il ſemble que le Public, rempli de fauſſes Opinions, ſoit convenu tacitement de n'y point obéir: un Point-d'honneur mal-entendu, mais généralement reçu, brave le Pouvoir des Souverains; & ils ne peuvent maintenir cette Loi en vigueur, qu'avec une eſpece de cruauté. Tout homme qui a le malheur d'être inſulté par un Brutal, paſſe pour un lâche dans tout l'Univers, s'il ne ſe venge de ſon affront, en donnant la mort à celui qui en eſt l'auteur: ſi cette affaire arrive à un Homme de condition, on le regarde comme indigne des Titres de nobleſſe qu'il porte: s'il eſt Militaire, & qu'il ne termine point ſon différend, on le force de ſortir avec ignominie du Corps dans lequel il ſert; & il ne trouve de l'Emploi dans aucun Service de l'Europe. Quel parti prendra donc un Particulier, s'il ſe trouve engagé dans une affaire auſſi épineuſe?

ſe?

ſe? Voudra-t-il ſe deshonorer en obéïſſant à la Loi, ou ne riſquera-t-il pas plutôt ſa vie & ſa fortune pour ſauver ſa réputation?

Le point de la difficulté, qui reſte à réſoudre, feroit de trouver un expédient, qui, en conſervant l'Honneur aux Particuliers, maintînt la Loi dans toute ſa vigueur.

La Puiſſance des plus Grands Rois n'a rien pu contre cette Mode barbare; Louis XIV., Frédéric I. & Frédéric Guillaume, publierent des Edits rigoureux contre les Duels; ces Princes n'avancerent rien, ſi non que les Duels changerent de nom & paſſerent pour des Rencontres; & que bien des Nobles qui avoient été tués, furent enterrés comme étant morts ſubitement.

Si tous les Princes de l'Europe n'aſſemblent pas un Congrès, & ne conviennent entre eux d'attacher un Deshonneur à ceux qui malgré leurs Ordonnances tentent de s'égorger dans ces Combats Singuliers, ſi, dis-je, ils ne conviennent pas de refuſer tout aſile à cette eſpece de Meurtriers, & de punir ſévérement ceux qui inſulteront leurs

pa-

pareils, ſoit en Paroles, ſoit par Ecrit, ou par voies de Fait, il n'y aura point de fin aux Duels.

Qu'on ne m'accuſe point d'avoir hérité des viſions de l'Abbé de Saint-Pierre: je ne vois rien d'impoſſible à ce que des Particuliers ſoumettent leurs querelles à la déciſion des Juges, de même qu'ils y ſoumettent les différends qui décident de leurs Fortunes: & par quelle raiſon les Princes n'aſſembleroient-ils pas un Congrès pour le bien de l'Humanité, après en avoir fait tenir tant d'infructueux ſur des ſujets de moindre importance? J'en reviens-là, & j'oſe aſſûrer que c'eſt le ſeul moïen d'abolir en Europe ce Point-d'honneur mal placé, qui a coûté la vie à tant d'Honnêtes-gens, dont la Patrie pouvoit s'attendre aux plus grands Services.

Telles ſont en abrégé les Réflexions que les Loix m'ont fournies: je me ſuis borné à faire une Eſquiſſe au lieu d'un Tableau; & je crains même de n'en avoir que trop dit.

Il me ſemble enfin que chez des Nations qui ſortent à peine de la Barbarie, il faut des

Lé-

Légiflateurs févéres; que, chez les Peuples policés dont les Mœurs font douces, il faut des Légiflateurs Humains.

S'IMAGINER que les Hommes font tous des Démons, s'acharner fur eux avec cruauté, c'eft la Vifion d'un Mifanthrope farouche: fuppofer que les Hommes font tous des Anges, & leur abandonner la bride, c'eft le Rêve d'un Capucin imbécile: croire qu'ils ne font ni tous bons, ni tous mauvais; récompenfer les bonnes actions au-delà de leur prix; punir les mauvaifes au-deffous de ce qu'elles méritent; avoir de l'Indulgence pour leurs Foibleffes, & de l'Humanité pour tous; c'eft comme en doit agir un Homme Raifonnable.

F I N.

MÉMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE LA MAISON
DE
BRANDEBOURG,
JUSQU'A LA MORT DE
FRÉDÉRIC GUILLAUME II.
ROI DE PRUSSE.

Précédés d'un DISCOURS PRÉLIMINAIRE, & suivis de trois DISSERTATIONS, sur la RELIGION, les MOEURS, le GOUVERNEMENT du BRANDEBOURG, & d'une quatrieme sur les RAISONS D'ÉTABLIR OU D'ABROGER LES LOIX.

Nouvelle Edition, revue, corrigée augmentée, & enrichie de deux Cartes Géographiques & de deux Tables Généalogiques.

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG.
Chez *ARKSTEE & MERKUS*,
MDCCLXIV.
Avec Privilege de S. M. Prussienne.

AVERTISSEMENT.

COMME nous avons acheté de Mr. *Jean Neaulme* le reſte des Exemplaires qui lui reſtoient de ces Mémoires, avec le droit de Copie pour l'Edition in douze, nous avons jugé convenable d'y joindre le Supplément, qui contient le regne de Frédéric Guillaume II. Roi de Pruſſe, afin de rendre cette Edition plus complette que toutes les autres.

SUPPLÉMENT
AUX
MÉMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE
BRANDEBOURG,
CONTENANT
LA VIE ET L'HISTOIRE
DE
FRÉDÉRIC GUILLAUME,
ROI DE PRUSSE.

SUPPLÉMENT AUX MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE BRANDEBOURG.

FRÉDÉRIC GUILLAUME.

FRÉDÉRIC GUILLAUME étoit né à Berlin le 15 d'Août de l'année 1688, (comme nous l'avons dit) de Frédéric I. Roi de Pruſſe & de Sophie Charlotte Princeſſe d'Hannovre. Son Regne commença ſous les auſpices favorables de la Paix. Cette Paix fut concluë à Utrecht entre l'Eſpagne, la France, l'Angleterre, la Hollande & la plupart des Princes

d'Allemagne. Frédéric Guillaume obtint que Louis XIV. reconnût sa Royauté, la Souveraineté de la Principauté de Neufchâtel & de Kessel en forme de dédommagement de la Principauté d'Orange, à laquelle il renonça pour lui & pour ses descendans. La France & l'Espagne lui accorderent en même tems le Titre de Majesté, qu'elles ont refusée longtems aux Rois de Dannemarc & de Sardaigne.

Apre's le rétablissement de la Paix, toute l'attention du Roi se retourna sur l'intérieur du Gouvernement. Il travailla au rétablissement de l'Ordre des Finances, la Police, la Justice & le Militaire, Parties qui avoient été négligées également sous le Regne précédent. Il avoit une ame laborieuse dans un corps robuste; jamais homme ne fut né avec un esprit aussi capable de détails. S'il descendoit jusqu'aux plus petites choses, c'est qu'il étoit persuadé que leur multiplicité fait les grandes. Il ramenoit tout son ouvrage au tableau général de sa Politique, & travaillant à donner le dernier degré de la perfection aux parties, c'étoit pour per-

perfectionner le tout. Il retrancha toutes les dépenses inutiles & boucha les canaux de la profusion, par lesquels son Pere avoit détourné les secours de l'abondance publique à des usages vains & superflus. La Cour se ressentit la premiere de cette réforme. Il ne conserva qu'un nombre des personnes nécessaires à sa Dignité, ou utiles à l'Etat. De cent Chambellans qu'avoit eu son Pere, il en resta douze; les autres prirent le parti des Armes, ou devinrent Négocians.

Il reduisit sa propre dépense à une somme modique, disant qu'un Prince doit être œconome du sang & du bien de ses Sujets. C'étoit à cet égard un Philosophe sur le Trône: bien différent de ces Savans qui font consister leur science stérile dans la Spéculation des Matieres abstraites, qui semblent se dérober à nos connoissances, il donnoit l'exemple d'une austérité & d'une frugalité digne des premiers tems de la République Romaine. Ennemi du faste & des dehors imposans de la Royauté, sa stoïque vertu ne lui permettoit pas même les commo-

dités les moins recherchées de la Vie! Des mœurs auſſi ſimples, une frugalité auſſi grande formoit un contraſte parfait avec la hauteur & la profuſion de Frédéric I. Les Objets politiques de ce Prince étoient, qu'il ſe propoſoit par ſes arrangemens intérieurs de ſe rendre formidable à ſes Voiſins, par l'entretien d'une Armée nombreuſe. L'exemple de George Guillaume lui avoit appris, combien il étoit dangereux de ne pouvoir pas ſe défendre; & celui de Frédéric, dont les Troupes étoient moins à ce Prince qu'aux Alliés qui les payoient, lui avoit fait connoître qu'un Souverain n'eſt reſpecté, qu'autant qu'il ſe rend redoutable par ſa puiſſance. Laſſé des humiliations, que tantôt les Suédois & tantôt les Ruſſes donnerent à Frédéric I. dont ils traverſoient impunément les Etats, il voulut protéger efficacement ſes Peuples contre l'inquiétude de ſes Voiſins, & ſe mettre en même tems en état de ſoutenir ſes droits ſur la Succeſſion de Bergue, qui alloit être ouverte à la mort de l'Electeur Palatin, dernier Prince de la Maiſon de Neubourg.

Quoi-

QUOIQUE LE Public ſoit dans la prévention que le Projet d'un Gouvernement militaire ne venoit pas du Roi même, mais qu'il lui avoit été ſuggéré par le Prince d'Anhalt, nous n'avons point adopté cette opinion, à cauſe qu'elle eſt erronée, & qu'un eſprit auſſi tranſcendant que l'étoit celui de Frédéric Guillaume, pénétroit & ſaiſiſſoit les plus grands Objets, & connoiſſoit mieux les intérêts de l'Etat qu'aucun de ſes Miniſtres ni de ſes Généraux. Si les hazards peuvent faire naître les plus grandes idées, nous pouvons dire que des Officiers Anglois donnerent lieu à Frédéric Guillaume de former les projets qu'il exécuta dans la ſuite. Ce Prince fit dans ſa jeuneſſe les Campagnes de Flandres, & comme il aſſiſtoit au Siege de Tournay, il trouva deux Généraux Anglois, qui diſputoient vivement enſemble; l'un ſoutenoit que le Roi de Pruſſe auroit de la peine à payer 15000 hommes ſans ſubſides, & l'autre ſoutenoit qu'il en pouvoit entretenir 20000. Le jeune Prince leur dit tout

en feu: Le Roi mon Pere en tiendra 30000, lorſqu'il le voudra. Les Anglois prirent cette réponſe pour la ſaillie d'un jeune homme ambitieux, qui relevoit avec exagération les avantages de ſa Patrie. Mais Frédéric Guillaume parvenu au Trône prouva plus qu'il n'avoit avancé; & la bonne adminiſtration de ſes Finances fit, que dès la premiere année de ſon regne il entretint 50000 hommes, ſans aucune Puiſſance qui lui payât les ſubſides.

La Paix d'Utrecht, qui avoit appaiſé en partie les Troubles qui agitoient le Sud, n'empêchoit pas que la guerre ne continuât dans le Nord entre Charles XII. qui étoit encore priſonnier à Adrianople, & le Czar, le Roi Auguste, & Frédéric IV. de Danemarc, qui s'étoient ligués contre lui.

Frédéric Guillaume ne voulut point ſe mêler des Troubles du Nord, & à l'exemple de ſon Pere il obſerva une exacte neutralité. La ſituation avantageuſe dans laquelle il ſe trouvoit, le nombre de ſes Troupes, & le beſoin que

que l'on avoit de ſon aſſiſtance, le firent rechercher de deux Partis: il voyoit que la nature & le voiſinage de cette guerre l'obligeroit tôt ou tard de s'en mêler, mais il ne perdoit rien pour attendre, & peut-être voulut-il voir de quel côté ſe tourneroit la Fortune, avant que de prendre des engagemens, qui le lieroient dans la ſuite.

CETTE FATALITÉ, que le Vulgaire appelle Hazard, les Théologiens Prédeſtination, & dont les Sages jettent la cauſe ſur l'imprudence des Hommes, cette fatalité, dis-je, s'opiniâtroit encore également à perſécuter Charles XII. tandisque ce Roi perdoit ſon tems à cabaler à Conſtantinople contre le Czar, ſon Général Steinbock qui avoit exercé des cruautés inouies ſur les malheureux habitans d'Altona, ſe retira à Tonningen à l'approche des Moſcovites & des Saxons. Son deſſein étoit d'y paſſer l'Eyder ſur la glace, ſon malheur voulut qu'il ſurvînt un dégel inopiné.

MANQUANT de pont pour paſſer, & ſe trouvant entouré des ennemis, il fut

contraint de se rendre prisonnier avec les 12000 hommes qu'il commandoit. La perte de ces Troupes, & l'ignominie que leur reddition imprimoit aux Armes Suédoises, ne furent que des avantcoureurs de plus grands malheurs qui menaçoient le Royaume. La mauvaise conduite de ce Général rejaillit principalement sur la Poméranie Suédoise; les Armées Moscovites & Saxonnes, qui n'avoient plus d'ennemi en tête, se préparoient déjà à entrer dans cette Province, qui alloit de nouveau devenir le théatre de la guerre. Dans cette appréhension le Duc, Administrateur de Holstein, & le Général Welling, Gouverneur de la Poméranie, proposerent au Roi de lui remettre la Poméranie Suédoise en sequestre; leur embarras étoit d'autant plus grand, qu'ils manquoient de Troupes pour défendre cette Province, & ils eurent recours à ce remede désespéré, par la haine qu'ils portoient aux Moscovites, qui les aveugloit si fort sur les intérêts de leur Maître, qu'ils auroient plutôt vu passer la Poméranie entiere sous la domination

Pruf-

Prussienne, qu'un seul village sous le pouvoir du Czar. Le Roi, qui regardoit les propositions de l'Administrateur & de Welling comme très-avantageuses, se préta avec plaisir au sequestre de la Poméranie, se flattant que ce seroit le moyen de maintenir la paix dans cette Province voisine de ses Etats. Vingt mille Prussiens se mirent incessamment sur les frontieres de la Poméranie, en même tems que Bassewiz Ministre du Duc de Holstein, accompagné du Général Arnimb, que le Roi avoit envoyé, se rendirent à Stettin, & ordonnerent au nom de Welling à Meyerfeldt, qui étoit Gouverneur de cette Place, de la remettre aux Prussiens. Meyerfeld, qui connoissoit la façon de penser de son Maître, refusa d'obéir & demanda du tems pour qu'il pût recevoir de la Régence de Stockholm les Instructions positives sur la conduite qu'il devoit tenir. La desobéissance de Meyerfeld étoit un témoignage authentique de ce que Welling avoit présumé de son autorité, & que sa précipitation l'avoit engagé dans toute

cette affaire plus avant qu'il ne le devoit, & qu'il n'en avoit le pouvoir. Le Roi qui ne s'étoit chargé de ſon ſequeſtre que par complaiſance, s'en déſiſta ſans témoigner le moindre reſſentiment. Il retira auſſitôt les Troupes, abandonnant la Poméranie au ſort des Evénemens. Il étoit plus glorieux aux Suédois de perdre la Poméranie en combattant, que de la conſerver en faveur du ſequeſtre. Menzikoff qui avoit deſarmé Steinbock en Holſtein, vint fondre ſur la Poméraranie à la tête des Moſcovites & des Saxons; il mit d'abord le ſiege devant Stettin. Cette Ville qu'il fit bombarder & qu'il preſſoit vivement, fut dans peu de tems réduite aux abois. Paſſewitz, Welling & Meyerfeldt crurent encore bien ſervir Charles XII. en remettant cette Place entre les mains du Roi. On y fit d'abord entrer 2000 Pruſſiens & un Bataillon des Troupes d'Holſtein qui en compoſerent la Garniſon.

Les Alliés conſentirent à ce ſequeſtre, à condition que le Roi empêcheroit les Suédois de pénétrer de la Poméra-

ranie en Pologne, de même que cette République s'engagea de ſon côté à maintenir la neutralité; & pour lever les ſcrupules qui pouvoient reſter aux Alliés en cette affaire, le Roi leur paya 400000 écus. Il donna une Seigneurie & une Bague de grand prix à Menzikoff, qui auroit vendu ſon Maître, ſi le Roi avoit voulu l'acheter.

Le Patissier Menzikoff étoit parvenu à devenir Premier Miniſtre & Généraliſſime du Czar. Lui & toute cette Nation étoient ſi barbares, qu'il ne ſe trouvoit pas dans cette langue les expreſſions qui ſignifient l'honneur & la bonté.

Charles XII. & le Roi de Dannemarc, celui de Pologne & l'Empereur étoient également mécontens de ce ſequeſtre. Le Roi de Suede, parce qu'il voyoit bien qu'il perdroit la Poméranie, ou qu'il auroit le Roi de Pruſſe pour Ennemi, lui qui en avoit déjà tant. Le Roi de Dannemarc & le Roi de Pologne s'étoient propoſé à-la-vérité de dépouiller le Roi Charles de ſes Provinces. Pleins

de cet unique objet de vengeance, ils n'avoient point réglé le partage de leurs conquêtes, & ils voyoient avec envie que le ſequeſtre mît le Roi de Pruſſe en la poſſeſſion de la Poméranie, moyennant quoi il lui reſteroit tout le fruit de la guerre, ſans en avoir partagé avec eux les hazards. L'Empereur, chaſſé de l'Eſpagne, & ſoutenant lui ſeul une guerre malheureuſe contre la France, avoit l'eſprit aigri de ſes mauvais ſuccès, & voyoit avec chagrin que Frédéric Guillaulaume fît des acquiſitions, quand il ne faiſoit que des pertes. Cependant la Place étoit livrée, l'argent payé, Menzikoff corrompu, & de plus le Roi de Pruſſe étoit un Prince qui s'étoit rendu formidable. Ces raiſons obligerent les Voiſins d'étouffer leur jalouſie, & de continuer à ménager Frédéric Guillaume.

Le Roi de Suede écrivit au Roi de Pruſſe du fond de la Beſſarabie, qu'il proteſtoit contre la conduite de Welling, qu'il ne rembourſeroit jamais le 400000 écus payés à ſes Ennemis, & qu'il ne ſouſcriroit jamais de ſa vie au ſequeſtre. Quelque

que dur que fût le procédé du Roi de Suede, le Roi conjointement avec l'Empereur prit les mesures les plus convenables pour le rétablissement de la Paix.

CES DEUX PRINCES proposoient d'assembler un Congrès à Brunswik, mais ils échouerent contre l'opiniâtreté de Charles XII. & contre les haines du Czar & du Roi de Pologne, qui avoient appris à l'Ecole de Charles XII. à ne point mettre des bornes aux sentimens de leur vengeance.

PENDANT que la Discorde régnoit dans le Nord, Frédéric Guillaume fit l'acquisition de la Baronie de Limbourg. Wolzat qui en étoit en possession, vint à mourir, & avec lui s'éteignit sa race. Frédéric en avoit reçu l'Expectative de l'Empereur en faveur de la cession de la Principauté de Suibus.

DANS LE SUD PHILIPPE V. régnoit déjà paisiblement en Espagne, & Victor Amédée, Duc de Savoye reconnu Roi de Sicile par la Paix d'Utrecht, s'étoit fait couronner à Palerme, malgré les

les menaces de l'Empereur & les cris du Pape. Louis XIV. qui venoit de faire sa paix avec la plus grande partie de l'Europe, pressoit vivement Charles XII. que son obstination roidissoit contre la Paix. Dans le cours de cette Campagne Villars prit Landau & Fribourg, sans que l'habileté du Prince Eugene pût s'y opposer. L'Empereur soutenoit cette guerre plutôt par orgueil que par raison. Trop foible par lui-même pour résister à Louis XIV. ses Troupes étoient fondues, ses ressources épuisées, & la bourse des Puissances maritimes étoit fermée pour lui. Le mauvais succès de cette Campagne, & la crainte d'un avenir plus malheureux firent connoître à l'Empereur, que sans force l'arrogance est vaine, & qu'il y a une Politique pour tous les tems, qui cache les voiles dans la tempête, ou les déploye lorsque le vent est favorable. Le hauteur Autrichienne plia pour cette fois sous la nécessité. Eugene & Villars se rendirent à Rastadt dans le Marquisat de Baden: Ils convinrent entre eux des Préliminaires, ce qui achemina l'Ouverture du Con-

grès

grès à Bade en Suiſſe, où la Paix fut ſignée le 7. de Septembre en 1714.

L'EMPEREUR céda Landau à la France, il reconnut Philippe V. & renonça à ſes prétentions ſur le Royaume d'Eſpagne. Lous XIV. reſtitua les conquêtes qu'il avoit faites au-delà du Rhin, il promit de raſer les Fortifications de Hunningue, & de ne pas troubler l'Empereur dans la poſſeſſion du Royaume de Naples, du Milanois & du Mantouan. Il reconnut le Neuvieme Electorat, & l'on convint de régler par un Traité particulier ce qui reſtoit à diſcuter touchant la Barriere de Flandres.

DANS CE TEMS mourut la Reine Anne d'Angleterre après une maladie longue & cruelle. Quelques-uns de ſes Miniſtres avoient fait d'inutiles efforts pour appeller le Prétendant à la Succeſſion. George d'Hannovre, Petit-fils de la Princeſſe Palatine, Fille de Jaques I. fut proclamé Roi d'Angleterre & porté ſur ce Trône par les vœux de cette Nation. C'eſt ce Prince que nous avons vu gouverner l'Angleterre en reſpectant la liberté, ſe

ſer-

ſervant des ſubſides que lui accordoit le Parlement pour le corrompre. Roi ſans faſte, Politique ſans fauſſeté, & qui s'attira par ſa conduite la confiance de toute l'Europe.

Aprè's avoir parlé des Affaires du Sud, il eſt tems de revenir au Nord, où la Complication des Evénemens embrouilloit les choſes plus que jamais. Charles XII. laſſé de cette opiniâtreté ſans exemple, qui le tenoit au lit à Demotica, toujours réſolu d'exciter la Porte contre le Czar, tandis que ſes Ennemis profitant de ſon abſence, détruiſoient ſes Armées, & lui enlevoient les plus riches Provinces; Charles XII. dis-je, paſſa ſubitement, & ſans admettre des nuances de cette inactivité aux plus rudes travaux. Il partit de Demotica faiſant une diligence prodigieuſe, & traverſant à cheval les Etats héréditaires de l'Empereur, la Franconie, & le Mecklenbourg. Il arriva le 11. jour à Stralſund lorſqu'on l'y attendoit le moins. Sa premiere démarche fut de proteſter contre le ſequeſtre de Stettin, & de déclarer, que n'a-

yant

yant ſigné aucune Convention, il n'étoit point obligé de reconnoître celle que ſes Généraux avoient faite en ſon abſence. Avec un caractere comme celui de ce Prince, il n'y avoit d'autres argumens que ceux de la force. Frédéric Guillaume fit avertir Charles XII. qu'il ne ſouffriroit point que les Suédois entraſſent en Saxe, & il fit avancer en même tems un Corps conſidérable de Troupes auprès de Stettin. Le peu d'attention que les Suédois ſembloient faire à ces remontrances, obligea le Roi d'entrer dans l'Alliance des Ruſſes, des Saxons & des Hannovriens, afin de maintenir ſes engagemens contre l'opiniâtreté de Charles XII. Ce Monarque s'empara d'Anclam, de Wolgaſt & de Grypswalde: on y avoit Garniſon Pruſſienne. Cependant par un reſte de ménagement il renvoya les Troupes, ſans leur faire violence. Mais la modération de ce caractere violent n'étoit que paſſagere. Au commencement de la Campagne ſuivante les Suédois délogerent les Pruſſiens de l'Iſle d'Uſedom, & firent priſonniers

de

de guerre un détachement de 500 hommes. Ils rompirent par cette hostilité la neutralité des Prussiens, & devinrent les aggresseurs. Le Roi jaloux de sa gloire fut irrité du procédé des Suédois; quoiqu'il eût peine à digérer dans ce premier moment l'affront qu'on lui faisoit, il ne put s'empêcher de s'écrier: *Ah! faut-il qu'un Roi que j'estime, me contraigne à devenir son Ennemi.* Flemming se trouvant alors à Berlin, c'étoit le même qui par ses intrigues avoit rendu son Maître Roi de Pologne, & qui fut cause qu'on le détrôna par l'imprudente conduite qu'il tint comme Général. Flemming apprenant l'infraction que les Suédois venoient de faire à la neutralité, se rendit d'abord chez le Roi, & profita si bien des premiers mouvemens de son emportement, qu'il le poussa à l'heure même à déclarer la guerre à Charles XII.

DES LE MOIS de Juin 20000 Prussiens joignirent les Saxons & les Danois en Poméranie. Le Roi se rendit à Stettin, où après avoir fait desarmer le Batail-

taillon des Troupes d'Holſtein, qui y étoient en garniſon, il fit prêter le Serment de fidélité à la Bourgeoiſie, & de-là il vint en perſonne ſe mettre à la tête de ſon Armée.

L'EUROPE vit alors un Roi, c'étoit Charles XII. à la tête de 15000 Suédois aguerris & amoureux juſqu'à l'idolâtrie de l'héroïſme de leur Prince. De plus ſa grande réputation & les préjugés de l'Univers combattoient encore pour lui. Dans l'Armée des Alliés le Roi de Pruſſe examinoit les projets, décidoit des opérations, & perſuadoit aux Danois de s'y prêter. Le Roi de Dannemarc, mauvais ſoldat & peu militaire, ne s'étoit rendu au Siege de Stralſund que dans l'eſpérance de jouir du ſpectacle de Charles XII. Sous ces deux Rois le Prince d'Anhalt étoit l'ame de toutes les opérations militaires. C'étoit un homme d'un caractere violent & entier, vif mais ſage dans ſes entrepriſes, qui avoit l'expérience des plus belles Campagnes du Prince Eugene avec la chaleur d'un Héros. Ses mœurs étoient féroces, ſon ambition de-

demeſurée, ſavant dans l'Art des Sieges, heureux Guerrier, mauvais Citoyen, & capable de toutes entrepriſes de Marius & de Silla, ſi la Fortune avoit favoriſé ſon ambition de même que celle des Romains. Les Généraux Danois étoient des fanfarons, & leurs Miniſtres des pédans.

CETTE ARMÉE compoſée comme nous venons de le dire, vint mettre le Siege devant Stralſund. Cette Ville aſſiſe au bord de la Mer Balthique, la Flotte Suédoiſe pouvoit la rafraîchir de Vivres, de Munitions & de Troupes. Son aſſiette eſt forte, un marais impraticable défend deux tiers de ſa circonférence. Le ſeul côté dont elle eſt acceſſible étoit défendu par un bon retranchement, qui du Septentrion prenoit au bord de la Mer & alloit s'appuyer à l'Orient au Marais dont nous avons parlé. Dans ce retranchement campoient 12000 Suédois, & Charles XII. à leur tête.

LE NOMBRE d'obſtacles qu'il y avoit à vaincre obligea les Aſſiégeans à le lever

ver ſucceſſivement. Le premier point étoit de lever la Flotte Suédoiſe du côté de la Poméranie, afin de priver Charles XII. de toutes ſortes de ſecours qu'il pourroit attendre de la Suede. Le Roi de Dannemarc ne vouloit point riſquer un combat avec l'Eſcadre qu'il avoit dans ſes paſſages, & ce préambule du Siege devint une affaire de négociation. Il eſt auſſi facile de prouver à un homme clairvoyant la néceſſité d'une choſe par de bonnes raiſons, qu'il eſt pour ainſi dire impoſſible de faire ſentir l'évidence à un eſprit borné, qui ſe défie de ſoi-même, & qui craint que les autres ne l'égarent. Cependant l'aſcendant que le génie du Roi de Pruſſe avoit ſur celui du Roi de Dannemarc, força en quelque maniere ce Prince à avoir la victoire que ſon Admiral remporta ſur l'Eſcadre Suédoiſe. Les deux Rois furent Spectateurs de ce combat qui ſe donna à une lieue des Côtes, & la Mer devint libre aux Alliés. Les Pruſſiens commandés par le Général Arnimb firent enſuite une deſcente ſur l'Iſle d'Uſedom, d'où ils chaſſerent les Suédois &

pri-

prirent le Fort Pennamunde l'épée à la main. Après que cet obſtacle fut levé, on ſe prépara à l'attaque du retranchement; pour le malheur des Suédois, il ſe trouva un Officier Pruſſien, qui facilita cette entrepriſe, la plus difficile & la plus délicate de tout le Siege.

CET OFFICIER s'appelloit Gaudi: il ſe reſſouvint que dans le tems qu'il fit ſes Humanités au College de Stralſund il s'étoit ſouvent baigné dans le bras de Mer, qui n'étoit ni profond, ni dangereux, proche du retranchement; pour plus de ſûreté, il le ſonda de nuit & trouva qu'on y pouvoit paſſer à gué, tourner le retranchement par ſa gauche, & prendre les ennemis en flanc & à dos. Ce projet fut heureuſement exécuté, on attaqua les Suédois de nuit, tandis qu'un Corps marcha droit au retranchement; un autre paſſa la Mer proche du rivage, & ſe trouva dans leur camp avant même qu'ils s'en apperçuſſent. La ſurpriſe d'une attaque inopinée, la confuſion qui eſt inſéparable de toutes les affaires de nuit, & ſur-tout le Corps conſidérable qui leur tom-

tomboit en flanc, les mit promptement en desordre, ils abandonnerent leur retranchement, & se sauverent vers la Ville. Charles XII. au désepoir d'être abandonné de ses Troupes, voulut combattre seul. Les Généraux ne le sauverent qu'à peine de la poursuite des Assiégeans. Tout ce qui ne gagna pas promptement Stralsund fut tué, ou fait prisonnier; le nombre de ceux qu'on prit ce jour-là passoit 400 hommes. Pour resserrer entiérement la Ville, il fut résolu de se rendre maître de l'Isle de Rugen, dont les Assiégés pouvoient encore tirer quelque secours.

LE PRINCE D'ANHALT à la tête de 20000 hommes passa sur des vaisseaux de transport le bras de Mer qui sépare la Poméranie de cette Isle. Cette Flotte conservoit l'ordre de bataille que les Troupes observent sur terre, on fit mine d'aborder à l'Isle du côté de l'Orient, mais tournant tout à coup à gauche, le Prince d'Anhalt débarqua ses Troupes au petit Port de Stressow, où l'Ennemi ne l'attendoit point; il se porta en quart

de cercle, de ſorte que ſes deux Ailes étoient appuyées à la Mer; il fit travailler avec beaucoup de diligence à des retranchemens qu'il fortifia de Chevaux de friſe. Sa diſpoſition étoit telle, que deux lignes d'Infanterie ſoutenoient le retranchement, la Cavallerie formoit la troiſieme à l'exception de 6 Eſcadrons qu'il avoit porté aux dehors de ſes lignes, afin d'être à portée de tomber ſur le flanc gauche de ceux qui pourroient venir l'attaquer de ce côté-là. Charles XII. trompé par la feinte du Prince d'Anhalt ne put arriver à tems pour s'oppoſer à ſon débarquement, connoiſſant l'importance de cette Iſle; quoiqu'il n'eût que 4000 hommes, il s'avança du Prince d'Anhalt, tant pour lui cacher le petit nombre de ſes Troupes, que dans l'eſpérance de le ſurprendre; il marchoit à pied, l'épée à la main, à la tête de ſon Infanterie, qu'il conduiſit juſqu'au bord du foſſé. Il arracha de ſes propres mains les Chevaux de friſe qui le bordoient; il fut bleſſé légérement dans cette attaque, & le Général During tué à ſes côtés; l'inégalité du nombre, l'ob-

l'obſcurité de la nuit, l'effort de ces 6. Eſcadrons Pruſſiens qui tomberent ſur les flancs des Suédois, les obſtacles d'un retranchement garni de Chevaux de friſe, & ſur-tout la bleſſure du Roi, toutes ces raiſons, dis-je, firent perdre aux Suédois les fruits de leur valeur.

La Fortune avoit tourné le dos à cette Nation, tout s'acheminoit à ſon déclin. Le Roi bleſſé ſe retira, pour ſe faire pancer, ſes Troupes rebutées s'enfuirent. Le lendemain 1200 Suédois furent faits priſonniers à la Fehrſchanze. L'Iſle de Rugen fut entiérement occupée par les Alliés, on donna beaucoup de regret à la mémoire du brave Colonel de Wartensleben, qui fut tué à la tête des Gens d'armes Pruſſiens, après avoir contribué en grande partie à la défaite des Suédois.

Apre's cette infortune Charles XII. abandonna l'Iſle de Rugen, & repaſſa à Stralſund. Cette Ville étoit preſque réduite aux abois, les Aſſiégeans parvenus à la contreſcarpe commençoient déjà à conſtruire leur gallerie ſur le foſſé principal.

Le Caractere du Roi de Suede étoit de se roidir contre les revers, il vouloit s'opiniâtrer contre la Fortune, & défendre en personne la breche à laquelle les Assiégeans alloient donner un assaut général. Ses Généraux se jetterent à ses pieds pour le conjurer de ne point s'exposer aussi inutilement, & voyant qu'ils ne pourroient pas le fléchir par leurs prieres, ils lui firent voir le danger qu'il couroit de tomber entre les mains des Ennemis. Cette appréhension le détermina enfin à abandonner cette Ville, il s'embarqua sur une légere nacelle, avec laquelle il passa à la faveur de la nuit au milieu de la Flotte Danoise, qui bloquoit le bord de Stralsund, & il gagna avec peine le bord d'un de ses vaisseaux, qui le transporta en Suede. Quatorze ans auparavant il étoit parti de ce Royaume comme un Conquérant qui alloit assujettir le Monde à sa Fortune, & il y revint alors comme un fugitif, poursuivi par ses Ennemis, dépouillé de ses plus belles Provinces, & abandonné de son Armée.

DE'S QUE le Roi de Suede fut parti, la Ville de Stralſund ne ſongea qu'à ſe rendre, la Garniſon capitula le 27 Décembre. Le Général Ducker, qui en étoit Gouverneur, envoya au Quartier du Roi de Pruſſe pour traiter des Articles de la Capitulation; la Garniſon ſe rendit priſonniere de guerre, & deux Bataillons Pruſſiens, autant de Saxons & autant des Hanovriens prirent poſſeſſion de cette Ville.

DE TOUS les Suédois faits priſonniers dans le cours de cette Campagne le Roi forma un nouveau Régiment d'Infanterie, qu'il donna au Prince Léopold ſecond Fils de celui qui commandoit ſes Armées. Enſuite de ces expéditions les Vainqueurs ſe partagerent les dépouilles des Vaincus. Le Roi conſerva cette partie de la Poméranie qui eſt ſituée entre l'Oder & la Pene, petite riviere qui ſort de Mecklenbourg, & qui va ſe jetter dans la Mer à Pénamunde.

LA POMÉRANIE ſituée entre la Pene & le Duché de Mecklenbourg fut réſervée à la Suede par la Paix de Stockholm,

holm, & George Roi d'Angleterre acheta les Duchés de Breme & de Verden que le Roi de Dannemarc avoit conquis sur la Suede, & que la Maison d'Hannovre possede encore de nos jours.

QUOIQUE la Paix ne fût pas encore conclue, le Roi jouissoit déjà tranquillement de ses conquêtes; il alla en Prusse, où il ne fut point couronné; il pensoit que cette Cérémonie vaine convenoit mieux à des Royaumes électifs qu'à des Royaumes héréditaires; en méprisant tous les dehors de la Royauté, il n'en étoit que plus attaché à en remplir les devoirs, il parcouroit la Prusse & la Lithuanie, & il fit le projet de rétablir ces Provinces de la misere & du dépeuplement que la peste y avoit occasionnée. Pour ne point interrompre l'enchaînement des faits, nous avons rapporté de suite ces événemens principaux de la Campagne de Poméranie. Il est tems de voir à présent les changemens qui arriverent pendant cette guerre dans le reste de l'Europe, & comment les contractations politiques des Puissances venant à s'al-

s'altérer, donnerent lieu à de nouveaux Syſtêmes.

LA MORT de Louis XIV. fit prendre au Gouvernement de la France une face toute nouvelle. De la nombreuſe poſtérité de ce Monarque il ne reſtoit que ſon arriere petit-fils. Ce Prince étoit au berceau, ſon biſayeul avoit établi ſon fils légitime le Duc du Maine, Préſident du Conſeil de la Régence. Ce Roi ſi abſolu pendant ſa vie, fut mal obéi après ſa mort. Le Parlement jugea entre le Duc d'Orléans & le Duc du Maine, ou, pour mieux dire, il s'érigea en arbitre de la derniere volonté du feu Roi, & il décidoit que Philippe d'Orléans, premier Prince du Sang, avoit des Droits inconteſtables à la Régence.

LA POLITIQUE du nouveau Régent ſe rapporta à deux objets principaux, dont l'un étoit de maintenir la paix avec les voiſins, ce qui l'engagea à ménager l'amitié de l'Empereur & à s'unir étroitement avec le Roi d'Angleterre; & l'autre étoit d'acquitter les dettes de la Couronne, qui étoient immenſes, ce qui

donna lieu au Syſtême de Law, dont le plan étoit auſſi utile que l'abus que l'on en fit devint pernicieux. Le Régent doué d'un génie ſupérieur, avoit les défauts des eſprits vifs & hardis, les plus vaſtes idées lui paroiſſoient auſſi ſimples que les communes, il s'abandonnoit aux impreſſions d'une imagination ardente, qui ſouvent outroit les choſes; né pour les beaux Arts, qu'il cultiva, il eut des foibleſſes de Héros; il fit l'Abbé du Bois Cardinal, moins parce qu'il ſervoit l'Etat, que parce qu'il étoit Miniſtre ſecret de ſes paſſions. La calomnie oſa charger ce Prince doux & humain du plus horrible des forfaits, du deſſein d'empoiſonner ſon Pupille & ſon Roi: un crime utile n'inſpire pas moins d'horreur aux ames bien nées, qu'une mauvaiſe action perdue; mais l'Apologie véritable du Régent, c'eſt le regne de Louis XV.

POUR ASSURER la paix du Royaume, & pour écarter toutes les occaſions de diſpute, le Régent conclut le Traité de la Barriere à Anvers, par lequel il fut arrêté que les Hollandois entretiendroient

droient Garnifon dans Namur, Furnes, Tournay, Ypres, Menin, & le Fort de Knock, moyennant 600000 florins d'Allemagne, que la Maifon d'Autriche s'engageroit de payer par an, en vertu de quoi il renonçoit à la Régence des Pays-Bas, dont l'entiere poffeffion refta à l'Empereur Charles VI.

Les Guerres qui fe fuccédoient les unes aux autres empêchoient l'Europe de jouir des fruits de la paix: dès l'année 1715 les Turcs étoient entrés dans la Morée, qu'ils avoient enlevée aux Vénitiens. Le Pape qui craignoit pour l'Italie conjura l'Empereur de prendre la défenfe de la Chrétienté. Charles VI. affembla des Troupes en Hongrie afin de favorifer les Vénitiens, par la diverfion qu'il alloit faire contre les Turcs. Dès l'an 1716 le Prince Eugene avoit battu le Grand-Vifir auprès de Temeswar. Cette année il entreprit le Siege de Belgrade, & fortifia fon Camp d'un bon retranchement; les Turcs vinrent affiéger l'armée du Prince Eugene, & non content de la bloquer ils avancerent à

lui par des approches & des tranchées: Eugene après les avoir laiſſé paſſer un ruiſſeau qui les ſéparoit de ſon camp, ſortit de ſon retranchement le 16 Août, les attaqua, les battit, & leur prit canons, bagage, en un mot tout leur camp; & Belgrade, qui n'avoit plus de ſecours à eſpérer, ſe rendit au vainqueur par Capitulation.

LE MARÉCHAL STAHRENBERG, ennemi du mérite d'Eugene, déclama contre ſa conduite, qu'il taxoit d'imprudence, & parla avec tant de force, qu'il s'en falut peu que l'Empereur ne fît traduire le Héros d'Allemagne devant un Conſeil de guerre, pour avoir expoſé l'Armée Impériale à périr ſans reſſource; cependant la gloire d'Eugene étoit ſi brillante, qu'elle fit éclipſer l'Envie & les Envieux.

L'ANNÉE SUIVANTE les Turcs firent la Paix à Peſſarowitz, & céderent à l'Empereur Belgrade & tout le Bannat de Téméswar; les Vénitiens, qui avoient ſervi de prétexte aux conquêtes de Charles VI. payerent les acquiſitions, que l'Em-

l'Empereur fit, par la perte de la Morée, & ils apperçurent, mais trop tard, que le ſecours d'un Allié puiſſant eſt toujours dangereux.

CHARLES VI. étoit à peine ſorti de cette guerre, qu'il eut d'autres Ennemis à combattre. Il s'étoit élevé en Eſpagne un homme d'un eſprit étendu & entreprenant, profond, hardi, fécond en reſſources, & fait en un mot pour aggrandir ou pour bouleverſer les Empires. C'étoit l'Abbé Alberoni, Italien de naiſſance, que le Duc de Vendôme emmena en Eſpagne, où ſon habileté ſe fit d'abord connoître par le renvoi du Cardinal del Giudice, qui gouvernoit ce Royaume, & dont il occupa la place.

ALBERONI fit des pas de géant vers la fortune, s'inſinua dans l'eſprit de la Reine, qui étoit une Princeſſe de Parme, & il ſeconda les vues qu'elle avoit d'établir ſes Fils en Italie. La Flotte, que le Roi d'Eſpagne avoit d'abord deſtinée au ſecours des Vénitiens, fut employée à la conquête de l'Iſle de Sardaigne, qui appartenoit à l'Empereur. Cagliari paſſa

ſous le pouvoir des Eſpagnols, & toute la Province fut ſubjuguée dans peu. Les repréſentations de l'Angleterre & de la France n'empêcherent pas la Reine d'Eſpagne de ſuivre les deſſeins qu'Alberoni, devenu Cardinal, lui ſuggéroit. Cette Princeſſe avoit ſecrettement réſolu de conquérir tout ce qu'elle pourroit de l'Italie. L'Empereur aux puiſſantes inveſtitures avoit conſenti de donner l'inveſtiture de la Toſcane, de Parme & du Plaiſantin à l'Infant Don Carlos, mais Philippe V. s'obſtinoit à demander le Royaume de Naples.

Le débordement d'ambition d'une Puiſſance nouvellement établie porta l'Empereur, le Roi de France & celui d'Angleterre à la concluſion de la Quadruple Alliance, comme une ligue puiſſante, qu'il oppoſoit aux entrepriſes de Philippe. Les Hollandois qui devoient accéder à cette ligue ſe réſerverent pour la médiation, & ils furent remplacés par le Duc de Savoye.

Cette formidable alliance n'altéra ni les projets d'Alberoni, ni la fer-

me-

meté de la Reine d'Espagne, ni le desir qu'avoit le Roi-Epoux d'établir sa famille. La Flotte Espagnole que l'Europe croyoit destinée pour Naples aborda à Palerme, qui se rendit, & le Marquis de Lede prit le Titre de Vice-Roi de Sicile. Cependant l'Amiral Byng vint avec 26 Vaisseaux Anglois dans la Méditerranée, battit la Flotte Espagnole dans le Fare; mais quoiqu'il eût pris 14 de ses plus beaux vaisseaux, il ne put empêcher que le Marquis de Lede ne prît Messine; le Duc de Savoye se détermina dans cette nécessité, à troquer avec l'Empereur la Sicile contre le Royaume de Sardaigne, dont ensuite il prit le nom.

Le Génie d'Alberoni trop peu occupé d'une entreprise, étoit si vague qu'il en méditoit deux à la fois. Ses desseins s'étendoient de tous les côtés, comme ces Mines, qui poussent plusieurs rameaux éloignés les uns des autres au loin de la Campagne, qui jouent successivement, il font sauter les Ennemis aux endroits où ils s'attendent le moins. Une Mine étoit crevée en Italie, une

autre fut éventée en France.

C'ÉTOIT la fameuſe conſpiration que le Prince Cellemare forma contre le Régent. Selon ce projet, l'Eſpagne vouloit faire un débarquement ſur les côtes de Bretagne, raſſembler les mécontens du Poitou, ſaiſir le Roi & le Duc d'Orléans, aſſembler les Etats-Généraux qui repréſentent la Nation en Corps, & faire nommer le Roi d'Eſpagne Tuteur de Louis XV. & Régent de France. Un hazard ſingulier fit avorter ce deſſein. Le Secretaire du Prince Cellemare étoit un des chalands de la Fillon, perſonne renommée pour les mariages clandeſtins, qui ſe faiſoient chez elle.

L'INDUSTRIE de cette femme avoit ſervi plus d'une fois le Régent & le Cardinal du Bois. La Fillon trouvant un jour le Secretaire d'Eſpagne plus rêveur qu'à l'ordinaire, & ne pouvant tirer de lui le ſujet de ſa mauvaiſe humeur, lui lâcha une fille adroite & ruſée, qui le fit boire & parler. Cette fille le fouilla dans ſon yvreſſe, les papiers dont il étoit chargé parurent à la Fillon de ſi gran-

grande importance, qu'elle les porta dans l'inſtant au Régent. Ce Prince fit arrêter ſur le champ le Secretaire, tous les complices de la conjuration furent découverts, il en coûta la vie à cinq Gentilshommes Bretons. Le Duc du Maine, le Cardinal de Polignac & quelques autres Seigneurs furent exilés. La Cour envoya des Troupes en Bretagne, & lorſque le Duc d'Ormond s'y préſenta avec la Flotte Eſpagnole, perſonne ne remua. La conſtance du Régent ne fut jamais auſſi ébranlée que par cet événement; quelques perſonnes ont prétendu qu'il méditoit ſon abdication, mais qu'il fut retenu par la fermeté du Cardinal du Bois, qui admiroit les voies dont la Providence s'étoit ſervie dans cette affaire pour conſerver la Régence entre les mains du Duc d'Orléans.

L'EUROPE étoit comme une mer agitée, qui gronde encore après l'orage, & ne ſe calme que ſucceſſivement. Les malheurs de Charles XII. ne l'avoient point corrigé de ſes paſſions, ſon reſſentiment qui le ſuivoit en Suede, éclata con-

contre le Dannemarc. Il attaqua la Norwegue, ayant avec lui le Prince héréditaire de Hesse, qui venoit d'épouser sa Sœur la Princesse Ulrique; il prit Christiania, mais ne pouvant forcer la Citadelle de Frédéricshall, & manquant de subsistance, il abandonna ses conquêtes.

L'Appréhension des Russes l'avoit retenu en Scanie. Il fit cependant cette année une nouvelle irruption en Norwegue, il assiégea Frédéricshall & fut tué dans la tranchée. Cette valeur dont il étoit si prodigue, lui devint funeste; un coup de fauconneau tiré d'une bicoque termina la vie d'un Prince qui faisoit trembler le Nord, dont la valeur tenoit de l'Héroïsme, & qui auroit été le plus grand homme de son siecle, s'il avoit été modéré & juste. La mort de ce Prince fut le signal de l'Armistice, les Suédois leverent le Siége de Frédéricshall; ils repasserent leurs frontieres, & les Danois ne les suivirent pas. Avec Charles XII. expiroient ses projets de vengeance, il étoit encore occupé des

plus

plus vaſtes deſſeins, animé contre le Roi George d'Angleterre, qui lui avoit enlevé les Duchés de Breme & de Verden, il alloit former une alliance avec le Czar, afin de chaſſer la Maiſon d'Hannovre d'Angleterre & d'y rétablir le Prétendant. Gœrts, qui ſuccéda au Comte de Piper dans le Miniſtere de Suede, étoit dans le Nord ce qu'Alberoni étoit dans le Sud. Ses intrigues agitoient tous les Cabinets des Princes, ſes deſſeins ne ſe bornoient point à l'Eſpagne, il étoit né pour être Miniſtre d'Alexandre ou de Charles XII. Mais en formant les plus grands deſſeins, il ſurchargea la Suede d'impôts afin de pouvoir les exécuter; la miſere du Peuple & la faveur dont il jouiſſoit lui attirerent la haine du Public. Dès que la nouvelle de la mort du Roi ſe répandit, la Nation fit le procès à ſon Miniſtre, l'envie inventa un nouveau crime pour le charger, il fut accuſé d'avoir calomnié la Nation auprès du Roi, & il eut la tête tranchée. En puniſſant Gœrtz les Suédois flétriſſoient indirectement la mémoire d'un Héros, dont ils honorent

en-

encore à-préſent la mémoire. Mais le Peuple eſt un Monſtre compoſé de contradictions, qui paſſe impétueuſement d'un excès à l'autre, & qui dans les caprices protege ou opprime la vertu & les vices indifféremment.

Le Trône de Suede fut rempli par Ulrique Sœur de Charles XII. & Epouſe du Prince héréditaire de Heſſe. Frédéric Guillaume ne put s'empêcher de verſer quelques larmes lorſqu'il apprit la mort de Charles XII. Il eſtimoit les grandes qualités de ce Prince, dont il étoit devenu l'ennemi à regret, & par une eſpece de violence.

L'Exemple de Charles XII. avoit fait tourner la tête à bien des petits Princes d'Allemagne, trop foibles pour l'imiter.

Le Duc Charles Léopold de Meklenbourg forma le projet ambitieux de lever une Armée, & pour fournir aux fraix de ſon entretien il foula ſes Sujets par des vexations énormes, le poids des impôts s'appeſantit à un point que la Nobleſſe excédée en porta ſes plaintes à Vien-

Vienne, où elle fut appuyée par Bernsdorff, Ministre d'Hannovre, mais Meklenbourgeois de naissance.

Il obtint de l'Empereur un Décret fulminant contre le Duc, quoique ce Prince eût épousé la Niece du Czar, pour s'assurer d'une puissante Protection, cela n'empêcha pas l'Empereur poussé par Bernsdorff de donner un Décret de Commission à l'Electeur d'Hannovre, & au Duc de Brunswic, pour prendre ce Païs en sequestre. Le Roi de Prusse se plaignit à Vienne de ce qu'étant Directeur du Cercle de la basse Saxe, ce Décret ne lui avoit point été adressé. L'Empereur lui répondit qu'il étoit contre les Loix de l'Empire de charger de sequestre le Roi, à cause qu'il avoit l'expectative sut le Meklenbourg, sur quoi le Czar déclara qu'il ne souffriroit jamais qu'on opprimât un Prince qui venoit d'entrer dans sa famille.

Ce qui arrêta le plus Frédéric Guillaume dans cette affaire, c'est que le Roi d'Angleterre ayant eu l'adresse de se faire Médiateur de la Paix que la Prusse

né-

négocioit en Suede, devoit alors être traité avec beaucoup de ménagement, de-forte que les Hannovriens resterent en possession du sequestre, dont ils font monter les frais à quelques millions. Cette affaire est demeurée en ces termes, & elle y est encore au tems que nous écrivons cette Histoire.

QUOIQUE LA PAIX ne fût point conclue avec la Suede, elle étoit autant que faite; le Roi qui voyoit la tranquillité de ses Etats assurée, commença dès-lors véritablement à régner, c'est-à-dire à faire le bonheur de ses Peuples. Ce Prince haïssoit les génies remuans, qui communiquent leurs passions tumultueuses à toutes les régions où l'intrigue peut pénétrer: il n'aspiroit point à la réputation de ces Conquérans qui n'ont d'autre amour que celui de la Gloire, mais bien à celle des Législateurs qui n'ont d'objets que le Bien & la Vertu. Il pensoit que le courage d'esprit si nécessaire pour réformer les abus, & pour introduire des nouveautés utiles dans un Gouvernement, étoit préférable à cette valeur

leur de tempérament, qui fait affronter les plus grands dangers, ſans crainte à-la-vérité, mais ſouvent auſſi ſans connoiſſance. Les traces de la ſageſſe de ſon Gouvernement qu'il a laiſſé dans l'Etat, dureront autant que la Pruſſe ſubſiſtera en Corps de Nation. Frédéric Guillaume établit alors véritablement ſon Syſtême militaire, & le lia ſi étroitement avec le reſte du Gouvernement, qu'on ne pouvoit y toucher ſans hazarder de bouleverſer l'Etat même. Pour juger de la ſageſſe de ce Syſtême, peut-être qu'il ne ſera pas inutile d'entrer ici dans quelque diſcuſſion de cette matiere.

Dès le Regne de Frédéric I. il s'étoit gliſſé quantité d'abus touchant les taxes qui étoient devenues arbitraires: Les Loix de tout l'Etat en demandoient la réforme: lorsque cette matiere fut examinée, il ſe trouva qu'il n'y avoit aucun principe, ſelon lequel les Poſſeſſeurs de Terres étoient taxés de payer les contributions; que dans quelques endroits on avoit obſervé les impôts ſur le pied où ils étoient avant la guerre de

de 30 ans, mais que tous les Propriétaires des Terres défrichées depuis ce tems, dont le nombre étoit considérable, étoient taxés différemment. Afin de rendre ces impôts proportionnés, le Roi fit exactement mesurer tous les champs cultivables, & rétablit l'égalité des contributions selon les différentes taxes des bonnes & des mauvaises Terres; & comme le prix des denrées étoit beaucoup haussé depuis la Régence du grand Electeur, il haussa de même les impôts à proportion de ce prix, ce qui augmenta considérablement ses revenus. Mais afin de répandre d'une main ce qu'il recevoit de l'autre, il créa quelques Régimens d'Infanterie nouveaux, & augmenta sa Cavallerie, desorte que l'Armée montoit à 60000 hommes, & il distribua ses Troupes dans toutes ses Provinces, de façon que l'Argent qu'elles payoient à l'Etat, leur retournoit sans cesse par le moyen des Troupes; & afin que le Païsan ne fût point chargé par l'entretien des Soldats, toute l'Armée tant Cavallerie qu'Infanterie entra dans les Villes.

Par

Par ce moyen les accises augmentoient les revenus. La Discipline s'affermissoit dans ses Troupes, les denrées haussoient de prix, & nos laines que nous vendions aux Etrangers, & que nous rachetions lorsqu'ils les avoient travaillées, ne sortirent plus du pays; toute l'Armée fut habillée de neuf réguliérement tous les ans, & Berlin se peupla d'un nombre d'Ouvriers, qui ne vivoient que de leur industrie, & qui ne travaillerent que pour les Troupes. Les Manufactures solidement établies devinrent florissantes, & elles fournirent d'Etoffes de laine une grande partie des Peuples du Nord.

Afin que cette Armée, qui dès l'an 1718 montoit à près de 60000 hommes, ne devînt point à charge à l'Etat par le nombre de recrues dont elle avoit besoin, le Roi fit une Ordonnance, par laquelle chaque Capitaine étoit obligé d'enroller du monde dans l'Empire, & quelques années après les Régimens étoient composés moitié de Citoyens, moitié d'Etrangers.

Le Roi repeupla la Prusse & la Lithua-

thuanie que la peſte avoit dévaſtée, il fit venir des Colonies de la Suiſſe, de la Souabe & du Palatinat, qu'il y établit avec des frais énormes: à force de tems & de peine il parvint enfin à rebâtir & à repeupler ce Païs déſolé, que la ruine avoit effacé pour un tems du nombre des Terres habitables. Il parcouroit annuellement toutes ces Provinces, & dans cette évolution périodique il encourageoit en tout lieu l'induſtrie, & faiſoit naître l'abondance; beaucoup d'Etrangers étoient appellés dans ſes Etats, ceux qui établiſſoient des Manufactures dans les Villes, & ceux qui y faiſoient connoître des Arts nouveaux, étoient excités par des bénéfices, des privileges & des récompenſes.

L'Esprit d'Intrigue, & la Malice d'un ſimple particulier altéra pour un tems la tranquillité dont jouiſſoient la Cour & l'Etat: Ce malheureux étoit un Gentilhomme Hongrois, il ſe nommoit Clément, il fondoit les eſpérances de ſa fortune ſur la ſubtilité de ſa fourberie; à force d'impoſtures il étoit parvenu à ſe-

mer

mer la meſintelligence entre la Cour Impériale & celle de Saxe. Commi il ne vivoit que d'artifices, il lui falloit ſouvent des dupes nouvelles, & il réſolut d'étendre ſes contributions juſqu'à la bourſe du Roi: il vint à Berlin & s'introduiſit à la Cour, en s'offrant de découvrir des ſecrets de la derniere importance. Ces ſecrets conſiſtoient dans une conjuration imaginaire tramée entre l'Empereur & le Roi de Pologne, dans laquelle les principales Perſonnes de la Cour étoient impliquées. Clément aſſuroit que ces Perſonnes mécontentes avoient été corrompues par l'appas des richeſſes, & par des vues d'ambition. Le Plan de la Conjuration étoit, à ce qu'il prétendoit, de ſaiſir la Perſonne du Roi dans un Château nommé Wuſterhauſe, où il paſſoit réguliérement deux mois de l'automne, & de le livrer à l'Empereur; ce qui donnoit en quelque ſorte de la vraiſemblance à ce qu'il diſoit, c'eſt que ce Château n'étoit qu'à quatre miles des frontieres de la Saxe, & que le Roi y étoit ſans Gardes.

Frédéric Guillaume méprisa au commencement ces insinuations, & il ne fut ébranlé que par une Lettre du Prince Eugene remplie de ce dessein, que Clément lui montra. Ce scélérat se fit fort de convaincre entiérement le Roi de tout ce qu'il avoit avancé, en lui produisant des Lettres du Prince d'Anhalt, du Général Grumkow, & d'autres Seigneurs de la Cour. Tant d'effronterie & de hardiesse jetta le Roi dans de cruels soupçons & dans des méfiances continuelles, il se proposa enfin d'éprouver en sa présence, si Clément reconnoîtroit l'écriture des personnes qu'il accusoit; on jetta sur une table un paquet de Lettres de différentes mains, en l'obligeant d'en reconnoître l'écriture. Clément s'y trompa, & sa fourberie fut découverte; il avoua dans sa prison, qu'il avoit contrefait l'écriture & le Sceau du Prince Eugene: il reçut le juste salaire que méritoient ses impostures & ses méchancetés, en lui coupant la tête. Cependant ces fausses accusations ne laisserent pas de renverser quelques fortunes,

&

& de causer pour un tems des méfiances & des ombrages; la calomnie s'introduit plus facilement dans l'esprit des Princes, que la justification. Ils connoissent assez les hommes, pour savoir qu'il n'est gueres de vertu sans tache, & ils voyent tant d'exemples de la méchanceté du cœur humain, qu'ils sont plus sujets à être trompés que des Particuliers, qui vivent éloignés du Monde. Ces mensonges de Clément avoient pris crédit en quelque maniere à la faveur de la conjuration du Prince Cellamare, dont l'exemple étoit encore trop récent.

CETTE CONJURATION, bien plus réelle que celle de Clément, eut aussi des suites importantes, au moyen de la Quadruple Alliance, qui venoit de se conclure. Le Régent avoit la facilité de se venger, sans courir les moindres risques des entreprises du Cardinal Alberoni. Il n'en laissa pas échapper l'occasion, & il publia en déclarant la guerre à l'Espagne, qu'il n'en vouloit qu'au Premier Ministre.

BERWIK à la tête de l'Armée de

France prit St. Sébaſtien & Fontarable, tandisque la Flotte Angloiſe déſola les Ports de St. Antoine & de Vigos, & que Mercy paſſant en Sicile avec l'Armée de l'Empereur, obligea le Marquis de Le-de à lever le Siege de Mélao, & reprit la Ville & la Citadelle de Siracuſe. Le Roi d'Eſpagne marcha avec ſon Armée ſur les frontieres de ſon Royaume, il conduiſit une Colonne de ſes Troupes, la Reine la ſeconde, & le Cardinal la troiſieme; mais ils n'étoient pas faits tous les trois pour commander des Armées, & le Roi découragé par le mauvais tour que prenoit pour lui le commencement de cette guerre, aima mieux ſacrifier ſon Premier Miniſtre, que d'expoſer ſa Monarchie à de plus grands hazards; c'étoit effectivement l'unique moyen pour rétablir dans l'Europe une paix ſolide. Qu'on eût donné deux Mondes comme le nôtre à bouleverſer au Cardinal Alberoni, il en auroit encore demandé un troiſieme. Ses deſſeins étoient trop vaſtes, & ſon imagination trop fougueuſe; il avoit réſolu de chaſſer l'Empereur de l'I-

l'Italie, de rendre ſon Maître Régent de la France; & afin de remettre le Prétendant ſur le Trône d'Angleterre, il vouloit animer Charles XII. contre le Roi George, & les Turcs & les Ruſſes contre l'Empereur Charles VI. La raiſon qui fait échouer tous les vaſtes projets des Ambitieux, eſt (à ce qu'il paroît) qu'en Politique comme en Mécanique les Machines ſimples ont un avantage extrême ſur celles qui ſont trop compoſées; plus les reſſorts qui concourent à un même mouvement ſont compliqués, & moins ils ſont d'uſage. L'enthouſiaſme d'Alberoni ne ſe communiqua pas aux Princes qui devoient être les exécuteurs de ſes projets; il étoit vivement frappé de ces idées, les autres l'étoient foiblement; lors même que le bon-ſens ſe laiſſe entraîner dans la carriere hazardeuſe de l'imagination, il n'y fait pas un long chemin; la réflexion l'arrête, la prévoyance l'intimide, & ſouvent les obſtacles le découragent; c'eſt ce qu'Alberoni éprouva des Princes qu'il vouloit engager dans ſes vues, il tomba lui-même dans

les pieges qu'il avoit tendus à la tranquillité de l'Europe, & il repaſſa en Italie à la faveur des Paſſeports qu'il reçut des Puiſſances qu'il avoit le plus gravement offenſé.

On prévint un embraſement qui pouvoit devenir funeſte à l'Europe, en éloignant le flambeau qui étoit prêt à le cauſer. La chûte d'Alberoni remit l'Eſpagne dans ſon vrai point d'équilibre, elle rechercha l'amitié de la France, & accéda même à la Quadruple Alliance, pour que la réconciliation en fût plus ſincere.

Le Régent qui prévint auſſi glorieuſement les démêlés qui s'étoient élevés entre la France & l'Eſpagne, n'eut pas le bonheur de préſerver ce Royaume d'un bouleverſement plus grand, & plus général que ceux dont des guerres longues & ruineuſes ſont d'ordinaire ſuivies.

Le Systême de Law avoit pouſſé l'entêtement des François pour le payer juſqu'à la folie. Quelques fortunes ſubites firent extravaguer la Nation, &

ce

ce fut en outrant les choſes qu'elle les perdit. Dès l'an 1716, Law étoit devenu Directeur de la Banque Royale, il commença dès lors à déployer ſon Syſtême fameux, en établiſſant la Compagnie d'Occident ou de Miſſiſipi, & la Banque dont le Roi étoit tout à la fois le Protecteur & le Propriétaire. Le deſſein du Régent & de Law étoit de doubler les fonds du Royaume, en balançant le crédit du papier par le réel de l'argent, pour attirer peu à peu les eſpeces dans les Coffres du Souverain. L'Arrêt d'Août 1719 porta défenſe aux Particuliers ſous les plus fortes peines, de ne garder tout au plus qu'une Somme de 800 Livres chez eux. Aux premieres Actions en ſuccéderent de nouvelles, qu'on nomma les filles; enfin ces filles engendrerent des petites-filles, & le papier créé par ce Syſtême monta à trois milliards ſeptante millions. Toutes les dettes de l'Etat furent acquittées par des Billets timbrés à un certain coin. Le fondement de cet artifice n'avoit été fait au commencement que pour une certaine proportion, on vou-

lut le porter au double & au quadruple, il s'écoula bientôt, bouleversa le Royaume, & renversa en même tems l'Architecte qui l'avoit édifié. Law pensa plus d'une fois d'être lapidé par la populace, lorsque son Papier tomba en décadence: il quitta enfin le Royaume, abandonnant la Charge de Controlleur-Général des Finances, dont il avoit été revêtu au commencement de l'année, & les grands établissemens qu'il avoit dans ce Royaume. Law n'étoit pas riche lorsqu'il vint en France, il en repartit de même, & se réfugia à Venise, où il finit ses jours dans l'indigence.

Il y a peu d'Histoires qui dans un aussi court espace représentent autant d'ambitieux humiliés. Les fortunes rapides de Gœrtz, d'Alberoni & de Law se précipiterent aussi subitement qu'elles s'étoient élevées. Mais l'ambition n'est pas capable de conseil, elle s'égare en suivant un chemin bordé de précipices. Après les chûtes d'Alberoni & de Gœrtz le Sud & le Nord de l'Europe respiroient également la paix, que le Roi négocioit à Stockholm; elle fut enfin conclue, sa

mo-

modération diminua ſes avantages. D'Ilgen ne ceſſoit de lui repréſenter ſelon l'uſage des Miniſtres, qu'il devoit profiter de ſes avantages, & qu'en ſe roidiſſant encore, la Suede ſeroit contrainte de lui céder l'Iſle de Rugen & la Ville de Wolgaſt, & qu'il obtiendroit de même des Danois les franchiſes des péages du Sund. La réponſe du Roi ſe trouve dans les Archives écrites de ſa propre main: „ je ſuis „ content du deſtin dont je jouis par la „ grace du Ciel, dit-il, & je ne veux point „ m'aggrandir aux dépens de mes voi„ ſins." Il paya deux millions à la Suede pour l'enclavure de la Poméranie, deſorte que cette acquiſition étoit plutôt un achat qu'une conquête.

Le Roi d'Angleterre, qui avoit par ſa médiation accéléré la paix de Stockholm, fit peu de tems après la ſienne avec l'Eſpagne, & Philippe V. céda Gibraltar & Port-Mahon à l'Angleterre, à condition que le Roi George ne ſe mêleroit plus des affaires d'Italie. A Vienne on étoit mécontent & envieux des avantages dont jouiſſoit le Roi de Pruſſe, La

Maiſon d'Autriche vouloit que les Princes d'Allemagne, qu'elle regarda comme ſes Vaſſaux, la ſerviſſent contre ſes ennemis, & non pas qu'ils fiſſent uſage de leur force pour leur propre aggrandiſſement.

Le Grand Electeur ſeconda l'Empereur, à cauſe que leurs intérêts étoient ſouvent liés enſemble. Le Roi Frédéric l'avoit ſecouru tant par ſes préjugés, qu'afin d'être reconnu Roi de Pruſſe. Frédéric Guillaume, qui n'avoit ni préjugés ni intérêts qui juſqu'alors l'attachaſſent à la Maiſon d'Autriche, ne lui fournit point de ſecours dans les guerres d'Hongrie, ni de Sicile; il n'étoit lié avec l'Empereur par aucun Traité, & de plus il s'excuſa ſous prétexte qu'il avoit à craindre des entrepriſes nouvelles de la plupart des Suédois: dans le fond il étoit trop clairvoyant pour forger ſes propres chaînes, en travaillant à l'aggrandiſſement de la Maiſon d'Autriche, qui aſpiroit en Allemagne à une domination abſolue.

La Politique ſage & meſurée de

de Frédéric Guillaume ſe tournoit entiérement à l'aggrandiſſement intérieur de ſes Etats; il avoit établi ſa réſidence à Potsdam, Maiſon de plaiſance, qui originairement n'étoit qu'un chetif hameau de pêcheurs. Il en fit une belle & grande Ville, où fleuriſſent toutes ſortes d'Arts, depuis les plus communs jusqu'à ceux qui ſervent de rafinement au luxe. Des Liégeois qu'il avoit attiré par ſes libéralités, y établirent une Manufacture d'Armes, qui fournit non ſeulement l'Armée, mais encore les Troupes de quelques Puiſſances du Nord. On y fabriqua bientôt des velours auſſi beaux que ceux de Genes. Tous les Etrangers qui poſſédoient quelque induſtrie, étoient reçus, établis & récompenſés à Potsdam. Le Roi établit dans cette Ville, dont il étoit le fondateur, un grand Hôpital, où ſont entretenus annuellement 2500 enfans de Soldats, qui peuvent apprendre toutes les Profeſſions auxquelles leur génie les détermine; il établit de même un Hôpital de filles, qui ſont élevées aux ouvrages convenables à leur ſexe. Par

ces arrangemens charitables il ſoulagea la miſere des Soldats chargés de famille, & il procura une bonne éducation à des enfans auxquels les Peres n'étoient pas en état d'en donner.

Il augmenta la même année le Corps des Cadets, où 800 jeunes Gentilshommes font leur noviciat du Métier des Armes; quelques vieux Officiers veillent à leur éducation, & ils ont des Maîtres pour leur donner des connoiſſances, & pour leur apprendre les Exercices qui conviennent à des perſonnes de condition.

Il n'est aucun ſoin plus digne d'un Législateur, que celui de l'éducatiou de la Jeuneſſe. Dans un âge encore tendre les jeunes plantes ſont ſuſceptibles de toutes ſortes d'impreſſions; ſi on leur inſpire l'amour de la vertu & de la patrie, ils deviennent des Citoyens, & les bons Citoyens ſont les derniers remparts des Empires. Si les Princes méritent nos louanges en gouvernant leurs peuples avec juſtice, ils enlevent notre amour en étendant leurs ſoins jusqu'à la poſtérité.

Le

Le Roi envoya la même année le Comte de Truchſes en France pour féliciter Louis XV. qui ayant atteint l'âge de majorité fut ſacré à Reims.

Les Calomnies que l'on avoit répandues contre le Duc d'Orléans, avoient fait des impreſſions ſi fortes dans le Public, que la France s'attendoit chaque jour à la mort de ſon Roi, lorſqu'elle vit arriver inopinément celle du Régent. Ce Prince ayant paſſé le tems où il avoit coutume de ſe faire ſaigner, fut attaqué d'apoplexie entre les bras de la Ducheſſe de Faloris, dans un moment d'extaſe qui fit douter, s'il avoit rendu l'ame pour un ſentiment de plaiſir ou de douleur. Lorſque le Roi Auguſte de Pologne apprit les détails de cette mort, il dit ces mots de l'Ecriture: Ah! *que mon* ame *meure de la mort de ce* Juſte! Le Cardinal du Bois avoit précédé le Régent de quelques mois, & le Peuple divulguoit qu'il étoit parti pour préparer un Quartier au Régent chez quelque Fillon de l'autre Monde.

La Régence finit par la mort du

Duc d'Orléans, & le Duc de Bourbon devint Premier Miniſtre. Le changement dans le Gouvernement de France, & quelques entrepriſes de la Maiſon d'Autriche contraires aux Traités de paix firent changer tout le Syſtême de l'Europe. Voici de quoi il eſt queſtion. L'Empereur avoit fait expédier des Lettres de Commiſſion aux Marchands d'Oſtende pour trafiquer aux Indes. Cela renouvella l'attention de toutes les Nations commerçantes. La France, l'Angleterre, & la Hollande allarmées d'un projet qui leur étoit également préjudiciable, s'unirent pour demander la ſuppreſſion de cette nouvelle Compagnie ; mais à Vienne on ne s'en émut point, & on vouloit ſoutenir le Projet de Commerce avec chaleur.

On eut recours aux voyes de conciliation comme aux moyens les plus équitables, pour terminer ces différends & pour concilier d'autres intérêts, tels que la Succeſſion de Parme & de Plaiſance. On aſſembla un Congrès à Cambrai, où perſonne ne voulut céder de ſon terrein.

rein. Les Miniſtres diſputerent comme de raiſon avec chaleur, chacun ſoutenoit ſa cauſe par des argumens qu'il croyoit ſans replique. Les Maîtres-d'hôtel, & les Marchands de vin s'enrichirent, les Princes en payerent les frais, & le Congrès ſe ſépara ſans avoir rien décidé.

PENDANT que les Politiques diſputoient vainement d'auſſi grands intérêts, Philippe V. échappa à la vigilance de ſon Epouſe, & abdiqua ſubitement en faveur de ſon Fils Louis: C'étoit pour lui procurer cette Couronne, dont il ſe démettoit volontairement, que la France avoit prodigué tant de ſang & tant de tréſors; mais la mort de ſon Fils, qui lui remettoit les rênes du Gouvernement entre les mains, ne lui laiſſa pas tant de tems de ſe repentir de ſon abdication.

A PEINE étoit-il monté ſur le Trône, qu'il fit un Traité de commerce avec l'Empereur, à l'inſu de l'Angleterre. Le Comte de Königſeck, Ambaſſadeur de Charles à Madrit, avoit leurré la Reine d'Eſpagne du Mariage de Don Carlos

los avec l'Archi-Ducheſſe Marie Théreſe, Héritiere de la Maiſon d'Autriche; & l'eſpérance de réunir dans leur Maiſon toutes les poſitions de Charles V. porta la Reine & le Roi d'Eſpagne à faire des conditions très-avantageuſes à l'Empereur. Le Roi George ſoupçonnoit que ce Traité contenoit des Articles ſecrets à l'avantge du Prétendant. La France étoit mécontente de ce que l'Eſpagne par ſes Subſides, mettoit l'Empereur en état de ſoutenir la Compagnie d'Oſtende. Le Roi de Pruſſe étoit fâché de quelques décrets fulminans que Charles VI. lui avoit envoyé au ſujet de certaines redevances, qu'il exigeoit des Fiefs de Magdebourg. Ces trois Puiſſances ayant toutes des griefs contre la Cour de Vienne, s'unirent par des engagemens étroits, qui devoient être d'autant plus durables, qu'ils étoient ſoutenus par les intérêts particuliers. Cette conformité de ſentimens donna lieu au Traité d'Hannovre.

La forme du Traité étoit défenſive, & rouloit ſur des garanties réciproques. La France & l'Angleterre s'enga-

gageoient d'une façon vague & ſuſceptible de toutes interprétations, d'employer leurs bons offices pour que les Droits de la Pruſſe ſur la Succeſſion de Berg ne reçuſſent aucune atteinte après la mort de l'Electeur Palatin. La Suede, le Dannemarc & la Hollande accéderent enſuite à ce Traité. La France & l'Angleterre en vouloient effectivement à la Maiſon d'Autriche.

DANS CETTE INTENTION ils eſpéroient ſe ſervir du Roi pour enlever la Siléſie à l'Empereur. Frédéric Guillaume n'étoit pas éloigné de ſe charger de l'exécution de ce projet, il demandoit qu'on joignît une ſeule Brigade d'Hannovriens à ſes Troupes, afin de ne pas s'engager tout ſeul dans une entrepriſe auſſi importante, ou que les Alliés convinſſent avec lui d'une diverſion qu'ils feroient d'un autre côté, en même tems qu'il commenceroit les opérations de Siléſie. Quoique cette alternative parût raiſonnable, le Roi d'Angleterre ne vouloit jamais s'expliquer là-deſſus.

A PEINE LES ALLIÉS eurent-ils ſi-

ſigné leur Traité à Hannovre, qu'une autre Alliance ſe fit à Vienne entre l'Empereur, le Roi d'Eſpagne, le Czar & quelques Princes d'Allemagne. C'eſt par le moyen de ces grandes Alliances, qui ſéparent l'Allemagne en deux puiſſantes parties, que la balance des pouvoirs ſe ſoutient en équilibre, que la force des uns tient la force des autres en reſpect, & que la ſageſſe des habiles Politiques prévient ſouvent des guerres, & maintient la paix, lors même qu'elle eſt ſur le point d'être rompue.

DE'S QUE LE CZAR eut ſigné le Traité de Vienne, il fit de fortes remontrances au Roi de Pruſſe ſur le parti qu'il avoit pris, lui inſinuant avec ces eſpeces de menaces, auxquelles les expreſſions polies ſervoient de véhicule, qu'il ne verroit pas indifféremment que les Etats Héréditaires de l'Empereur fuſſent attaqués.

PIERRE I. mourut dans ces circonſtances, laiſſant dans le Monde plutôt la réputation d'un Homme extraordinaire que d'un Grand-homme, & couvrant les

les cruautés d'un Tiran des vertus d'un Législateur. L'Impératrice Catherine sa Femme lui succéda; elle étoit Livonienne de naissance, & de la plus basse extraction, étant veuve d'un Bas-Officier des Russes, depuis de Menzikoff, enfin le Czar en devint amoureux & se l'appropria. En 1711, lorsque le Czar s'approcha du Pruth avec son Armée, les Turcs passerent cette Riviere, vinrent se retrancher vis-à-vis de son Camp; il avoit en front 20000 ennemis, & à dos une Riviere qu'ils ne pouvoient passer manquant de pont. Le Grand-Visir, qui l'attaqua à différentes reprises, voyant ses Troupes souvent repoussées, changea de dessein; il apprit par la déposition d'un Transfuge que l'Armée Moscovite souffroit une disette cruelle, & que dans le Camp du Czar il n'y avoit des vivres que pour deux jours. Sur cela il se contenta de bloquer les Russes: C'étoit ce que Pierre I. craignoit le plus, son Armée étoit presque fondue, il lui restoit à peine 30000 hommes accablés de misere, énervés par la faim, sans espérance, & par con-

conféquent fans courage. Dans cette fituation defefpérée le Czar prit une réfolution digne de fa grandeur d'ame; il ordonna au Général Czekbalof, que l'Armée fe préparât à combattre le lendemain, afin de fe frayer un chemin à travers les ennemis au bout de la bayonnette; il fit enfuite brûler tous les bagages, & fe retira dans fa tente accablé de douleur. Catherine conferva feule la liberté d'efprit; dans ce défefpoir commun, où tout le monde attendoit la mort ou la fervitude, elle témoigna un courage au-deffus de fon fexe & de fa naiffance; elle tint confeil avec fes Généraux, & réfolut de demander la paix aux Turcs. Le Chancelier Schafferoff dreffa la Lettre du Czar au Vifir, que Catherine fit figner à Pierre I. à force de careffes, de prieres & de larmes; elle ramaffa enfuite toutes les richeffes qu'elle put trouver dans le Camp, & les envoya au Vifir; après quelques renvois les préfens opérerent leur effet, la paix fut conclue, & le Czar en cédant Afoff aux Turcs fe tira d'un pas auffi dangereux que celui que Charles XII.

trou-

trouva à Pultava, l'écueil de ſa fortune. La reconnoiſſance du Czar fut proportionnée au ſervice que Catherine lui avoit rendu, il la trouva digne de gouverner un Etat qu'elle avoit ſauvé, il la déclara ſon Epouſe, & elle fut couronnée Impératrice. Cette Princeſſe gouverna la Ruſſie avec ſageſſe & fermeté, & elle continua d'obſerver les engagemens que le Czar avoit pris avec l'Empereur Charles VI.

PENDANT QUE toute l'Europe s'armoit, Louis XV. épouſa la Fille de Stanislas Leszinski Roi détrôné de Pologne. Le Duc de Bourbon qui avoit choiſi la Reine de France, ſe maria peu de tems après à la Princeſſe de Rheinfels, dont la beauté étoit touchante. On prétend que le Roi de France lui dit, qu'il choiſiſſoit mieux pour lui-même que pour les autres; cependant la Reine de France marqua dans la ſuite, qu'elle réparoit par ſon cœur & par ſon caractere les charmes paſſagers d'une beauté que le moindre accident fait évanouir.

TOUTE L'ANNÉE 1726 ſe paſſa en pré-

préparatifs de guerre, trois vaiſſeaux de ligne Moſcovites vinrent hiverner en Eſpagne, dans le port de St. André. Les Anglois mirent trois Flottes en mer, dont l'une fit voile aux Indes, l'autre ſur les Côtes d'Eſpagne, & la troiſieme vers la Baltique. La France augmenta ſes Régimens, & créa une Milice de 60000 hommes. Le Roi ſe trouvoit dans une ſituation difficile & embarraſſante à la veille d'une guerre, dont il couroit le plus grand riſque ſans aſſurance du ſecours de ſes Alliés, expoſé à l'irruption des Moſcovites, & devenant l'Exécuteur d'un Plan qu'on lui cachoit. On avoit déſigné les Provinces qu'on vouloit conquérir, mais on n'avoit pas réglé le partage; & pour tout dire, le Miniſtere Hannovrien du Roi George affectoit de traiter le Roi de Pruſſe en Puiſſance ſubalterne: tant de dangers, ſi peu d'avantages, & cet excès d'arrogance dégoûterent le Roi du ton impérieux que ſes Alliés affectoient de prendre avec lui, & dès ce tems-là il penſa à trouver ſes ſûretés ailleurs.

CETTE ANNÉE fut funeſte aux Pre-

miers

miers Miniſtres. Le Duc de Ripperda fut congédié & arrêté à Madrid, pour avoir fait le Traité de Vienne; il ſe ſauva de ſa priſon & paſſa chez le Roi de Maroc, où il mourut peu de tems après. Le Duc de Bourbon eut un ſort plus doux, mais à peu près ſemblable; l'adreſſe de l'ancien Evêque de Troyes, Précepteur du Roi de France, le fit exiler, le Précepteur devint Premier Miniſtre & Cardinal. Les premieres fonctions de ſon Miniſtere furent de ſoulager les peuples des impôts qui l'accabloient; il fit autant de bien aux Finances du Roi, où il mit de l'œconomie, que de mal au Militaire, & ſur-tout à la Marine, qu'il négligea; ſouple, timide & ruſé il conſerva les vues d'un Prêtre dans les fonctions du Miniſtere: tant il eſt vrai que les Emplois décorent les hommes, mais ne les changent pas. Nous pourrons ajouter à ces diſgraces l'Election & la Chûte de Maurice Comte de Saxe, devenu Duc de Curlande par le choix des Etats, & chaſſé de ſon païs par la violence des Ruſſes. C'eſt ce même Comte de Saxe,

que

que nous avons vu briller à la tête des Armées de Louis XV. & dont les grandes qualités tiennent lieu de la plus noble origine.

L'Europe perdit cette année des Têtes couronnées. L'Impératrice Catherine mourut, & Pierre Alexiowiz Petit-fils de Pierre I. lui ſuccéda. C'étoit un enfant qui croiſſoit ſous les yeux de quelques Boyards attachés aux anciens uſages de leur Nation, & qui préparoient à ce jeune Prince une tutelle éternelle. En Angleterre George II. ſuccéda à ſon Pere qui venoit de mourir. Frédéric Guillaume & George II. quoiqu'élevés presque enſemble, quoique Beaux-freres, ne purent ſe ſouffrir dès leur tendre jeuneſſe. Cette haine perſonnelle, cette forte antipathie penſa devenir funeſte à leurs peuples lorſqu'ils occupoient tous deux le Trône. Le Roi d'Angleterre appelloit celui de Pruſſe, *Mon Frere le Sergent*: Frédéric Guillaume appelloit le Roi d'Angleterre, *Mon Frere le Comédien*. Cette animoſité paſſa bientôt des perſonnes aux affaires, & ne manqua pas d'influer dans les

plus

plus grands événemens. Tel eſt le ſort des choſes humaines, que des hommes conduits par des paſſions les gouvernent, & que des cauſes puériles dans leur commencement deviennent les principes de faits qui donnent lieu aux plus grandes révolutions.

D'ABORD APRE'S l'avénement de George II. au Trône, le Comte de Seckendorf vint à Berlin. Il ſervoit comme Général en même tems l'Empereur & la Saxe, il étoit d'un intérêt ſordide, ſes manieres étoient baſſes & ruſtres, le menſonge lui étoit ſi habituel qu'il avoit perdu l'uſage de la vérité; c'étoit l'ame d'un Uſurier qui paſſoit tantôt dans le corps d'un Militaire, tantôt dans celui d'un Négociateur; ce fut cependant de ce perſonnage que ſe ſervit la Providence pour rompre le Traité d'Hannovre. Seckendorf avoit ſervi en Flandres au Siege de Tournay & à la Bataille de Malplaquet, où le Roi s'étoit trouvé. Ce Prince avoit une prédilection ſinguliere pour tous les Officiers, qu'il avoit connu dans cette guerre, il ſe plaignit à ce Général du mécontentement

que lui donnoient les Alliés. Seckendorf entra d'abord dans ſon ſens, & il condamna ſans peine les mauvais procédés de la France, & ſur-tout de l'Angleterre; il parla de l'Empereur comme d'un Prince plus ſolide dans ſes engagemens, & plus ferme dans ſes amitiés; il fit enviſager l'union de la Pruſſe & de l'Autriche dans le point de vue le plus avantageux; il repréſenta comme une Perſpective riante la facilité avec laquelle l'Empereur accorderoit au Roi toutes les ſûretés pour l'entiere poſſeſſion de Berg; enfin il s'empara de l'eſprit du Roi avec tant d'adreſſe, qu'il le diſpoſa à ſigner à Wuſterhauſen un Traité avec l'Empereur. Il conſiſtoit dans des garanties réciproques, & dans quelques articles relatifs au Commerce de Sel, que le Brandenbourg fait par l'Oder avec la Siléſie.

A PEINE ce Traité fut-il conclu, qu'il penſa s'allumer une guerre entre les Rois de Pruſſe & d'Angleterre ſur un ſujet de ſi peu d'importance, qu'il n'en pouvoit ſervir de prétexte qu'à des Princes très-diſpoſés à ſe nuire. La diſpute vint

vint ſur deux petits prés, ſitués aux confins de la vieille Marche, & du Duché de Zell, dont les limites n'étoient pas réglées, & ſur quelques payſans Hannovriens que des Officiers Pruſſiens avoient enrollés.

Le Roi d'Angleterre qui étoit à Hannovre fit arrêter par repreſailles 40 Soldats Pruſſiens, qui traverſoient ſon païs avec des Paſſeports. Ces Princes ne cherchoient que des prétextes pour ſe brouiller, quelquefois même les Rois s'épargnerent cette peine.

Le Roi de Prusse trouva ſon honneur intéreſſé dans l'affaire des petits prés, & dans l'arrêt des 40 Soldats; il s'abandonnoit à ſa haine & à ſon reſſentiment.

L'Empereur attiſa ce feu, il auroit été bien aiſe de voir que les Princes les plus puiſſans de l'Allemagne s'entre-détruiſiſſent, il promit un ſecours de 12000 hommes. Le Roi de Pologne mécontent de celui d'Angleterre, en offrit un de 8000 hommes, toute la Pruſſe étoit déjà en mouvement, les Troupes défiloient toutes vers l'Elbe, Hannovre trembla.

Hannovre qui ne s'attendoit point à la guerre, ſomma la Suede, le Danemarc & la Heſſe, de même que le Brunswic, qui recevoient des Subſides Anglois, de lui fournir des Troupes; & il ſonna le tocſin en France, en Ruſſie & en Hollande. L'Empereur, dans l'intention d'encourager le Roi à cette rupture, lui garantit toutes ſes poſſeſſions du Weſer & du Rhin. Cette affaire alloit devenir des plus ſérieuſes, lorſqu'elle prit inopinément une face différente. Le Roi aſſembla un Conſeil, compoſé de ſes principaux Miniſtres & de ſes plus anciens Généraux; il leur propoſa l'état de la queſtion, il leur demanda leur ſentiment. Le Maréchal de Nazmer, qui étoit un Janſéniſte Proteſtant, fit un long diſcours, par lequel il déplora la Religion Proteſtante, prête à ſe voir éteinte par la diſpenſation de deux Princes d'Allemagne, qui en étoient protecteurs. Les Miniſtres appuyerent ſur des raiſons ſecretes, qu'avoit la Cour Impériale d'aigrir les eſprits avec tant de malice dans une affaire d'elle-même peu importante, & qui étoit encore en terme

me d'accommodement. Un Prince qui écoute des conſeils eſt capable de les ſuivre. Le Roi remporta ce jour-là même une victoire plus belle, que toutes celles qu'il eût pu remporter ſur ſes ennemis ; il fit taire ſes paſſions pour le bien de ſes Peuples, & les Ducs de Brunswic & de Gotha furent choiſis de part & d'autre pour accommoder ces petits différends. L'Empereur fit ce qu'il put pour traverſer cette Négociation, mais elle fut terminée promptement. On relâcha les Soldats Pruſſiens, on rendit les Soldats d'Hannovre, & l'affaire des prés fut terminée.

CES SORTES d'accommodemens faits à l'amiable ſont d'autant plus ſages, que les Princes après les guerres les plus heureuſes ſont tôt ou tard obligés d'en revenir-là ſans obtenir de plus grands avantages. Cet exemple de modération de la part de Frédéric Guillaume eſt peut-être l'unique dans l'Hiſtoire. Ce Prince, toujours plus occupé du bien de ſes ſujets que de ſon ambition particuliere, fonda l'Hôtel de charité à Berlin, ſur le

modele de l'Hôtel-Dieu à Paris: il bâtit la Frédéric-Stadt, dont l'étendue, la régularité des rues toutes tirées au cordeau, & la beauté des édifices, surpassent de beaucoup ceux de l'ancienne cité, & il eut le plaisir d'y recevoir le Roi de Pologne. L'entrevue de ces deux Princes se passa en festins & dans des magnificences.

CEPENDANT on ne cessoit de négocier, pour prévenir les troubles de la guerre. Les Puissances convinrent d'assembler un Congrès à Soissons, où se rendirent les Ministres de toutes les Cours intéressées aux Traités d'Hannovre & de Vienne: & les avantages que la France & l'Angleterre offrirent à l'Espagne, la détachoient de l'intérêt de l'Empereur.

LE TRAITÉ DE SEVILLE (*) fut une suite du Congrès de Soissons: les Articles de ce Traité sont d'autant plus remarquables, qu'ils ouvrent à l'Espagne l'entrée de l'Italie, & que l'Angleterre s'engage à faire tomber la Succession des Ducs de Parme & de Plaisance à l'Infant

(*) En 1729.

fant Don Carlos, en confidération des avantages que l'Efpagne permet aux Anglois de gagner par le Traité de l'Affiento.

Le Roi de Pologne qui étoit venu à Berlin l'an 1728, voulut à fon tour étaler fa magnificence aux yeux du Roi (*), en lui donnant des fêtes toutes militaires: il raffembla 23000 hommes de fes Troupes dans un Camp auprès de Radeberg, village fitué fur l'Elbe. Les manœuvres qu'il fit faire à fon armée, étoient une image de la guerre des Romains mêlées aux vifions du Chevalier Folard: les connoiffeurs jugerent que ce Camp étoit plutôt un fpectacle théatral qu'un emblême véritable de la guerre.

Pendant ces démonftrations apparentes d'amitié, les intrigues d'Augufte dans toutes les Cours de l'Europe tendoient à fruftrer Frédéric Guillaume de la Succeffion de Berg, & la faire retomber à la Saxe. Ce Camp, cette magnificence & ces fauffes marques d'eftime étoient des artifices par lefquels le Roi de Pologne crut endormir le Roi de Pruffe, mais

(*) En 1730.

mais celui-ci en pénétra les motifs, & n'en détesta que plus sa fausseté.

CES SORTES D'ACTIONS semblent permises en Politique, mais elles ne le sont gueres en Morale; & à les bien examiner, la réputation de Fourbe est aussi flétrissante pour le Prince même, que desavantageuse à ses intérêts. On crut que de semblables réflexions dégoûterent le Roi Victor de la Royauté, mais effectivement ce ne fut que l'amour qu'il avoit pour Mad. de St. Sébastien, qu'il épousa à Chamberry après son abdication. On prétend qu'il conserva toujours ce caractere d'autorité qu'il avoit eu comme Roi, & qu'ayant quelque mécontentement contre le Comte d'Ormus & quelques autres Ministres, il voulut contraindre son Fils à les disgracier. Le Comte d'Ormus informé des intentions du Roi Victor, craignit de voir sa perte assurée, s'il ne prévenoit ce Prince; il alla chez le Roi de Sardaigne, & lui persuada que son Pere conspiroit & vouloit remonter sur le Trône, & il le lui persuada si vivement, que le Pere fut arrêté & conduit au Château de Cham-

Chamberry, où il mourut. Un Prince est bien à plaindre se trouvant vis-à-vis de son Pere dans des circonstances aussi épineuses, où il a à combattre la nature, l'intérêt & la gloire.

En Russie mourut la même année le jeune Czar Pierre II. Il étoit fiancé avec une jeune Princesse Dolgorucky; cette Maison eut des vues pour placer cette Princesse sur le Trône, mais la Nation voulut unanimement que le Sceptre demeurât dans la Maison de Pierre I.

On l'offrit à Anne Douairiere de Courlande, qui l'accepta: au commencement les Russes limiterent son pouvoir, mais la famille de Dolgorucky tomba & son autorité devint despotique; elle entretint, de même que ses Prédécesseurs, les liaisons qui subsistoient depuis longtems avec la Maison d'Autriche. L'Empereur oublia bientôt les services que le Roi lui avoit rendu en quittant l'Alliance d'Hannovre. Il s'accommoda avec le Roi d'Angleterre, & lui donna l'investiture du Duché de Breme & du Hadler-Land, sans songer aux intérêts de la Prus-

ſe. L'ingratitude eſt une monnoye décriée, & qui cependant à cours par-tout.

LA MORT DES PRINCES, le déplacement des Miniſtres produiſirent des combinaiſons d'intérêts tout nouveaux en Europe. L'Angleterre s'étoit réconciliée avec l'Eſpagne, & l'Autriche joignit une Flotte nombreuſe à celle d'Eſpagne pour tranſporter Don Carlos en Italie. Au commencement du Siecle la Grande-Bretagne s'étoit ruinée pour chaſſer les Eſpagnols du Royaume de Naples & du Milanois, parce qu'ils croyoient la puiſſance de Philippe V. trop redoutable avec ſes poſſeſſions; & à peine vingt ans s'étoient écoulés, que les Navires Anglois remmenerent les Eſpagnols en Italie, & donnerent à l'Infant Parme & Plaiſance, dont le dernier Duc venoit de mourir.

EN CE MÊME TEMS les Corſes ſe révolterent contre les Génois à cauſe de la dureté de leur Gouvernement. L'Empereur y envoya des Troupes au ſecours des Génois, qui réduiſirent les rebelles à l'obéiſſance. Ces révoltes ſe renouvellerent ſouvent juſqu'à l'année 1736, que les Cor-

Corſes choiſirent pour leur Roi un Aventurier nommé Théodore de Neuhoff. On préſuma que le Duc de Lorraine, qui depuis devint Empereur, fomenta cette rebellion ; cependant par le ſecours des François l'Iſle de Corſe fut entiérement rangée ſous l'obéiſſance de ſes Maîtres. On crut alors que l'Italie étoit menacée d'une nouvelle guerre, la Reine d'Eſpagne toujours inquiete & toujours en action faiſoit de grands armemens, cependant au-lieu de tomber ſur l'Italie ſes Troupes allerent en Afrique & s'emparerent d'Oran. La Reine d'Eſpagne obtînt une Brévet du Pape, qui enjoignoit au Clergé de payer le dixieme de ſes revenus autant que dureroit la guerre contre les Infideles. Dès ce moment la Reine ſe propoſa de perpétuer cette guerre à jamais, & en ſacrifiant tous les ans une certaine ſomme d'Eſpagnols, qui périſſoient en eſcarmouches contre les Maures, elle reſta en poſſeſſion des dixmes de l'Egliſe, qui font un revenu très-important pour la Couronne; ainſi les Maîtres du Pérou & du Potoſi, faute d'argent,

gent, ſe mettoient aux aumônes des Prêtres de leur Royaume.

Aprés toutes ces digreſſions il eſt tems que nous revenions à Berlin, où Seckendorf par ſes intrigues avoit beaucoup étendu ſon crédit; il auroit bien voulu gouverner la Cour tout-à-fait; dans ce deſſein il propoſa au Roi de s'aboucher avec l'Empereur, qui s'étoit rendu à Prague, eſpérant ſe rendre ſi utile pendant ce ſéjour, que la confiance que le Roi avoit en lui, ne pourroit que s'accroître infiniment. Le Roi qui mettoit dans les affaires la bonne foi de ſes mœurs, conſentit ſans peine à ce voyage ſans prendre aucune meſure ſur le but de cette entrevue, ni ſur l'étiquette qu'il mépriſoit. Son exemple ſervit de témoignage, que la bonne foi & la vertu ſi oppoſées à la corruption du Siecle, ne ſauroient y proſpérer. Au-deſſus des Loix, que les Politiques font obſerver aux autres, ils ſe livrent ſans retenue à la dépravation de leur cœur, & ſemblent avoir relegué la candeur dans la vie civile: les mœurs unies du Roi devinrent la

vic-

victime de l'étiquette Impériale, la garantie de la Succession de Berg, que Seckendorff avoit saintement promise au nom de l'Empereur, étoit si contraire à la Prusse, que le Roi vit très-clairement que s'il y avoit en Europe une Cour portée à contrecarrer ses intérêts, c'étoit sûrement celle de Vienne. Ce Prince s'étoit trouvé auprès de l'Empereur, comme Solon auprès de Crœsus, & il revint à Berlin toujours riche de sa propre vertu; les Censeurs les plus pointilleux ne purent reprocher à sa conduite qu'une probité poussée à l'excès.

CETTE entrevue (*) eut le sort qu'ont la plupart des visites que les Rois se rendent; elle refroidit, ou, pour mieux dire, éteignit l'amitié qui régnoit entre les deux Cours. Frédéric Guillaume partit de Prague plein de mépris pour la mauvaise foi & l'orgueil de la Cour Impériale, & les Ministres de l'Empereur dédaignoient un Souverain qui voyoit sans préoccupation la frivolité des préséances. Sinzendorf trouva les préten-

(*) En 1733.

tions du Roi ſur la Succeſſion de Berg trop ambitieuſes, & le Roi trouvoit le refus de ces Miniſtres trop groſſier; il les regardoit comme des fourbes, qui manquoient impunément à leur parole.

Malgré tant de ſujets de mécontentement le Roi maria ſon Fils ainé par complaiſance pour la Cour de Vienne avec une Princeſſe de Brunswic Bevern, Niece de l'Impératrice. Pendant la célébration de ces noces, on apprit que le Roi de Pologne étoit mort à Varſovie. Dans le tems que la mort le ſurprit, il étoit occupé des plus vaſtes deſſeins, il penſoit rendre la Souveraineté héréditaire en Pologne; afin de parvenir à ce but, il avoit imaginé le partage de cette Monarchie comme le moyen par lequel il croyoit appaiſer la jalouſie des Puiſſances voiſines. Il avoit beſoin du Roi dans l'exécution du projet, il lui demanda le Maréchal de Grumkow pour s'en ouvrir à lui. Le Roi de Pologne voulut pénétrer Grumkow, & celui-ci voulut également le pénétrer; ils s'enivrerent réciproquement dans cette intention, ce qui cau-

causa la mort du Roi Auguste, & à Grumkow une maladie dont il ne se releva jamais. Cependant le Roi fit semblant d'entrer dans les vues d'Auguste, mais sentant trop bien les conséquences dangereuses, il se concerta avec l'Empereur & la Czarine pour les contrecarrer.

ILS CONVINRENT d'exclure la Maison de Saxe du Trône de Pologne, & d'y placer le Prince Emanuel de Portugal. Mais la mort, qui détruisit l'homme & le projet, fit envisager les affaires de Pologne dans un tout autre point de vue. La Cour Impériale voulut s'attacher à la Saxe, & elle promit de soutenir à main armée l'élection du Fils d'Auguste au Trône de Pologne, pourvu qu'il garantît cette Loi domestique que Charles VI. avoit établie dans sa Maison: Loi si connue dans l'Europe sous le nom de Sanction Pragmatique. L'Impératrice de Russie qui craignoit que Stanislas Leszinsky ne redevînt Roi de Pologne, soutenu par la protection de Louis XV. se déclara la protectrice de l'heureux Auguste. De tous les Candidats de cette Couronne

Sta-

Stanislas étoit le plus convenable aux intérêts de Prusse. La France essaya de porter le Roi à faire entrer un Corps de Troupes dans la Prusse Polonoise, & de la garder en sequestre, comme il en avoit usé avec la Poméranie; mais Frédéric Guillaume ne voulut rien donner au hazard, il craignoit de s'engager dans une guerre qui pourroit le mener trop loin, & qui distrairoit ses forces d'un autre côté, tandis que l'Electeur Palatin infirme, & déjà fort âgé, pouvoit venir à mourir. Il croyoit les droits sur la Succession de Juliers légitimes, & l'entreprise sur la Prusse Polonoise injuste.

La Diete d'Election qui se tint à Varsovie, élut d'une commune voix Stanislas Roi de Pologne, malgré les intrigues des Cours de Vienne & de Pétersbourg, & malgré les Armées Russes & Autrichiennes qui menaçoient cette République. Quelques Palatins qui tenoient pour la Saxe, passerent la Vistule, allerent au village de Prague, s'assemblerent dans une Auberge, & y élurent pour Roi Auguste Electeur de Saxe, sur quoi les Troupes

pes Moscovites s'approcherent de Varsovie; l'orage succéda au calme, & Stanislas descendit pour la seconde fois du Trône de Pologne, où les vœux d'une Nation libre l'avoient fait monter; il se réfugia l'an 1734 à Danzig, où Munnic vint l'assiéger avec les Russes & les Saxons. Une Dame Polonoise, nommée Mazalzka, tira le premier coup de canon du rempart sur les Assiégeans, pour déterminer la Bourgeoisie à une défense généreuse. Lous XV. envoya trois Bataillons au secours de son Beau-pere, trop tard pour sauver Danzig, & trop tôt pour le malheur qui leur arriva. Le Marquis de Phelo qui les conduisoit fut tué, & ces trois Bataillons débarqués sur une Isle, ne pouvant regagner le bord de leurs vaisseaux & manquant de vivres, furent faits prisonniers & conduits à St. Pétersbourg. Les Russes attaquerent ensuite les ouvrages de Hagelsberg, où ils perdirent 4000 hommes. La Ville déchirée par des dissensions intestines, & qui d'ailleurs n'avoit plus de secours à attendre, étoit sur le point de capituler. Dans cet-

te extrémité Stanislas ſe ſauva la veille de ſa réduction, il ſouffrit pendanr ſa fuite la plus cruelle miſere, & après avoir couru des riſques inouis pour ſa perſonne que les Ruſſes pourſuivoient, & avoir eu les aventures les plus ſingulieres, il arriva à Marienwerder déguiſé en païſan, & de-là il ſe rendit à Königsberg, après que le Roi l'eut aſſuré de ſa protection.

Les troubles de la Pologne gagnerent toute l'Europe. Dès qu'on eut appris à Verſailles que l'Empereur aſſembloit des Troupes auprès de Glogau, & que les Ruſſes étoient entrés ſur les Terres de la République, la France déclara la guerre à l'Empereur. Son Manifeſte annonçoit qu'elle n'en vouloit qu'à l'Empereur, & point à l'Empire; mais par une contradiction que le Cardinal Fleury auroit pu éviter facilement, les Armées Françoiſes ayant paſſé Strasbourg prirent Kehl, qui eſt une Fortereſſe de l'Empire: Les ennemis de la France profiterent de cette faute, & tirerent des inductions malignes d'une conduite qu'ils avoient intérêt de rendre

ſuſ-

ſuſpecte. En même tems la guerre s'allumoit en Italie, les Troupes Françoiſes joignirent celles du Roi de Sardaigne auprès de Verceil, ils prirent Pavie, Milan, Pizzigitone & Cremone. Le Marquis de Montmero ſe joignit aux Alliés, & les Eſpagnols ſe préparerent à la conquête du Royaume de Naples.

QUOIQUE L'ANGLETERRE ne fût point impliquée dans cette guerre, elle penſa être ébranlée par des troubles domeſtiques. George II. avoit formé le projet de ſe rendre entiérement Souverain dans la Grande-Bretagne. C'étoit une entrepriſe qu'il ne pouvoit pas conduire à force ouverte, mais ſourdement, & par des voyes détournées. Introduire des Acciſes en Angleterre c'étoit enchaîner la Nation, ſi l'affaire eût réuſſi; elle auroit donné au Roi un revenu fixe & aſſuré, dont il auroit augmenté le militaire & affirmé ſa puiſſance. Walpole propoſa l'introduction des Acciſes à quelques Membres du Parlement, dont il ſe croyoit aſſuré; mais ceux-ci lui déclarerent que s'il les payoit, c'étoit ſouſcrire

au

au courant des ſottiſes, mais non pas des extraordinaires, comme l'étoit celle-là. Malgré ces repréſentations Walpole porta l'affaire au Parlement, où il harangua avec tant de force, que ſon éloquence l'emporta ſur Pultney & ſur la Cabale contraire à la Cour. Sa victoire parut ſi complette, que le Bill des Acciſes paſſa par un grand nombre de voix. Le lendemain il penſa y avoir une émeute dans la Ville, les Seigneurs & les principaux Marchands repréſenterent une Adreſſe au Roi, il ne leur manquoit qu'un Chef & la révolte éclatoit.

Walpole qui vit que cette affaire devenoit ſérieuſe, jugea qu'il falloit céder, il caſſa le Bill ſur le champ, & ſortit du Parlement couvert d'un mauvais manteau, qui le déguiſoit, en criant: Liberté! Liberté! & point d'Acciſes! Il trouva le Roi à St. James, qui s'armoit de toutes pieces; il avoit mis ſon chapeau qu'il portoit à Malplaquet, il eſſayoit ſon épée avec laquelle il avoit combattu à Oudenarde, & il vouloit ſe mettre à la tête de ſes Gardes, qui s'aſſem-

bloient

bloient dans la Cour, pour ſoutenir avec fermeté l'affaire des Acciſes. Walpole eut toutes les peines du monde à modérer ſon impétuoſité, & il lui repréſenta avec la généreuſe hardieſſe d'un Anglois attaché à ſon Maître, qu'il n'étoit pas tems de combattre, mais bien d'opter entre le Bill & la Couronne. Enfin le Projet de l'Acciſe tomba, (*) & le Roi très-mécontent de ſon Parlement ſe défia de ſon autorité, dont il avoit penſé faire une triſte expérience. Les troubles intérieurs l'empêcherent alors de ſe mêler de la guerre d'Allemagne.

NOUS AVONS dit que Kehl avoit été pris par les François, & que la rupture étoit ouverte. L'Empereur, à qui la France avoit donné ſi beau jeu, n'eut point de peine à faire déclarer l'Empire en ſa faveur, il demanda au Roi le ſecours ſtipulé par l'Alliance de 1728, & il menaçoit qu'en cas de refus il retracteroit la garantie qu'il avoit donnée au Duché de Berg. Le Roi qui étoit demeuré neutre dans les troubles de Pologne, quoique ſes

(*) En 1734.

ſes intérêts le ſollicitaſſent en faveur de Stanislas, ſe déclara en cette occaſion pour l'Empereur, quoique ſes intérêts y fuſſent contraires. Il n'avoit d'autre politique que la probité, & il obſervoit ſes engagemens avec tant de ſcrupule, que ſon avantage ni ſon ambition n'étoient jamais conſultés lorſqu'il s'agiſſoit de les remplir. En conſéquence de ces principes il fit marcher 16000 hommes au Rhin, qui ſervirent cette guerre ſous le Prince Eugene de Savoye. Au commencement du Printems le Maréchal de Berwyck força les lignes d'Oettingen, que le Duc de Bevern avoit fait conſtruire pendant l'Hyver, & il vint mettre le Siege devant Philipsbourg. Eugene qui avoit à peine 20000 hommes avec lui, ſe retira à Heilbron, où il attendoit que les ſecours qu'on lui avoit promis, fuſſent arrivés. Il revint enſuite ſe camper au village de Wiſenthal, à une portée de canon du retranchement des François.

Le Roi ſe rendit dans l'armée de l'Empereur accompagné du Prince Royal,

yal, tant par curiofité, que par l'attachement extrême qu'il avoit pour fes Troupes, & il vit que les Héros, comme les autres hommes, font fujets à la caducité; il n'y avoit plus dans cette armée que l'ombre du grand Eugene, il avoit furvécu à lui-même, & il craignoit d'expofer fa réputation fi folidement établie au hazard d'une dix-huitieme bataille. Un jeune homme audacieux auroit attaqué le retranchement François, qui n'étoit qu'à peine ébauché, lorfque l'armée vint à Wifenthal. Les Troupes Françoifes étoient fi proche de Philipsbourg, que leur Cavalerie n'avoit pas affez de terrein pour fe mettre en bataille entre la Ville & le Camp, fans fouffrir beaucoup de la canonade. Elle n'avoit qu'un pont de communication fur le Rhin, & en cas qu'on eût emporté le retranchement, toute l'Armée Françoife qui n'avoit point de retraite, feroit périe infailliblement; mais le deftin des Empires en ordonna autrement. Les François prirent Philipsbourg à la vue du Prince Eugene, fans que perfonne s'y oppofât; le Maré-

réchal de Berwick fut tué à la tranchée, & le Maréchal d'Arfeld lui fuccéda dans le Commandement. Le Roi, dont les fatigues avoient achevé de déranger la fanté, prit un commencement d'hydropifie, qui l'obligea de quitter l'armée, & le refte de cette campagne fe paffa en marches & contremarches d'autant moins décifives, que le Rhin féparoit les François & les Impériaux.

En Italie les François prirent Tortone, battirent le Maréchal de Mercy à Parme, & s'emparerent de prefque toute la Lombardie. Cependant le Prince de Hildbourghaufe fournit au Maréchal de Königfeck le projet de furprendre l'Armée Françoife, qui étoit campée fur les bords de la Pecchia, ce qui s'exécuta d'une façon que Coigny & Broglio furent attaqués de nuit, furpris & chaffés. Le Roi de Sardaigne répara leur faute par fa fageffe, & les Alliés remporterent la victoire de Guaftalla fur les Autrichiens.

Don Carlos entra en même tems (*) dans

(*) En 1735.

dans le Royaume de Naples, & en reçut l'hommage. Montemare affermit son Trône par le gain de la bataille de Bitonto. Visconti & les Autrichiens furent chassés de ce Royaume, & Montemare passa de la conquête de Naples à celle de la Sicile; il prit Siracuse & se rendit maître de Messine, qui capitula après avoir fait une assez bonne défense.

En Lombardie les Autrichiens furent encore battus à Parme, & sur le Rhin la campagne fut plus stérile que l'année précédente. L'Armée Impériale fut augmentée de 10000 Russes. L'inquiet Seckendorf obtint du Prince Eugene un détachement de 40000 hommes, avec lequel il marcha sur la Moselle; il rencontra l'Armée Françoise auprès de l'Abbaïe de Claussen. La nuit sema la confusion & l'allarme dans les deux Camps, & les Troupes chargerent de deux parts sans qu'il parût d'ennemis. Le lendemain Coigny repassa la Moselle, & les deux Généraux apprirent dans ce Camp que les préliminaires de la paix entre l'Empereur & le Roi de France étoient signés.

Cette négociation avoit été conduite ſecrétement entre le Comte de Wid & le Sieur du Theil; ils étoient convenus qu'Auguſte ſeroit reconnu Roi de Pologne par la France, que Stanislas renonceroit à toutes ſes prétentions à cette Couronne en faveur du Duché de Lorraine, dont il jouiroit, & qui ſeroit reverſible à la France après ſa mort; qu'en échange de cette ceſſion on donneroit au Duc de Lorraine Gendre de Charles VI. la Toſcane en dédommagement. De plus l'Empereur reconnut Don Carlos Roi des deux Siciles, & il reçut le Parmeſan & le Plaiſantin pour équivalent de cette perte; il fut encore obligé de céder le Vigevanesque au Roi de Sardaigne en faveur de quoi Louis XV. lui promit la garantie de la Pragmatique Sanction.

L'Empereur & la France firent cette paix ſans conſulter leurs Alliés, dont ils négligerent les intérêts; le Roi ſe plaignit de ce que la Cour de Vienne n'avoit pris aucune meſure avec celle de Verſailles pour aſſurer la Succeſſion de

Berg.

Berg. Ce Prince s'étoit remis de ſon hydropiſie, mais ſes forces étoient ſi énervées, que ſon corps ne ſecondoit point les intérêts de ſon ame; il eut cependant le plaiſir de voir proſpérer la nouvelle Colonie qu'il avoit établie en Pruſſe.

De's l'an 1732 il étoit ſorti plus de 20000 ames de l'Evêché de Salzbourg, par zele pour la Religion Proteſtante: l'Evêque avoit perſécuté quelques-uns de ces malheureux avec plus de fanatiſme que de prudence, l'envie de quitter leur patrie gagna le peuple & devint épidémique.

Cette émigration ſe fit à la fin plutôt par eſprit de libertinage, que par attachement pour une Secte. Le Roi établit ces Salzbourgeois en Pruſſe, & ſans examiner les motifs de leur déſertion il repeupla par ce moyen des contrées que la peſte avoit dévaſtées ſous le regne de ſon Pere.

La guerre générale étoit à peine finie, qu'il en ſurvint auſſitôt une nouvelle; elle s'alluma (*) aux extrémités

(*) En 1736.

de l'Europe & de l'Aſie. Les Tartares qui vivent ſous la protection des Turcs, faiſoient des incurſions fréquentes en Ruſſie : les plaintes qu'en porta l'Impératrice à Conſtantinople, ne firent point ceſſer les hoſtilités, elle s'impatienta enfin de ſouffrir ces affronts, & ſe fit juſtice elle-même.

Lasci s'avança contre les Tartares & prit Azof, Munich entra en Crimée, força les lignes de Precop, s'empara de cette Ville, prit Baccesarey, & mit toute la Tartarie à ſang & à feu; cependant la diſette de l'eau & des vivres, & la chaleur ardente de ces climats firent périr un grand nombre de Moſcovites. L'ambition de Munich ne comptoit pour rien le nombre de Soldats qu'il ſacrifioit à ſa gloire, mais ſon Armée ſe fondoit, & l'excès de miſere auquel les Ruſſes étoient réduits, rendit les vainqueurs ſemblables aux vaincus.

Dans ce tems mourut le dernier Duc de Courlande de la Maiſon de Ketter; les Etats élurent pour la ſeconde fois le Comte de Saxe, mais l'Impératri-

trice de Russie éleva Biron à cette Dignité; c'étoit un Gentilhomme Courlandois, qui s'étoit attaché à sa personne, & dont le mérite consistoit uniquement dans le bonheur qu'il avoit de lui plaire. Les armes de cette Princesse continuerent d'être victorieuses contre les Turcs. Munich assiégea Oczakow, que 3000 Janissaires & 7000 Bourgeois défendoient: une bombe qu'il fit jetter mit le feu par hazard au grand Magazin à poudre de cette Ville, qui sauta aussitôt & bouleversa en même tems la plus grande partie des maisons. Munich saisit ce moment, & fit donner un assaut général à la Place. Les Turcs qui ne pouvoient revenir de leur perplexité, ni se défendre sur des remparts étroits, qui touchoient à des maisons abandonnées aux flammes, ne savoient s'ils devoient éteindre l'incendie, ou repousser l'effort des Moscovites. Dans cette confusion la Ville fut emportée l'épée à la main, & le Soldat effréné y commit toutes les cruautés dont une fureur aveugle est capable.

Les premiers progrès des Ruſſes contre les Turcs réveillerent l'ambition des Autrichiens; on perſuada à l'Empereur que c'étoit le moment d'attaquer les Turcs par la Hongrie; que ſi les Moſcovites les preſſoient en même tems du côté de la Mer Noire, c'en ſeroit fait de l'Empire Ottoman On fit même courir des prophéties, qui annonçoient que le période fatal au Croiſſant étoit arrivé. La Superſtition agit à ſon tour. Le Confeſſeur de Charles VI. lui repréſentoit, que c'étoit le devoir d'un Prince Catholique d'extirper l'ennemi du Nom Chrétien. Toutes ces inſinuations différentes ne partoient effectivement que de l'Impératrice, de Bartenſtein, de Seckendorf, & du Prince de Hildbourghouſe, qui s'étant liés enſemble faiſoient jouer ſecrétement tous ces reſſorts, lorſque les haines & des intrigues de Cour firent réſoudre cette guerre ſans raiſons valables, dans laquelle l'Empereur fut en quelque façon étonné de ſe voir engagé. Le Grand-Duc de Toſcane, ci-devant Duc de Lorraine, fut créé Généraliſſime de Armées Impériales.

riales. Seckendorff commanda ſous lui, ou, pour mieux dire, Seckendorf commanda en Chef. Au commencement de la Campagne les Impériaux prirent Niſſe; ce fut où ſe trouva leur fortune. Le Prince de Hildbourghouſe ſe fit battre avec un détachement qu'il commandoit à Baujacula; Khevenhuller leva le Siege de Widdin, & fut vivement preſſé par les Turcs, qui paſſerent le Timoe, & donnerent ſur ſon arriere-garde; le Toſt Bacha reprit Niſſe, & l'Empereur fit trancher la tête à Doxat, qui avoit rendu cette Place ſans faire aſſez de réſiſtance. Vers la fin de cette année mourut la Reine d'Angleterre, qui avoit joui d'une eſpece de réputation dûe à la bonté dont elle honora les Savans.

La Campagne suivante (*) fut malheureuſe pour les Moſcovites & pour les Autrichiens. Munich entreprit vainement de pénétrer du côté de Bender dans la Beſſarabie. Ce Païs avoit été ruiné par les Tartares, & il n'oſa s'y enfoncer ſans craindre pour ſes Troupes

 les

(*) En 1738.

les mêmes malheurs que les Suédois y avoient éprouvés. La peste qui fit des ravages extraordinaires à Oczakow, l'obligea d'abandonner cette Ville, & Lasci ne put faire aucun progrès dans la Crimée. Le mauvais tour que prit la guerre d'Hongrie abattit l'esprit de l'Empereur; il regretta le grand Eugene mort en 1737, auquel il devoit la gloire de son regne. La fortune de l'Etat est-elle donc morte avec ce Héros, disoit-il; mais aigri des malheurs il s'en prit à ses Généraux; Seckendorf fut mis en prison au Château de Græz, & Königseck eut en Hongrie le commandement de l'Armée: les Impériaux furent battus en plusieurs rencontres, les Turcs prirent le vieux Orsova & Méadra, ils mirent le Siege devant le nouvel Orsova, qu'ils leverent ayant été repoussés à Corrica; mais Kœnigseck, qui se retira mal à propos après sa victoire, leur donna le moyen de recommencer le Siege. Le nouvel Orsova ne tint pas longtems, & les Turcs y prirent tout le gros des canons de l'Empereur; il se donna encore une bataille auprès de

de Méadra, aussi peu décisive que la premiere, où les Impériaux eurent le dessus.

L'EMPEREUR irrité de ses pertes ne savoit à qui s'en prendre, il punissoit les Généraux ; mais c'étoit les projets de campagne qu'il devoit reprouver : l'Expérience a fait voir dans les guerres d'Hongrie, que toutes les Armées qui se sont éloignées du Danube ont été malheureuses, à cause qu'elles s'éloignoient en même tems de leur subsistance. Lorsqu'Eugene fit la guerre contre les Turcs, il ne sépara jamais son Armée, & dans ces tems modernes l'envie qu'avoient les Généraux en crédit à la Cour de commander des Corps séparés, fit que toute l'Armée étant en détachemens n'étoit nulle part formidable ; les vieilles manieres étoient négligées, & les Généraux étoient d'autant plus à plaindre, que la Cour les jettoit dans des inquiétudes perpétuelles, par le nombre d'ordres contradictoires qu'elle leur envoyoit. On ôta le commandement de l'Armée à Kœnigseck, de même qu'à ses prédécesseurs, & pour le consoler on le fit Grand-Maître de la Mai-

ſon de l'Impératrice. Olivier Wallis fut choiſi pour le remplacer. Ce Maréchal écrivit au Roi, & il dit dans ſa Lettre, „ l'Empereur m'a confié le commandement de ſon Armée. Le premier qui l'a „ conduite avant moi eſt en priſon, celui auquel je ſuccede a été fait Eunuque du Serrail, il ne me reſte que d'avoir la tête tranchée à la fin de ma „ campagne."

L'Armée Impériale forte de 60000 hommes s'aſſembla auprès de Belgrade, celle des Turcs étoit plus nombreuſe du double. Wallis marcha à l'Ennemi ſans avoir fait la moindre diſpoſition, il attaqua avec la Cavalerie par un chemin creux un gros Corps de Janiſſaires poſtés dans des vignes & des hayes auprès du village de Kroska, & il fut battu dans ce défilé avant que ſon Infanterie eût le tems d'arriver. Celle-là fut menée à la boucherie avec la même imprudence, deſorte que les Turcs pouvoient tirer à couvert ſur elle: ſur la fin du jour les Impériaux ſe retirerent après avoir laiſſé 20000 hommes ſur le carreau. Si l'Armée des Turcs les

les eût pourſuivi, c'en étoit fait de Wallis, & de tout ſon Corps qu'il commandoit.

Ce Maréchal étourdi de ſes disgraces, au-lieu de reprendre ſes eſprits, accumula les fautes. Quoique Neuperg l'eût joint avec un gros détachement, il ne ſe crut en ſûreté que dans les retranchemens de Belgrade, qu'il abandonna encore, & repaſſa le Danube à l'approche du Grand-Viſir; les Turcs qui ne trouverent aucune réſiſtance dans leur chemin, mirent le Siege devant Belgrade.

Les mauvais succe's des Impériaux étoient balancés par les progrès des Ruſſes. L'Armée Moſcovite plus heureuſe ſous la conduite de Munich, battit les Turcs auprès des Chozim, prit cette Ville, & pénétra par la Moldavie dans la Walachie, en vue de joindre les Impériaux en Hongrie; mais l'Empereur rebuté de ſes malheurs, & d'une guerre qui le couvroit de honte, eut recours à la médiation de la France, pour moyenner la paix. Le Sieur de Villeneuve, Ambaſſadeur de France à la Porte, ſe rendit dans le Camp des Turcs,

&

& les Russes allarmés de cette démarche y envoyerent un Italien nommé Cagnoni.

Le Maréchal de Neuperg fut chargé par l'Empereur de cette négociation, l'Empereur & le Grand-Duc de Toscane en pressoient également la fin; les ordres du Maréchal étoient de faire la paix à quelque prix que ce fût; il eut l'imprudence de se rendre chez les Turcs sans aucune sûreté, & sans être muni de passeports, qu'on demande toujours en de pareilles occasions. Il fut arrêté, la peur le saisit, il signa la paix avec précipitation, & il en coûta à l'Empereur le Royaume de Servie & la Ville de Belgrade. La fermeté de Cagnoni en imposa au Visir, cet Italien eut l'adresse de conclure en même tems la paix pour les Moscovites, dont les conditions furent que l'Impératrice rendroit Azof & toutes ses conquêtes.

Olivier Wallis ne se trompa pas beaucoup dans le prognostic qu'il avoit fait, il fut mis en prison dans la Forteresse de Brunn, & Neuperg moins coupable encore fut conduit dans la Citadelle de Glaz. Ce Maréchal avoit eu, contre les or-

ordres de l'Empereur, des inſtructions poſitives du Grand-Duc pour hâter l'ouvrage de la paix: ce Prince craignit que l'Empereur ſon Beau-pere ne mourût avant la fin de cette guerre, & ne lui attirât ſur les bras, par la ſucceſſion litigieuſe des Païs héréditaires, de nouveaux ennemis, auxquels il n'auroit pas été en état de réſiſter.

BIENTÔT une nouvelle guerre s'alluma dans le Sud entre l'Angleterre & l'Eſpagne, à cauſe de la contrebande que les Marchands Anglois faiſoient dans les Ports de la domination Eſpagnole: l'objet de ce différend rouloit peut-être ſur 50000 piſtoles par an, & les Parties dépenſerent de chaque côté plus de dix millions pour le ſoutenir.

LE ROI n'avoit pris aucune part à toutes ces guerres, il n'avoit fourni des Troupes, ni reçu de ſubſides de perſonne; d'ailleurs, depuis l'attaque d'hydropiſie qu'il avoit eue en 1734, il ne vivoit que par l'art des Médecins: vers la fin de cette année ſa ſanté s'affoiblit conſidérablement. Dans cet état valétudinai-

naire il paſſa une convention avec la France, dont il obtint la garantie du Duché de Berg, à l'exception de la Ville de Duſſeldorf & d'une Banlieue large d'un mille tout le long du bord du Rhin: il ſe contenta d'autant plus facilement de ce partage, que la perte de ſon activité le faiſoit déſeſpérer de faire des acquiſitions plus conſidérables.

L'Hydropisie dont il étoit incommodé augmenta conſidérablement, & il mourut enfin le 31 Mai 1740, avec la fermeté d'un Philoſophe & la réſignation d'un Chrétien. Il conſerva une préſence d'eſprit juſqu'au dernier moment de ſa vie, ordonnant de ſes affaires en Politique, examinant les progrès de ſa maladie en Phyſicien, & triomphant de la mort en Héros.

Il avoit épouſé en 1707 Sophie Dorothée fille de George d'Hannovre, qui devint Roi d'Angleterre; de ce mariage nâquit Frédéric II. qui lui ſuccéda, les trois Princes Auguſte Guillaume, Louis Henri, & Ferdinand, Wilhelmine Marggrave de Bareuth, Frédérique Marggrave

ve d'Anſpach, Charlotte Princeſſe de Brunswic, Sophie Marggrave de Schwedt, Ulrique Reine de Suede, & Amélie Abbeſſe de Quedlinbourg.

Les Ministres de Frédéric Guillaume lui firent ſigner quarante Traités ou Conventions, que nous nous ſommes diſpenſés de rapporter à cauſe de leur frivolité; ils étoient ſi éloignés de la modération de ce Prince, qu'ils ſongeoient moins à la Dignité de leur Maître, qu'à augmenter les bénéfices de leurs Emplois: nous avons de-même paſſé ſous ſilence les chagrins domeſtiques de ce grand Prince; on doit avoir quelque indulgence pour la faute des enfans, en faveur des vertus de leur Pere. La politique du Roi fut toujours inſéparable de la juſtice, moins occupé à s'étendre qu'à bien gouverner ce qu'il poſſédoit; toujours armé pour la défenſe, & jamais pour le malheur de l'Europe, il préféroit les choſes utiles aux agréables, bâtiſſant avec profuſion pour ſes ſujets, & ne dépenſant pas la ſomme la plus modique pour ſe loger lui-même; circonſpect dans ſes engagemens, auſte-

auſtere dans ſes mœurs, rigoureux dans celles des autres, ſévere obſervateur de la Diſcipline Militaire, gouvernant ſon Etat par les mêmes loix que ſon Armée; il préſumoit ſi bien de l'humanité, qu'il prétendoit que ſes ſujets fuſſent auſſi ſtoïques qu'il l'étoit.

Frédéric Guillaume laiſſa en mourant 66000 hommes qu'il entretint par ſa bonne œconomie, ſes finances augmentées, le tréſor public rempli, & un ordre merveilleux dans toutes ſes affaires. S'il eſt vrai de dire qu'on doit l'ombre du chêne à la vertu du gland qui l'a produit, toute la terre conviendra qu'on trouve dans la vie laborieuſe de ce Prince, & dans les meſures qu'il prit avec ſageſſe, les principes de la proſpérité dont la Maiſon Royale a joui après ſa mort.

Œ

5066

Sevilla lot
93

JM